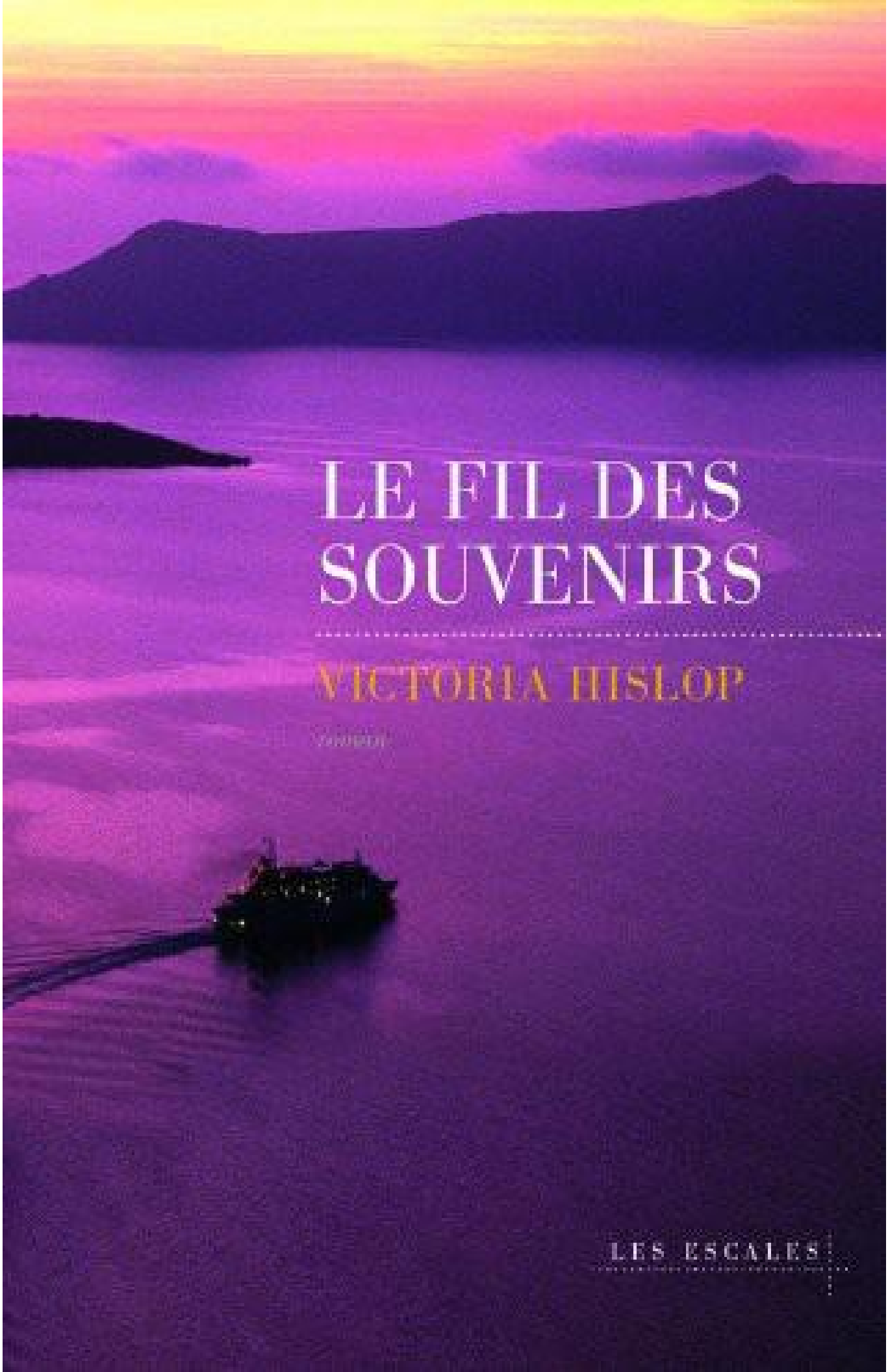

LE FIL DES SOUVENIRS
VICTORIA HISLOP
LES ESCALES

Du même auteur

L'Île des oubliés, Éditions Les Escales, 2012 ; Le Livre de Poche, 2013

Victoria Hislop

LE FIL DES SOUVENIRS

Traduit de l'anglais
par Alice Delarbre

LES ESCALES

Titre original : *The Thread*
© Victoria Hislop, 2011

Édition française publiée par :
© Éditions Les Escales

60, rue Mazarine
75006 Paris – France
Courriel : contact@lesescales.fr
Internet : www.lesescales.fr

ISBN : 978-2-36569-048-5

Dépôt légal : avril 2013

ISBN numérique : 978-2-3656-9065-2

Direction éditoriale : Véronique Cardi
Secrétariat d'édition : Zoé Niewdanski
Correction : Virginie Manchado
Mise en page : Nord Compo
Couverture : Hokus Pokus créations
Traduction : Alice Delarbre

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo

Pour Thomas Vogiatzis, mon ami et daskalos.

Ce roman parle de Thessalonique, la deuxième agglomération de Grèce. En 1917, la population se composait à parts égales de chrétiens, de musulmans et de juifs. Trois décennies plus tard, il ne restait plus que les chrétiens.

Le Fil des souvenirs raconte le destin de deux êtres qui ont connu la période la plus trouble de l'histoire de cette ville, défigurée au point d'en devenir quasi méconnaissable par une série de désastres politiques et humains.

Si les personnages, ainsi que la plupart des rues et des endroits qu'ils fréquentent, sont le pur fruit de mon imagination, les événements historiques ont tous eu lieu. Leurs séquelles sont encore visibles dans la Grèce d'aujourd'hui.

— J'aimerais, ma chérie, que tu t'imagines redevenue enfant. J'espère que ce ne sera pas trop compliqué, mais tu devras trouver le style juste. Je veux que tu brodes une première image avec « Kalimera *» en grandes lettres et, tout autour, un lever de soleil et un oiseau, un papillon ou une autre créature céleste. Tu vois ce que j'ai en tête ? Et une seconde avec «* Kalispera *».*

— Avec une lune et des étoiles ?

— Oui ! Exactement ! Mais ne donne pas non plus l'impression que ces ouvrages ont été exécutés par un enfant aux doigts gauches, ajouta-t-elle en souriant. Je serai obligée de les voir tous les jours sur mes murs !

Katerina avait réalisé des broderies de ce type des années auparavant, sous la supervision de sa mère, et le souvenir se rappelait à sa mémoire avec vivacité.

Pour son Kalimera *elle forma de grandes boucles d'un jaune brillant, et pour son* Kalispera*, bleu nuit. Elle apprécia la simplicité de la tâche et sourit devant le résultat. Ces ornements traditionnels des foyers grecs n'attireraient aucun soupçon. Et même s'ils étaient arrachés de leur cadre, les précieuses pages qu'ils recelaient seraient dissimulées derrière le rectangle de calicot – il n'y avait rien de surprenant à cacher l'enchevêtrement disgracieux de fils à l'envers de la broderie.*

Bien qu'une douzaine de personnes fussent réunies dans la petite maison, il y régnait un silence troublant. Tous étaient parfaitement concentrés pour mener à bien leur activité secrète et pressante : sauvegarder les trésors de leur histoire passée.

Prologue

Mai 2007

Sept heures trente du matin. La ville n'était jamais aussi tranquille qu'à cette heure-là. Une brume argentée flottait sur la baie et ses eaux, aussi opaques que du mercure, clapotaient discrètement contre la digue. Le ciel était dépourvu de couleurs et l'atmosphère, épaisse de sel. Pour certains la nuit se terminait, pour d'autres un nouveau jour commençait. Des étudiants débraillés, qui prenaient un dernier café et fumaient une dernière cigarette, côtoyaient des couples de petits vieux tirés à quatre épingles, sortis faire leur promenade matinale.

À mesure que le brouillard se dissipait, le mont Olympe émergeait au loin, de l'autre côté du golfe Thermaïque ; les bleus apaisants de la mer et du ciel se débarrassaient de leur voile pâle. Des pétroliers qui avaient jeté l'ancre au large évoquaient des requins en train de se prélasser, silhouettes sombres se détachant dans l'azur. Un ou deux bateaux plus petits se déplaçaient à l'horizon.

Sur la longue promenade pavée de marbre qui suivait l'immense échancrure de la baie se déversait un flux constant de femmes à petits toutous, de jeunes à gros chiens, de joggeurs, de patineurs, de cyclistes et de mères à landaus. Entre la mer, l'esplanade et l'enfilade de cafés, les voitures avançaient au pas vers le centre-ville et les conducteurs, impénétrables derrière leurs lunettes de soleil, chantaient sur les derniers tubes à la mode.

D'un pas lent mais régulier, un garçon mince à la chevelure soyeuse et au jean de créateur savamment usé flânait le long du rivage. Une barbe de trois jours ombrait son visage bronzé, ce qui ne ternissait pas ses yeux chocolat, brillants de jeunesse. Il avait la démarche nonchalante d'un être en accord aussi bien avec lui-même qu'avec le monde extérieur, et il fredonnait tout bas en marchant.

De l'autre côté de la route, dans l'étroite bande de trottoir entre les tables des terrasses et la bordure, un couple de personnes âgées se dirigeait vers son café habituel. L'homme, appuyé de tout son poids sur sa canne, avançait d'un pas prudent. Ayant tous deux franchi le cap des quatre-vingt-dix ans et dépassant à peine le mètre soixante, ils avaient fière allure, lui en pantalon clair et chemisette repassée de près, elle en robe de cotonnade à fleurs, boutonnée de haut en bas et ceinturée – elle portait probablement ce type de coupe depuis cinquante ans.

Les chaises de tous les établissements de l'avenue Niki étaient tournées face à la mer afin que les clients puissent profiter du ballet constant de piétons, de voitures et de bateaux qui pénétraient ou quittaient le chantier naval en silence.

Accueillis par le propriétaire du café Assos, Dimitris et Katerina Komninos échangèrent quelques mots avec lui au sujet de la grève générale du jour. Un pourcentage énorme de la population active étant mise de fait au repos, il aurait plus de travail et ne s'en plaignait pas. Tous étaient habitués à ces actions collectives.

Les Komninos n'avaient pas besoin de passer commande. Ils buvaient toujours leur café de la même façon, sirotant le liquide épais et sucré tout en partageant une pâtisserie triangulaire, un *kadaifi*.

Le vieil homme était plongé dans la lecture minutieuse des titres d'un quotidien quand sa femme lui tapota vivement le bras.

— Regarde… Regarde, *agapi mou* ! Dimitris !

— Où donc, mon amour ?

— Mitsos ! Mitsos ! s'écria-t-elle, usant du diminutif que son époux et leur petit-fils partageaient.

Entre les coups de klaxons retentissants des automobilistes impatients et les moteurs qui vrombissaient – le feu venait de passer au vert –, le jeune homme ne pouvait pas l'entendre. Il choisit cependant cet instant pour interrompre sa rêverie et, relevant la tête, aperçut les gestes frénétiques de sa grand-mère. Malgré la circulation, il traversa la chaussée pour la rejoindre.

— *Giagia !* dit-il en jetant ses bras autour de son cou, avant de serrer la main que lui tendait son grand-père et de lui déposer un baiser sur le front. Comment allez-vous ? Quelle bonne surprise ! J'avais justement l'intention de venir vous voir aujourd'hui !

Un large sourire éclaira le visage de sa grand-mère. Son mari et elle aimaient passionnément leur unique petit-fils, qui se laissait volontiers chérir.

— On va te commander quelque chose ! s'exclama sa grand-mère avec enthousiasme.

— Non merci, vraiment. Je t'assure.

— Tu dois bien avoir envie de quelque chose… Un café ? Une glace ?

— Katerina, je suis sûr qu'il ne veut pas de glace à cette heure !

Le serveur s'approcha de leur table.

— Je prendrai juste un verre d'eau, s'il vous plaît.

— C'est tout ? Tu es certain ? insista sa grand-mère. Pas de petit déjeuner ?

Le serveur s'était déjà éloigné. Le vieil homme se pencha vers son petit-fils pour lui toucher le bras.

— Alors tu es privé de cours encore une fois, je suppose ?

— Oui, malheureusement, répondit Mitsos. Je commence à avoir l'habitude.

Le jeune homme préparait une maîtrise à l'université de Thessalonique, et la grève de tous les fonctionnaires du pays, donc des enseignants, le mettait en quelque sorte en vacances. Après une longue nuit à écumer les bars sur Proxenos Koromila, il rentrait dormir chez lui.

Dimitris avait grandi à Londres, mais il avait rendu visite à ses grands-parents paternels en

Grèce chaque été et, tous les samedis depuis l'âge de cinq ans, il prenait des cours de grec. Son année universitaire touchait presque à sa fin à présent et, en dépit des nombreux cours supprimés à cause des grèves, il parlait couramment ce qu'il aimait appeler sa langue « paternelle ».

Malgré les protestations de ses grands-parents, Mitsos vivait dans une résidence étudiante ; il venait cependant régulièrement les voir le week-end dans leur appartement proche du bord de mer, où ils l'étouffaient presque de cette dévotion fervente dont tous les grands-parents grecs se font un devoir.

— Les actions collectives sont encore plus virulentes que depuis le début de l'année, observa Dimitris Komninos. Nous n'avons pas le choix, Mitsos, il faut faire avec. Et prier pour que la situation s'arrange.

Les enseignants et les docteurs n'étaient pas les seuls à se mettre en grève : il y avait aussi les éboueurs. Et, bien sûr, les transports publics. Les trous dans la chaussée et les fissures sur les trottoirs ne seraient pas réparés avant plusieurs mois. Ce qui n'allait pas faciliter la vie déjà dure du vieux couple, et Mitsos prit soudain conscience de leur fragilité lorsque ses yeux se posèrent sur la cicatrice au bras de sa grand-mère et sur les mains noueuses, arthritiques, de son grand-père.

Au même moment, il remarqua un homme qui arrivait vers eux, se guidant au moyen d'une canne blanche. Son chemin était un véritable parcours du combattant : voitures garées à cheval sur le trottoir, bordure irrégulière, bornes de béton et tables de café disposées au petit bonheur la chance… Il devait contourner chacun de ces obstacles. Mitsos se redressa d'un bond en voyant l'homme hésiter, dérouté par un panneau installé au beau milieu du trottoir.

— Laissez-moi vous aider, dit-il. Où voulez-vous aller ?

Il étudia le visage plus jeune que le sien et percé de deux yeux aveugles presque translucides. La peau était pâle et l'une des paupières zébrée d'une cicatrice maladroitement exécutée. Le jeune non-voyant sourit dans la direction de Mitsos.

— Je vais bien, répondit-il. Je passe ici chaque jour. Il y a toujours une nouvelle surprise à…

Des voitures franchirent la petite portion de route qui les séparait du feu suivant dans un vacarme assourdissant, noyant presque les paroles de Mitsos tandis qu'il insistait :

— Permettez-moi au moins de vous faire traverser.

Il lui prit le bras et l'accompagna ; sentant l'assurance et la détermination du jeune aveugle, il fut presque gêné de lui avoir offert son secours. Dès qu'ils eurent posé le pied sur le trottoir d'en face, il le lâcha. Il eut l'impression que ses yeux croisaient les siens.

— Merci.

Mitsos s'avisa qu'un autre danger guettait son compagnon de ce côté de la route : à quelques pas, une pente raide dévalait vers la mer.

— Vous savez que nous sommes tout au bord de l'eau, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, je viens marcher ici tous les jours.

Les promeneurs, perdus dans leur monde intérieur ou absorbés par la musique tambourinante qui

s'échappait de leurs écouteurs, n'accordaient pas la moindre attention à la vulnérabilité du jeune homme. Bien souvent sa canne blanche ne captait leur regard qu'une fraction de seconde avant la collision.

— N'auriez-vous pas intérêt à aller ailleurs, dans un endroit moins dangereux et moins fréquenté ? s'enquit Mitsos.

— Si, mais alors je passerais à côté de tout ça… répondit-il.

D'un large mouvement du bras, il désigna la mer autour de lui et l'arc de la baie qui formait un demi-cercle parfait face à eux, puis pointa un doigt droit devant lui, en direction des cimes enneigées à une centaine de kilomètres de l'autre côté du golfe.

— Le mont Olympe. La mer changeante. Les pétroliers. Les bateaux de pêche. Je sais ce que vous vous dites : je ne peux pas les voir. Sauf que c'était le cas à une époque. Je devine leur présence, leur image est imprimée dans ma mémoire et elle le restera. Et il ne s'agit pas seulement de voir, d'ailleurs, si ? Fermez les yeux.

Le jeune homme prit la main de Mitsos, qui fut étonné par la fraîcheur et la douceur marmoréennes de ses longs doigts, tout en lui étant reconnaissant de ce contact physique, de cette présence. Plongé dans une obscurité subite, il se sentait esseulé et fragile sur cette promenade si fréquentée. Il remarqua cependant qu'au moment où son monde plongeait dans le noir ses autres sens s'aiguisaient. Les bruits retentissants devenaient assourdissants, et la chaleur du soleil qui lui tapait sur la tête faillit l'étourdir.

— Gardez les yeux fermés, le pressa l'aveugle tout en lui lâchant la main. Encore quelques petites minutes.

— Bien sûr, approuva Mitsos. C'est incroyable comme la moindre de mes sensations est amplifiée. J'ai du mal à m'y faire… j'ai l'impression d'être si vulnérable.

Mitsos devina au ton de son compagnon – et sans avoir besoin de soulever les paupières – qu'il souriait.

— Tenez bon encore un peu. Vos sens vont bientôt vous surprendre…

Il avait raison. L'odeur puissante de l'iode, l'humidité de l'air sur sa peau, le clapotis des vagues contre la digue étaient tous accrus.

— Imaginez que c'est différent chaque jour. Chacun possède sa spécificité. En été l'air est immobile et l'eau plate, une vraie mer d'huile… Et les montagnes disparaissent dans la brume, je m'en souviens. La chaleur se réverbère sur ces dalles, elle pénètre à travers les semelles de mes chaussures.

Les deux hommes se tenaient face au large. On n'aurait pu qualifier ce matin de typique pour Thessalonique. Ainsi que l'aveugle l'avait souligné, aucun jour n'était semblable au précédent. Il y avait pourtant quelque chose d'immuable dans le panorama qui se déployait devant eux, inscrit à la fois dans une histoire et dans l'éternité.

— Je sens les gens autour de moi. Pas seulement ceux d'aujourd'hui, comme vous, mais les

autres aussi. Cet endroit est envahi par le passé, il regorge d'anciennes présences, tout aussi réelles que vous. Je les perçois avec ni plus ni moins de clarté. Je ne sais pas si ç'a du sens…

— Si, bien sûr que ça en a.

Mitsos n'avait pas envie de tourner les talons et de s'éloigner, même si le jeune aveugle ne l'aurait pas vu. Il avait suffi de quelques minutes en sa compagnie pour qu'il sente ses sens s'éveiller. Si ses cours de philosophie lui avaient appris que le monde visible n'était pas nécessairement le plus réel, l'expérience qu'il faisait de cette théorie était inédite.

— Je m'appelle Pavlos, dit l'aveugle.

— Et moi Dimitris. Ou plutôt Mitsos.

— J'adore cet endroit, poursuivit Pavlos d'un ton sincère. Il y a sans doute des villes plus faciles pour les non-voyants, mais je ne voudrais vivre nulle part ailleurs.

— Je vois tout à fait… enfin, je veux dire que je comprends. C'est une bel… une ville incroyable, se reprit aussitôt Mitsos, agacé par sa propre indélicatesse. Écoutez, je dois y aller… mes grands-parents m'attendent. Ç'a été un plaisir de vous rencontrer.

— Le plaisir était réciproque. Merci de m'avoir aidé à traverser.

Pavlos tourna les talons et se remit à tapoter le sol de sa canne grêle et blanche. Mitsos le suivit des yeux, à peu près certain que son regard chauffait le dos de l'aveugle et que celui-ci le sentait. Se raccrochant à cet espoir, il réussit à se retenir de courir le rejoindre pour déambuler avec lui autour de la baie et poursuivre leur échange. Peut-être un autre jour…

« J'adore cet endroit. » L'écho de ces mots semblait se réverbérer autour de lui.

Il regagna la table du café, transformé par cette rencontre.

— C'était gentil de lui donner un coup de main, observa son grand-père. On le croise presque à chacune de nos sorties, et il faut dire qu'il évite souvent de peu la catastrophe sur cette route. Les gens se fichent de leur prochain.

— Ça va, Mitsos ? lui demanda sa grand-mère. Tu es bien silencieux.

— Oui, oui, ça va. Je repensais juste à ce qu'il m'a dit… Il aime cette ville avec passion, en dépit des dangers qu'elle représente pour lui.

— Et nous compatissons, Katerina, n'est-ce pas ? répondit son grand-père. Ces trottoirs irréguliers sont difficilement praticables, et personne ne s'en préoccupe en dépit des promesses électorales.

— Pourquoi restez-vous alors ? s'étonna Mitsos. Vous savez que maman et papa souhaitent que vous veniez vivre avec nous à Londres. La vie serait tellement plus simple pour vous là-bas…

Les nonagénaires seraient en effet accueillis à bras ouverts par leur fils, qui résidait dans le quartier vert de Highgate, et par leur fille, qui vivait aux États-Unis dans une banlieue cossue de Boston, pourtant quelque chose les retenait de choisir une vie plus facile. Mitsos avait souvent entendu ses parents aborder le sujet.

Après un bref coup d'œil à son mari, Katerina se pencha vers son petit-fils et lui serra la main.

— Même si on nous donnait autant de diamants qu'il y a de gouttes dans l'océan, rien ne nous convaincrait de partir ! Nous resterons à Thessalonique jusqu'à notre mort.

La résolution qui transparaissait dans ses intonations décontenança Mitsos. Les yeux de la vieille femme, luisants, s'embuèrent, mais pas comme il arrive parfois aux personnes âgées sans raison apparente. C'étaient des larmes de passion qui roulaient sur ses joues.

Ils restèrent ainsi en silence un moment, Mitsos aussi immobile qu'une statue, concentrant toute son attention sur la main de sa grand-mère, refermée sur la sienne. Personne ne parlait ni ne bougeait. Il plongea ses yeux dans ceux de son aïeule, en quête d'explication. Il ne l'aurait jamais imaginée capable d'une telle effusion, elle la vieille dame douce et bonne. À l'image de la plupart des femmes grecques de son âge, elle laissait en général son mari parler le premier. Celui-ci finit par rompre le silence.

— Nous avons encouragé nos enfants à partir pour leurs études. C'était une nécessité à l'époque. Nous pensions, cependant, qu'ils reviendraient, pas qu'ils feraient leur vie là-bas.

— Je ne me doutais pas… commença Mitsos avant de presser les doigts de sa grand-mère. J'ignorais ce que vous ressentiez. Papa a évoqué un jour les raisons de leur départ de Grèce, à tante Olga et à lui, mais je ne connais pas toute l'histoire. C'est en partie à cause d'une guerre civile, non ?

— En partie, oui, confirma son grand-père. Le moment est peut-être venu de t'en dire davantage. Si ça t'intéresse, bien sûr…

— Évidemment ! s'enthousiasma Mitsos. Depuis toujours, le passé de papa est un mystère, et la plupart de mes questions restent sans réponse. Je crois être assez grand maintenant, non ?

Ses grands-parents échangèrent un regard.

— Qu'en penses-tu, Katerina ? l'interrogea son époux.

— J'en pense qu'il pourrait nous aider à rapporter quelques légumes à la maison afin que je lui prépare son plat préféré pour le déjeuner. Des *gemista*, ça te tente, Mitsos ? s'écria-t-elle d'un ton joyeux.

Ils empruntèrent la rue qui tournait le dos à la mer et coupèrent par une des vieilles ruelles pour rejoindre le marché Kapani.

— Attention, *giagia* ! s'écria Mitsos lorsqu'ils atteignirent les étals, au pied desquels s'amoncelaient des fruits pourris et des légumes abîmés.

Ils achetèrent des poivrons vermillon et brillants, des tomates rubis aussi rondes que des balles de tennis, des oignons blancs bien compacts et des aubergines violet sombre. Sur le dessus du panier, le vendeur ajouta un bouquet de coriandre dont le parfum se répandit dans la rue. Tous ces ingrédients étaient assez frais pour être mangés crus, mais Mitsos savait que sa grand-mère les transformerait en de savoureux légumes farcis, qui avaient sa faveur aussi loin que remontaient ses souvenirs. Son estomac se mit à gargouiller.

Dans la partie du marché couvert dédiée à la viande, le sol poissait du sang ayant coulé des billots. Leur boucher habituel les accueillit comme s'ils étaient de la même famille, et Katerina se fit

servir une des têtes de mouton qui les fixaient depuis un seau.

— Pourquoi achètes-tu ça, *giagia* ?

— Pour faire de la soupe. Je voudrais aussi un kilo de tripes, s'il vous plaît.

Elle préparerait sa *patsa* plus tard. Avec quelques euros, elle pourrait les nourrir tous les trois durant plusieurs jours. On ne gâchait rien ici.

— C'est le meilleur remède contre la gueule de bois, Mitsos ! lui dit son grand-père avec un clin d'œil. Ta grand-mère pense à toi, tu vois !

Un trajet de dix minutes à travers les rues décrépites du vieux Thessalonique les conduisit à l'immeuble de ses grands-parents. Ils s'arrêtèrent au kiosque, juste à l'angle du bloc, pour saluer le meilleur ami de Dimitris, son *koumbaro*. Les deux hommes se connaissaient depuis plus de soixante-dix ans et pas un jour ne passait sans qu'ils aient une conversation animée sur les dernières nouvelles. Assis dans son *periptero* à longueur de journée, au milieu de monceaux de papiers, Leftéris était mieux informé sur la politique de la ville que n'importe qui à Thessalonique.

L'immeuble occupait un vilain bâtiment de quatre étages construit dans les années cinquante. Le hall d'entrée était propret néanmoins avec ses murs jaunes, sa rangée de quatorze boîtes aux lettres, soit une par appartement, et ses dalles de pierre claire mouchetées comme un œuf de poule. Le sol venait d'être lessivé avec un désinfectant à l'odeur tenace, et Mitsos retint sa respiration le temps de gravir, lentement, les marches menant à l'étage de ses grands-parents. La cage d'escalier était généreusement éclairée par rapport à l'appartement. Katerina fermait toujours les volets avant de sortir et les ouvrait à son retour pour tenter de faire entrer l'air. Cependant, les voilages tirés devant les fenêtres ne laissaient filtrer que peu de lumière. Les pièces étaient toujours plongées dans la pénombre, ainsi que Katerina et Dimitris les aimaient. Les rayons de soleil décolorant les tissus et les meubles en bois, ils préféraient vivre dans la pâle lueur diffusée par la gaze et dans le faible éclat des ampoules à basse tension.

Mitsos déposa le panier de courses sur la table de la cuisine, et sa grand-mère s'empressa de déballer leurs achats pour hacher et trancher les légumes. Son petit-fils l'observait, hypnotisé par la régularité des petits cubes d'oignons et l'homogénéité des tranches d'aubergines. Ayant reproduit les mêmes gestes dix mille fois, Katerina était aussi précise qu'une machine. Pas un seul morceau d'oignon ne tomba de la planche à découper sur la toile cirée à fleurs. Tous atterrirent dans la poêle à frire, d'où s'éleva un grésillement au contact de l'huile. Dès qu'elle cuisinait, elle retrouvait la dextérité d'une femme deux fois moins âgée qu'elle, se déplaçant avec la rapidité et l'agilité d'une danseuse. Elle glissait sur le linoléum, naviguant entre le vieux réfrigérateur qui cliquetait souvent et la cuisinière électrique, où la porte du four ne se refermait que lorsqu'on la claquait.

Mitsos était si absorbé par ce spectacle qu'il fut surpris, en relevant la tête, de découvrir son grand-père sur le seuil de la pièce.

— Tu as bientôt fini, ma chérie ?

— Encore cinq minutes, et après ça mijote tout seul, lui répondit sa femme. Ce garçon doit

manger !

— Bien sûr qu'il doit manger. Viens, Mitsos, laisse ta grand-mère un instant.

Le jeune homme suivit son grand-père dans le salon et s'installa en face de lui, dans un fauteuil en bois rembourré et agrémenté comme tous les autres d'une têtière brodée. La moindre surface libre était occupée par un napperon blanc au crochet. Devant la cheminée électrique se dressait un petit écran orné d'un délicat vase de fleurs. Toute sa vie, Mitsos avait vu sa grand-mère broder, et il savait qu'elle était l'auteur de tous les ouvrages de la maison. Seul le tic-tac discret et régulier de la pendule troublait le silence.

Sur l'étagère derrière son grand-père s'alignaient plusieurs photographies encadrées. La plupart d'entre elles représentaient Mitsos ou ses cousines d'Amérique, mais il y avait aussi des mariés – ses parents, sa tante et son oncle. La dernière était un portrait très solennel de ses grands-parents. Impossible de deviner l'âge qu'ils avaient à l'époque où elle avait été prise.

— Nous devons attendre ta grand-mère pour commencer, déclara son grand-père.

— Oui, bien sûr ! Après tout, c'est *giagia* qui renoncerait à un sac de diamants pour rester vivre ici. La simple idée d'un départ a eu l'air de la mettre en colère… Mon intention n'était vraiment pas de la blesser !

— Tu ne l'as pas blessée, le rassura son grand-père. Cette question lui tient à cœur, c'est tout.

Katerina ne tarda pas à les rejoindre, suivie des odeurs des légumes qui cuisaient à petit feu. Après avoir retiré son tablier, elle s'assit sur le canapé et sourit à ses deux Dimitris.

— Vous m'avez attendue, je me trompe ?

— Bien sûr, lui répondit son mari avec tendresse. C'est autant ton histoire que la mienne.

Dans la pénombre de l'appartement où l'on ne distinguait pas l'aube du crépuscule, Katerina et Dimitris débutèrent leur récit.

1

Mai 1917

Derrière le pâle voile de brume, la mer scintillait. Sur terre, la ville la plus animée et cosmopolite de Grèce vaquait à ses occupations. Thessalonique offrait une variété culturelle éblouissante. La population se composait en parts presque égales de chrétiens, de musulmans et de juifs, qui coexistaient et se complétaient tels les fils tissés d'un tapis oriental. Cinq ans plus tôt, Thessalonique avait quitté le giron de l'Empire ottoman pour entrer dans celui de la Grèce, ce qui ne l'empêchait pas de rester le royaume de la diversité et de la tolérance.

Les couleurs contrastées de ce mélange ethnique, riche et savoureux, se reflétaient dans la diversité du défilé vestimentaire : il y avait des hommes en fez, en panama, en feutre ou en turban. Les juives portaient des vestes traditionnelles doublées de fourrures ; les musulmans, de longues tuniques. De riches Grecques en tailleurs sur mesure inspirés par la mode parisienne offraient un constraste saisissant avec les paysannes aux tabliers et fichus ornés de somptueuses broderies, venues de la campagne environnante pour vendre leur production. La ville haute était majoritairement occupée par les musulmans, le bord de mer, par les juifs, tandis que les chrétiens occupaient les faubourgs. Toutefois, il n'y avait aucune ségrégation, et les trois cultures se mêlaient dans tous les quartiers.

Accrochée aux pentes s'élevant depuis le gigantesque arc que dessinait la côte, Thessalonique ressemblait à un immense amphithéâtre. Tout en haut, à l'endroit le plus éloigné de la mer, une muraille marquait la limite de la ville. Depuis ce point de vue, les édifices religieux dominaient le reste : des dizaines de minarets se dressaient vers le ciel comme autant d'épingles sur une pelote, les dômes en tuiles rouges des églises et les bâtiments clairs des synagogues ponctuaient le paysage urbain qui dévalait vers le golfe. À cette présence florissante des trois religions s'ajoutaient des vestiges de l'Empire romain : arcs de triomphe, portions d'anciens murs et quelques esplanades où des piliers montaient la garde.

Dans un souci de modernisation, la ville s'était, au cours des dernières décennies, percée de larges avenues, lesquelles se distinguaient du vieux réseau de ruelles sinueuses qui, à l'instar des serpents sur la tête de Méduse, s'élevaient sur les pentes raides en direction des hauteurs de la cité. Si une poignée de grands magasins avaient fait leur apparition, l'essentiel du commerce se concentrait dans des boutiques pas plus grandes que des kiosques à journaux. Ces entreprises

familiales, entassées par milliers dans les rues étroites, se disputaient la clientèle. De leur côté, les centaines de *kafenion*, ces établissements traditionnels, subissaient la concurrence des cafés de style européen qui servaient de la bière viennoise et des clubs où l'on se réunissait pour discuter littérature ou philosophie.

Thessalonique se caractérisait par sa densité. Le nombre d'habitants, leur concentration dans un espace circonscrit d'un côté par les murs de la ville et de l'autre par la mer en faisaient un creuset de parfums puissants, de couleurs éclatantes et de bruits continus. Les cris des vendeurs de glace, de lait, de fruit ou de yaourt, caractérisés chacun par leur tonalité propre, formaient néanmoins un ensemble harmonieux.

Nuit et jour, la musique de la ville ne connaissait pas d'interruption. On y parlait de nombreuses langues : dans les rues on n'entendait pas seulement le grec, le turc et le ladino, la langue des Séfarades, mais aussi le français, l'arménien et le bulgare. Le fracas d'un tram, les appels à la prière, dissonants, d'une douzaine de muezzins, le cliquetis des chaînes quand les bateaux entraient dans les docks, les voix rudes des débardeurs qui s'occupaient du déchargement – produits de première nécessité ou de luxe – pour satisfaire les appétits des riches et des pauvres… tous se combinaient pour composer une mélodie infinie.

Les parfums n'étaient parfois pas aussi plaisants que les sons. Une odeur âcre d'urine s'échappait des tanneries ; eaux usées et déchets ménagers en décomposition se déversaient dans le port depuis les quartiers les plus pauvres. Et lorsque les femmes vidaient les poissons pêchés la veille, elles abandonnaient les entrailles fumantes et odorantes aux chats.

Au centre se trouvait un marché aux fleurs, et ses senteurs délicates flottaient dans l'air plusieurs heures après que les marchands avaient remballé leur étal ; dans les longues rues, les orangers fournissaient non seulement de l'ombre mais aussi l'arôme le plus enivrant qui soit. Le jasmin colonisait les façades de nombreuses maisons, ses pétales blancs tapissant la rue d'une neige odorante. À toute heure du jour, des odeurs de cuisine envahissaient l'atmosphère, accompagnées d'effluves de café réchauffé sur de petits poêles et transporté dans les rues. Sur les marchés s'élevaient des monticules d'épices aussi colorées que savoureuses – curcuma, paprika et cannelle –, et des panaches de fumée aromatique s'échappaient des narguilés installés sur les terrasses des cafés.

Thessalonique accueillait à cette époque le gouvernement dissident de l'ancien Premier ministre, Elefthérios Venizélos. Le pays était profondément divisé, ce « schisme national » opposait les partisans du roi germanophile, Constantin I^{er}, et ceux du libéral Venizélos. Comme ce dernier contrôlait le nord de la Grèce, les troupes alliées campaient justement à l'extérieur de la ville, se tenant prêtes à une intervention contre la Bulgarie. Malgré les grondements distants de la guerre, la plupart des habitants n'en étaient pas affectés. Le conflit fournissait même à certains une occasion supplémentaire de s'enrichir.

Konstantinos Komninos en faisait justement partie et, par ce parfait matin de mai, il traversait de son habituel pas décidé les quais pavés des docks. Il était venu vérifier l'arrivée d'un chargement de

tissu. Débardeurs, mendiants et gamins tirant des charrettes à bras s'écartèrent du passage lorsqu'il prit la direction de la sortie avec détermination. Il avait la réputation de ne pas être très patient avec ceux qu'il croisait sur sa route.

Le talon de l'une de ses chaussures poussiéreuses avait accroché du crottin, si bien que quand il s'arrêta chez son cireur habituel – il y en avait plusieurs, près de la douane maritime, et toujours occupés –, celui-ci en eut pour dix bonnes minutes de travail.

Approchant des quatre-vingts ans, la peau aussi sombre et tannée que le cuir qu'il cirait, il entretenait les souliers de Konstantinos Komninos depuis trente ans. Ils se saluèrent d'un signe de tête muet. Komninos avait en effet coutume de conduire sa routine quotidienne sans engager la moindre conversation. Le vieil homme s'attaqua simultanément aux deux richelieus élégants, appliquant le cirage, le faisant pénétrer, puis frotta le cuir à grands coups de brosse, des deux mains. Ses bras volaient de droite à gauche, se croisaient, en haut, en bas, puis s'activaient côte à côte, dans une chorégraphie de chef d'orchestre.

Avant même d'avoir terminé son œuvre, il entendit le tintement caractéristique d'une pièce dans sa boîte. Il récoltait toujours la même somme, jamais plus, jamais moins.

Aujourd'hui comme les autres jours, Komninos portait un costume sombre et, en dépit des températures en hausse, il avait gardé sa veste. Une telle habitude indiquait son appartenance sociale. Mener ses affaires en bras de chemise était aussi impensable que retirer son armure au seuil d'une bataille. S'il maîtrisait à la perfection le code vestimentaire, aussi bien masculin que féminin, il lui devait également sa fortune. Les costumes conféraient aux hommes prestige et respectabilité ; quant aux vêtements d'inspiration européenne, ils donnaient aux femmes élégance et cachet.

Le marchand de tissus surprit son reflet dans la vitrine de l'un des nouveaux grands magasins et cet aperçu rapide suffit à lui rappeler qu'il devait se rendre chez le barbier. Il fit un détour par une petite rue pour s'éloigner du bord de mer et fut bientôt confortablement installé, le visage recouvert de mousse. Il se fit raser de près, à l'exception de la moustache. Puis ce fut au tour de ses cheveux, taillés avec méticulosité afin de laisser très exactement deux millimètres de peau entre le col de sa chemise et eux. Lorsque le coiffeur souffla sur ses ciseaux, Komninos fut contrarié de voir qu'un peu de gris se mêlait au noir.

Enfin, avant de rejoindre son magasin, il prit le temps de s'asseoir à une petite table ronde et de se faire servir son café accompagné de son journal préféré, le quotidien de droite *Makedonia*. Il parcourut rapidement les nouvelles, s'informant des dernières intrigues politiques du pays, puis balaya d'un bref coup d'œil les gros titres sur les dernières avancées militaires en France. Pour terminer, il pointa du bout du doigt le cours des actions.

La guerre profitait à Komninos. Il avait ouvert un immense entrepôt près du port afin d'héberger sa nouvelle activité : la fourniture d'étoffes pour les uniformes militaires. Avec les dizaines de milliers d'appelés, le marché était énorme. Il ne pouvait néanmoins pas se permettre d'employer trop de monde et ne parvenait pas à honorer les commandes assez vite. Celles-ci semblaient augmenter de

jour en jour.

Il but son café d'une seule traite, puis partit. Le simple fait de se lever et de se mettre au travail dès sept heures du matin lui apportait au quotidien une intense satisfaction. Aujourd'hui, il se délectait de l'idée d'avoir encore huit heures à son bureau avant son départ pour Istanbul. Des questions administratives importantes devaient être réglées.

Cet après-midi-là, depuis leur hôtel particulier de l'avenue Niki, son épouse, Olga Komninos, observait le mont Olympe, à peine visible à travers la brume. La chaleur s'était accumulée et elle ouvrit l'une des portes-fenêtres pour laisser entrer de l'air. Il n'y avait pas un souffle de vent, et les sons résonnaient dans l'atmosphère immobile : elle entendit les appels à la prière mêlés au claquement des sabots et au bruit des roues d'une carriole dans la rue, ainsi que la sirène d'un bateau signalant son arrivée.

Olga se rallongea sur la méridienne qu'elle avait fait approcher des fenêtres dans l'espoir de sentir la brise. Elle n'eut pas besoin de retirer ses chaussures délicates à petit talon – elle ne les avait jamais portées à l'extérieur. D'une couleur presque identique, sa robe en soie semblait se fondre avec le tissu d'ameublement vert pâle, et le noir bleuté de sa chevelure tressée faisait ressortir la pâleur de son teint. Elle ne parvenait pas à trouver de position confortable par cette journée langoureuse et buvait verre de citronade sur verre de citronade – sa domestique, dévouée, venait régulièrement remplir le pichet.

— Puis-je vous apporter autre chose, Kyria Olga ? Quelque chose à manger ? Vous n'avez rien avalé de la journée, observa-t-elle avec prévenance.

— Merci, Pavlina, je n'ai pas faim. Je sais qu'il le faudrait, mais aujourd'hui j'en suis tout bonnement… incapable.

— Êtes-vous sûre que je ne devrais pas aller chercher le docteur ?

— C'est un effet de la chaleur, je crois.

Olga s'affala contre les coussins. La sueur perlait sur ses tempes palpitantes, et elle y appliqua le verre glacé pour soulager la douleur.

— Eh bien, si vous n'avez rien pris d'ici ce soir, je devrai en parler à Kyrios Konstantinos.

— Rien ne t'y oblige, Pavlina. D'autant qu'il part bientôt. Je ne veux pas l'inquiéter.

— Ils ont annoncé que le temps allait changer en fin de journée. Les températures devraient baisser, ça vous aidera un peu.

— J'espère que ce sera le cas… J'ai l'impression qu'il y a de l'orage dans l'air.

Toutes deux entendirent alors ce qu'elles prirent pour un coup de tonnerre avant de réaliser que ce n'était que la porte d'entrée qui claquait. Suivit le tambourinement rythmé de semelles sur les larges marches en bois de l'escalier. Reconnaissant la démarche décidée de son mari, Olga sut qu'au bout de vingt battements de croches la porte s'ouvrirait.

— Bonjour, ma chérie. Comment vas-tu aujourd'hui ? demanda Konstantinos en s'approchant

d'elle. Tu n'as pas trop chaud, si ?

Il s'adressait à elle avec le même ton que celui d'un médecin face à un patient simple d'esprit. Il retira sa veste qu'il posa avec soin sur le dossier d'un fauteuil. La transpiration avait rendu sa chemise translucide.

— Je suis rentré préparer ma valise. Je ne m'attarde pas, je veux retourner quelques heures au magasin avant le départ du bateau. Le médecin te rendra visite si tu as besoin de lui. Pavlina s'occupe bien de toi ? As-tu mangé depuis hier soir ?

Komninos enchaînait déclarations et questions sans marquer de pause.

— Je compte sur toi pour la surveiller en mon absence, conclut-il à l'intention de son employée de maison.

Il sourit à son épouse étendue, qui avait déjà tourné la tête pour admirer la mer scintillante. L'eau comme le ciel s'étaient obscurcis et l'une des portes-fenêtres battait contre son cadre. Le vent avait changé de direction, et elle poussa un soupir de soulagement en sentant la caresse de la brise sur son visage.

Elle reposa son verre sur la table basse puis toucha son ventre arrondi des deux mains. La robe, coupée à la perfection, permettait de dissimuler sa grossesse pour le moment – les coutures ne résisteraient peut-être pas aux derniers mois, pourtant.

— Je serai de retour dans quinze jours, dit Komninos, lui embrassant le sommet du crâne du bout des lèvres. Tu feras attention à toi, promis ? Et au bébé.

Ils regardaient tous deux dans la même direction, vers la mer, alors que la pluie cinglait à présent le rideau. Un éclair déchira le ciel.

— Envoie-moi un télégramme si tu as absolument besoin de moi. Je suis sûr que ce ne sera pas le cas.

Elle ne répondit rien. Et elle ne se leva pas.

— Je reviendrai avec de jolis cadeaux, ajouta-t-il, ainsi qu'il l'aurait dit à un enfant.

En plus d'un chargement de soie, il comptait rapporter des bijoux pour sa femme, une parure plus remarquable que le collier d'émeraudes et les boucles d'oreilles assorties de la dernière fois. Avec ses cheveux noir de jais, il la préférait en rouge et lui achèterait sans doute des rubis. Tout comme les vêtements taillés sur mesure, les joyaux servaient d'indicateur social ; ainsi, sa femme avait toujours été un modèle parfait, arborant ce qu'il souhaitait exposer aux regards.

En ce qui le concernait, la vie n'avait jamais été aussi belle. Il quitta la pièce d'un pas plus léger.

Olga continuait à fixer la pluie. Enfin, la moiteur intense avait cédé le pas à l'orage. Le ciel assombri crépitait d'éclairs et sur la mer d'ardoise l'écume créait des chevaux fougueux qui se cabraient puis retombaient. La rue des Komninos fut vite submergée. Régulièrement, un grand arc d'eau débordait sur la promenade. C'était une tempête d'une violence exceptionnelle, et le spectacle des bateaux ballottés dans la baie suffit à réveiller la terrible nausée dont Olga souffrait depuis

quelques mois.

Alors qu'elle se levait pour fermer la fenêtre, elle se ravisa en humant l'odeur inhabituelle et plaisante de la pluie sur les pavés mouillés. L'air paraissait presque frais après la chaleur étouffante de l'après-midi, et elle se rallongea pour profiter, paupières closes, du doux souffle de la brise salée sur ses joues. En quelques instants, elle s'endormit.

Elle était seule sur un bateau de pêche en butte aux vagues déchaînées. Sa robe tourbillonnait autour d'elle, ses cheveux lâchés se collaient à ses joues et l'eau saumâtre lui piquait les yeux ; avec ce ciel sans soleil et l'absence de terre à l'horizon, elle n'avait aucune idée de la direction dans laquelle elle naviguait. Un puissant vent de sud-ouest gonflait les voiles, poussant l'embarcation à une vitesse alarmante, laquelle, avec le roulis, prenait l'eau. Le vent retomba brusquement et les voiles se mirent à claquer avec mollesse.

Accrochée d'une main au plat-bord lisse, et de l'autre au tolet, Olga s'efforçait de chasser de son crâne le mugissement qui accompagnait le tangage. Elle ignorait si la prudence recommandait de quitter ou non le bateau, n'en ayant jamais pris avant. L'eau imbibait progressivement sa robe, les embruns lui trempaient le visage et pénétraient dans sa gorge, l'étouffant. La mer continuait à jaillir dans la barque et, tandis que le vent s'engouffrait à nouveau dans la voile principale, une bourrasque fatale la fit chavirer.

La mort par noyade serait peut-être indolore, songea-t-elle, s'abandonnant au poids de ses vêtements qui l'entraînaient vers le fond. Alors qu'elle s'enfonçait peu à peu sous les vagues avec son embarcation, elle aperçut la silhouette pâle d'un bébé qui nageait vers elle et lui tendit les bras.

Un fracas retentissant s'éleva, comme si la coque avait heurté un rocher. L'enfant nu s'était évanoui, et les spasmes de suffocation d'Olga furent remplacés par des sanglots.

— Kyria Olga ! Kyria Olga !

Une voix essoufflée et éperdue lui parvint à distance.

— Tout va bien ? Tout va bien ?

Olga connaissait cette voix, le salut était peut-être à portée.

— J'ai cru que vous vous étiez évanouie ! s'exclama Pavlina. J'ai cru que vous aviez fait une chute ! *Panagia mou !* J'ai eu si peur… On a entendu un bruit terrible en bas.

En proie à la confusion, perdue entre le rêve et la réalité, Olga ouvrit les yeux sur le visage de sa bonne, à quelques centimètres du sien. Pavlina, qui s'était agenouillée près de la méridienne, l'étudiait avec inquiétude. Derrière elle, l'immense rideau enflait et ondulait telle une voile. Soudain, un souffle puissant souleva la lourde draperie en satin et son ourlet balaya une petite table ronde, vide.

Désorientée et étourdie, Olga entrevit la cause du vacarme qui l'avait réveillée et avait attiré Pavlina. Elle écarta une mèche de cheveux sur son visage et se mit lentement en branle pour s'asseoir.

Elle aperçut les fragments de deux figurines de porcelaine éparpillés dans la pièce, les têtes

dissociées des corps, les mains des bras… Des *objets d'art* *[1] à plusieurs milliers de drachmes littéralement réduits en poussière. Le poids du damassé associé à la force du vent les avaient précipités sur le parquet impitoyable.

Essuyant son visage humide du revers de la main, Olga constata qu'elle n'avait pas laissé ses larmes dans son cauchemar. Tandis qu'elle cherchait à reprendre son souffle, elle s'entendit crier :

— Pavlina !

— Qu'y a-t-il, Kyria Olga ?

— Mon bébé !

La domestique tâta le ventre de sa maîtresse, puis son front.

— Il n'a pas bougé de là ! Aucun doute sur ce point ! conclut-elle gaiement. Mais vous avez un peu de température… et vous êtes en nage !

— J'ai fait un mauvais rêve, je crois… murmura Olga. Ça semblait si réel…

— Je devrais peut-être envoyer quelqu'un chercher le docteur…

— Inutile, je suis sûre que tout va bien.

Pavlina s'était déjà agenouillée pour réunir les morceaux de porcelaine dans son tablier. Si réparer un seul des bibelots aurait mis à mal la compétence d'un spécialiste, le mélange des débris des deux figurines rendait toute restauration inenvisageable.

— Ce n'est que de la porcelaine, la rassura Olga, qui sentait la domestique contrariée.

— Vous avez raison… ç'aurait pu être pire. J'ai vraiment pensé que vous étiez tombée.

— Je vais bien, Pavlina, tu le vois.

— Et moi qui suis censée veiller sur vous en l'absence de Kyrios Konstantinos…

— C'est exactement ce que tu fais. Et je t'assure que tu t'acquittes de ta mission à la perfection. Je t'en prie, ne te soucie pas de ces babioles. Je suis certaine que Konstantinos ne remarquera même pas leur disparition.

Pavlina, qui faisait partie de la famille Komninos depuis bien plus longtemps qu'Olga, connaissait la grande valeur de tels objets de collection. Elle se précipita vers les portes-fenêtres pour les fermer. La pluie avait fait une tache sur le tapis et le bas de la robe en soie délicate de sa maîtresse était trempé.

— Bonté divine, souffla-t-elle en s'affairant, j'aurais dû monter plus tôt. Vous voilà dans un bel état !

— Ne ferme pas ! la pria Olga, qui l'avait rejointe pour sentir l'eau sur son visage. C'est si rafraîchissant… Le tapis sèchera dès que la pluie aura cessé, il fait encore très chaud.

Pavlina était habituée aux excentricités d'Olga. Ça la changeait de la poigne de fer avec laquelle l'ancienne Kyria Komninos, feu la mère de Konstantinos, avait dirigé la maison pendant de si longues années.

— Tant que vous ne vous mouillez pas trop, dit-elle avec un sourire indulgent. Vous ne devez pas prendre froid.

Olga s'installa dans un fauteuil plus éloigné de la fenêtre et regarda Pavlina ramasser méthodiquement les bouts de porcelaine. Celle-ci ne l'aurait jamais laissé l'aider, même si elle avait pu se baisser. Derrière la silhouette massive de la bonne, la mer se déchaînait. Quelques bateaux restaient visibles dans la tourmente, illuminés par un éclair.

La pendule ouvragée sur le manteau de la cheminée sonna sept coups. Olga s'avisa alors que Komninos devait être en mer depuis une heure au moins, à présent. Le mauvais temps retenait rarement les gros navires.

— Si le vent souffle dans la bonne direction, observa Pavlina, Kyrios Konstantinos ira peut-être plus vite.

— Peut-être, confirma Olga d'un ton distrait, tandis qu'elle sentait une légère agitation dans son ventre.

Elle se demanda si son bébé avait entendu l'orage et s'il s'était senti ballotté par les flots. Elle aimait cet enfant à naître d'un amour sans mesure et l'imaginait s'ébattant dans le liquide transparent de son ventre. Sur les joues d'Olga roulaient autant de larmes que de gouttes d'eau salée.

---

1. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. *(Note de la traductrice.)*

2

Avec l'arrivée des températures accablantes d'août, les citoyens de Thessalonique eurent la nostalgie de la chaleur de mai. Il faisait à présent quarante degrés à l'ombre ; les gens fermaient fenêtres et volets pour se protéger de la canicule si redoutée.

La légère brise n'apportait aucun soulagement : le vardaris d'ouest soufflait son haleine chaude sur la ville, déposant une fine pellicule de poussière noire sur les meubles. Les rues étaient désertées aux heures les plus chaudes de la journée et un étranger aurait pu par erreur s'imaginer que les maisons étaient à l'abandon. À l'intérieur régnait un silence aussi assourdissant, car leurs habitants allongés dans le noir aspiraient à peine l'air fétide.

Le ciel aussi bien que la mer étaient épais et immobiles. Lorsque des enfants plongeaient, l'eau se ridait sur une centaine de mètres. À leur sortie, ils séchaient presque instantanément, la peau recouverte d'un résidu salé brûlant. Les températures baissaient à peine la nuit et l'air demeurait aussi figé que l'aiguille du baromètre.

Retenu un temps en Turquie, Konstantinos Komninos était enfin rentré au début du mois. Olga avait alors l'impression que sa grossesse durait depuis une éternité. Ses fines chevilles avaient enflé et sa poitrine jusque-là parfaite débordait à présent de toutes les robes confectionnées pour la circonstance. Konstantinos l'ayant dissuadée d'en faire faire une nouvelle aussi près de l'accouchement, elle portait une grande chemise de nuit en coton blanc, qui permettrait largement à son ventre de continuer à pousser pendant les dernières semaines.

Quelques jours après son retour, Konstantinos s'installa dans une autre chambre.

— Tu as besoin de place, dit-il à Olga. Tu ne seras pas à l'aise si je prends la moitié du lit.

Son épouse ne protesta pas. Chaque nuit était plus agitée que la précédente, et elle fermait rarement l'œil plus d'une heure. Durant de longues périodes, elle restait allongée dans l'obscurité, les yeux rivés sur le noir d'encre de sa chambre aux volets clos, sentant les grands coups de pied du bébé à l'intérieur de son ventre. C'étaient des mouvements vigoureux et réguliers. Parfois, elle avait l'impresion que l'enfant remuait tous les membres à la fois, et elle se représenta un être fort, débordant d'énergie. Elle ne s'autorisait jamais à se figurer une fille. La réaction de Konstantinos serait sans doute au-delà de la déception. Olga savait déjà qu'elle n'avait pas répondu aux attentes de son époux en mettant autant de temps à tomber enceinte, et il n'avait d'ailleurs pas dissimulé son impatience. Elle avait vingt-cinq ans quand ils s'étaient mariés, et plus de dix années avaient passé avant que le docteur ne confirme qu'elle attendait un enfant depuis quatre mois et que tout semblait en ordre. Pendant cette décennie, à de nombreuses occasions, la certitude d'avoir enfin accompli son

devoir avait fait bondir son cœur mais, chaque fois, elle avait dû endurer la douleur de saignements caractéristiques dans le ou les mois suivants.

La main posée sur son ventre proéminent, elle sentait ses propres doigts bouger au moindre coup. Si seulement le bébé avait bien voulu sortir… Elle chanta pour le calmer et y trouva de l'apaisement.

Une horloge égrenait les secondes sur le manteau de la cheminée dans sa chambre, une autre dans le couloir ; quant à la pendule du salon, elle sonnait chaque quart d'heure, l'aidant ainsi à compter les heures jusqu'au lever. Elle priait pour qu'elles passent plus vite.

S'il était vrai qu'Olga avait besoin de plus de place dans son lit, la légère répulsion que son corps transformé inspirait à Konstantinos avait été un facteur plus déterminant encore. Il reconnaissait à peine la femme qu'elle était devenue. Comment le mannequin qu'il avait épousé, aux hanches étroites et à la taille dont il pouvait faire le tour avec ses deux mains, avait pu se transformer en un être qu'il répugnait à toucher ? La peau tendue du ventre et les énormes mamelons violets le dégoûtaient.

Au cours des dernières semaines, alors qu'elle guettait les carillons discordants des différentes pendules allongée dans son lit, elle entendait souvent le bruit feutré de pas dans l'escalier, suivi du son discret de la porte à l'extrémité du couloir. Elle soupçonnait Konstantinos de sortir en douce une fois qu'elle s'était couchée pour se rendre dans l'une des maisons closes les plus respectables de la ville. Pas un seul instant ne se sentit-elle en droit de protester. Elle réussirait peut-être à regagner son attention un jour…

Olga savait pertinemment que Konstantinos l'avait épousée pour sa beauté. Elle ne se faisait aucune illusion : en tant qu'employée de l'un des meilleurs tailleurs de Thessalonique, elle avait été choisie dans des circonstances comparables à celles d'un concours de beauté. Dépourvue de dot – ses deux parents avaient trouvé la mort avant ses dix ans –, elle s'estimait chanceuse d'une certaine façon. Beaucoup de mannequins finissaient dans le quartier chaud de la ville, en pleine expansion.

Elle ne pouvait s'empêcher, en revanche, de se demander à quoi aurait ressemblé un mariage d'amour, consciente que sa beauté l'avait à la fois sauvée et condamnée. Olga savait ce que c'était qu'être traitée comme un objet, un rouleau de soie ou une statuette dorée, que l'on achetait et exposait.

Avec l'âge, elle avait commencé à mesurer que la perfection physique pouvait constituer un fardeau ; et cependant l'angoisse l'avait saisie lorsqu'elle l'avait perdue. Au fil des mois, elle avait suivi l'expansion de son corps avec une inquiétude croissante : ses veines congestionnées, son nombril protubérant et son ventre se gonflant au point que les couches supérieures de son épiderme paraissaient se fissurer, la couvrant de pâles zébrures, telles des gouttes de pluie glissant sur une vitre.

Si les nausées lui avaient fait perdre l'appétit, son corps poursuivait son extension. Le matin, pendant que Pavlina tressait sa chevelure d'ébène et l'enroulait autour de son crâne, les deux femmes

discutaient en s'adressant chacune au reflet de l'autre.

— Vous êtes plus belle que jamais, la rassurait la domestique. Vous vous êtes seulement un peu arrondie.

— J'ai l'impression d'avoir enflé, Pavlina. Je ne me sens vraiment pas belle. Et je sais que Konstantinos ne me supporte plus.

Croisant le regard d'Olga dans le miroir, la bonne y lut de la tristesse. Le malheur accroissait presque la beauté de sa maîtresse. Quand ils s'humectaient, ses grands yeux sombres gagnaient en profondeur.

— Il reviendra vers vous, la rassura-t-elle. Dès que le bébé sera né, la vie reprendra son cours, vous verrez.

Pavlina parlait en connaissance de cause. Elle avait porté quatre enfants avant ses vingt-deux ans et, après les trois premières naissances, elle avait été la preuve vivante que les transformations spectactulaires du corps féminin pendant la grossesse étaient réversibles. À l'issue du quatrième accouchement, cependant, elle avait fini par perdre son élasticité. D'un coup d'œil, Olga avisa la silhouette rassurante de son employée, qui évoquait davantage une mère sur le point d'enfanter qu'elle-même.

— J'espère que tu as raison, Pavlina, dit-elle en mettant de côté l'ouvrage auquel elle ajoutait avec lenteur et maladresse une bordure.

— Quand comptez-vous finir ? la taquina-t-elle en s'emparant du petit carré de tissu pour admirer son travail. Le bébé est bien prévu pour ce mois-ci ? À moins que je ne me trompe d'année ?

En six mois, Olga avait à peine progressé dans sa broderie. L'aiguille glissait entre ses doigts moites et, plusieurs fois, elle s'était piquée, tachant le lin crème de gouttelettes de sang.

— C'est une catastrophe, n'est-ce pas ?

Pavlina lui sourit – elle ne pouvait pas la contredire : Olga n'était pas faite pour cet art. Ses doigts avaient beau être minces et gracieux, elle ne savait pas manier l'aiguille. Pour elle, il s'agissait d'un pur passe-temps.

— Je vais le laver, puis je le terminerai pour vous, qu'en dites-vous ?

— Merci, Pavlina, ça ne te dérange pas ?

Il y avait déjà de longs mois que la nausée incommodait Olga, cependant aux petites heures de ce matin d'août elle était en proie à une agitation insupportable. Impossible de rester couchée ne serait-ce qu'une minute. Son dos l'élançait davantage lorsqu'elle était allongée que debout et les douleurs dans son ventre, diffuses depuis une semaine environ, s'intensifièrent soudain. Régulièrement, elle manquait de s'évanouir tant elle souffrait. Enfin, l'heure de la délivrance était venue.

Bien que ce fût un samedi, Konstantinos partit pour son bureau à six heures trente, selon son habitude. Ayant rendu visite à sa femme à un moment où les contractions avaient diminué, il lui dit :

— Au revoir, Olga. Je serai au magasin, Pavlina peut m'envoyer chercher si besoin.

Elle tenta d'esquisser un sourire quand il recouvrit sa main de la sienne. Ce geste censé la rassurer, aussi fugace que la caresse d'une plume, n'était exécuté que pour la forme et il la fit se sentir encore moins aimée. Insensible à sa peine, Konstantinos ne semblait pas avoir remarqué les faibles gémissements qu'elle poussait au moment où il était entré dans sa chambre.

Bientôt, laminée par des vagues de douleur, elle hurlait à gorge déployée et s'agrippait à Pavlina, imprimant l'empreinte de ses doigts dans le bras de celle-ci. Une telle souffrance ne pouvait que déboucher sur une mort, pas sur une naissance, non ?

Des passants entendirent les cris d'agonie, mais ce son, familier pour les habitants de Thessalonique, était englouti par la cacophonie générale de tramways, de carrioles et de vendeurs de rue. À dix heures, Pavlina fit venir le Dr Papadakis, qui confirma l'arrivée imminente du bébé. La position de Konstantinos Komninos dans la société exigeait la présence du médecin jusqu'à la naissance du petit.

Dans les dernières heures de l'accouchement, Olga ne lâcha pas une seule fois la main de Pavlina. Sans elle, elle avait trop peur d'être inexorablement aspirée par un tunnel de douleur qui l'arracherait au monde.

De sa main libre, Pavlina épongeait le front de sa maîtresse d'eau fraîche – qu'elle descendait régulièrement renouveler en cuisine.

— Essayez de faire en sorte qu'elle se détende, lui dit le docteur.

La domestique savait d'expérience que quand la douleur vous déchirait le corps en deux, il n'y avait pas de conseil plus inadapté. Lui livrer le fond de sa pensée, ce qu'elle aurait volontiers fait, n'aurait servi à rien et elle se mordit la lèvre. L'homme avait plus de soixante-dix ans. Peu importaient les milliers d'enfants qu'il avait mis au monde au cours de sa carrière, son imagination ne lui permettait pas ne serait-ce que d'effleurer ce que vivait la parturiente.

Le lit était trempé de sueur, d'eau et du liquide qui jaillissait du corps d'Olga. Se sentant sombrer dans l'inconscience, elle se rappela le cauchemar qu'elle avait fait pour la première fois plusieurs semaines auparavant et qui était souvent revenu la hanter au cours des derniers jours.

Le médecin s'était installé dans un fauteuil confortable pour lire le journal. De temps à autre, il jetait un coup d'œil à sa montre à gousset, puis à sa patiente. Il donnait l'impression de surveiller l'évolution du travail – à moins qu'il ne calculât simplement le temps qui le séparait de son déjeuner.

Avec les lourds rideaux presque fermés, la chambre était plongée dans la pénombre. Il tenait son journal de sorte à capter le rai de lumière qui filtrait dans la pièce. Ce ne fut que lorsque les cris d'Olga menacèrent de faire voler le miroir en éclats qu'il se leva enfin. Se plaçant à une distance respectable du lit, pour ne pas exposer son costume clair et immaculé, il délivra des instructions.

— J'aperçois la tête du bébé. Vous devez pousser maintenant, Kyria Komninos.

Rien ne parut plus naturel à celle-ci. La moindre parcelle de son être semblait éprouver ce besoin farouche, tout en en ressentant l'impossibilité, comme si elle risquait de retourner son corps à l'envers.

Une heure peut-être s'écoula. Pavlina eut l'impression que c'était une journée, et Olga, une durée indéfinie, rythmée seulement par les vagues de douleur. Étant entrée dans un état de délire, elle ignora qu'elle avait frôlé l'arrêt cardiaque et que le cœur du bébé, en détresse, avait bien failli s'arrêter lui aussi. Elle ne sentait que la souffrance. Seule celle-ci lui parut réelle pendant les derniers instants de son accouchement.

Un bébé émergea des ténèbres pour découvrir l'obscurité de la chambre. Il vagit. Olga, qui n'avait plus de contractions, comprit que le hurlement aigu ne lui appartenait pas. C'était un son inédit.

Elle resta immobile et silencieuse quelques instants. Haletante. Des larmes d'épuisement et de soulagement roulaient sur son visage. Elle se rendit alors compte que ses deux soignants était accaparés à l'autre bout de la pièce. Ils lui tournaient le dos et, d'instinct, elle sut qu'elle ne devait pas les déranger.

Fermant les paupières, elle écouta les murmures qu'ils échangeaient. Elle n'avait aucune raison de s'inquiéter : elle sentait la présence d'un quatrième être parmi eux. Il était là, elle en avait la certitude.

— Kyria Olga…

Elle vit que Pavlina se trouvait à son chevet. Le petit paquet blanc se détachait à peine sur sa blouse de la même couleur et son ample poitrine.

— Votre… bébé.

La domestique, qui avait buté sur ce mot, reprit aussitôt :

— Voici votre bébé, votre fils. Votre fils, Kyria Olga !

Et il était bien là. Pavlina déposa la minuscule chose dans les bras écartés d'Olga ; la mère et le fils échangèrent leur premier regard. Celle-ci resta coite ; un puissant élan d'amour émanait d'elle. Elle n'avait jamais rien éprouvé d'aussi violent que l'adoration inconditionnelle pour ce petit être entre ses bras. Au moment où leurs yeux s'étaient rencontrés, un lien inaliénable s'était formé.

On envoya un message à Konstantinos Komninos et, à son arrivée, le D^r^ Papadakis l'attendait au rez-de-chaussée.

— Vous avez un héritier, l'informa-t-il fièrement, comme s'il avait la moindre responsabilité dans l'affaire.

— Excellente nouvelle, répondit Komninos, du ton d'un homme apprenant qu'on lui a livré sans encombre de la soie chinoise.

— Félicitations ! ajouta Papadakis. La mère et l'enfant se portent bien, je vais donc vous laisser.

Il était près de quinze heures et le médecin avait hâte de recouvrer sa liberté. Il aimait jouir de ses samedis et n'avait nullement l'intention de rater le récital que donnait dans l'après-midi un pianiste français de passage. Le programme tournait autour de Chopin : toute la société de Thessalonique était en effervescence.

— Je passerai les voir la semaine prochaine, mais prévenez-moi si ma présence est requise avant, Kyrios Komninos, ajouta-t-il avec un sourire professionnel.

Les deux hommes se serrèrent la main et, avant que le médecin n'ait gagné seul la porte d'entrée, Komninos avait déjà gravi la moitié du vaste escalier. L'heure était venue de faire la connaissance de son fils.

Pavlina avait aidé Olga à se laver et lui avait tressé les cheveux. Le lit avait été refait avec des draps propres, et le bébé dormait dans un berceau juste à côté. Une image parfaite de paix et d'ordre, ainsi que Konstantinos aimait les choses. Sans un seul regard pour sa femme, il traversa la chambre et observa le nouveau-né emmailloté.

— N'est-il pas beau ? demanda Pavlina.

— Je ne peux pas bien le voir, rétorqua-t-il avec une pointe de mécontentement.

— Vous pourrez l'admirer tout votre saoul à son réveil, contra-t-elle.

Komninos la considéra avec sévérité.

— Ce que je voulais dire, monsieur, se reprit-elle, c'est qu'il vaut mieux ne pas perturber son sommeil. Dès qu'il sera réveillé, je vous l'apporterai. Ne le dérangeons pas pour le moment.

— Très bien, Pavlina. Pourriez-vous nous laisser un instant ?

Dès qu'elle eût quitté la pièce, il se tourna vers Olga.

— Est-il… ?

— Oui, Konstantinos, oui, il l'est.

Elle connaissait les craintes de son mari, après l'échec de ses nombreuses grossesses : que l'enfant qu'elle avait enfin réussi à mettre au monde présente des malformations. Elle pouvait maintenant faire taire ses propres angoisses à ce sujet et cesser de redouter la réaction de Konstantinos.

— Il est absolument parfait, ajouta-t-elle simplement.

Satisfait, son mari se retira. Ses affaires l'attendaient.

3

Par ce même samedi après-midi étouffant, peut-être bien d'ailleurs à l'instant précis où le petit Dimitris Komninos venait au monde, une femme s'attelait à la préparation d'un dîner frugal pour sa famille. Elle vivait dans une maison différant en tous points de l'hôtel particulier des Komninos. Entourée de centaines d'autres dans un quartier surpeuplé, la bâtisse était adossée aux vieux murs de la ville, au nord-ouest. C'était là que vivaient les plus pauvres : chrétiens, musulmans, juifs et réfugiés, entassés les uns sur les autres dans des rues où l'argent manquait mais pas la vie.

Certaines des habitations étaient creusées dans l'enceinte même et l'espace qui les séparait suffisait à peine à mettre une chemise à sécher. Les familles étaient nombreuses, les revenus maigres, et le travail pas toujours facile à trouver. Ce foyer en particulier comptait quatre enfants, presque adultes et pas encore mariés. Un tel nombre n'avait rien de surprenant. La mère occupait un emploi à temps plein pour nourrir et blanchir sa petite tribu, et quand il n'y avait pas de marmite sur le feu, il y avait un chaudron d'eau chaude. Il servait à nettoyer les vêtements sales comme les corps après la journée de labeur sur le port.

Les trois fils dormaient dans le salon ; son mari et elle occupaient la seule chambre, avec leur fille de seize ans, qui dormait sur une banquette au pied du lit. Aucun autre arrangement raisonnable ne pouvait être envisagé jusqu'à ce qu'elle soit mariée, ce qui n'avait que de faibles chances d'arriver en l'absence de dot.

La maîtresse de maison dépensait avec parcimonie et ne gaspillait jamais, achetant la plupart des vivres aux producteurs venus de la campagne avec leurs oignons, leurs pommes de terre et leurs haricots. La viande était un luxe réservé aux jours de fête, mais elle ajoutait souvent des tripes de mouton à la soupe – s'ils n'avaient pas réussi à les vendre, les bouchers les donnaient en fin de journée. Cet après-midi-là, elle en avait justement mis à mijoter, et ils accompagneraient leur dîner du pain qu'elle avait chargé son mari de rapporter, sur le chemin du retour. La sueur coulait sur ses bras nus et musculeux, tandis qu'elle alimentait le feu sous la marmite. En fin de journée, le samedi, les hommes de la famille se retrouvaient avec leurs cousins et neveux dans un *kafenion* enfumé pour boire et discuter des événements de la semaine. Avec la guerre qui faisait rage tout autour d'eux, en Europe et au-delà, il y avait toujours matière à débattre.

La famille abritait dans le sous-sol de la masure une vieille mule et une chèvre pour fabriquer leur propre lait et fromage, un millier de mouches indésirables et quelques poules, qui nichaient dans le foin souillé. Elles savaient qu'il valait mieux éviter les pattes arrière de la mule et picoraient du grain entre les sabots fendus de la chèvre. Lorsqu'ils n'étaient pas masqués par les odeurs de cuisine,

les effluves de fumier remontaient.

Ce fut dans cet endroit sombre et sordide qu'une petite étincelle échappée de sous la marmite atterrit, ce jour-là. À mille autres occasions déjà, le feu crépitant avait recraché une telle braise, qui avait lentement dérivé vers le sol, où elle avait rougeoyé un instant avant de mourir. Celle-ci, cependant, fila avec la précision d'une flèche décochée par un archer adroit dans l'interstice étroit entre deux planches et la vitesse de sa chute sembla même accroître sa température.

Elle se posa sur la croupe de la mule, dont elle fut aussitôt chassée d'un coup de queue. Si le mouvement continuel qui agitait celle-ci avait envoyé la braise sur la gauche, elle aurait terminé sur le sol humide d'urine. Elle partit toutefois vers la droite, vers la litière de paille ; ne demeurant pas à la surface, elle glissa sous les brins, juste à côté de l'endroit où une poule couvait ses œufs – ce qui créait les conditions idéales pour raviver la braise encore incandescente.

Au-dessus, le repas mitonnait toujours. La cuisinière, qui n'attendait pas le retour de ses hommes avant une heure environ et qui ne s'était pas économisée, monta se reposer au premier. Sa fille était déjà dans la chambre, allongée dans le noir. C'était le meilleur moment de la journée pour dormir en paix, sans ses parents. La plupart des soirs, son père malmenait bruyamment sa mère puis ils sombraient dans un sommeil profond, ponctué de ronflements et de grognements jusqu'au matin.

Tout en bas, une flamme grandissait dans la paille, mais l'odeur de plumes brûlées ainsi que les cris de terreur des bêtes n'attirèrent l'attention ni de la mère ni de la fille, assoupies deux étages plus haut.

En quelques secondes le brasier s'enroula autour des poutres en bois. Bien vite, l'incendie gagna le rez-de-chaussée et, tandis que les cloisons et le plafond se transformaient en murs de feu, la fournaise progressa avec une rapidité redoutable, atteignant aussi bien l'étage supérieur que les habitations voisines.

La hausse de la température ne suffit pas à les tirer du sommeil. La chaleur était souvent oppressante à Thessalonique, l'été. Ce fut finalement le bruit d'une énorme explosion qui les dérangea : le plancher de la cuisine venait de s'effondrer dans le sous-sol.

En un instant, les deux femmes furent debout, parfaitement réveillées, ruisselantes de sueur sous l'effet de la chaleur et de la panique, s'agrippant par les mains. Le feu grimpait déjà les marches, leur interdisant toute retraite. Elles entendirent alors des voix familières dans la rue, qui criaient leurs noms.

Elles n'avaient pas le temps de soupeser les risques. La fille, d'abord, puis la mère enjambèrent le rebord de la fenêtre et sautèrent, se remettant entre les mains des hommes de la famille en bas. Pendant que leur maison s'effondrait sur ses fondations, ils prirent tous ensemble la fuite, entraînés par un flot humain en direction de l'est. Bien vite ils se mêlèrent à la foule, tout à fait inconscients du rôle central qu'ils avaient joué dans ce drame.

Les voisins avaient rapidement remarqué les tourbillons de fumée et senti les fumets appétissants de chèvre rôtie : tous avaient rejoint la rue avant que leurs propres habitations ne soient

englouties par la fournaise. Ils n'avaient guère le loisir de s'interroger sur la cause de l'incendie, et encore moins celui de rester pour l'étudier. Celui-ci se propageait à toute allure, porté par le vent, chaud et farouche.

Moins d'une heure après l'étincelle initiale, des dizaines de maisons avaient été réduites en cendres ; les charpentes, essentiellement en bois, et la sècheresse estivale transformaient la ville en poudrière. Il n'avait pas plu depuis juin et rien ne pouvait stopper la progression du feu. Si la ville comptait bien quelques camions de pompiers, ils étaient vieux et inefficaces. Sans compter que la plupart des réserves d'eau avaient été envoyées aux vastes cantonnements des troupes alliées, juste à l'extérieur de Thessalonique.

Au centre de la ville, où il n'y avait pas encore le moindre signe des flammes, Konstantinos Komninos s'apprêtait à atteindre son magasin. Il semblait monté sur ressorts. Enfin, il avait un fils.

Il ne pouvait partager la nouvelle qu'avec un seul homme. Aussi loin que remontaient les souvenirs de Komninos, un gardien occupait un petit local étouffant dans le hall du bâtiment, jour comme nuit. Tasos travaillait là depuis plus d'un demi-siècle. Il arpentait les rangées de tissu, une ou deux fois dans la journée, sortait parfois pour trouver un vendeur de limonade ou du tabac, mais la plupart du temps il restait assis l'œil ouvert, quand il ne dormait pas. Il pouvait apercevoir le ciel depuis une grande fenêtre qui donnait sur la rue. La nuit, ce tout petit homme brun se roulait en boule sur la banquette au fond de sa minuscule cabine. Komninos ignorait où il mangeait ou comment il se lavait. Il était payé pour être présent vingt-quatre heures sur vingt-quatre, trois cent soixante-cinq jours par an, et n'avait jamais formulé la moindre plainte depuis les nombreuses années que Komninos le connaissait.

Lorsqu'il entendit le cliquetis de la clé dans la serrure, Tasos sortit de sa tanière pour accueillir son patron. Il savait que celui-ci avait été appelé chez lui et attendait avec impatience d'en apprendre davantage.

— Comment se porte Kyria Komninos ? s'enquit-il.

— L'accouchement s'est bien passé, répondit Konstantinos. J'ai un fils.

— Félicitations, Kyrios Komninos.

— Merci, Tasos. Quelque chose à signaler ?

— Non, c'est aussi calme qu'un cimetière.

Konstantinos était sur le point de refermer derrière lui la porte de son bureau quand le gardien l'interpella.

— J'allais oublier… Votre frère est passé il y a environ vingt minutes.

— Ah ?

À la simple pensée que son frère s'était présenté un samedi après-midi, Komninos sentit la contrariété le gagner. Il aimait ce moment de la semaine où il restait seul dans son magasin, fermé aux clients, ce qui lui laissait le loisir de prévoir les entrées et les sorties, de se consacrer à la trésorerie, de calculer les profits et les pertes, de s'occuper de la correspondance et de conclure les marchés qui

le plaçaient en position incontestable de directeur de l'entreprise familiale.

— Il venait d'apprendre qu'un incendie s'était déclenché au nord de la ville et voulait savoir si j'étais au courant. Je ne vois pas comment, moi qui reste assis sur ma chaise toute la journée…

Komninos haussa les épaules.

— C'est bien Leonidas, ça, colporter des rumeurs à peine revenu en ville pour sa permission ! Heureusement, certains d'entre nous ont mieux à faire.

Komninos aimait traverser la salle silencieuse, laisser courir ses doigts sur les rouleaux de soie, de velours, de taffetas et de laine. Pour en connaître le prix au mètre, il lui suffisait de tâter un tissu. Il ne connaissait pas de plus grand plaisir dans la vie. À ses yeux, l'étoffe était bien plus sensuelle que la peau d'une femme. Il y avait du textile du sol au plafond ; des échelles montées sur des rails courant sur toute la longueur de la pièce de cinquante mètres permettaient d'accéder aux strates supérieures. L'ensemble était classé par couleur, d'une extrémité à l'autre, la soie rouge foncé voisinant avec la laine écarlate, le velours vert avec le taffetas émeraude. Ses vendeurs, qui n'avaient pas de compétence particulière en matière de texture, étaient chargés de l'organisation de ces gammes colorées, et Komninos pouvait d'un simple coup d'œil constater que l'un d'eux avait mal fait son inventaire. La symétrie parfaite de cet espace sans la pagaille qu'y semait son équipe lui procurait un plaisir extrême. Son père, dont il avait hérité l'affaire, l'avait toujours encouragé à venir jouir de l'ordre et du calme des lieux en l'absence des employés et clients.

« Considère cet endroit, disait-il à son fils de cinq ans, comme l'alpha et l'oméga de nos vies. » Puis il lui indiquait les immenses ciseaux de tailleur posés bien au centre de chacune des tables en bois ciré. « Voici l'alpha, ajoutait-il en suivant du bout du doigt le A que formaient les lames des ciseaux. Et voici l'oméga. » Il désignait cette fois l'extrémité des rouleaux de tissu et leur O parfait. « Dans notre famille, ce sont les seules lettres qui comptent. »

Chaque jour, Komninos se rappelait les paroles de son père et, dorénavant, il pouvait attendre celui où il les répéterait à son propre fils.

Le samedi, il profitait de son magasin sans sentir le regard de ses employés sur lui. Il se savait peu apprécié. S'il n'en était guère peiné, il y voyait une source de gêne. Il avait conscience que les conversations s'arrêtaient à son passage et le regard de ses vendeurs lui brûlait le dos quand il s'éloignait.

Son bureau en hauteur, qui possédait des fenêtres sur trois côtés, lui offrait une vue imprenable sur l'immense salle. Ses salariés ne pouvaient pas facilement l'apercevoir à travers les stores, alors que rien ne lui échappait depuis sa tour d'observation. Il y conviait toujours les clients importants et envoyait chercher du café. À ces occasions-là, Komninos remontait les stores : il savait que le spectacle de son vaste arc-en-ciel ne manquait jamais d'impressionner les visiteurs. Ces derniers venaient de toutes les villes de Grèce, petites ou grandes, et peu repartaient sans avoir fait des achats conséquents. Il n'y avait pas d'autre grossiste en tissus proposant un tel choix, même à Athènes, et il avait du mal à satisfaire la demande.

De surcroît, il était l'unique fournisseur de drap de laine pour la plupart des régiments mobilisés dans le nord de la Grèce à une époque où, avec les milliers d'Alliés installés aux portes de la ville, les prix de toutes les matières premières, du blé à la laine, avaient flambé. Une occasion pour les riches de se faire de l'argent. Komninos, plus à l'aise depuis toujours avec les chiffres qu'avec les lettres, avait du nez pour les bons investissements.

Il avait hérité de l'entreprise familiale à parts égales avec son frère, Leonidas, son cadet de huit ans, mais le jeune homme se montrait peu désireux de passer ses journées enfermé dans un entrepôt et encore moins de s'intéresser aux complexités de la spéculation sur le cours de la laine. Leonidas s'était enrôlé dans l'armée et sa vie d'officier lui convenait davantage que celle de commerçant. Ces deux frères n'avaient absolument rien en commun sinon leurs parents, et depuis la disparition de ceux-ci il y avait plus d'aversion que d'amour entre eux. Quand ils étaient petits déjà, leur parenté semblait difficile à croire. Leonidas, grand blond aux yeux bleus, était Apollon ; son frère, Héphaïstos.

Alors que Konstantinos s'asseyait derrière son bureau pour étudier son livre de comptes et calculer de tête la différence entre d'un côté les revenus de la semaine et de l'autre les dépenses et les taux d'intérêts croissants, compensés par une nouvelle commande de quinze mille mètres de laine pour des pardessus militaires – il pourrait piocher dans son stock vieux de deux ans et vendre le tissu au cours actuel –, son frère courait comme un dératé dans la rue déserte.

Tasos fut tiré de sa sieste par l'entrée fracassante de Leonidas dans le bâtiment.

— Tasos… haleta-t-il, si essoufflé qu'il pouvait à peine parler. Il faut trouver Kostas !

— Il est ici, dans son bureau, répondit le gardien. Que diable vous arrive-t-il ? Ce n'est pas dans votre habitude de vous presser de la sorte !

Leonidas s'élança dans le magasin et monta deux à deux les marches de l'escalier à vis qui menait au bureau de son frère.

— Kostas ! La ville brûle ! Nous devons sauver une partie du stock !

— Tasos m'a dit qu'un incendie avait attiré ta curiosité, en effet, répliqua son aîné sans même lever les yeux de sa colonne de chiffres. Il n'est pas encore éteint ?

Son sens de la respectabilité et de la dignité lui interdisait toute réaction.

— Non ! Le feu se déchaîne, Kostas ! Il est incontrôlable ! Descends dans la rue, ton nez te le dira ! Il arrive par ici ! Pour l'amour de Dieu, je n'invente rien !

Konstantinos perçut la peur dans les intonations de son frère : il ne plaisantait pas. Leonidas l'entraîna par le bras dans l'escalier, puis dans la rue.

— On ne voit encore rien, mais tu ne sens pas ? Et regarde le ciel ! Il est déjà tout noir alors que le soleil n'est pas près de se coucher !

Leonidas avait raison : l'atmosphère empestait le brûlé et l'azur limpide s'était voilé.

— Je veux savoir où l'incendie en est, Leonidas. Inutile de paniquer si le magasin n'est pas en danger.

— Il a sans doute progressé depuis dix minutes… Puisque tu y tiens, allons voir si les pompiers ont réussi à le contrôler.

Pendant qu'ils cheminaient d'un pas vif, Konstantinos informa son frère de la naissance de son neveu. Le choix de ce moment pour annoncer la nouvelle paraissait incongru, mais l'aîné des Komninos éprouvait une profonde satisfaction à l'arrivée d'un héritier pour l'entreprise familiale.

Leonidas avait beaucoup d'affection pour sa belle-sœur, et s'il faisait de ses visites avenue Niki une priorité à chacune de ses permissions, c'était d'ailleurs plus pour la voir elle que son frère. Le jour où il déciderait de fonder un foyer, il espérait trouver une femme qui ait la même beauté et sérénité. Il lui arrivait de se demander si un homme aussi froid que Konstantinos méritait une femme aussi merveilleuse, mais il évitait de penser à ce qui aurait pu se produire s'il avait rencontré Olga le premier.

— Quelle nouvelle formidable ! s'écria-t-il. Tu es sûr que tu ne ferais pas mieux d'être à ses côtés ?

— Chaque chose en son temps, répondit Konstantinos.

Leonidas secoua la tête de dépit, songeant à Olga, au bébé, et aussi à l'incroyable Pavlina, qu'il appréciait beaucoup.

La fumée s'épaississait à mesure qu'ils remontaient vers le nord et Konstantinos s'arrêta le temps de nouer son mouchoir en soie sur son nez et sa bouche pour éviter d'aspirer les cendres qui tourbillonnaient autour d'eux. Au détour d'une grande avenue, ils avisèrent une foule importante filant dans leur direction. Konstantinos avait vu de nombreuses émeutes liées aux troubles politiques des années passées, cependant l'expression de ces individus-là était différente.

Beaucoup d'entre eux peinaient sous le poids de leurs possessions – meubles encombrants qu'ils n'avaient réussi à acquérir qu'à force de privations et d'économies –, buffets, miroirs et même matelas. Ces biens étaient beaucoup trop précieux pour qu'ils les abandonnent. Tous les porteurs de la ville avaient été attirés par l'aubaine que représentait une telle catastrophe, et leurs charrettes à bras débordant d'objets hétéroclites bloquaient à présent les rues.

À l'horizon, Konstantinos identifia l'éclat farouche caractéristique de l'incendie, dont les flammes montaient vers le ciel.

— Tu me crois, maintenant ? lui demanda Leonidas, obligé de s'arrêter pour tousser et reprendre son souffle.

— Nous devons retourner au magasin, répliqua Konstantinos, la voix étranglée par la peur. Et il nous faut un maximum de porteurs.

Ils arrivaient après la bataille. Tous les hommes en bonne santé qui auraient accepté de leur louer leurs services avaient déjà été embauchés. Devant la débandade générale, les deux frères comprirent qu'ils étaient livrés à eux-mêmes. Seul Tasos pourrait venir en renfort. Tournant les talons pour rebrousser chemin, ils pressèrent le pas et se mirent presque à courir.

— Je pense que nous n'avons pas plus de deux heures, à moins qu'ils ne réussissent à endiguer

rapidement la progression du feu, observa Leonidas par-dessus son épaule.

Konstantinos tentait de tenir le rythme de son frère, qui le dépassait d'une tête et était beaucoup plus musclé que lui. Il répondit d'un grognement. Il y avait au moins vingt ans qu'il n'avait pas couru et sa poitrine le brûlait. La perspective de perdre le moindre centimètre d'étoffe l'éperonnait toutefois, et dix minutes plus tard ils franchissaient tous deux la porte du magasin et délivraient leurs instructions à Tasos.

— Je vais sortir les tissus les plus précieux, expliqua le frère aîné, pour que vous puissiez, Leonidas et toi, les déplacer en priorité ! Entassez-les près de la porte, nous les emporterons avec une charrette de l'autre côté d'Egnatia. Nous devrions pouvoir transporter trente rouleaux à chaque trajet.

La large avenue Egnatia traversait Thessalonique d'ouest en est.

— L'incendie ne pourra jamais la franchir, tout ce que nous réussirons à entreposer du côté sud sera sauvé, ajouta Leonidas.

Les trois hommes s'attelèrent à la tâche. Pour la première fois depuis dix ans, Konstantinos montait et descendait à l'échelle, extrayant des tubes de textile qu'il faisait tomber par terre. Leonidas se chargeait de les porter jusqu'à l'entrée du bâtiment, où Tasos les empilait sur une charrette. Dès que le premier chargement fut prêt, Tasos et Leonidas le traînèrent dans la rue. Cinq minutes plus tard, ils le déposaient devant la boutique d'un tailleur.

— Vous pouvez garder un œil dessus ? lui demanda Leonidas. Nous revenons tout de suite.

Inutile de se perdre en explications superflues : des dizaines d'autres commerçants entassaient leur marchandise de ce côté-ci du boulevard. Tout le monde avait fait le même raisonnement ; le feu ne passerait pas au sud de l'avenue. Les rues résonnaient de cris et l'atmosphère déjà suffocante de cette journée d'été était alourdie par l'odeur âcre de la fumée.

De retour au magasin, Leonidas et Tasos trouvèrent les différentes allées encombrées d'une centaine de rouleaux supplémentaires.

— Emportez d'abord les soies pourpres, puis les velours rouges. Gardez la laine pour la fin, mais tous les *crêpes de Chine** doivent faire partie du prochain chargement, peu importe la couleur… Et assurez-vous que les crème ne seront pas salis.

Dès qu'il manipulait les étoffes, Konstantinos se laissait submerger par la passion qu'elles lui inspiraient. Ses instructions pour les préserver se succédaient avec autant de fluidité que des mètres de soie déroulés.

Au cours de la dernière heure, depuis qu'il avait annoncé la naissance de l'enfant à son frère, il n'avait pas accordé une seule pensée à son fils ou à sa femme, ni ne s'était préoccupé de leur sécurité. Il partait du principe que, puisqu'ils étaient du même côté de l'avenue que ses précieuses laines et soies, ils ne couraient aucun risque.

Tasos et Leonidas étaient de retour de leur quatrième voyage. Au moment de préparer le cinquième, ils avaient tous deux retiré leurs chemises et s'épongeaient le visage.

— Faites bien attention aux tissus clairs, gronda Konstantinos en constatant qu'ils tachaient les textiles les plus pâles avec leur transpiration.

Pour Leonidas, ce fut la remarque de trop.

— Écoute, ce n'est pas une petite trace qui…

— Si on décide de sauver les tissus pour robes de mariée, je dois pouvoir les vendre ensuite. Et celui-ci vaut plusieurs milliers de drachmes le mètre !

— Pour l'amour de Dieu, quelle importance, Konstantinos ? Si tu veux connaître le fond de ma pensée, je ne comprends pas pourquoi tu n'es pas chez toi avec ta femme et ton bébé !

— Parce que je sais qu'ils sont en sûreté, ce qui n'est pas forcément le cas de ce magasin. J'ai consacré l'essentiel de ma vie à cet endroit, sept jours par semaine. Ce n'est pas parce que tu t'en désintéresses, Leonidas, que je ne mesure pas la valeur de ce qu'il recèle. Comme notre père.

— Ces rouleaux n'auront bientôt plus aucune valeur si nous ne nous dépêchons pas de les sortir d'ici, observa le vieux gardien.

Il revenait de la rue, où l'odeur était plus forte à présent, la cohue plus grande et, à moins que son imagination ne lui joue des tours, la chaleur plus accablante.

— Je ne crois pas que nous ayons beaucoup de temps, dit-il.

Les deux frères se dévisageaient en chiens de faïence, toujours excédés par leur attitude mutuelle. Leonidas ramassa un tube de velours sombre et sortit. Tasos avait raison : ils devaient lever le camp. Il déposa son fardeau sur le dessus de la charrette et retourna à l'intérieur agripper Konstantinos par le bras.

— Il faut partir tout de suite !

Leonidas perçut la résistance de son aîné à son contact. Il l'entraîna vers la sortie et celui-ci prit malgré tout le temps de fermer la porte à triple tour. Tasos avait déjà péniblement atteint le bout de la rue avec le chargement ; il prit à droite dans Egnatia. La fumée épaississait désormais l'air, qui résonnait du crépitement des flammes. Les deux hommes ne tardèrent pas à rejoindre le vieil homme devant la pyramide d'étoffes sur le trottoir. Préoccupés par leur propre fuite loin du danger, les passants évitaient poliment l'obstacle sur leur route.

— Nous devons tout entreposer à l'intérieur, les pressa Konstantinos.

— Et qui pourrait bien vouloir voler un morceau de velours ? s'emporta Leonidas.

Le tailleur aidait déjà Tasos à déplacer la marchandise dans sa boutique. Bientôt, un tas compact de près de deux cents rouleaux en occupait le milieu. Konstantinos ignora ostensiblement la question de son frère. Il disposait à présent d'assez de main-d'œuvre prête à exécuter ses ordres sans les discuter.

Soudain, le sol se mit à trembler et la boutique du tailleur fut ébranlée jusque dans ses fondations. Ce qui, un instant plus tôt, semblait un havre, ne l'était plus : tous – le tailleur, sa famille, les frères Komninos et Tasos – se précipitèrent dans la rue. Quelque part en ville, une explosion s'était produite et, au milieu du chaos et de la peur croissantes, une deuxième retentit, puis une

troisième.

Les fuyards pressèrent le pas.

— Ce sont les soldats étrangers, leur expliqua un homme qui les dépassait. Ils ont entrepris de faire sauter des bâtiments.

Ils n'avaient pas été pris de folie subite : c'était l'unique moyen d'arrêter l'incendie. La terrible pénurie d'eau ne leur laissait pas beaucoup d'options, et ils avaient pensé à celle-ci ; les Alliés étaient venus leur prêter main-forte.

— Espérons que ça marchera, observa Konstantinos. Je ferais mieux d'y aller. Ma femme a accouché il y a quelques heures.

— Félicitations, Kyrios Komninos ! Décidément, quel jour mémorable pour vous ! s'écria le tailleur.

— Jusqu'à présent, en effet ! répondit-il avec un petit sourire. Si Dieu le veut, nous reviendrons demain vous débarrasser de tous ces rouleaux.

Il se tourna ensuite vers Tasos.

— Peux-tu aller vérifier le magasin et venir ensuite me trouver ?

Tasos opina.

— Nous devrions vraiment partir, insista Leonidas, décontenancé par le flegme de son frère. Tu ne veux pas aller rassurer Olga ?

— Je suis sûr qu'elle va bien, Pavlina est avec elle. Et les bébés dorment un moment après leur naissance, non ?

— Je n'en sais rien, répondit Leonidas. Qu'est-ce que j'y connais ? En revanche, je suis convaincu que tout le monde est au courant pour le feu, maintenant.

Au cours de l'heure écoulée, ses inquiétudes au sujet d'Olga n'avaient cessé de s'intensifier. Il avait observé avec incrédulité son frère, préoccupé seulement de son entreprise. Comment pouvait-il se montrer aussi négligent avec sa magnifique épouse et leur nouveau-né ? S'il était marié, lui, à une femme de la trempe d'Olga, elle serait au centre de sa vie.

Ils prirent la direction de la mer et longèrent le rivage. Rien n'avait changé, ni les élégantes villas sur l'esplanade ni les bateaux dans la baie, qui se surveillaient en silence.

Une odeur âcre flottait dans l'atmosphère et, à présent que le soleil s'était couché, les particules de suie se mêlaient au ciel nocturne. Bizarrement, un hôtel servait à dîner à ses hôtes, et les terrasses des cafés étaient occupées par des clients sirotant leurs consommations. Thessalonique semblait coupée en deux mondes distincts. Ceux au sud de l'avenue Egnatia, bien qu'au courant de l'incendie, ne craignaient pas pour leur sécurité. Ils n'avaient aucun moyen d'aider leurs concitoyens et le devoir leur imposait de rester calmes.

Tasos avait rebroussé chemin vers le nord. Aux effluves puissants d'agneau grillé, il devina que les flammes avaient atteint le marché – ce qui lui fut confirmé par la cavalcade de moutons paniqués

dans les rues.

Si ce bétail en liberté était une source d'étonnement, le gigantesque oiseau qui fondait dans sa direction le surprit encore plus. Quand il se posa à quelques centimètres de lui, Tasos se rendit compte qu'il s'agissait en réalité d'une chaise. Trois de ses pieds se cassèrent dans la chute. Des objets jonchaient la chaussée, abandonnés par leurs propriétaires, et à cet instant précis d'ailleurs, certains jetaient leurs affaires par la fenêtre avant de prendre la fuite : machines à coudre, tables, vitrines… Ayant accepté l'idée qu'ils ne remettraient jamais les pieds chez eux, les habitants laissaient libre cours à leur désespoir.

Avec la docilité aveugle d'un homme qui devait sa subsistance à la même famille depuis plus d'un demi-siècle, Tasos était déterminé à s'acquitter de la tâche que son patron lui avait confiée. Lorsque la masse de personnes arrivant face à lui bloqua sa progression, il se réfugia dans l'embrasure d'une porte. Il finit cependant par atteindre le bout de la longue rue où se trouvait le magasin. Par une fenêtre du dernier étage, il aperçut des flammes, mais la façade du bâtiment était intacte.

Je n'en ai pas pour longtemps, songea-t-il, il me suffit de courir jusqu'au bureau pour récupérer le carnet de commandes. Il savait que c'était l'un des documents les plus précieux aux yeux de Kyrios Komninos. Il enfonça la clé dans la serrure.

À l'intérieur, tel un monstre affamé, le feu avait dévoré avec avidité tulle et taffetas, avant de s'attaquer avec délectation au plat de résistance composé de laine et de lin épais. Les étoffes étaient réduites en cendres, rouleau après rouleau. Ils s'enflammaient tour à tour, comme autant d'allumettes dans une boîte, et l'incendie passait de l'un à l'autre.

Des témoins virent soudain les vitres exploser, pulvérisées par la forte pression qu'exerçait la chaleur contenue à l'intérieur. La déflagration n'aurait pas été plus violente si la bâtisse avait contenu des bâtons de dynamite. Les éclats de verre projetés dans l'air retombèrent en une pluie tranchante. Le magasin et son contenu furent intégralement détruits.

Au moment où Tasos était englouti par le brasier, les frères approchaient de l'avenue Niki. Ils n'étaient qu'à quelques pâtés de maisons de leur but lorsque Konstantinos jeta un coup d'œil sur sa gauche, dans une rue adjacente sombre, et aperçut une lueur à son extrémité. À son horreur, il comprit que le feu avait accompli ce que tous croyaient impossible : il avait traversé Egnatia. Ce qui changeait la situation du tout au tout.

Le vent, qui avait tourné, attisait le feu et le poussait vigoureusement vers le sud, où se trouvait le quartier le plus imposant de la ville, accueillant la plupart des commerces et des belles demeures. Rien ne pourrait l'arrêter. Non seulement son hôtel particulier était menacé mais, plus grave encore à ses yeux, son entrepôt, qui contenait le stock de tissus le plus important de Grèce, risquait de se trouver sur la route des flammes.

S'il était évident que cet incendie représentait un désastre pour la ville, Konstantinos avait

gardé la conviction qu'il n'en serait pas un pour lui. Les fragiles constructions en bois du reste de Thessalonique pouvaient bien être rasées, le hangar massif qu'il avait fait construire, en acier et en brique, resterait debout.

Il agrippa son frère par le bras : ils devaient se rendre chez lui au plus vite. La peau pâle et le regard sombre, Olga était assise dans l'entrée, le minuscule bébé serré contre sa poitrine. Pavlina se tenait à côté de son fauteuil, un sac dans chaque main. Elles étaient toutes deux en larmes et le soulagement se peignit sur leurs traits à l'arrivée de Konstantinos et de Leonidas.

— Nous devons partir sur-le-champ ! les brusqua le premier, avant de les pousser aussitôt dans la rue.

Ils gagnèrent la promenade aussi vite que possible ; le nouveau-né n'était conscient que de la chaleur des bras de sa mère et des battements puissants de son cœur. La mer, à quelques mètres à peine sur leur droite, leur apporta un peu de réconfort.

L'armée grecque avait mobilisé quelques camions de pompiers pour tenter d'éteindre une partie des flammes, mais la tâche se révélait aussi vaine que vider un seau d'eau sur une forêt en feu. La priorité dorénavant était de mettre les habitants de Thessalonique en lieu sûr.

Des gens de toutes origines s'étaient réunis à l'est de la Tour blanche et des dizaines de véhicules les transportaient loin des flammes et hors de la ville. D'autres s'échappaient en bateau. Ils n'étaient pas encore fixés sur leur destination, une seule chose importait : fuir. L'ensemble du front de mer était à présent en feu, représentant un nouveau danger ; les balustrades en fer forgé commençaient à fondre et des pans de murs s'effondraient avec fracas dans la rue. En dépit de la variété de langues utilisées, digne de la tour de Babel, des liens se nouaient entre sauveurs et rescapés.

Le halo orangé qui avait gagné le ciel donnait l'illusion que le soleil se relevait quelques heures à peine après s'être couché. Toute la ville était illuminée.

Leonidas aida Olga, le bébé et Pavlina à monter dans un véhicule de l'armée. La jeune maman était visiblement affaiblie, mais Leonidas assura son frère qu'elle était entre de bonnes mains et qu'on veillerait sur elle. Le négociant en tissus avait glissé une poignée de billets à l'officier, en lui en promettant beaucoup d'autres si tout se déroulait bien. Il demanda au chauffeur de les conduire à Perea où vivait l'un de ses plus gros clients.

Malgré le peu d'amour entre eux, Leonidas se sentait obligé de rester avec son aîné. Ils marchèrent vers l'est, puis s'installèrent au bord de l'eau, d'où ils assistèrent toute la nuit et la majeure partie du lendemain à la crémation de leur ville bien-aimée.

Ce jour-là, beaucoup crurent à un miracle. Le feu n'avait épargné aucune religion. Si quelques minarets restaient debout, troncs d'arbres esseulés dans une forêt dévastée, presque toutes les synagogues avaient été détruites. Des douzaines d'églises n'avaient pas non plus réchappé aux flammes. Toutefois, lorsque l'incendie avait atteint l'ancienne basilique de Sainte-Sophie, il s'était mystérieusement arrêté. Certains y virent une réponse à leurs prières.

Intervention divine ou pas, les flammes n'étaient plus alimentées par le vent, or elles avaient

besoin de sa puissance pour gagner d'autres zones de la ville et, sans lui, se trouvaient en bout de course. Thessalonique continuerait à se consumer pendant quelques jours, mais l'incendie était terminé.

Le lundi matin, Konstantinos était impatient de retourner dans le centre. Là où ils étaient cantonnés, impossible de déterminer l'étendue des ravages, et il restait convaincu que son principal entrepôt près du port avait survécu.

— Je dois évaluer l'ampleur des dégâts, répétait-il.

Gagnés par une appréhension croissante, les frères se dirigèrent en silence vers leur ville dévastée ; les silhouettes noircies des bâtiments carbonisés devenaient plus apocalyptiques à mesure qu'ils approchaient du centre. La tristesse était palpable : Thessalonique portait le deuil, ses vestiges charbonneux étaient autant de veuves voilées de noir.

Un homme en guenilles se déchaînait, une bible à la main, devant une assemblée imaginaire. Il lisait le Livre de l'Apocalypse.

— « Hélas, hélas ! Immense cité vêtue de lin, de pourpre et d'écarlate, parée d'or, de pierres précieuses et de perles, car une heure a suffi pour ruiner tout ce luxe ! Capitaines et marins, matelots et tous ceux qui vivaient de la mer se tenaient à distance et criaient, regardant la fumée des flammes : " Qui donc était semblable à l'immense cité ? " Et jetant la poussière sur leurs têtes, ils s'écriaient, pleurant et gémissant : " Hélas, hélas ! Immense cité, dont la vie luxueuse enrichissait tous les patrons des navires de mer, car une heure a suffi pour consommer sa ruine ! " »

— Cela semble si vrai… observa Leonidas.

— Ne sois pas aussi superstitieux, rétorqua Konstantinos avec colère. Un imbécile a déclenché un incendie. C'est aussi simple que ça.

Tout le long du rivage, ils avaient remarqué les restes immergés de bateaux de pêche calcinés. Contre toute probabilité, des étincelles provenant des bâtisses embrasées du front de mer les avaient atteints.

Plusieurs autres habitants faisaient le même pèlerinage silencieux pour prendre la mesure de la catastrophe et le spectacle qu'ils découvraient était bien pire que tout ce qu'ils avaient pu imaginer. Hôtels, restaurants, boutiques, théâtres, banques, mosquées, églises, synagogues, écoles, bibliothèques… tout avait été détruit. Des milliers et des milliers de constructions.

Un calme étrange planait sur la ville. Les frères virent beaucoup de gens fouiller dans les décombres de leurs maisons, incapables d'accepter qu'il ne restait plus de leurs existences que ces cendres qui avaient pu être autrefois des meubles, des vêtements, des icônes ou des livres. Tout avait la même consistance à présent.

Près de la demeure des Komninos, deux femmes arrivaient dans la direction des frères, bras dessus bras dessous. Leur élégance et leur démarche gracieuse détonnaient dans ce cadre : elles se protégeaient de la pluie de cendres avec une ombrelle, comme deux dames partant en promenade. Pourtant, au moment de les croiser, ils virent qu'elles laissaient libre cours à leurs larmes.

Arrivés devant l'hôtel particulier familial, ils comprirent aussitôt la cause de leur détresse. Pendant quelques minutes, ils restèrent plantés sur la chaussée, ne parvenant pas à croire que ce vaste terrain fumant avait autrefois accueilli la magnifique bâtisse que leur père avait fait élever avec une telle fierté.

Assailli par le souvenir puissant de sa chambre d'enfant avec vue sur la mer, Leonidas se rappela qu'il ouvrait alors chaque matin les yeux sur les motifs dansants que dessinait la mer sur son plafond. Même s'il était parti depuis des années, une succession d'images brèves et fugaces, aussi désordonnées que celles d'un rêve, surgirent dans sa mémoire. Les émanations âcres en suspension dans l'atmosphère lui brûlaient les yeux depuis un moment déjà, mais ces réminiscences furent la cause de ses larmes.

Konstantinos pensa aussitôt à son bureau, à ses papiers personnels, à sa collection inestimable de montres, à ses tableaux, aux superbes tentures qui tombaient avec grâce du plafond et balayaient le sol. Tout avait disparu, et tout était irremplaçable. La rage l'embrasa.

— Viens, Leonidas, dit-il brusquement avant d'entraîner son frère par le bras. Nous ne pouvons rien faire. Je dois aller au magasin, puis à l'entrepôt.

— Ce sera la même chose, se désola Leonidas. Tu tiens vraiment à le voir de tes yeux ?

— Le magasin aura peut-être résisté aux flammes, insista Konstantinos, avec un optimisme forcené. On ne le saura avec certitude qu'une fois sur place.

D'un pas décidé, ils remontèrent des rues désolées. Konstantinos était déterminé à garder espoir, mais une fois sur place il constata que son frère avait raison. Il ne restait plus une seule trace de l'arc-en-ciel qui faisait sa fierté : les rouges, bleus, verts et jaunes, réduits à une gamme de gris. Ils ne s'aventurèrent pas à l'intérieur. Des poutres métalliques pendaient dangereusement du plafond, sans parler du risque de voir s'effondrer sur eux les pans de murs encore debout.

— L'entrepôt était de construction beaucoup plus récente, s'entêta Konstantinos. Et c'est là-bas que l'essentiel du stock se trouve, ne perdons donc pas de temps ici.

Konstantinos Komninos se détourna : la vision de ces ruines lui était insupportable et il ne voulait pas que son frère perçoive combien cette perte l'affectait. Leonidas cherchait encore à endurer cette désolation quand il se rendit compte que son aîné était déjà au bout de la rue. Il le rejoignit à la hâte.

Ils empruntèrent un trajet tortueux – certaines artères étaient impraticables –, et passèrent de rue déserte en rue déserte. Des bâtiments avaient en partie résisté, comme si le feu n'avait pas aimé leur saveur. La réclame de l'un des grands magasins était encore lisible : *Vêtements, chaussures, bonneterie**. Un slogan à la fois si joyeux et si mensonger. Il ne restait aucun de ces articles. Dans la même rue, une enseigne métallique tordue, *Cinéma Pathé**, pendait encore d'une poutrelle. Des mots qui semblaient déjà dater d'une autre époque.

Enfin, ils découvrirent un spectacle qui aurait attristé le cœur le plus endurci : l'église calcinée de Saint-Dimitris, le saint patron de la ville. Les flammes l'avaient consumée. Les deux frères se

souvenaient de l'enterrement de leurs parents, qui avait eu lieu ici, où le mariage de Konstantinos et Olga avait aussi été célébré. Il n'en restait qu'un espace béant, une cour au sol encombré de hauts tas de briques. L'abside peinte était exposée à l'air et à la lumière pour la première fois depuis des siècles d'histoire. Cette nudité était inconvenante. Ils aperçurent un prêtre esseulé parmi les ruines, il sanglotait. Un autre fou déclamait les paroles que saint Paul avait adressées aux habitants de cette même ville. Elles n'avaient jamais eu une telle résonance.

— « Au jour où le Seigneur Jésus apparaîtra du ciel avec les messagers de sa puissance, au milieu d'une flamme de feu, pour faire justice de ceux qui ne connaissent pas Dieu et de ceux qui n'obéissent pas à l'Évangile de notre Seigneur Jésus », criait-il.

Konstantinos et Leonidas virent aussi les décombres de synagogues et de mosquées ; plusieurs semblaient trouver du réconfort dans ces lieux de culte. Certains s'étaient installés à l'ombre des murs subsistants ; du linge était accroché entre les piliers, des cuisines avaient déjà été improvisées dans les embrasures des synagogues et des couvertures disposées les unes à côté des autres, comme dans un dortoir, à l'intérieur des mosquées détruites.

Quand il vit que deux banques, la Banque de Salonique et la Banque d'Athènes, n'avaient subi presque aucun dommage, à l'instar d'un grand magasin à la façade de marbre, Konstantinos connut un regain d'optimisme. Ces bâtiments étaient des exceptions miraculeuses toutefois.

L'hôtel Splendid, dont les clients avaient le soir du 18 août tranquillement achevé leur dîner, convaincus que les flammes ne les atteindraient jamais, avait été rayé de la carte. Le lieu de prédilection de Leonidas, un café du bord de mer, à l'angle de la place Elefthéria, avait connu le même sort. Quant à cette fameuse place, ancien cœur de la vie sociale, elle était plongée dans le silence.

Les deux hommes finirent par atteindre la zone au nord du port, où se trouvait le principal entrepôt de Komninos. Tous deux fixèrent les restes de l'immense *apothiki*. Il avait été réduit à néant.

— Mon bel entrepôt… murmura Konstantinos après quelques secondes. Mon si bel entrepôt.

Leonidas tourna les yeux vers lui et constata alors qu'il pleurait à chaudes larmes. On aurait dit qu'il se lamentait de la perte d'une maîtresse, songea-t-il, choqué par l'étalage émotionnel de son grand frère. Même le décès subit de leur mère ne l'avait pas autant ébranlé.

Tandis qu'ils contemplaient les gravats, un avion allemand les survola. Le pilote rapporterait à ses supérieurs que Thessalonique avait réussi à se détruire toute seule. Ils n'auraient pas pu être plus efficaces.

Pendant ce temps, un journal local de langue française préparait sa première édition après l'incendie. La manchette résumait sans détour la situation : « La mort d'une ville ».

4

Cinq jours durant, Olga n'eut aucune nouvelle de son mari, mais elle était si accaparée par son bébé qu'elle lui accordait à peine une pensée. Nuit et jour se confondaient, puisqu'elle veillait l'une comme l'autre, ne fermant jamais l'œil. Parfois, à force de le bercer, elle réussissait à endormir Dimitris, rarement plus d'une demi-heure cependant.

À Perea, Pavlina partageait la chambre d'Olga dans la grandiose demeure appartenant au vieil ami de Konstantinos, un riche affréteur qui importait la majorité des étoffes pour son compte. Depuis leur fenêtre, elle pouvait apercevoir la fumée qui continuait à voiler Thessalonique, à une dizaine de kilomètres sur la côte.

Olga avait l'impression d'être très loin des ravages subis par la ville, pourtant le jeudi elle reçut des nouvelles de Konstantinos : tous leurs biens ou presque avaient été détruits.

— Je suis si désolée, s'exclama la femme de son hôte, les yeux embués. Quel coup du sort pour vous… tout perdre !

Si Olga appréciait son témoignage de sympathie, elle était incapable d'y répondre avec l'émotion requise. Oui, c'était terrible de tout perdre, mais elle n'était pas dans ce cas. Ce « tout », elle le tenait dans ses bras. Son bébé était devenu le centre de son univers, et rien d'autre n'avait d'importance.

Le jour suivant, Konstantinos, qui logeait dans un hôtel d'un quartier préservé de la ville, rendit visite à son épouse et son fils. Il s'occupait de récupérer ce qui restait de l'entrepôt. Le stock dans son intégralité avait été détruit, les fondations du bâtiment demeuraient solides et il avait déjà entrepris la reconstruction. Il avait passé des commandes pour pouvoir reconstituer ses réserves et il aurait besoin d'un endroit pour entreposer les nouveaux rouleaux de tissu. Quelques jours après avoir déposé un dossier de réclamation à l'assurance, Konstantinos avait mis ses émotions de côté.

— Je vais bâtir une affaire encore plus florissante et puissante que la précédente, certifia-t-il à Olga.

Les travaux pour l'hôtel particulier ne débuteraient pas avant plusieurs mois en revanche. Ce n'était pas une priorité pour Konstantinos. Et Olga savait qu'elle ne pourrait pas abuser éternellement de l'hospitalité de leurs amis à Perea. Cet arrangement, censé durer quelques jours, se prolongeait maintenant depuis deux semaines.

Si le front de mer et la zone au nord-ouest de celui-ci avaient été détruits, la partie de la ville haute où Olga avait grandi était restée intacte. La petite maison du 3 rue Irini dont elles avaient hérité, sa sœur et elle, à la mort de leurs parents, était inhabitée, et elle parvint à la conclusion que ce serait

l'endroit idéal pour séjourner en attendant que la remise en état de leur demeure soit terminée. Sa sœur était partie à Volos deux ans plus tôt pour rejoindre son fils.

Lorsque Konstantinos quitta à nouveau la ville pour leur rendre visite, elle hasarda cette suggestion : ils pourraient s'installer là-bas le temps nécessaire.

— C'est petit, je sais, mais il y aura assez de place…

Sa voix faiblit aussitôt. Elle sentait déjà les résistances de Konstantinos à cette idée.

La maison entière aurait tenu dans le petit salon de leur ancien hôtel particulier ; pour un homme qui n'avait jamais vécu ailleurs que dans le quartier cossu du bord de mer, la perspective de se retrouver au coude à coude – quasi littéralement – avec les musulmans et les juifs les plus pauvres lui répugnait quelque peu. Il s'étonnait toujours qu'une beauté aussi délicate qu'Olga ait pu voir le jour dans la misère et la crasse de la ville haute.

Elle était déterminée, cependant.

— Je t'en prie, Konstantinos… Pavlina est prête à dormir dans la chambre sous les toits, ça ne la dérange pas. Et c'est un arrangement temporaire.

Il ne semblait pas y avoir de meilleure solution. Les villas qu'ils auraient pu louer avaient été rasées. Avec réticence, et de nombreuses réserves, il accepta.

Plus tard dans la semaine, Olga et le bébé regagnèrent la ville. Pavlina les avait précédés de quelques jours pour faire le ménage. Ce soir-là, Konstantinos les rejoindrait.

Le chauffeur emprunta une route à l'écart des zones les plus touchées, toutefois l'ampleur du désastre était visible. Un mois après l'incendie qui avait détruit la quasi-totalité de Thessalonique, une puanteur caractéristique envahissait encore l'atmosphère.

Olga aperçut au passage les carcasses hantées des bâtiments les plus importants, leurs fenêtres aveugles tournées vers la mer, ainsi que les vestiges de l'hôtel particulier des Komninos.

Elle atteignit la rue Irini aux environs de midi. C'était la mi-septembre, pourtant le soleil était aussi fort qu'en août. Lorsqu'elle descendit de voiture au bout de l'étroite ruelle, elle vit Pavlina en pleine conversation avec une personne de sa connaissance. Roza Moreno, sa voisine. Celle-ci ne retint pas sa joie en découvrant Olga et se pencha vers elle pour admirer son fils.

— Ma chérie, je suis si heureuse de te revoir ! Et félicitations ! Le petit homme a choisi un drôle de moment pour pointer le bout de son nez… Enfin, quel bonheur de te retrouver !

— Merci, Roza. Je me réjouis d'être de retour.

Presque par réflexe, en signe de confiance et d'affection, elle confia son fils à Kyria Moreno, qui le serra suffisamment pour se délecter de son odeur de bébé. Ses deux garçons étaient encore petits, mais ce parfum inégalé disparaissait vite.

Elles ne s'étaient pas vues depuis plus de deux ans, pourtant elles en vinrent vite à échanger des plaisanteries et à se raconter les faits marquants de leurs existences.

— Tu verras, la rue n'a pas beaucoup changé, l'informa Roza. Nous avons tellement de chance que l'incendie n'ait pas pris cette direction. Nous avons perdu notre synagogue mais, je vais être

honnête, mieux vaut ça que notre maison… Ne répète à personne ce que je viens de dire !

— Et l'atelier ? demanda Olga, comme Roza lui rendait Dimitris.

— Des dommages bien sûr, cependant rien d'irréparable !

Les Moreno, des juifs, vivaient au numéro 7 et tenaient l'une des affaires les plus prospères de la ville : ces clients de Konstantinos Komninos fabriquaient des vêtements sur mesure. Le mari de Roza, Saul, avait hérité le commerce de son père et, un jour, il le transmettrait à ses fils, Elias et Isaac. Bien qu'ils n'aient encore que un et quatre ans, il avait déjà pris ses dispositions.

Quelques heures après la fin de l'incendie, Saul Moreno avait recommencé à faire tailler de nouveaux patrons pour remplacer ceux qu'il avait perdus et bâtir quelques costumes, prêts à être essayés. Beaucoup avaient tout perdu, à l'exception de ce qu'ils portaient sur eux ; prévoyant un boom, Saul était assez travailleur pour chercher à en profiter. Un marchand de Véria lui avait fait crédit sur six mois pour certains rouleaux de laine à un prix raisonnable et il s'était aussitôt remis au travail, rendant visite à domicile à certains de ses clients pour prendre leurs mesures.

— Je crois que nous ne serons pas trop mal ici, Olga, n'est-ce pas ? lui dit Pavlina, tandis qu'elles franchissaient le seuil de la maison.

— Oui, je le crois aussi. Ce sera comme un second chez-nous…

Les quelques biens qu'elles avaient sauvés, pour l'essentiel des couvertures, draps, couches et autre attirail de puériculture, furent transportés à l'intérieur. Kyria Moreno apporta ensuite une cagette à fruits qui pourrait servir de berceau. Elle l'avait rembourrée pour la rendre confortable, et elle avait brodé des draps ainsi qu'une couverture avec le nom de Dimitris.

Au numéro 5, entre Olga et les Moreno, habitaient les Ekrem, un couple de musulmans et leurs trois filles. M^me^ Ekrem se présenta cet après-midi-là avec des cadeaux pour le bébé et des friandises pour Olga. Cette femme au cœur généreux communiquait essentiellement avec ses voisins par gestes et sourires, tant son grec était limité.

Olga était heureuse de retrouver le quartier familier et chaleureux où elle avait grandi, la rue qui fourmillait de souvenirs plaisants. Les familles qu'elle avait fréquentées dans sa jeunesse n'avaient pas déménagé et se montraient enthousiastes de la revoir. On lui pardonna presque aussitôt d'avoir à peine rendu visite depuis son mariage.

Si la cordialité et l'intimité des voisins furent une source de joie pour Olga, il en allait autrement pour Konstantinos. La proximité d'autres individus, le fait de les entendre à travers les cloisons de toutes parts et même dans la rue lui étaient intolérables. La plupart des habitations accueillaient plusieurs familles depuis l'incendie. Des camps de réfugiés avaient été établis à l'extérieur de la ville, mais quand on avait un frère ou un cousin avec un toit au-dessus de la tête, on comptait sur sa générosité et son sens de l'hospitalité. Voilà comment plusieurs masures délabrées de la rue Irini, avec leurs étages en saillie et leur bétail au sous-sol, abritaient jusqu'à quinze personnes, ce qui signifiait davantage de bruit et de chaos.

Konstantinos ne faisait pas mystère de ses sentiments et, si Olga avait toujours suivi ce qui était

sans doute le plus important de ses vœux de mariage – à savoir ne jamais contrarier son mari –, elle laissa néanmoins échapper une remarque inconsidérée.

— Je me sens si oppressé ici, déplora-t-il après une nuit agitée.

— Je sais que ce n'est pas le bord de mer, mais je m'y plais.

— Tu as grandi dans cette rue, Olga, répliqua-t-il, tu es habituée !

— Songe que beaucoup envieraient notre situation, s'entêta-t-elle avec douceur.

Olga avait entendu des histoires au sujet des camps de réfugiés qui recueillaient les dizaines de milliers de citoyens privés de domicile par l'incendie. Si nombre d'entre eux, tenus par des étrangers bienveillants, étaient bien ordonnés, tout y était rationné et, l'hiver venu, la vie y serait difficile. La seule autre option pour ces soixante-dix mille sans-abri (si leurs proches ne pouvaient les héberger) consistait à monter dans l'un des trains gratuits pour Larissa ou embarquer à bord d'un bateau pour Volos, où de nouveaux logements étaient construits. La majorité des démunis étaient juifs, et des milliers d'entre eux n'eurent d'autre choix que partir.

Indifférent à son prochain, Konstantinos considérait ses propres pertes comme plus essentielles. Relativiser ne l'intéressait pas. Il avait été l'un des hommes les plus riches de la ville et sa fortune personnelle avait été plus réduite que celle de n'importe qui. La compagnie d'assurances lui avait écrit pour l'informer que, devant la quantité de réclamations, elle se trouvait dans l'impossibilité de lui offrir la totalité de la compensation à laquelle il prétendait.

— Je n'ai aucune envie d'être sermonné par ma femme, rétorqua-t-il. Tu es tout bonnement aveugle aux défauts de cette rue !

— Et toi, tu ne vois qu'eux ! Pourquoi ne cherches-tu pas un autre endroit ?

Olga ne vit pas la main qui filait vers sa joue avant de sentir la brûlure de la gifle.

Revenant d'avoir promené le bébé, Pavlina fut décontenancée de découvrir Olga en larmes sur le lit. Lorsque sa maîtresse finit par sortir la tête de son oreiller pour s'expliquer, son employée fut choquée par la marque rouge sur son visage.

— C'est une honte ! Son père n'aurait jamais fait une chose pareille. Ni son frère !

— Et je ne le sermonnais pas, Pavlina, j'exprimais simplement mon point de vue.

— Il est parti aussitôt après, n'est-ce pas ?

— Oui, et il a ajouté qu'il séjournerait ailleurs.

Le bébé, qui réclamait à manger, les empêcha de poursuivre leur conversation, mais Olga savait que sa relation avec son mari ne serait plus jamais la même.

Une fois remise du choc, elle reconnut devant Pavlina que le départ de Konstantinos lui procurait un immense soulagement : sa présence dans la petite maison devenait pesante. Il envoya un message pour la prévenir qu'il s'était installé dans l'hôtel où il avait vécu après l'incendie, plus proche de ses travaux de reconstruction – explication plausible qu'elle pourrait fournir à tout voisin s'étonnant de l'absence de son époux.

Le calme retrouvé fut troublé quelques jours plus tard par les pleurs incessants de Dimitris.

Même Pavlina, qui se targuait de savoir y faire avec les nouveau-nés, était impuissante. Pour quelqu'un qui avait vu le jour depuis moins d'un mois, le bébé donnait à ses cris une puissance exceptionnelle.

Olga et Pavlina se succédèrent pour le prendre dans leurs bras et le bercer pendant des heures, mais rien n'arrêtait ses vagissements et aucune quantité de lait ne parvenait à l'apaiser.

Konstantinos se présenta à l'improviste, un matin.

— J'ai entendu notre enfant depuis la rue ! hurla-t-il, en partie de colère et en partie pour couvrir les pleurs de son fils. Il doit être malade ! Pourquoi n'avez-vous pas appelé le médecin ?

— Les bébés mugissent souvent une fois qu'ils ont compris comment se servir de leurs poumons, se défendit Pavlina, voyant Olga tressaillir devant la fureur de son époux.

Konstantinos la toisa avec sévérité.

— Je demanderai au D^r^ Papadakis de passer cet après-midi, rétorqua-t-il sèchement. Je sais que tu as de l'expérience en la matière, Pavlina, mais je pense qu'un avis médical serait le bienvenu.

Après cet incident, à l'exception de visites ponctuelles, Konstantinos garda ses distances. S'il leur donnait les moyens d'acheter la nourriture nécessaire, il ne restait en aucun cas manger. Il ne parvenait pas à se sentir chez lui dans une rue où les animaux semblaient plus nombreux que les humains et où il avait l'impression d'être un cochon parqué dans un enclos.

Le D^r^ Papadakis se présenta sans tarder. Il ne s'était jamais rendu dans cette partie de la ville et, à l'instar de Konstantinos Komninos, ne fit aucun effort pour masquer son dégoût. Tout le long de sa courte visite, il afficha l'expression d'un homme pressé d'être ailleurs.

Il examina la mère et l'enfant, puis conclut aussitôt que le problème venait de la qualité du lait maternel. Celui-ci ne convenait pas à Dimitris et il fallait lui trouver une nourrice. Olga accepta le diagnostic avec tristesse, tant elle appréciait l'intimité des tétées. Elle ferait toutefois ce qui était le mieux pour son fils. Habiter une rue aussi peuplée présentait un grand avantage : il y avait toujours quelqu'un vers qui se tourner pour réparer une chaussure, attraper un rat ou courir remettre une lettre à l'autre bout de la ville. La solution au problème de Dimitris se trouvait à portée de main.

— J'ai presque sevré Elias, dit Roza, mais j'ai plein de lait. Voulez-vous que je prenne le relais ?

Cela paraissait la chose la plus naturelle au monde et, moins d'un jour plus tard, Dimitris tétait un autre sein. Le ventre à nouveau plein, il reprenait des forces sous le regard constant et aimant de sa mère. Elle ne dévoila pas l'identité de la nourrice à son mari : elle savait qu'il n'approuverait pas.

Cette rue, qui passait pour pauvre aux yeux des riches, accueillait une communauté florissante. Vivre dans une telle proximité tendait à rendre les gens plus tolérants que l'inverse. Les enfants jouaient tous ensemble, chrétiens, musulmans et juifs ; et lorsqu'ils se poursuivaient autour de l'église voisine, des ruines d'une synagogue ou de l'un des nombreux minarets qui dominaient encore la ville, peu leur importait que ce soient des lieux de culte. Et encore moins le nom de la foi qu'ils représentaient. Même s'ils savaient, bien sûr, qu'il y avait des différences entre eux.

— Pourquoi tu ne parles pas comme nous, Isaac ? plaisantait l'un des chrétiens. Et pourquoi tu ne peux pas venir jouer le samedi ?

Les musulmans aussi avaient droit à des taquineries.

— J'ai entendu mon père dire que ton oncle était ivre hier soir !

— Et alors ? Ma mère prétend que tant qu'il n'achète pas le raki lui-même, tout va bien !

Voilà comment allait la vie rue Irini, où la tolérance était le maître mot et où tous savaient faire preuve de discrétion.

En novembre, Thessalonique accueillit un procès que tout le monde suivit avec grand intérêt. Le couple qui vivait dans la maison où l'on soupçonnait l'incendie d'avoir démarré avait été accusé de malveillance. Konstantinos, qui rendait maintenant visite à sa femme moins d'une fois par semaine, se présenta justement le jour du verdict ; il soutenait avec véhémence qu'il s'agissait d'un acte criminel. Le couple avait été acquitté, et le caractère de Konstantinos l'empêchait de croire qu'une catastrophe pareille pouvait être la conséquence d'un simple accident. Surtout, il avait besoin de blâmer quelqu'un pour ce qu'il avait perdu.

— On est censé croire que la destruction de notre ville était le pur fruit du hasard ? s'écria-t-il en abattant son poing sur la table.

Sa question n'appelait aucune réponse. Olga n'osait plus contredire son mari, même si elle était intimement convaincue de l'innocence du couple, qui avait tout perdu dans le désastre, lui aussi.

Ce matin-là, Komninos avait à peine accordé un regard à sa femme et à leur fils : il n'avait d'yeux que pour le journal. Olga, qui remuait le café de son mari sur la cuisinière, remarqua que sa colère avait mis exactement le même temps à atteindre sa température d'ébullition que le liquide noir dans le *briki*. Elle le versa dans une minuscule tasse qu'elle posa devant lui sur la table, puis s'écarta.

L'acquittement des réfugiés démunis n'était pas la seule nouvelle importante du jour. Depuis le début du mois, il y avait des rapports quotidiens de l'évolution de la situation critique du pays : la Grèce était coupée en deux. Juste avant le terrible incendie, le roi Constantin, ayant quitté le pays, avait été remplacé par son deuxième fils, Alexandre, qui avait bravé son autorité en soutenant Venizélos. Après avoir expurgé l'armée des royalistes, ce dernier, redevenu Premier ministre, avait engagé la Grèce, dont l'unification n'était que superficielle, dans la guerre aux côtés des Alliés. En conséquence, Leonidas Komninos était parti se battre sur le front macédonien, au nord de la Grèce.

Fournir du tissu pour les uniformes de l'armée s'était révélé une mine d'or pour Konstantinos Komninos. Chaque jour de conflit supplémentaire pouvait signifier des fortunes. S'il réussissait à remettre son entreprise sur pied, il toucherait des millions de drachmes et, en dépit du chaos qui régnait dans les infrastructures de la ville, il se savait capable d'exploiter la situation à son avantage.

Olga observait son mari qui feuilletait à toute allure le journal, avisant le reste des informations quotidiennes d'un coup d'œil expéditif. Il ne perdrait pas plus de temps à s'inquiéter pour la guerre,

quand bien même son propre frère commandait des troupes en première ligne. Une seule chose l'intéressait à présent : retourner à l'entrepôt où des échafaudages seraient montés aujourd'hui.

Komninos vida son café d'un trait puis se leva pour déposer un baiser rapide sur la joue d'Olga et caresser la tête du bébé. Dimitris, blotti contre l'épaule gauche de sa mère, dormait à poings fermés, ignorant les troubles du monde. Roza Moreno venait de partir et il ne se réveillerait pas avant plusieurs heures. Son bien-être et son innocence étaient absolus.

— Tout va bien ici ? Et le sommeil du bébé ?

Les questions de Konstantinos se bousculaient, mais il n'attendait aucune réponse, pressé de partir. Olga n'avait aucune envie de le retenir.

— L'entrepôt devrait être prêt d'ici quelques mois, ensuite il faudra se charger du magasin. Je verrai après ce qu'on peut faire pour l'hôtel particulier.

Sur ces mots, il prit congé. Depuis le perron, Olga regarda la silhouette élégante s'éloigner précipitamment dans la rue pavée. Son costume foncé, bien coupé, et son feutre détonnaient dans le cadre de la rue Irini. Elle fut frappée de constater qu'il accélérait le pas au point de courir presque. Il ne fuyait jamais assez vite cet endroit.

Les mois s'écoulèrent joyeusement rue Irini. Les températures ayant chuté, les habitants passaient plus de temps dedans que dehors. Roza Moreno se présentait cinq fois par jour et, après la tétée de la fin d'après-midi, restait souvent une heure ou plus avec ses fils, qui l'accompagnaient.

Il arrivait aussi qu'Olga et Pavlina se rendent chez les Moreno en compagnie de Kyria Ekrem et de ses filles. À la lueur vacillante d'une bougie, on se racontait des histoires. Il y avait toujours une part généreuse de *toupishti*, le gâteau traditionnel juif au miel et aux noix, que Roza préparait pour accompagner le café. Elias sur les genoux, elle relatait l'arrivée de ses ancêtres en Grèce, quatre siècles auparavant. Elle en parlait comme s'ils avaient débarqué plus tôt le jour même.

— Le sultan a accueilli à bras ouverts les vingt mille juifs chassés d'Espagne, expliquait-elle d'un ton légèrement outré. « Les monarques catholiques doivent être fous pour expulser les juifs ! Leur présence enrichit la Turquie, et leur absence appauvrit l'Espagne ! » s'était-il écrié.

De temps à autre, une phrase en ladino lui échappait, et elle la traduisait aussitôt.

— Et nous nous portions bien ici, nous représentions la part la plus importante de la population ! Il y avait des synagogues par douzaines. La ville a d'ailleurs été surnommée *la madre de Israel*, « la mère d'Israël ».

Elle aimait tant raconter l'histoire de son peuple.

— Nous avons recréé l'âge d'or que nous avions connu en Espagne, ici, à Thessalonique, où nous retrouvions un mélange familier de religions : musulmans, chrétiens et juifs. Nous vivions tous en harmonie. Le climat et la nourriture étaient même similaires… Il y avait des grenades ! ajoutait-elle en souriant.

La mère de Saul, qui vivait avec son fils et sa belle-fille, ne parlait pas un mot de grec et ne

s'exprimait qu'en ladino. Elle se tenait toujours dans un coin, en tenue traditionnelle séfarade – une blouse blanche brodée de perles, une jupe longue et un tablier, un manteau en satin épais doublé de fourrure et un fichu, orné de perles lui aussi. Il lui arrivait de raconter un conte traditionnel, et sa belle-fille le traduisait alors pour le reste des convives.

Les filles Ekrem étaient captivées par ces histoires d'une cité lointaine, Grenade, qui comptait de nombreuses mosquées ainsi qu'un château à tourelles et des inscriptions arabes sur les murs. Tout en grignotant le savoureux gâteau aux noix, elles s'imaginaient un pays de contes de fées, un endroit incroyablement beau et exotique où elles pourraient un jour se rendre, ensemble. M^me^ Ekrem lisait souvent un conte tiré de l'un des volumes des *Mille et Une Nuits* et dans la pénombre endormante, elles voyaient leur mère sous les traits de Shéhérazade, qui racontait des récits passionnants, empreints de fatalité et de destin. Elle lisait une phrase en turc, et sa fille aînée la traduisait.

Lorsque cette assemblée était réunie dans le petit salon des Moreno, un étrange mélange de fragrances se formait : les herbes et épices utilisées dans la cuisine, l'encens de l'église, l'odeur narcotique du narguilé, de la cire de bougie, de la pâtisserie, mais aussi les effluves des langes du bébé et ceux du lait maternel. Au retour de Saul Moreno, le parfum aigre de sa transpiration s'ajoutait au reste. Il travaillait dur pour honorer les commandes d'uniformes militaires, toujours plus nombreuses.

Habitué à passer de bras en bras, Dimitris sautait sur les genoux de tous, baignant en permanence dans une musique d'accents variés et contemplant des visages différents. Il respirait les diverses odeurs et appréciait les marques de tendresse de tous. Au cours des premiers mois de son existence, il ne vit que des sourires. Et chaque fois qu'on lui en adressait un, il le retournait.

— *Mitsi Mitsi Mitsi mou ! Mitsi Mitsi Mitsi mou !* chantonnaient les autres enfants, qui l'appelaient par son diminutif et jouaient à lui faire coucou.

Au cours de ces mois, Konstantinos continua à superviser la reconstruction de son énorme entrepôt près des quais, et même son extension – le bâtiment adjacent avait été entièrement rasé. Ses visites de pure forme rue Irini se poursuivirent, mais il ne parvenait pas à dissimuler la répugnance que lui inspiraient le nombre et l'origine des personnes entassées dans des maisons pas plus vastes que des armoires.

De retour en ville à l'occasion d'une permission, Leonidas ne partagea pas l'aversion de son frère pour le quartier populaire et sembla même le préférer à celui du centre-ville où son propre appartement, sordide, se situait. Pavlina l'accueillait toujours avec un repas chaud, Olga, un sourire, et Dimitris, un plaisir ostensible. Le petit garçon adorait son oncle, qui passait des heures à lui chanter des comptines ou à réaliser des tours de magie, faisant surgir des caramels ou des pièces. Chaque apparition de l'oncle Leonidas était ponctuée de cris d'excitation et d'éclats de rire.

Un Français, Ernest Hébrard, avait établi un plan de rénovation global pour la ville. Il prévoyait de remplacer les petites rues par des avenues et d'immenses immeubles. Cette nouvelle échelle répondait aux aspirations de commerçants tels que Komninos et, tandis qu'il célébrait les

transformations de sa ville, les musulmans et juifs avec qui il la partageait les déploraient. La famille Moreno voyait d'un mauvais œil ces changements : les ruelles tortueuses au sud d'Egnatia où vivaient de nombreux juifs ne seraient pas reconstruites selon l'ancien modèle et l'essentiel de cette communauté serait repoussée vers les limites de la ville. Il en allait de même pour les parties habitées par les musulmans : ils seraient eux aussi chassés du centre.

Épargné par les flammes, le quartier de la rue Irini se trouvait en dehors de la zone de réaménagement. S'il était surpeuplé, il y régnait une harmonie qui convenait à ses résidents et à laquelle aucun n'aurait voulu renoncer.

Les travaux à l'entrepôt de Konstantinos furent achevés et, avant même le premier anniversaire de l'incendie, le négociant en récupérait l'usage. Il jouissait de revenus mensuels aussi élevés que précédemment, voire supérieurs. Il allait maintenant s'attaquer au magasin.

En novembre 1918, la guerre qui avait impliqué des nations des quatre coins du globe se termina. Les divisions grecques postées sur le front macédonien avaient contribué à briser la résistance allemande et bulgare ; l'effondrement général de l'Allemagne avait suivi. À la signature de l'armistice, lorsque les vainqueurs entreprirent de démanteler l'Empire ottoman, Elefthérios Venizélos espérait que la participation de son pays serait reconnue. De nombreuses années durant, il avait nourri un grand rêve, une idée *megali* : reprendre d'immenses zones d'Asie Mineure aux Turcs et rétablir l'Empire byzantin. À l'époque, plus d'un million de Grecs étaient disséminés dans cette région du monde, un grand nombre concentré à Istanbul. Le rêve de Venizélos tournait autour d'un projet : la reconquête de cette ville, prise aux Grecs en 1453.

Pendant que les Alliés établissaient les termes du traité, Venizélos espérait obtenir le contrôle d'Istanbul et de Smyrne, une ville sur la côte ouest de l'Asie Mineure. Pour quantité de musulmans de Thessalonique, cette période fut difficile. Les Alliés avaient battu leurs compatriotes en Turquie et ils regrettaient, en leur for intérieur, la défaite de l'Empire ottoman.

Avant la signature du traité de paix avec l'Allemagne, cependant, l'ambition de Venizélos valut à l'armée grecque une nouvelle mission dangereuse. En mai 1919, alors que son frère comptait les profits que lui rapportait la vente de la laine et du treillis, alors que son jeune neveu jouait à cache-cache avec ses amis de la rue Irini, Leonidas Komninos prenait la direction de l'Asie Mineure. Avec le soutien de navires français, anglais et américains, vingt mille soldats hellènes occupèrent Smyrne, considérée comme l'un des ports les plus stratégiques de la mer Égée.

Cette invasion avait pour principal objectif de protéger la ville des Italiens, qui s'étaient postés juste au sud, mais Venizélos prétendait aussi garantir la sécurité des centaines de milliers de Grecs qui y vivaient contre des attaques turques. Cinq ans plus tôt, en Asie Mineure, près d'un million de chrétiens arméniens avaient été expulsés de chez eux et conduits pieds nus dans le désert, où ils avaient trouvé la mort. On s'inquiétait que des Grecs vivant dans la région depuis des générations connaissent le même sort, ce qui redoublait la motivation de Leonidas Komninos et de ses hommes.

Le sang coula à peine lors de la prise de la ville – le commandant turc avait reçu l'instruction de

ne pas résister –, ce qui n'empêcha pas, toutefois, certaines atrocités : plusieurs centaines de Turcs furent assassinés.

L'été suivant, le régiment de Leonidas marcha vers l'est avec pour objectif d'étendre la zone d'occupation aux alentours de Smyrne. La croissance du mouvement nationaliste turc permit à la résistance de renforcer ses rangs, cependant les Grecs réussirent à occuper la majeure partie de l'Asie Mineure occidentale, détruisant systématiquement les villages turcs et exterminant leurs habitants sur leur passage.

La prise de Smyrne avait déclenché une vague de nationalisme parmi les Turcs, et nombre d'entre eux rêvaient de vengeance. Ils commencèrent donc à répliquer et massacrèrent des milliers de Grecs, notamment près de la mer Noire. Des brutalités d'une violence inconcevable furent perpétrées de part et d'autre ; des villages et des villes effacés.

Durant cette période, Leonidas ne rentra qu'une seule fois à Thessalonique. Il rendit visite à son frère à l'entrepôt, mais passa l'essentiel de sa semaine de permission tranquillement assis dans la maison de la rue Irini. Olga le trouva changé. Il semblait avoir pris dix années en une seule. Sur un point, néanmoins, il restait le même : en dépit de sa grande fatigue, il avait toujours du temps et de l'énergie pour le petit Dimitris. À l'occasion de sa visite, il lui avait apporté un cerceau et il distrayait son neveu pendant des heures, essayant de lui apprendre à le faire tenir en équilibre.

Au tout début de 1921, le régiment de Leonidas prit part à une nouvelle offensive, qui visait cette fois Ankara. Bien que battus lors de deux batailles majeures, les Grecs réussirent à occuper des positions stratégiques en Asie Mineure centrale et à l'été la région entière paraissait enfin à leur portée. Déjà à l'époque, Leonidas considérait que c'était une erreur de ne pas asseoir leur victoire, mais les troupes avaient reçu l'ordre de s'arrêter et elles n'eurent pas d'autre choix qu'obéir. Ainsi qu'il le craignait, les Turcs en profitèrent pour organiser une nouvelle ligne de défense de l'autre côté du Sakarya, cent kilomètres à l'ouest d'Ankara.

Les Grecs finirent par s'approcher du fleuve. Leur supériorité numérique aurait dû leur garantir une victoire facile, pourtant après une bataille sanglante de vingt et un jours contre un ennemi occupant des positions surélevées, ils commencèrent à manquer de munitions et durent battre en retraite jusqu'aux lignes qu'ils occupaient deux mois plus tôt.

Bien qu'ils n'aient pas été entièrement défaits, le moral des hommes était bas et, parmi les rangs des officiers supérieurs, beaucoup – notamment Leonidas – préconisaient un repli vers Smyrne, à l'ouest. D'autres s'entêtaient à rêver de prendre Istanbul, et les troupes hellènes furent donc obligées de rester pour défendre leurs positions. Pendant près d'un an, la situation demeura dans une impasse.

De leur côté, les Turcs préparaient leurs troupes à une bataille finale. Ils n'avaient pas l'intention de conclure un quelconque accord avec leurs ennemis. L'homme à la tête de cette campagne militaire était né à Thessalonique, à quelques centaines de mètres de Leonidas. À quarante ans, Mustafa Kemal, aux yeux bleu glacier, dirigeait le mouvement nationaliste en Asie Mineure ; ayant installé un gouvernement provisoire à Ankara, il était déterminé à écraser les Grecs et à les

repousser jusqu'à la Méditerranée.

À la fin du mois d'août 1922, Kemal attaqua les défenses hellènes et, en quelques jours, la moitié des occupants furent capturés ou tués.

Les soldats vaincus n'eurent pas le temps de creuser la terre desséchée par le soleil et les champs se retrouvèrent jonchés de cadavres, privés pour la plupart de leurs chaussures et de leurs armes. Des nuées de mouches d'un noir bleuté bourdonnaient, menaçantes, dans l'attente que les vautours soient rassasiés. Il n'y eut ni fleurs ni rites funéraires, et les héros grecs de cette bataille qui gisaient là, méconnaissables, ne furent pas pleurés comme il se doit.

Les survivants prirent la fuite vers Smyrne, désireux de sauver leur peau. Nombre d'entre eux commirent des exactions épouvantables en route, viols, massacres, pillages, avant de raser des villes entières. Dans un village musulman, tous les habitants – hommes, femmes et enfants – furent enfermés dans une mosquée, à laquelle les soldats mirent le feu.

La première semaine de septembre, des milliers de soldats hellènes, parmi lesquel Leonidas, arrivèrent à Smyrne avec l'espoir de pouvoir fuir le pays par bateau. Ils étaient talonnés par l'armée turque, animée d'un farouche désir de revanche. Trois ans s'étaient écoulés depuis que les Turcs avaient perdu la ville, mais ils n'avaient jamais abandonné l'idée de la reprendre.

5

Leonidas était affalé contre un silo à grain. Sa tête reposait sur son torse, et du sang séché maculait son uniforme en lambeaux. Des orteils noirs de crasse et de contusions dépassaient de l'extrémité percée de ses chaussures.

À quelques centaines de mètres de là, une femme et sa fille s'engagèrent dans la rue, fraîches et propres dans leurs robes d'été claires. La fillette bondissait et babillait d'une voix aussi délicieuse que du sirop de pétales de rose, regardant autour d'elle avec une curiosité avide. Elle savait qu'il se passait quelque chose dans sa ville, mais elle ne savait pas quoi. Sa mère portait, serré contre sa poitrine, un bébé enveloppé dans le même coton que celui de leurs robes et brodé de pâquerettes roses.

Les événements des derniers jours avaient transformé leur magnifique cité. En dépit des bouleversements récents vécus par le reste de la Turquie, Smyrne avait été relativement épargnée jusqu'à ces jours turbulents de 1919 où les troupes hellènes avaient débarqué, et ses citoyens se montraient étrangement indifférents aux troubles qui agitaient l'Asie Mineure. La chaleur estivale venait de s'installer, et les gens sortaient dans les rues pour vendre leurs récoltes de figues, d'abricots et de grenades, et pour négocier de l'opium, du satin ou de l'encens dans une douzaine de langues différentes. La clientèle disparate allait des autochtones en tunique aux Perses enturbannés, en passant par les Turcs coiffés de fez. Le mois précédent, l'opéra avait fait salle comble tous les soirs, et les terrasses des cafés avaient été prises d'assaut, la clientèle attirant plusieurs quatuors à cordes.

Une semaine plus tôt, cette rue embaumait le jasmin et le pain frais – tout juste sorti du four d'un boulanger voisin. Désormais, elle empestait l'homme sale. Quelques jours auparavant, après l'arrivée inattendue de soldats grecs par milliers, des vagues de civils réfugiés avaient commencé à déferler depuis l'intérieur des terres. Eux aussi fuyaient l'armée turque, et eux aussi étaient démunis.

La population de Smyrne connaissait à présent la peur, surtout depuis qu'une rumeur prétendait que la cavalerie turque était dans les faubourgs.

— Viens, *agapi mou*, pressons un peu le pas, dit la jeune mère avec une angoisse contenue.

Au moment de les dépasser, elle coula un regard de biais à la rangée de soldats hellènes établis dans la rue. Ils avaient tous adopté la même position, tête inclinée et jambes écartées. On les aurait crus tombés sous le feu d'un peloton d'exécution. Leur état de demi-conscience était la conséquence d'une marche incessante de mille kilomètres, avec pour seules provisions ce qu'ils avaient pillé dans les villes et les campements en cours de route. L'épuisement les avait laissés abrutis.

La femme remarqua alors qu'elles étaient l'objet des regards des soldats.

— Nous devons rentrer à la maison. Tout de suite ! s'écria-t-elle, se mettant presque à courir en entraînant l'enfant derrière elle.

Le silence inquiétant qui régnait dans le quartier, les corps morts qui semblaient revenir à la vie, les chiens errants… Rien de tout cela n'était normal pour Smyrne, et la femme n'avait jamais eu aussi peur. Tous ses sens étaient en alerte, comme ceux des chiens galeux tapis dans l'ombre. Mère et fille étaient conscientes d'un danger mystérieux et imminent.

Pendant ce temps, dans l'esprit embrumé de Leonidas, souvenirs et hallucinations se prêtaient à une danse démoniaque. Il ne le savait pas encore, mais les images épouvantables de ce qu'il avait vu et commis ne le quitteraient jamais. Il ne connaîtrait plus de rêve plaisant. Avec les rares survivants, il avait atteint les faubourgs de Smyrne quelques jours plus tôt et espérait embarquer vers Thessalonique. Des navires de guerre anglais, français, italiens et américains étaient au mouillage dans le port, en revanche il n'y avait pas un seul drapeau grec en vue. Ils arrivaient trop tard. Les bateaux hellènes, transportant des milliers de leurs compatriotes, avaient pris la mer.

Éreintés par leur voyage, ils s'étaient réfugiés dans une rue calme pour se reposer. Ils trouveraient une solution plus tard ; dans l'immédiat, ils étaient abandonnés à un sommeil troublé sur les pavés bosselés.

Quelques heures plus tard, une couverture grise vint se poser sur Leonidas. Ça n'était pas la courtepointe apaisante dont sa mère le couvrait pour lui tenir chaud au cœur de l'hiver, mais une fumée épaisse, qui lui remontait dans les narines et lui descendait dans les poumons. Il rêva du feu qui avait détruit l'entreprise familiale. Ses souvenirs des températures extrêmes de ce jour-là et de la puissance du brasier étaient si vivaces… Puis il y eut les cris.

— Feu ! Feu ! La ville est en feu !

Les hurlements le tirèrent du sommeil et il se rendit alors compte que l'odeur âcre et amère de la fumée ne provenait pas seulement de son rêve. La situation à Smyrne avait été plutôt bien canalisée jusqu'à présent, si l'on considérait que sa population avait été augmentée de plusieurs dizaines de milliers d'âmes au cours des derniers jours, cependant le chaos s'emparait soudain de la ville et la secouait avec autant de violence qu'un tremblement de terre. Les gens couraient dans les rues en vociférant et pleurant. La peur se lisait dans les yeux aussi bien des riches que des pauvres. Smyrne était en flammes.

Tous les soldats se redressèrent d'un bond. La panique chassa aussitôt l'épuisement. Des flots humains se déversaient vers la mer ; si certains tenaient des bébés, la plupart avaient les bras vides. Les écoles et les orphelinats avaient recraché des groupes d'enfants et une femme aisée qui détonnait avec sa précieuse zibeline. Les réfugiés entrés dans la ville au cours des derniers jours agrippaient les balluchons contenant leurs possessions, avec lesquelles ils avaient déjà parcouru des centaines, sinon des milliers, de kilomètres. Tous prenaient la même direction : celle du port.

Le quartier arménien avait été embrasé par la cavalerie turque, qui chevauchait à présent dans

les rues, semant pagaille et destruction. Des Grecs cachés chez eux à l'étage entendaient avec effroi les assaillants défoncer leur porte et mettre à sac le rez-de-chaussée. L'odeur caractéristique d'essence leur parvenait avant que leur maison soit incendiée. Ils étaient alors confrontés au choix suivant : trahir leur présence et être taillés en pièces ou mourir brûlés, asphyxiés.

Les récits se propageaient aussi vite que le feu : viols et mutilations, têtes de femmes plantées sur des piques, rats faisant un festin d'entrailles. Quels que soient les crimes commis par les Grecs, les Turcs étaient déterminés à se venger au centuple. Il restait un seul espoir : atteindre la mer. Smyrne fondait autour d'eux.

— Nous devons trouver le moyen de partir, dit Leonidas à ses hommes.

Il avait l'impression de les avoir laissés tomber en s'attardant dans cette ville.

— Nous sommes une cible facile, non ? observa l'une de ses plus jeunes recrues en tirant sur sa chemise militaire.

— Personne n'est à l'abri des Turcs, lui répondit son capitaine. Mais nous attirerons sans doute moins l'attention en nous séparant pour rejoindre le port. Nous serons moins visibles.

— Quel est notre point de ralliement ?

— Embarquez sur un bateau à la première occasion. Et nous nous reverrons à Thessalonique.

Après deux ans passés ensemble, ces adieux manquaient de cérémonie ; chacun devait veiller sur soi à présent. Leonidas regarda les lambeaux de son régiment se mêler à la marée humaine qui dévalait vers la mer.

Avant de suivre le mouvement, Leonidas jeta un coup d'œil derrière lui. Des colonnes de feu et de fumée montaient haut dans le ciel. Le sol fut soudain ébranlé par une explosion, suivie du fracas tonitruant d'un bâtiment qui s'effondrait, de bris de verre et de chutes de pierres. Comme des dizaines de milliers d'autres, il sentit que le moment était venu de fuir la cité en flammes.

Au port, citoyens de Smyrne et réfugiés se disputaient les places à bord des embarcations. Si l'évacuation avait commencé dans l'ordre – les gens faisaient tranquillement la queue en espérant une place –, la confusion la plus totale régnait à présent. Entre l'incendie et les atrocités commises à proximité, la panique s'emparait de tous. La peur augmentait chaque fois que quelqu'un venait grossir la foule, contenue dans un espace long d'un kilomètre à peine et large de quelques centaines de mètres. La catastrophe était imminente.

Seul et sans aucune possession pour l'encombrer, Leonidas réussit à atteindre le centre de la cohue. Des petits bateaux, où s'empilaient chaises, matelas et coffres, s'éloignaient vers le large. D'autres embarcations conçues pour contenir un pêcheur et ses filets accueillaient à présent vingt passagers. Des gens se jetaient à l'eau pour rejoindre à la nage l'un des bateaux italiens et réclamer l'asile. De temps à autre, une détonation retentissait, lorsqu'un tireur turc prenait un nageur pour cible.

La honte submergea Leonidas. Chaque mort hellène venait vengeait une mort turque. Quelle mathématique absurde et cruelle ! Si l'agonie de l'homme qu'il voyait s'enfoncer dans l'eau avait été

rapide, il savait que ses hommes et lui avaient à certaines occasions fait en sorte que les souffrances de leur victime se prolongent avant que celle-ci ne rende son dernier souffle.

Les images infâmes et horribles des derniers mois qui avaient hanté ses rêves le tourmentaient désormais à la moindre minute de veille. Il se détourna de l'eau et, jouant des coudes, remonta la foule à contre-courant. Ses yeux étaient embués à cause de la fumée mais les sanglots venaient de l'intérieur. Il ne pouvait pas partir. Avec tous les crimes qui pesaient sur sa conscience, comment oserait-il prendre la place d'un homme, d'une femme ou d'un enfant ? Tout le monde ici méritait plus que lui de vivre. Au cours de ces mois de campagne, les soldats avaient été emportés par une vague de haine, et à présent c'était la détestation de soi qui lui déchiquetait le cœur. De vils souvenirs de violence animale dansaient devant ses yeux, les uns après les autres, se succédant sans fin… Le port de Smyrne avait disparu : il ne voyait plus que les tableaux sombres des semaines passées.

Toute personne qui n'aurait pas été obnubilée par son propre projet d'évasion aurait remarqué ce soldat squelettique, brûlé par le soleil, qui s'éloignait en état de transe du port. Sa chevelure ébouriffée était blanche de poussière et des larmes roulaient dans les creux profonds de sa peau prématurément ridée.

La femme, avec ses deux filles en robes brodées, se dirigeait dans la direction opposée. Elle désespérait de trouver des places pour elles trois.

— *Athina ?* répétait-elle tout en se mettant dans la queue pour un navire en partance, croyait-elle, vers Le Pirée, le port le plus proche d'Athènes.

Sa politesse et son élégance faisaient office de laissez-passer, et les gens s'écartaient pour leur permettre, à elle et ses enfants, d'avancer. Les pleurs pitoyables du bébé éveillaient la compassion, même dans les cœurs les plus durs. Alors que la femme poursuivait son chemin, un bâtiment s'enflamma à proximité et des braises furent projetées alentour. Elle avait presque entièrement remonté la queue.

Un charbon ardent atterrit sur la manche de la fillette. Le tissu céda aussitôt et la peau dessous fut brûlée. Hurlant de douleur, elle lâcha la main de sa mère pour éteindre la flamme. Simultanément, la femme fut poussée en avant et entraînée sur une petite barque. Celle-ci la conduirait au navire partant pour Le Pirée, ancré à l'écart, loin du danger. S'avisant soudain que sa fille n'était pas avec elle, elle se mit à crier.

— Où est ma Katerina ? Où est ma petite fille ? Katerina ! Katerina ! Katerina ! Ma petite !

Elle vociféra afin qu'on la laisse descendre, mais ses tentatives désespérées pour se lever firent dangereusement tanguer l'embarcation : son affolement mettait tout le monde en péril.

— Les gens se battent pour monter à bord de ces bateaux, pas pour en descendre ! s'emporta un homme imposant, qui l'agrippa par les poignets et la força à s'asseoir. Vous allez rester tranquille pour qu'on puisse partir d'ici ! Quelqu'un vous ramènera votre fille.

Un mur d'individus se dressait à présent entre la petite et l'eau, l'empêchant de voir et d'entendre sa mère en larmes. La fillette conservait un calme extraordinaire. C'était sa ville natale et

elle était certaine de trouver de l'aide. Prise dans un maelström de cris, de peur et de flammes, elle s'éloigna du port. Sa brûlure à vif commençait à l'élancer.

Pendant ce temps, Leonidas continuait à errer, aveugle, tournant le dos à la foule. Une douleur palpitante lui lacérait les tempes, il avait l'impression que les hurlements autour de lui se déchaînaient en réalité sous son crâne. Il s'affala dans l'embrasure d'une porte et enfouit sa tête dans ses mains, désireux de s'isoler du chaos ambiant.

Il finit par relever les yeux, comme s'il avait senti le regard de l'enfant sur lui. Dans sa robe blanche, elle ressemblait à un ange sans ailes, et l'incendie distant nimbait sa silhouette pâle d'un éclat surnaturel. C'était une fée, une apparition, à ceci près qu'elle pleurait. Cette vision le tira de sa torpeur et il se leva : le petit ange lui redonnait du courage. Il constata alors qu'elle se tenait le bras.

— Ça fait mal, dit-elle bravement.

— Laisse-moi voir.

La zone de peau à vif, vulnérable, devait être protégée, et il n'hésita pas une seule seconde à déchirer la manche de sa chemise.

— Il te faudra un vrai bandage, mais ça ira pour le moment, expliqua-t-il en nouant l'étoffe autour de son bras.

L'épais coton vert formait un contraste étrange avec la fine mousseline blanche, qui était, il s'en rendit compte, brodée de fleurs délicates.

— Où allais-tu ? lui demanda-t-il. Pourquoi es-tu seule dans la rue ?

— Ma mère et ma sœur sont parties…

Elle se tourna et indiqua la mer, avant d'ajouter :

— En bateau.

Son innocence était merveilleuse.

— Dans ce cas, on doit en trouver un pour toi aussi, non ?

Elle tendit les bras pour qu'il puisse la soulever et, ensemble, ils reprirent la direction de la foule en tumulte.

— Comment t'appelles-tu ? s'enquit-il. Et d'où viens-tu ?

— Katerina. Et je ne viens de nulle part.

— Tu viens forcément de quelque part, la taquina-t-il pour la distraire.

— Je n'ai pas besoin de venir de quelque part, j'étais déjà ici.

— Tu vis à Smyrne.

— Oui.

Contre toute attente, Leonidas se surprit à sourire. L'indifférence enfantine de la fillette au tragique de la situation prenait presque une coloration mystique. Il eut l'impression que son désespoir s'allégeait. Katerina ne pesait pas lourd dans ses bras. Elle était aussi légère qu'une fée, songea-t-il. Il n'avait jamais tenu qu'un seul autre enfant, son neveu Dimitris, et ça remontait à plus d'un an. Même alors, il avait plus de densité que ce petit être. Malgré les effluves puissants de sueur et de

fumée, il sentait le parfum de la fillette, qui avait noué ses bras bien serré autour de son cou, un mélange de linge propre et de fleurs fraîches.

La foule compacte répondit à sa voix autoritaire et à ce qu'il restait de son uniforme militaire : il put la fendre sans difficulté. Le verre crissait sous ses semelles et il devait éviter de trébucher sur les nombreux objets abandonnés par terre. Un enfant, surtout pieds nus – et ils l'étaient si souvent –, n'aurait pas survécu à ce chaos une seule minute.

Leonidas s'adressa à la femme qui semblait en charge de la répartition des passagers et lui expliqua que la petite fille était blessée. Bientôt, elle montait à bord d'un bateau.

— Prends soin de ma manche ! lui cria-t-il gaiement. J'en aurai besoin !

— Promis ! répondit-elle en souriant.

C'était le premier sourire qu'il voyait depuis un an. Tout le temps qu'il avait passé au service de l'armée, il avait rarement été témoin d'un tel stoïcisme. Il agita la main jusqu'à ce que Katerina ne soit plus qu'un point à l'horizon. Puis il reprit le chemin des ruines embrasées de la ville.

6

À chaque coup de rame la rapprochant du grand vaisseau qui mouillait dans la baie, l'excitation de Katerina croissait à la perspective de revoir sa mère. Une fois la barque appuyée contre la coque, elle empoigna les barreaux métalliques de l'échelle et entama son ascension. Sa brûlure l'élançait tant que, quand des mains inconnues se refermèrent sur ses bras pour la soulever, la douleur la fit tressaillir. Une femme prévenante lui tapota la tête, puis lui donna un morceau de pain et un verre d'eau avant de la conduire à un banc. Le bateau grouillait de femmes et d'enfants. Maris et pères étaient partis avec l'armée, et des milliers d'entre eux étaient morts au cours des derniers mois. La quasi-totalité de ces femmes étaient veuves.

— Es-tu seule ? lui demanda celle qui semblait responsable des passagers.

— Ma mère est ici, répondit Katerina, mais je ne sais pas où.

— Veux-tu que nous fassions un tour dans ce cas ?

Elle prit la fillette par la main et, ensemble, elles arpentèrent le pont de long en large. Beaucoup ne cachaient pas leur désarroi. Il y avait des blessés, d'autres qui se balançaient d'avant en arrière, traumatisés par les événements des dernières vingt-quatre heures. Katerina serra plus fort la main de l'organisatrice.

— Peux-tu me dire à quoi ressemble ta maman ? Que portait-elle ?

— Une robe comme la mienne, répondit-elle sans hésiter. Quand elle en fabrique une pour elle, elle m'en fait toujours une pareille.

— Elle est très bien habillée alors ! s'écria la femme avec un sourire.

La robe de la petite avait beau être sale, on voyait encore que c'était un beau vêtement, couvert de pâquerettes brodées et bordé de dentelle. Bizarrement, l'une des manches manquait.

— Que t'est-il arrivé au bras ?

— Il a pris feu.

— Bonté divine ! Dès que nous aurons trouvé ta mère, nous le ferons examiner, poursuivit-elle d'un ton inquiet. Alors, est-ce que tu l'aperçois sur le pont ? Sinon, je suis sûre qu'elle est à l'intérieur.

— Elle a un bébé, précisa Katerina comme pour faire la conversation. Il n'a que quelques mois.

S'avisant soudain que leurs recherches se révèleraient peut-être infructueuses, la femme voulut distraire la fillette en l'interrogeant : s'agissait-il d'un petit frère ou d'une petite sœur, et quel était son prénom, etc. Au bout de vingt minutes d'investigation, il fallut se rendre à l'évidence : la mère n'était pas à bord. L'organisatrice répugnait à entamer la bonne humeur de l'enfant, mais tôt ou tard

elle serait bien contrainte de lui avouer la vérité.

— Je suis certaine que nous finirons par la retrouver, cependant nous allons devoir demander à quelqu'un d'autre de s'occuper de toi pendant un moment…

Une nouvelle barque venait d'arriver pour décharger sa cargaison humaine. Il n'y avait presque plus d'espace libre, et l'organisatrice regarda alentour avec appréhension.

— Excusez-moi !

Elle apostrophait une femme assise entre deux fillettes sur un énorme balluchon contenant toutes leurs possessions.

— Pourriez-vous garder un œil sur cette petite un moment ?

— Bien sûr ! répondit la mère, les mains tendues vers Katerina. Viens t'installer avec nous, ajouta-t-elle avec tendresse. Décale-toi, Maria.

Elle avait un léger accent, qui n'empêchait pas de la comprendre toutefois. L'une de ses deux filles se blottit contre elle pour faire de la place à Katerina.

— Mets-toi à l'aise, lui dit la mère. Je suis Eugenia et je te présente mes filles, Maria et Sofia.

Le jour déclinait. Le vrombissement des moteurs et le fracas métallique de la chaîne de l'ancre avertirent tout le monde que le départ était imminent. Katerina abandonna sa tête contre l'épaule de Maria et, bercée par le mouvement du bateau, les trois fillettes ne tardèrent pas à s'assoupir. Elles faisaient partie des dernières deux cent mille personnes à être évacuées de Smyrne, suite aux événements terribles des jours passés.

Au lever du soleil, le navire avait accosté.

La veille, Katerina était trop épuisée pour se rendre compte que ses deux compagnes de voyages étaient de vraies jumelles. Son regard circula de l'une à l'autre, puis elle se frotta les yeux afin de vérifier qu'elle n'était pas victime d'une hallucination. Elles gloussèrent, habituées à cette réaction et à jouer de leur ressemblance troublante.

— Qui est qui ? demanda Sofia.

— Tu es Maria ! répondit Katerina.

— Faux ! s'écria-t-elle avec délectation. Maintenant ferme les yeux !

Katerina s'exécuta et ne les rouvrit que quand Sofia lui dit :

— Prête ! Alors, je m'appelle comment ?

— Maria !

— Tu t'es encore trompée !

Katerina n'avait jamais vu une telle similitude entre deux êtres. Jusqu'à la longueur de leurs cheveux, au millimètre près, et à leurs robes rouges indiscernables l'une de l'autre. Même les taches de rousseur qui parsemaient leur nez paraissaient coïncider.

Les passagers durent attendre une heure supplémentaire avant d'avoir l'autorisation de débarquer, et les jumelles mirent à profit ce temps pour jouer avec Katerina. Lorsqu'elles purent

regagner la terre ferme, elles étaient devenues de vraies amies. Toutes trois suivirent Eugenia sur la passerelle, main dans la main, comme les figurines d'une guirlande en papier.

Un soldat jeta le balluchon d'Eugenia à l'arrière d'un camion, et elles montèrent sur le plateau.

— Où allons-nous ?

Katerina entendit la question de la femme mais pas la réponse du militaire. Elle ne reconnaissait pas l'endroit où elle se trouvait et, pour la première fois depuis qu'elle avait été séparée de sa mère, elle s'inquiétait. Il lui semblait soudain qu'elle ne l'avait pas vue depuis fort longtemps. Combien de temps s'était-il écoulé ? Un jour ? Une semaine ? Un mois ? Elle se laissa aller contre des cageots, ramena ses genoux contre sa poitrine et pleura en silence pour que personne ne s'en rende compte. Elle savait que cela valait mieux.

Il y avait peu, sa mère l'avait fait asseoir et lui avait annoncé :

— Tu dois être forte, ma grande.

Katerina se souvenait que sa mère avait les joues mouillées de larmes à l'époque et qu'elle s'était sentie obligée, par devoir envers elle, de retenir les siennes.

— Ton père ne reviendra pas de la guerre. Il a été très courageux et a été tué en sauvant quelqu'un d'autre.

Katerina s'était sentie fière de lui et, malgré son jeune âge, elle avait su contenir sa tristesse.

Au moment d'atteindre le campement où des dizaines de milliers d'autres exilés s'étaient déjà installés, elle retrouva espoir et interrogea Eugenia.

— Où nous ont-ils amenées ? Pourquoi sommes-nous ici ? Allons-nous voir ma mère ?

— Eh bien, Katerina, lui répondit-elle de sa voix la plus douce, nous sommes sur une île, Mytilène. Je suis sûre qu'ils sauront comment…

— Mais ma mère voulait aller à Athènes ! paniqua la petite fille. C'est loin d'ici ?

— Pas vraiment, non, la rassura Eugenia en lui serrant la main.

À quoi bon lui dire la vérité ? Les responsables de l'évacuation de Smyrne n'avaient qu'un seul objectif : conduire un maximum de personnes en lieu sûr. Les sauver des flammes et des Turcs vengeurs avait été leur priorité, pas enregistrer les noms des passagers, leur destination et leurs compagnons de voyage. Il y avait un million ou plus de fugitifs et les chances de repérer la mère de Katerina étaient pour ainsi dire nulles.

— Je suis sûre que nous la retrouverons plus tard, mon trésor.

— J'ai faim, pleurnicha Sofia, comme elles remontaient une file de gens attendant un bol de soupe. On ne peut pas manger quelque chose ?

— Cherchons d'abord un endroit où dormir, puis nous nous occuperons de nos estomacs, lui répondit sa mère.

Elle devinait, à la masse considérable de réfugiés contenus ici, que seule une part infime d'entre eux dormirait sous une tente cette nuit-là. Il n'y avait pas assez de place pour tout le monde.

Plusieurs heures durant, elles attendirent patiemment qu'on leur attribue une tente, et Katerina ne

cessa de jeter des regards à gauche et à droite dans l'espoir d'apercevoir sa mère. Personne ne lui avait dit que Mytilène était située à près de deux cent cinquante kilomètres d'Athènes.

Une fois dans la tente, Sofia continua à pleurnicher. Katerina commençait à comprendre que les jumelles se distinguaient en bien des points. Sur le bateau, celle-ci lui avait fièrement appris qu'elle était « sortie la première ». Maria avait rétorqué que c'était une question de minutes, mais à l'évidence le fait d'avoir précédé sa sœur avait donné à Sofia l'assurance nécessaire pour prendre le dessus. Sa jumelle, Maria, était son reflet. Elle répétait souvent en écho les opinions de Sofia plutôt que d'exprimer les siennes propres, et elle était sans doute la plus douce des deux.

Le trio, exténué, finit par s'allonger sur un matelas de paille et sombrer dans un sommeil profond, oubliant sa faim. Postée à l'entrée de la tente, Eugenia balaya du regard la rangée de tentes. La plupart de ces exilés avaient perdu tout ce qu'ils possédaient ainsi que des membres de leur famille. Beaucoup étaient dans un état second, véritables somnambules, leurs visages ridés dépourvus de toute expression. Elle salua la femme qui sortait de la tente attenante. Vivant à moins d'un mètre l'une de l'autre, avec rien de plus que de fines parois de toile pour les séparer, elles étaient à présent voisines ; celle-ci n'accorda pas la moindre attention à Eugenia, pourtant. Et cette dernière comprit presque aussitôt pourquoi. La femme tenait, entortillé dans les plis de sa robe volumineuse, de ce style caractéristique des Pontiques campagnards, un enfant malade. Eugenia remarqua alors qu'elle pleurait, et que le petit, lui, était silencieux et immobile.

La femme rabattit son fichu sur son visage et s'éloigna à la hâte sans croiser le regard de sa voisine. Dysenterie. Eugenia avait entendu des rumeurs à ce sujet pendant qu'elle faisait la queue : le mal était à l'origine de centaines de victimes chaque jour. Le ventre noué par la peur, Eugenia pria pour qu'elles puissent rapidement quitter cet endroit.

À leur réveil, les filles eurent droit à un festin de pain, de tomates et de lait. Il y avait plus d'un jour qu'elles n'avaient rien avalé. Les jumelles avaient rapidement accepté la présence de Katerina comme un changement supplémentaire dans leur vie. Au cours des derniers mois, celle-ci avait été bouleversée si profondément que l'arrivée d'une nouvelle personne au sein du cercle familial relevait du détail.

Dès qu'elles eurent l'estomac rempli, Eugenia emmena Katerina au poste de secours le plus proche. Avec précaution, l'infirmière défit le bandage de fortune sur son bras. Dessous, la chair était à vif de l'épaule au coude.

— Nous devons nettoyer la plaie au plus vite, dit-elle sans chercher à cacher sa surprise devant l'étendue de la blessure. Ça fait mal ?

— Oui, mais j'essaie de ne pas y penser, répondit la fillette.

Katerina grimaça lorsque l'infirmière lui appliqua de la pommade, cependant quelques instants plus tard la brûlure était cachée sous un bandage d'une blancheur étincelante et la jeune blessée admirait fièrement son pansement immaculé.

— Je veux la revoir dans quatre jours, indiqua l'infirmière, pour m'assurer que la plaie est propre. Il y a assez de bactéries dans le coin pour nous éliminer tous en un battement de cil…

Eugenia prit Katerina par la main et se précipita dehors. Elle en voulait à l'infirmière de prononcer des mots pareils devant une enfant. Elles arpentèrent les « ruelles » du camp de réfugiés en direction de la tente où les jumelles attendaient leur retour. Soudain Katerina se rappela la manche.

— Eugenia ! Nous devons y retourner ! Je t'en prie ! J'ai oublié quelque chose.

L'angoisse dans sa voix ne lui laissa pas le choix. En quelques minutes, Katerina l'avait traînée jusqu'à l'infirmerie. La fillette fondit sur l'infirmière, qui s'occupait d'une blessée.

— Vous avez toujours mon ancien pansement ?

La femme interrompit ses soins pour jeter un regard cinglant à l'enfant. Les yeux de Katerina fouillaient tout autour. Le sol avait été balayé et elle repéra un tas de déchets près de l'entrée de la tente.

— Il est là ! s'écria-t-elle d'un air triomphant, se précipitant pour le ramasser.

— Mais, Katerina, il est dégoûtant. Ne vaudrait-il pas mieux le jeter ? plaida Eugenia, qui n'avait pas oublié les paroles de l'infirmière au sujet des bactéries virulentes pullulant dans le camp.

— J'ai promis… s'obstina-t-elle, le bout de tissu serré contre elle.

Eugenia savait combien les petites filles pouvaient se montrer entêtées et elle lisait la détermination sur le visage de Katerina.

— Très bien, mais nous le laverons à la première occasion.

L'expression de dégoût de l'infirmière n'échappa pas à Eugenia. Quel mal y avait-il à faire plaisir à un enfant en pareilles circonstances ? songea-t-elle. Le bonheur manifeste de Katerina était bien la preuve de l'importance que ce chiffon revêtait à ses yeux.

— J'ai promis de le rendre au soldat, expliqua-t-elle. Il y a encore un de ses boutons.

Eugenia examina plus attentivement le bout d'étoffe et s'aperçut qu'elle avait raison. Le bouton était bien là, terni et ne tenant qu'à un fil. Katerina rangea le tout dans sa poche et elles rejoignirent les jumelles.

La fillette s'inquiétait toujours de retrouver sa mère ; Eugenia et elle consacraient ainsi de nombreuses heures à arpenter les rangées de tentes. La plupart des familles qu'elles croisaient étaient, comme Eugenia et ses filles, des Pontiques, ces Grecs du pourtour de la mer Noire, et Eugenia en rencontra certains qui venaient du même village qu'elle, près de Trébizonde. Ayant parcouru un millier de kilomètres pour fuir leurs maisons et rejoindre Smyrne, familles et amis s'étaient retrouvés séparés et elle fut enchantée de pouvoir renouer avec des personnes de sa connaissance.

Katerina ne vit pas un seul visage familier et l'administration du camp confirma qu'aucune femme du nom de Xénia Sarafoglou ne s'était enregistrée auprès d'eux.

En son for intérieur, Eugenia accepta l'idée qu'elle devrait sans doute garder Katerina avec elle. Les situations de ce genre foisonnaient dans le camp : des familles décomposées se recomposaient au

gré des pertes et des adoptions. Maria et Sofia commençaient à considérer la nouvelle venue comme leur sœur à part entière. À l'image de beaucoup de fillettes de neuf ans, elles étaient dotées d'un fort instinct maternel. Jusqu'alors elles avaient dû se contenter de partager une poupée, mais à présent elles en avaient une version grandeur nature. Katerina se délectait de l'attention qu'elles lui portaient et les autorisa même à changer son pansement chaque fois que c'était nécessaire. Sa brûlure était en voie de guérison, mais elle garderait une vilaine cicatrice.

Le temps clément d'octobre les encourageait souvent à jouer dehors et, vu la quantité d'enfants rassemblés, toutes les trois ne tardèrent pas à se faire de nouveaux amis. Lorsque les semaines se transformèrent en mois toutefois, et que les températures chutèrent, elles passèrent de plus en plus de temps à l'intérieur. Parmi les biens qu'Eugenia avait emportés à travers les plaines d'Asie Mineure, il y avait des fils de soie et de laine restant d'un tapis qu'elle était en train de broder. Sur ses conseils, les filles occupèrent alors leurs journées à confectionner des patchworks à partir des morceaux de tissu qu'elles avaient collectés dans le camp. Parfois, une association humanitaire américaine leur envoyait de vieux vêtements pour renouveler leur garde-robe, qu'elles pouvaient, avec de l'imagination, embellir en y ajoutant des applications colorées. Un jour en particulier, poussée par l'ennui, Maria avait passé son aiguille dans la toile du battant de la tente et, bien vite, leur « porte » fut décorée : leurs prénoms, écrits au point de croix, en rouge, vert et bleu, s'accompagnaient de fleurs et de feuilles.

Eugenia avait apporté la touche finale en brodant les mots *Spiti mou, spitaki mou* en grandes lettres. « Bienvenue chez nous. » Car c'était ce que la tente était devenue à leurs yeux.

Pour les enfants, le traumatisme du départ précipité s'estompait peu à peu et leurs rêves redevenaient plaisants. Si les adultes réussissaient la plupart du temps à entretenir la bonne humeur des plus jeunes, ils n'en étaient pas moins conscients des conditions en détérioration constante au camp et se lassaient de l'inactivité abrutissante.

Eugenia savait qu'elles ne pourraient jamais retrouver leur ancienne existence en Asie Mineure ; pour autant, elle refusait d'envisager une installation définitive dans le paysage hostile de Mytilène. L'attentisme était le maître mot. Beaucoup avaient succombé à la maladie et chacun courait le risque d'être la prochaine victime. Quelle ironie du sort ! Avoir survécu à de terribles épreuves pour atteindre Smyrne et mourir ici…

Il y avait assez de nourriture mais l'hiver commençait à se faire mordant, avec l'arrivée des températures négatives et des pluies torrentielles. Le bruit se mit à circuler que des tractations diplomatiques avaient lieu pour résoudre leur situation. Ce qui leur apporta un peu de réconfort. Si le temps ne signifiait pas grand-chose pour les enfants, la plupart des adultes souffraient du passage implacable des jours, se demandant combien de leurs vies encore seraient perdues ici.

Une bonne nouvelle finit par arriver : ils allaient tous être transportés sur le continent. Bien que la situation soit grandement déséquilibrée du point de vue du nombre, il y aurait un échange officiel de populations entre la Grèce et la Turquie.

Au terme des guerres haineuses et violentes des années récentes, les hommes politiques ne voyaient pas d'autre solution. Les musulmans n'étaient plus en sûreté en Grèce, et les Grecs ne pouvaient plus coexister tranquillement avec les musulmans turcs. Pour la Turquie, qui jouissait d'une vaste superficie et d'une importante population, ce transfert n'aurait qu'un faible impact. En revanche, il transformerait de fond en comble la Grèce, faisant passer en quelques mois le nombre de citoyens de cette petite nation manquant de ressources de quatre millions et demi à six. Cet accroissement de trente-trois pour cent du nombre d'habitants serait d'autant plus dramatique que la majorité des nouveaux arrivants ne possédaient rien de plus que les vêtements qu'ils avaient sur le dos.

En janvier 1923, une conférence eut lieu à Lausanne. En un an, ce transfert inédit de populations entre deux pays serait achevé.

7

Tout au long du printemps, l'excitation crût au sein du camp, dans l'attente de la finalisation des arrangements pour le départ. Katerina surprit plusieurs conversations évoquant leur destination et un mot tournait sans cesse dans sa tête : *Athinathinathinathina*. C'était le dernier qu'elle avait entendu dans la bouche de sa mère : *Athina*. Athènes. Enthousiasmée à cette nouvelle perspective de retrouver sa mère et sa sœur, Katerina se mit à compter les jours. Chaque matin, elle faisait un petit point de croix à l'ourlet de sa robe. Elle espérait être à leurs côtés avant d'avoir accompli le tour complet.

Les adultes paraissaient galvanisés à l'idée de ce départ. On leur promettait des toits là-bas, et Katerina était convaincue que sa famille serait enfin réunie.

Un immense navire accosta à Mytilène et chacun attendit de découvrir s'il était bien sur la liste des voyageurs. Dès qu'elle en eut la confirmation, Eugenia prépara les valises.

De nombreuses autres familles avaient grossi les effectifs du camp au fil des mois et les conditions s'étaient gravement détériorées. Avec la hausse des températures printanières, les maladies proliféraient et des enfants bien portants étaient souvent arrachés en quelques heures à leurs parents désespérés. Voilà pourquoi Eugenia et ses filles réunissaient leurs affaires en vue du départ sans le moindre regret. Le rabat brodé de la tente, où des fleurs et du feuillage étaient venus s'ajouter tout autour des mots « Bienvenue chez nous », semblait à présent hors de propos.

Sur le quai régnait une agitation bruyante. On aurait cru que les passagers s'apprêtaient à partir en excursion dans l'atmosphère festive d'un *panegyri* – jour où l'on célèbrait un saint –, et pour la première fois elles sentirent la chaleur du soleil sur leurs visages.

Leurs amis déjà embarqués les apostrophaient en agitant la main. Électrisées par le départ, elles se réjouissaient de cette nouvelle vie qui se profilait à l'horizon, avec toutes les promesses qu'Athènes leur réservait.

Encadrée par les deux jumelles, Katerina se tenait derrière Eugenia. Elles étaient au premier rang maintenant, et les odeurs nauséabondes de gazole mêlées à celle d'huile de moteur n'auraient pas pu leur paraître plus agréables.

Eugenia redressa la tête : l'un de leurs voisins de « tente » les appelait depuis le pont supérieur. Les passagers étaient entassés à bord, et le visage familier disparut bien vite dans la foule massée autour d'elle. Tous les niveaux du bateau étaient bondés.

Un officiel en uniforme referma la barrière.

— Je suis désolé, expliqua-t-il, nous sommes complets. En vérité, nous sommes même en

surnombre, Kyria. On a gonflé l'effectif de ce vieux rafiot de cent personnes.

— Mais vous pouvez bien en prendre quatre de plus ! Quelle différence ?

— Vous devrez attendre le suivant.

— Combien de temps ? protesta Eugenia, qui s'efforçait de retenir ses larmes.

— Je n'en sais rien, il est en route. Tous les occupants de l'île seront évacués en temps et en heure, ne vous inquiétez pas, lui répondit-il du ton poli et froid de celui qui a l'assurance de se coucher dans son lit le soir même.

Ces événements n'avaient qu'une seule incidence sur la vie de cet homme : une augmentation de salaire. Il avait amassé un joli pactole au cours des derniers jours en touchant des pots-de-vin de ceux qui pouvaient se le permettre et voulaient être placés en haut de la liste.

Elles regardèrent avec désarroi le bateau s'éloigner du port, et Eugenia vit les visages de ses amis rétrécir puis disparaître. Le fonctionnaire lui tournait le dos, comme pour lui cacher le spectacle de ses espoirs déçus.

Elle laissa tomber son balluchon devant elle, presque sur les pieds de l'homme.

— Nous allons nous installer ici, dans ce cas, dit-elle. Ainsi, nous serons les premières à embarquer.

— Ne vous gênez pas pour moi, répondit-il d'un air dédaigneux avant de tourner les talons.

Moins d'une heure plus tard, un second navire apparaissait à l'horizon. Au terme d'une attente douloureusement interminable, il aborda le quai et, une fois de plus, il fallut se soumettre au processus fastidieux de l'enregistrement. Eugenia envoya les trois filles chercher à manger et épela leurs quatre noms à un nouveau fonctionnaire, plus sympathique que le précédent.

— Combien de temps dure la traversée jusqu'à Athènes ? lui demanda-t-elle.

— Vous n'allez pas à Athènes, répliqua-t-il d'un ton neutre sans même relever les yeux de la fiche de renseignements qu'il remplissait avec les informations transmises par Eugenia. Vous allez à Thessalonique.

— Thessalonique ! s'écria Eugenia, prise d'un accès de panique. Nous ne voulons pas nous rendre là-bas ! Nous ne connaissons personne à Thessalonique… Tous les gens de mon village sont partis à Athènes !

— C'est comme vous voulez. Il y a plein de gens dans la queue derrière vous qui seraient heureux de prendre votre place sur ce bateau. Et je ne vais d'ailleurs pas les faire attendre.

Eugenia tenta une dernière fois de le persuader :

— Mais Katerina n'est pas ma fille, et sa mère se trouve à Athènes ! Nous devons la conduire là-bas.

L'homme ne se laissa guère émouvoir. De telles erreurs et séparations étaient monnaie courante en ces temps troublés.

— Il n'y a pas de bateau pour Athènes, en revanche il y en a un pour Thessalonique.

— Et quand y en aura-t-il un pour Athènes ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Écoutez, Kyria, on ne parle pas de navigation de plaisance, alors vous feriez bien de vous décider au plus vite si vous voulez que vos noms apparaissent sur la liste des passagers.

Il repoussa son formulaire sur le côté du bureau.

— Ayez l'amabilité de vous placer sur le côté, maintenant, ajouta-t-il avec impatience. Je vois des centaines de personnes derrière vous qui n'ont pas l'air aussi regardantes sur leur destination.

La brise souleva un coin de la feuille. Eugenia songea alors qu'il suffirait d'une bourrasque pour que son droit de passage soit emporté au loin. Elle avait moins d'une seconde pour trancher. Si tous les gens de son village allaient à Athènes, Thessalonique était plus proche ; mais ce fut un autre argument qui emporta son adhésion : il n'y avait pas d'autre option garantie.

— Nous partons ! dit-elle en abattant sa main sur la fiche de renseignements. S'il vous plaît, nous prenons ces places.

— Très bien, répondit-il. Pourriez-vous signer ici pour confirmer que vous êtes la mère des deux filles et… ici pour confirmer que vous êtes l'adulte en charge de la troisième ?

Sans la moindre hésitation à présent, Eugenia traça d'une écriture maladroite les lettres de son nom sur les deux lignes en question. Elle n'avait jamais douté, ne serait-ce qu'une seconde, qu'il était de son devoir de veiller sur Katerina tant qu'elle ne serait pas réunie avec sa mère. Rien ne lui semblait plus naturel. Depuis l'instant où cette jolie fillette dans sa robe blanche déchirée lui avait été confiée sur le bateau en partance de Smyrne, elle l'avait aimée autant que les siennes. Si ce conflit avec les Turcs ne l'avait pas privée de son époux – considéré, par les autorités, comme disparu –, elle aurait sans doute donné le jour à de nombreux autres enfants.

Ayant été les quatre premières à poser le pied à bord, Eugenia et les filles eurent l'impression de patienter de nombreuses heures avant que le bateau soit plein et prêt à lever l'ancre. Lorsque le cliquetis des chaînes retentit, les fillettes, qui couraient sur le pont toutes à l'excitation de ce nouveau voyage, rejoignirent Eugenia. Elle ne leur dit pas où elles se rendaient. Maria et Sofia seraient déçues de ne pas revoir leurs vieux amis, et Katerina saurait qu'elle n'avait aucune chance de trouver sa mère à l'arrivée. D'autant qu'aucune d'elles ne remarquerait, sans doute, la différence entre Athènes et Thessalonique.

Le navire faisait route dans la nuit, sur une mer illuminée par la pleine lune. Les petites dormirent à poings fermés, se servant de leurs affaires comme d'oreillers et se protégeant de la brise salée avec les couvertures qu'on leur avait remises au camp.

Eugenia veilla sur elles, guettant les bruits de la maladie et priant pour que ses filles y réchappent. Quelques passagers atteints de dysenterie avaient de la fièvre, et à cinq ou six reprises elle vit passer quelqu'un avec un moribond, ou un cadavre, dans les bras. Ils avaient tenté de réunir les personnes souffrantes dans un coin du bateau – c'était le seul moyen de réduire les risques d'épidémie. Les sons retentissaient dans le calme, et Eugenia entendait les murmures constants des deux prêtres à bord, qui réconfortaient les mourants et récitaient tout bas les paroles d'une oraison

funèbre. Plus d'une fois, elle identifia le bruit caractéristique d'un corps jeté par-dessus bord.

Elle étudia son trio, leurs mèches de cheveux noirs et soyeux, la peau laiteuse de leurs fronts et les longs cils qui leur caressaient les joues. Les trois innocentes plongées dans un sommeil si paisible lui apparaissaient luminescentes au clair de lune. Elles n'avaient pas plus de responsabilité dans les misères qui s'étaient abattues sur elles que les anges auxquels elles ressemblaient. Une seule seconde de malheur était plus qu'elles n'en méritaient.

Elle pria la *Panagia* de les protéger toutes et que la Sainte Vierge l'ait ou non entendue, le navire poursuivit sa route inexorable sur une mer d'encre.

Pendant qu'elle admirait les petites, Eugenia sentit ses paupières s'alourdir. Lorsque la côte du continent grec commença à se profiler au loin, elle dormait profondément. À son réveil, elles seraient dans un nouveau pays, au seuil d'une nouvelle vie.

8

Pour Konstantinos Komninos, ce matin de mai ressemblait à la plupart des autres. Il se leva à six heures et se prépara pour sa journée de travail. Son entrepôt et son magasin avaient rouvert deux ans plus tôt, les travaux pour la construction d'un troisième bâtiment étaient déjà en cours. Si beaucoup d'entreprises ne s'étaient jamais remises de l'incendie, Konstantinos avait su mettre à profit la destruction des locaux de son père pour créer un empire plus grand et plus puissant, où l'on reconnaissait davantage sa patte. Il avait contesté l'incapacité de son assureur à payer et gagné le procès, si bien qu'il avait pu, tel un phénix, renaître des cendres de la cité. De surcroît, la prolongation de la mobilisation et les conflits incessants en Asie Mineure lui avaient ouvert les portes d'un marché sans précédent.

La guerre avait donné, mais elle avait aussi pris.

À la fin du mois d'octobre, il avait été informé que son frère avait disparu. Leonidas avait atteint avec ses hommes les faubourgs de Smyrne lors de la retraite, toutefois, depuis on n'avait plus de nouvelles de lui. D'après certains survivants, la majorité des soldats de son régiment avaient été éliminés et massacrés.

La reconstruction des locaux et la reprise des affaires l'avaient emporté sur les travaux de restauration de l'hôtel particulier du bord de mer, et même s'ils avaient débuté, Konstantinos accordait moins de temps à ce projet-là. L'ensemble de la demeure avait dû être démoli pour être ensuite rebâti. Seules les fondations d'origine pouvaient encore servir.

Alors qu'Olga et le petit Dimitris continuaient à vivre rue Irini, Konstantinos s'était installé dans un hôtel. Il rentrait rarement du travail avant minuit, ce qui lui fournissait une excuse valable : il ne voulait pas troubler le sommeil de sa famille.

Olga, qui appréciait la vie dans la vieille ville vibrante d'activité, n'était pas pressée de troubler l'existence joyeuse de son fils par un déménagement. Cependant, les mouvements massifs de populations avaient déjà entraîné des changements profonds à Thessalonique. Et ce, jusque dans la rue Irini.

Les Ekrem étaient sur le départ. Depuis plusieurs semaines, ils se préparaient, empaquetant leurs biens, disant adieu à leurs amis bien-aimés et offrant de petits cadeaux à ceux qu'ils chérissaient tout particulièrement. On leur avait promis une compensation en échange de la maison qu'ils étaient obligés de quitter et une résidence en Asie Mineure, mais ils n'avaient aucune envie de s'arracher au bonheur de leur existence à Thessalonique pour l'inconnu.

La veille du jour fatidique, invités par les Moreno à un repas d'adieu, les Ekrem leur offrirent

un précieux recueil de poèmes d'Ibn Zamrak, dont les vers sont sculptés sur les murs de l'Alhambra. Les deux familles étaient convaincues d'avoir beaucoup en commun. Leur expulsion d'Espagne en était une illustration.

— « Grenade ! Demeure perpétuelle de la paix et de l'espoir le plus doux. S'y trouver procure à la fois désir et satisfaction », traduisit l'une des filles Ekrem.

— Qui connaît les surprises de la vie ? observa Kyria Ekrem dans son mauvais grec.

— À l'époque où ces mots ont été écrits personne ne se doutait sans doute que tous les Arabes en seraient expulsés, ironisa Saul.

Ce matin-là, Olga s'était levée de bonne heure pour leur dire adieu. Si Komninos avait fait un crochet sur le chemin du barbier, il aurait été atterré de voir sa femme aussi attristée par le départ de musulmans. Il n'avait jamais compris son amitié avec les Ekrem.

À sept heures, il quittait son barbier, rasé de près, et à huit heures moins le quart, son cireur attitré avait touché son salaire habituel. À huit heures moins dix, il était attablé au *kafenion* près de ses nouveaux bureaux à proximité du port, et à huit heures il sirotait son second café, ayant déjà parcouru trois des dizaines de quotidiens que comptait la ville. À présent, il lisait en diagonale la rubrique financière et évaluait la valeur approximative de ses biens mobiliers.

Le cours de la laine dépendait de nombreux facteurs sur lesquels il n'avait aucun contrôle, mais il savait prédire le bon moment pour acheter et où. Il en allait de même pour les autres tissus, ce qui impliquait de sentir l'air du temps, de savoir ce qui était *à la mode* * aujourd'hui et de deviner ce qui le serait demain, en matière d'habillement aussi bien que d'ameublement. Qu'ils en soient ou non conscients, la majorité des riches de Thessalonique étaient vêtus par Konstantinos Komninos, qui « drapait » aussi leurs intérieurs.

Au cours des derniers mois, il s'était davantage préoccupé de la politique de son pays, et de sa ville plus particulièrement. Un million de Grecs d'Asie Mineure étaient arrivés en terre hellène avant même la finalisation du traité avec la Turquie, qui devait être signé en juillet de cette année, et chaque jour en apportait de nouveaux.

Si différents chiffres circulaient, tous étaient source d'inquiétude. Il fallait bien nourrir et loger le flot incessant de réfugiés. Les journaux avaient pris un malin plaisir à attiser les mécontentements. « Plus d'un million », hurlait la manchette de l'un. « Thessalonique en passe d'être submergée », prédisait l'autre. « Où allons-nous les mettre ? » demandait une autre encore, alors que les nouvelles annonçaient l'arrivée de cent mille âmes à Thessalonique même.

Comme nombre de citoyens influents, Konstantinos Komninos observait avec inquiétude les effets de cet afflux massif d'exilés dans le besoin. Beaucoup vivaient encore dans des masures ou partageaient leurs maisons depuis l'incendie. Sa propre famille n'avait pas encore retrouvé un logement digne de ce nom.

Il n'était pas le seul commerçant à commencer ses journées au *kafenion*. Il partageait cette

routine avec l'un des tailleurs les plus prospères de la région, Grigorios Gourgouris. Ils occupaient chacun leur table habituelle, fumaient la même marque de cigarette et lisaient les mêmes journaux de droite. Même s'ils se connaissaient depuis trente ans, leur relation sortait rarement du cadre impersonnel du milieu marchand. Gourgouris achetait la plupart de ses tissus chez Komninos, toutefois, en dépit de leur interdépendance, ils nourrissaient l'un pour l'autre une dose de saine méfiance, fondée sur l'idée que l'interlocuteur de chacun faisait de meilleures affaires.

— Si vous voulez mon avis, nous n'aurions jamais dû en accepter autant ici. Ils auraient dû aller directement au Pirée, beugla Gourgouris dans la salle du café, le double menton tremblotant comme toujours lorsqu'il donnait libre cours à ses emportements.

— On devrait bientôt avoir un peu plus d'espace pour respirer avec le départ des musulmans, observa Komninos avec flegme et sans lever les yeux du journal.

— Personnellement, je ne serai pas triste de voir disparaître ces fez de nos rues. Remarquez, les chiffres sont loin d'être à l'équilibre, si ? Nous récupérons plus de monde que nous n'en perdons…

— Mais pensez-y, Grigorios ! Avec cette nouvelle vague de chrétiens viendront de nouvelles commandes de costumes ! Il n'y a pas que des points négatifs dans cette affaire…

Ils s'esclaffèrent de concert, puis Komninos jeta quelques pièces sur la table et se leva pour partir. Il était huit heures passées, et il avait du pain sur la planche.

Effleurant le rebord de son chapeau, il gratifia son client d'un bref « Bonne journée ». Sous le soleil matinal, il prit la direction des quais. Il attendait une livraison dans la journée et espérait obtenir des informations sur l'heure d'arrivée prévue. Une kyrielle d'enfants abandonnés traînaient toujours dans cette zone, certains à la recherche de travail, d'autres mendiant, d'autres enfin faisant passer le temps sans trop s'éloigner de leurs maigres possessions, entreposées dans l'embrasure d'une porte. Komninos ne plongeait jamais la main dans sa poche. C'était un principe. Il suffisait de donner à l'un pour que les autres rappliquent aussitôt. Sa tactique consistait à porter le regard au-delà d'eux, à les ignorer superbement.

Le capitaine du port le connaissait bien.

— Bonjour, Kyrios, dit-il en allant à la rencontre de Komninos. Comment allez-vous ?

— Très bien, je vous remercie. Des nouvelles de mon bateau ?

— Nous allons être très pris ce matin, répondit-il, je ne suis pas sûr d'avoir la main-d'œuvre nécessaire pour décharger le vôtre s'il arrive.

Jetant un coup d'œil par-dessus l'épaule de l'homme, il comprit à quoi il faisait référence. À une centaine de mètres de l'entrée du port, un immense navire approchait. Komninos devina aussitôt qu'il ne s'agissait pas d'un cargo. Les différents ponts étaient bondés. Il tourna les talons, rouge de colère.

À bord, tous les passagers s'étaient levés avec le soleil et se bousculaient pour avoir vue sur leur port de destination. À travers la brume matinale, ils discernaient quelques formes et contours,

une tour, une pente, une enceinte qui semblait diviser la ville des hauteurs à la mer, quelques minarets pointant vers le ciel, une succession d'importantes demeures à l'est.

Pour Katerina, qui se dressait à la proue, la cité qui grossissait et se précisait de minute en minute signifiait le terme de sa quête. Il y avait de nombreuses semaines maintenant qu'elle avait commencé à coudre de petites croix multicolores sur l'ourlet de sa robe, et il n'y avait plus de place que pour une seule.

Le brouillard se dissipa et l'agglomération lui parut moins imposante que dans ses représentations. Elle avait vu des photos d'Athènes dans un livre et elle ne s'attendait pas à ça. Pour la plus grande ville de Grèce, celle-ci se révélait décevante. Et où était l'Acropole ? Son attention fut alors captée par les carcasses carbonisées de bâtiments qui ponctuaient le rivage. L'espace d'un instant, elle crut qu'ils avaient fait un tour sur eux-mêmes et qu'ils retrouvaient le chaos de sa cité natale.

— Eugenia ! Eugenia ! s'écria-t-elle en lui tirant la manche. Nous sommes revenues à Smyrne !

Les trois fillettes, qui s'étaient accrochées à la rambarde du navire, tournèrent toutes le dos au port. Trois petits visages empreints d'une curiosité inquiète se levèrent vers Eugenia.

— Non, mes chéries, ce n'est pas Smyrne, répondit-elle. Ils nous ont conduites à Thessalonique.

— Thessalonique ? répétèrent-elles en écho comme trois oisillons dans le même nid. Thessalonique ? On ne devait pas aller à Athènes ?

Katerina dut ravaler ses larmes. Ce n'était pas l'endroit où se trouvait sa mère. Tous ces mois d'espoir et d'attente coulaient soudain à pic.

Eugenia se pencha pour serrer Katerina dans ses bras, sentant la secousse des sanglots de la fillette contre ses épaules. Les jumelles se prirent par la main pour former un cercle autour d'elles. Aucune n'était où elle voulait.

Elles restèrent ainsi enlacées le temps que le navire atteigne sa destination. Elles sentirent un étrange remous sous leurs pieds quand les moteurs passèrent en marche arrière. Le bateau ralentissait et, bien vite, elles entendirent le cliquetis métallique de l'ancre qui descendait dans l'eau. Pourtant, elles n'étaient pas encore dans l'enceinte du port.

Elles regardèrent le capitaine rejoindre la terre ferme à bord d'une petite embarcation, puis une heure ou deux s'écoulèrent. Des rumeurs commençaient à circuler : ils ne seraient pas autorisés à débarquer. Les maladies n'avaient pas été endiguées et une corde isolait désormais une vaste portion du navire, en guise de quarantaine improvisée. Tous savaient qu'ils ne seraient pas accueillis à bras ouverts.

Ceux en bonne santé avaient hâte de quitter le navire et, au retour du capitaine, beaucoup donnèrent de la voix. Il leur annonça qu'il avait obtenu l'autorisation de se mettre à quai, mais que ceux atteints de dysenterie et de tuberculose devraient rester à bord jusqu'à nouvel ordre.

Enfin, après plusieurs heures d'attente supplémentaire, ils entrèrent dans le port et sentirent les murs se refermer autour du bateau.

— *Mana mou*, regarde le monde ! s'écria Maria, excitée de découvrir la foule. Tu as vu tous les gens qui viennent nous accueillir ?

— Je ne suis pas certaine que ce soit la raison de leur présence, chérie… Mais ils ont l'air heureux de nous voir, non ?

Les personnes réunies sur le quai n'étaient effectivement pas là pour saluer leur arrivée : il s'agissait de musulmans en quête de places pour leur voyage de retour. Ils se réjouissaient davantage de voir le navire que ses passagers.

Si l'embarquement à Mytilène leur avait semblé chaotique, il se révélait paisible en comparaison de la panique générale qui accompagna le débarquement à Thessalonique. En dépit de la quantité de malades restés à bord, les gens se battirent pour descendre. Eugenia entraînait les filles vers la passerelle quand une femme qui montait les bouscula, manquant de faire tomber Katerina dans les eaux sombres de la mer.

— Mais enfin ! Vous ne pouvez pas attendre une minute ? s'indigna Eugenia.

La femme jeta un regard autour d'elle : à l'évidence, elle avait identifié la colère dans les intonations d'Eugenia, pourtant sa réponse grommelée en turc laissait supposer que la signification précise des mots lui avait échappé.

Comme elles avançaient à contre-courant de la foule, Katerina serra si fort la main d'Eugenia qu'elle en eut les doigts engourdis. Maria et Sofia s'accrochèrent l'une à l'autre sans lâcher la robe de leur mère, de peur d'être séparées. Elles gardaient toutes en tête l'histoire de Katerina et craignaient qu'elle se reproduise. Ce serait si facile dans cette cohue…

Le quatuor se fraya un chemin à travers la marée humaine et, une fois celle-ci franchie, prit le temps de se reposer. Eugenia traîna leurs balluchons sur quelques mètres supplémentaires, puis dit aux trois fillettes de s'asseoir dessus et de ne pas bouger. Elle ne doutait pas que quelqu'un les attendait pour leur délivrer des instructions sur la marche à suivre. Cet échange de populations avait été organisé par les autorités et on leur avait promis à tous que le nécessaire avait été fait pour les loger.

Katerina et les jumelles s'exécutèrent et observèrent depuis leur poste les allées et venues de tous ces hommes. Parmi les différences significatives entre ceux qui arrivaient et ceux qui partaient, une les frappa : ces derniers croulaient sous leurs affaires, cagettes, boîtes, sacs, malles et matelas. Même les enfants les plus jeunes avaient les bras chargés et des objets posés en équilibre sur la tête. Katerina regardait avec émerveillement tous ces trésors. Il y avait longtemps qu'elle n'avait rien possédé d'autre que ce qu'elle avait sur le dos. Par réflexe, elle toucha d'une main les croix sur l'ourlet de sa robe et, de l'autre, tâta le morceau de tissu qu'elle gardait en permanence dans sa poche. C'étaient ses seuls biens.

Un son se détachait du brouhaha général, qui rappelait à Katerina un lieu très lointain : la voix du muezzin. Il y avait des mois qu'elle ne l'avait pas entendue.

— C'est vraiment Thessalonique ? demanda-t-elle à Maria, qui lui retourna un regard vide et

haussa les épaules.

Au beau milieu du chaos, des hommes sortirent leurs tapis de prière et s'agenouillèrent. Pour cela, ils devaient tourner le dos à la mer, alors qu'ils s'y précipitaient un instant plus tôt. Le temps s'abolissait tandis qu'ils s'inclinaient vers la terre, se redressaient puis s'inclinaient, priant pour la dernière fois sur le sol hellène.

À leur grand étonnement, les filles virent couler les larmes d'hommes adultes et entendirent leurs sanglots. Elles étudièrent aussi les mines résignées des femmes et les visages impassibles d'enfants plus petits qu'elles. Eugenia, qui les avait rejointes, contemplait le même spectacle. Alors que les hommes achevaient leur prière, un groupe de chrétiens rejoignit une famille pour lui faire ses adieux. Il y eut des pleurs et des embrassades déchirantes.

— Personne n'est venu nous dire au revoir à nous, si ?

La question de Sofia n'attendait pas de réponse. Si les petites oubliaient peu à peu ce qui avait pu se passer, Eugenia se rappellerait toute sa vie, elle, qu'il n'y avait pas eu un amour comparable entre les chrétiens et les musulmans de leur village. Leur départ avait été précipité et terrifiant. Elle avait à peine eu le temps d'agripper ses deux filles et de prendre la fuite avant l'arrivée des soldats turcs.

Elles durent patienter un moment. Comme la plupart de ceux qui l'entouraient, Eugenia considérait avec résignation son destin. Tant que le quai serait aussi encombré, il ne servirait à rien de chercher de l'aide, elle le savait.

Un vendeur de petits pains au sésame les dépassa, mais elle n'avait pas d'argent. La faim avait commencé à entamer sa patience. Pourquoi personne ne venait les trouver ? Pourquoi personne ne leur apportait à manger ?

— Je suis désolée, les filles, dit-elle, incapable de dissimuler sa frustration. Nous aurions peut-être dû rester à Mytilène…

Les jumelles levèrent vers elle des yeux sans expression. Seule Katerina lui répondit :

— Regarde, le bateau lève l'ancre ! On doit être moins nombreux maintenant.

Elle avait raison. La journée touchait à sa fin et tout changeait. Le navire avait quitté le port et il ne restait plus que les nouveaux arrivants sur le quai.

Quelques minutes plus tard, une femme – Eugenia n'en avait jamais vu d'aussi grande – s'approcha d'elles. Vêtue d'une chemise d'un blanc éclatant, d'une jupe beige immaculée et de chaussures en cuir marron, elle portait ses cheveux blonds tirés en chignon strict. À l'évidence, elle n'était ni de Thessalonique ni une exilée d'Asie Mineure. Elle avait l'élégance d'une Française mais, quand elle se pencha pour s'adresser aux filles, son grec défaillant trahit un accent américain.

— Pourriez-vous venir remplir un formulaire ? demanda-t-elle d'un ton contrit, comme si elle craignait de les déranger. C'est par ici, poursuivit-elle en indiquant la douane.

Elles rejoignirent une file d'attente qui serpentait sur quarante bons mètres au-delà de l'entrée et patientèrent. Il se disait que cette ville n'était pas leur destination finale en réalité, mais un autre

village à l'ouest de Thessalonique, érigé spécialement pour les réfugiés près de terres cultivables. Celles-ci consistaient apparemment en anciens marais asséchés et il y aurait du travail pour tous ceux qui s'y installeraient. La principale culture, le tabac, était très rentable.

Eugenia n'avait pas eu de perspective aussi alléchante au cours de ces longs mois passés à vivre d'aumônes, toutefois ses compétences la portaient plutôt vers le tissage de tapis, pas le travail de la terre, et elle espérait s'établir dans une ville où elle pourrait trouver des opportunités professionnelles adaptées à ses capacités. Néanmoins, elle ne possédait pas une seule drachme, elle était étrangère et seule. Elle n'était sans doute pas en mesure de revendiquer quoi que ce soit, ni de rappeler aux autres sa position d'autrefois. Si la vie lui avait fait d'autres promesses à une époque, voilà celles qu'elle lui adressait aujourd'hui.

Tandis qu'elle indiquait à un fonctionnaire l'âge des filles, Eugenia remarqua une seconde file, où les gens se distinguaient par leur tenue. Repérant quelques hommes en fez, elle en déduisit que les musulmans devaient faire la queue de leur côté.

L'Américaine posa alors les yeux sur Eugenia et un déclic parut se faire dans son esprit. Elle s'approcha.

— Écoutez, une famille musulmane vient de nous donner une description précise de leur maison. Leur foyer compte aussi trois filles et ils habitaient dans la vieille ville… Évidemment, ça impliquerait de rester à Thessalonique plutôt que d'aller vivre dans un des nouveaux villages.

La réaction d'Eugenia ne laissa aucune place au doute.

— Vous préférez rester ici alors ?

— Oh oui ! Vraiment !

— Bon, je vais voir si je peux arranger ça. Il y a quelques personnes devant vous dans la queue, mais votre famille semble correspondre parfaitement au profil de celle qui s'en va… Et vous seriez si bien là-bas !

L'Américaine s'impliquait avec passion dans son rôle d'intermédiaire, désireuse de trouver la meilleure solution pour ceux qu'elle aidait. Eugenia ne précisa pas que Katerina n'était pas sa fille. Elle ne voulait pas compromettre leurs chances de rester en ville.

Elles étaient au cœur du transfert de populations : des vies étaient littéralement échangées. Une famille partait et une autre arrivait. Si Eugenia pouvait récupérer la maison des musulmans, elle pourrait enfin s'installer et commencer une nouvelle vie. C'était tout ce qu'elle voulait désormais. L'opportunité de repartir de zéro.

D'ici la tombée de la nuit, les chrétiens qui pleuraient le départ de leurs amis musulmans auraient de nouveaux voisins. Quant à ceux-ci, ils devaient approcher de la Turquie maintenant, laissant derrière eux une vie qu'ils aimaient et partageaient avec l'ensemble de la communauté.

L'équilibre de Thessalonique avait déjà été modifié. En quelques mois, la ville était devenue majoritairement grecque, les juifs constituant dorénavant une minorité.

Ce soir-là, pendant qu'il s'occupait de papiers administratifs, Konstantinos Komninos y

songeait, calculant à la louche ce que cela lui rapporterait.

De son côté, Eugenia avait installé les filles sous une couverture dans l'embrasure de la porte près de l'entrée de la douane. Elle s'assit pour les surveiller. Ce n'était pas l'irrégularité des pavés qui l'empêchait de trouver le sommeil, mais une excitation difficile à contenir, à l'idée d'avoir peut-être bientôt un toit au-dessus de leurs têtes.

Allongée entre Maria et Sofia, bien qu'immobile, Katerina ne dormait pas. Elle avait accompli un long voyage et n'avait rejoint ni sa mère ni sa sœur. Demain, elle devrait reprendre les recherches. Au moins se trouvait-elle sur le continent à présent. Athènes ne pouvait pas être très loin.

9

Le lendemain matin, Eugenia fut la première dans la queue pour le pain puis reprit vite sa place devant la douane, déterminée à demander des nouvelles à l'Américaine qui leur avait fait une promesse la veille. Un autre bateau risquait d'arriver aujourd'hui, et la maison qu'elle avait déjà investie dans ses rêves pourrait être attribuée à une autre famille.

Plusieurs heures s'écoulèrent. Les filles couraient sur le quai, jouant ensemble, poursuivant des chats errants et sympathisant avec d'autres enfants ; Eugenia, elle, ne quitta pas un instant sa place dans la file d'attente : elle ne laisserait pas passer une telle chance.

Aux environs de midi, elle vit l'Américaine sculpturale approcher d'un pas vif. Sa tenue, encore plus impeccable et incongrue que la veille, consistait en une chemise de mousseline blanche, une jupe à fleurs et des richelieus en daim bleu ciel, gris de poussière. Eugenia n'avait jamais rencontré une telle personne dotée tout à la fois d'une autorité masculine et d'une grâce féminine.

Son cœur s'emballa. Elle qui avait craint que l'Américaine les ait oubliées réalisait soudain avec euphorie que celle-ci fonçait sur elle.

— *Kalimera*, Kyria Karayanidis, lança-t-elle.

Eugenia sourit ; la femme se souvenait même de son nom. Avec les dizaines de milliers de réfugiés, ce simple fait tenait du miracle. Ses manières étaient vives et pragmatiques, elle n'était pas là pour perdre du temps.

— Vous vous souvenez de la famille dont je vous ai parlé hier ? Je suis allée chez eux…

La gorge d'Eugenia se noua. Les filles étaient réunies autour d'elle maintenant. Qu'on les envoie dans l'un des nouveaux villages de la zone agricole au nord de Thessalonique ou dans une maison de la vieille ville, elle était décidée à manifester sa joie. Les petites ne devaient en aucun cas sentir sa déception.

— … et je crois que ce serait l'idéal pour vous. Vous avez le profil parfait. Voulez-vous m'accompagner pour juger par vous-même avant de prendre une décision ?

— Non, non, répondit Eugenia d'une voix presque inaudible. Je suis sûre que ce sera très bien.

Katerina restait en retrait.

— Et ma mère ? demanda-t-elle.

L'Américaine posa des yeux étonnés sur l'enfant, puis sur Eugenia.

— Ce n'est pas ma fille, expliqua-t-elle. Je veille sur elle depuis notre départ de Smyrne en septembre…

Katerina l'interrompit :

— Ma mère et ma sœur sont parties pour Athènes sans moi et je croyais que le bateau sur lequel je montais allait au même endroit, mais ce n'était pas le cas, et j'ai même cru qu'on était rentrés à Smyrne à cause des maisons brûlées, et maintenant je dois aller les rejoindre à Athènes, parce qu'elles ne savent toujours pas où je suis et…

Le flot de paroles franchissait les lèvres de Katerina à une telle allure que l'Américaine eut du mal à la comprendre.

— Peux-tu me répéter tout ça ? lui demanda-t-elle.

Eugenia l'écoutait avec nervosité. Sans Katerina, elles ne seraient plus que trois, ce qui risquait de compromettre leurs chances d'obtenir la maison. Si seulement la fillette avait tenu sa langue quelques heures de plus… Eugenia avait du mal à contenir son irritation.

— … alors vous pouvez m'aider à la retrouver ?

Katerina avait resservi le même laïus, un peu plus lentement cette fois. L'Américaine soupesa vite les différents éléments du récit et donna son verdict :

— Le mieux est de rester groupées pour le moment. Je ferai des recherches sur la localisation de ta mère. Nous tenons des registres évidemment, cependant ils ne sont pas assez fiables pour que nous envoyions une fillette à Athènes ! Ta mère pourrait être là-bas, mais elle pourrait aussi être ici ou ailleurs. Je te promets que nous ferons de notre mieux pour vous réunir.

Elle avait pris les deux mains de Katerina dans les siennes et plongea ses yeux dans ceux de la fillette, brillants et confiants, tout en lui parlant. Celle-ci but chacune de ses paroles sans les remettre une seule seconde en question.

— Vous êtes prêtes à y aller ? s'enquit-elle d'un ton vif. Suivez-moi alors. Et aidez votre mère à porter les affaires.

Eugenia faillit pleurer de soulagement en découvrant qu'elles n'avaient pas perdu le logement, et le quatuor suivit l'Américaine, les fillettes obligées de se presser pour tenir le rythme. Pour chaque pas de la femme, elles en faisaient deux.

Elles montèrent, montèrent, montèrent la rue qui partait de la mer. Elles croisèrent toutes sortes de bâtiments : anciens, modernes, abandonnés, calcinés, recouverts d'échafaudages, certains grandioses, d'autres qui auraient mérité le nom de taudis. Elles virent des églises, des mosquées et des synagogues. Elles longèrent des bains publics, des bazars, des grands magasins, des marchés couverts et extérieurs… L'état de ces bâtiments publics variait de façon aussi déroutante que celui des maisons. Feu ravageur, surpopulation et pauvreté, réaménagement par les riches et les ambitieux : Thessalonique portait les traces de toutes ces différentes influences.

La ville était bâtie sur les pentes d'une colline et elles se dirigeaient apparemment au sommet de celle-ci. Les rues, grandes comme petites, étaient envahies de piétons, de malles, de carrioles, de meubles et même d'animaux. Si les bateaux amenaient régulièrement de nouveaux passagers, le flot d'habitants sur le départ était tout aussi constant. Tels les mouvements frénétiques des fourmis autour de leur fourmilière, l'agitation et le transport d'affaires répondaient à une logique malgré le désordre

apparent. Tous avaient un but. S'ils ne savaient pas encore avec précision où leur voyage s'achèverait, une chose était certaine : les chrétiens arrivaient et les musulmans partaient.

À une ou deux occasions, l'Américaine fut contrainte de marquer un arrêt pour céder le passage à un groupe – ses compagnes et elle auraient été repoussées jusqu'au port, sinon.

— Nous y voilà enfin ! annonça la femme avec un sourire. Rue Irini.

Elles se tenaient à l'extrémité d'une ruelle qui ne voyait le soleil qu'au cœur de l'été. L'absence de revêtement rendait la chaussée poussiéreuse – et sans doute boueuse en hiver. Eugenia pensa à son village, où les étages des maisons faisaient des avancées et où les poules déambulaient à la recherche de nourriture. Elle se sentit presque chez elle.

L'environnement était moins familier pour Katerina. La rue où elle habitait, à Smyrne, était pavée de marbre et les seuls animaux qu'elle ait jamais vus près de son domicile étaient des chevaux attelés.

Contrairement aux autres voies qu'elles avaient prises pour venir, celle-ci était calme. Un chien était allongé au milieu et quelques poules picoraient la terre sans relâche. Pas une âme qui vive à cette heure – celle de la sieste.

— Nous y sommes presque, les encouragea l'Américaine. Regardez ! Voici la maison… la clé !

Elle la sortit de sa poche telle une magicienne et elles se postèrent toutes devant la porte d'entrée, dont la peinture foncée s'écaillait et qui nécessitait des réparations. Elle se débattit quelques secondes avec la serrure avant que le mécanisme ne s'enclenche avec un *clic !* retentissant.

L'une après l'autre, elles franchirent le seuil, Eugenia la première, suivie de Maria, Sofia et enfin Katerina. Une allumette embrasa la mèche de la lampe à huile placée dans un coin, et des ombres étranges se mirent à danser dans la lueur ocre.

— Faisons entrer un peu la lumière du jour ! s'exclama Eugenia. Nous devons voir où nous sommes.

Elle traversa la pièce et poussa les lourds volets de bois. Un puissant rayon de soleil pénétra à l'intérieur, éclairant une table, le principal meuble de la salle, qui semblait respirer à nouveau. Katerina restait parfaitement immobile. Elle n'avait pas mis les pieds dans une maison depuis six mois et l'épaisseur des murs qui l'entouraient la troublait. Elle s'était habituée aux espaces précaires du camp à Mytilène. Et elle se sentait d'ailleurs à sa place dans un logement de fortune puisque, chaque matin au réveil, elle espérait retrouver sa mère et sa sœur. Tout était différent ici : le mobilier en bois, le sol de pierre et, sur la table, le vase de fleurs. Si elles étaient fraîches quelques jours plus tôt, des pétales secs traçaient à présent un cercle autour du pied du vase. Les squelettes des marguerites s'apparentaient presque à des sculptures et projetaient une ombre nette sur la table.

— Eh bien les filles, reprit Eugenia avec un enthousiasme forcé, nous voilà chez nous !

Aucune ne broncha. Comment auraient-elles pu se sentir chez elles sur une simple déclaration de principe, devant un vase de fleurs fanées ?

— Et regardez ! ajouta-t-elle. Il y a même une lettre pour nous.

Sur une étagère les attendait une enveloppe, juste à côté d'un petit livre. Eugenia ouvrit celle-ci avec prudence. À l'intérieur se trouvait une feuille pliée en deux. Dans la faible lumière, elle plissa les yeux pour tenter de déchiffrer les mots inscrits dessus.

— Vous lisez le turc ? demanda-t-elle à l'Américaine.

— Non, désolée. Pas un seul mot.

Si Eugenia avait entendu parler turc tous les jours pendant l'essentiel de sa vie et qu'elle le comprenait, elle était incapable de le lire. Le texte de la lettre demeurait donc pour l'heure mystérieux.

— Eh bien, dit-elle en la rangeant dans son enveloppe et en glissant celle-ci entre les pages du livre, nous allons la garder bien au chaud et un jour peut-être quelqu'un pourra la déchiffrer pour nous.

Katerina était clouée sur place. La maison et la lettre d'étrangers. Une ville étrangère. Et, elle en prenait conscience pour la première fois depuis des mois, elle partageait la vie d'une famille étrangère. Il lui suffisait peut-être de fermer les yeux pour retrouver le monde d'avant.

— Je vais vous laisser, maintenant, déclara l'Américaine, rompant le silence gêné. Repassez à la douane plus tard, nous devrions pouvoir vous prêter un peu d'argent. Je vais m'occuper de récupérer des vêtements pour les filles entre-temps. Les Américains se sont montrés très généreux, il ne nous reste plus qu'à trier leurs dons.

Dotée d'un fort sens du devoir, elle était pressée de passer à la tâche suivante. Des centaines de milliers de réfugiés étaient dans la même situation qu'Eugenia ; il était impensable de retenir leur bienfaitrice avec des questions supplémentaires.

— Merci pour tout ce que vous avez fait, lui dit-elle. Nous vous sommes vraiment reconnaissantes pour la maison. Qu'est-ce qu'on dit, les filles ?

— Merci, s'exclamèrent-elles en chœur.

L'Américaine sourit, puis prit congé. Surexcitées, Maria et Sofia montaient et descendaient les escaliers, jouant à se poursuivre, à s'attraper par la jupe en criant et en éclatant de rire. Converties à l'idée qu'elles avaient un nouveau toit, elles filaient dans toutes les directions, ouvrant les portes, soulevant les couvercles des boîtes et informant leur mère de leurs découvertes en hurlant :

— Ils ont laissé un matelas !

— Il y a une grande malle ici !

— On a même trouvé une couverture à l'intérieur…

— … et un tapis par terre !

Pendant ce temps-là, alors que Katerina restait tranquillement assise dans un coin par terre, Eugenia explorait le moindre tiroir et placard du rez-de-chaussée pour voir ce que les précédents occupants des lieux avaient abandonné. Elle avait accumulé peu d'affaires au cours de son périple : quelques assiettes et gobelets en métal, trois couvertures. À une exception près, tout le reste, l'ordinaire comme le sentimental, avait été sous le coup de la terreur abandonné au moment de la

fuite. Récitant une petite prière, elle plaça sur l'étagère l'icône du saint, Agios Andreas, qui avait appartenu à ses grands-parents. On racontait dans son village natal qu'il avait prêché près des rives de la mer Noire, et Eugenia avait grandi sous son regard.

Chaque placard recelait un souvenir des anciens habitants. Casseroles, poêles, assiettes et couverts ; mais aussi des petits sacs d'épices moulues et une jarre d'huile, de miel et d'herbes. Une malle contenait encore des couvertures et même un coffret marqueté avec des papiers.

Les différents parfums qui se dégageaient de ces possessions – le piquant du curcuma, l'odeur de moisi du tapis – semblaient ramener les esprits des anciens maîtres des lieux, emplissant Eugenia d'un sentiment de malaise. Qui pouvait affirmer qu'ils ne reviendraient pas ? Qu'il n'y aurait pas, sans prévenir, un coup frappé à la porte ? Peut-être avaient-ils même gardé une clé et allaient-ils entrer d'une minute à l'autre… Soudain submergée par l'appréhension, elle s'enjoignit au calme. Il n'y avait aucun signe de départ précipité, l'atmosphère générale était empreinte d'ordre et de chaleur. Comme si les occupants précédents avaient mangé leur dernier repas avant de partir, sans bruit, emportant le nécessaire et laissant à leurs successeurs une sélection d'éléments. Quelques miettes jonchaient encore la table, mais elles furent aussi vite chassées que les pétales raccornis.

Eugenia n'avait pas eu à se soucier de l'entretien d'un intérieur depuis fort longtemps, et la ménagère en elle, la *nikokira*, se réveilla aussitôt. Elle trouva un vieux balai appuyé contre le mur et se mit à l'œuvre avec acharnement. Le désir d'effacer les traces de l'ancienne famille s'empara d'elle. Un jour peut-être même, elle serait en mesure de meubler la maison par ses propres moyens, d'avoir ses chaises, son buffet, ses tasses et ses coussins. Tout en s'activant, elle se surprit à fredonner alors qu'elle croyait avoir oublié comment faire.

À l'étage, les jumelles avaient découvert un trésor. Des vêtements oubliés, ainsi qu'un fez en feutre grignoté par les mites, leur inspirèrent un nouveau jeu et, électrisées par une joie qui confinait à l'hystérie, elles descendirent l'escalier emmitouflées dans des robes volumineuses. Elles se mirent à défiler devant leur mère avec une solennité de sultan, et toutes trois eurent du mal à contenir des gloussements. Maria portait le chapeau caractéristique des Turcs et Sofia s'était entouré la tête d'un turban de soie.

Katerina restait assise en silence dans l'ombre. Elle n'avait pas de souvenir heureux associé aux costumes de ce genre. À côté d'elle, il y avait un dessin dans la poussière. Du bout du doigt, elle avait tracé un bateau, puis ajouté trois empreintes de pouce au-dessus de la coque : un capitaine et deux passagers. Sa mère et sa petite sœur ne quittaient jamais vraiment ses pensées.

10

Leur première nuit rue Irini, elles se serrèrent toutes sur le même matelas. Elles étaient si habituées au réconfort que leurs chaleur et respiration mutuelles leur apportaient qu'elles n'auraient pas voulu qu'il en soit autrement.

Le lendemain matin, Katerina se réveilla avant qu'il ne fasse jour. Apercevant une silhouette qui s'affairait dans la pénombre, elle s'assit.

— Kyria Eugenia ! murmura-t-elle. C'est toi ?

L'ombre s'approcha du lit.

— Je vais nous chercher du pain.

— Je peux t'accompagner ? lui demanda Katerina à voix basse. Je ne réussirai pas à me rendormir maintenant.

— Oui, mais ne fais pas de bruit surtout, je ne veux pas troubler le sommeil des jumelles.

Katerina se glissa hors du lit, enfila ses chaussures et suivit Eugenia au rez-de-chaussée.

Il était pour ainsi dire impossible de se perdre à Thessalonique, et elles retrouvèrent d'instinct le chemin du port. La mer se situait au pied de la colline, la vieille ville sur les hauteurs et tout le reste entre les deux. Constatant qu'il y avait déjà la queue devant la douane, Eugenia fut déterminée à rester le temps de réussir à parler à un fonctionnaire. Elle avait quatre bouches à nourrir et comptait bien se renseigner sur d'éventuelles aides.

Tous ceux qui s'impliquaient dans la gestion des réfugiés le faisaient de bonté de cœur, et le responsable du service démontra gentillesse et intérêt. Il lui expliqua qu'elle devait se présenter tous les jours avec sa famille pour récupérer des affaires et consulter les offres d'emploi. Il y avait des places dans les usines, notamment celle de tri du tabac. Eugenia aurait voulu lui répondre qu'aucune de ces options ne lui convenait. La perspective de manipuler des feuilles de tabac lui serrait le cœur. Cependant, elle ne voulait pas passer pour ingrate. Dans l'immédiat, elles purent récupérer du lait et des légumes avant de remonter à la hâte rue Irini, et c'était bien l'essentiel.

Sur le chemin du retour, elles longèrent une enfilade de petites boutiques. L'une d'elles vendait du tissu, une autre toutes sortes de garnitures et la vitrine d'une troisième était remplie de laine de haut en bas. Devant cette débauche d'écheveaux multicolores, Eugenia repensa pour la première fois depuis de nombreux mois au métier à tisser qu'elle avait abandonné et connut un sursaut d'espoir. Elle avait été une tisseuse hors pair dans une vie qui lui semblait douloureusement lointaine, mais peut-être pourrait-elle exploiter à nouveau ce don ? Elle s'arrêta le temps de régaler ses yeux, de rêver, d'imaginer les couleurs qu'elle pourrait acheter. Une seconde image se superposait aux

rouleaux dans la vitrine, celle d'une femme qui lui semblait avoir le double de son âge, amincie et en haillons, à la chevelure clairsemée et en bataille. Elle observa son reflet avec tristesse et incrédulité.

— Eugenia ! Eugenia ! Viens voir !

Katerina lui tirait la main avec excitation, et elle se laissa volontiers entraîner loin de la femme qu'elle était devenue.

— Regarde tous ces boutons ! Et ces rubans ! On peut entrer ?

Eugenia savait que la mère de Katerina était couturière et que sa fille partageait sa passion pour les travaux d'aiguille. L'enthousiasme de la fillette devant cette abondance de couleurs et cette opulence égalait presque le sien.

— Pas maintenant, Katerina, mais nous reviendrons un autre jour.

Au cours de l'heure passée, le reste de la ville s'était éveillé. La rue Irini était pleine de vie, entre ceux qui balayaient devant leur porte et ceux qui se rendaient au marché ou au travail. Consciente que c'était elle l'étrangère, Eugenia ne se formalisa pas des regards scrutateurs des voisins. La découverte de son reflet dans la vitrine de la mercerie lui avait montré combien tous ces mois à Mytilène l'avaient éprouvée, la dotant d'un air maladif, et elle avait honte de ses vêtements miteux.

Elle ne put s'empêcher de s'interroger : n'aurait-il pas mieux valu aller dans la campagne aux environs de Thessalonique, où elle aurait été en compagnie d'autres réfugiés, peut-être même des villageois de sa connaissance ? Elle aurait ainsi pu puiser du réconfort dans la présence de personnes ayant connu comme elle la peur et la fuite, au lieu de se sentir marginalisée… Le picotement dans son dos était-il provoqué par le ressentiment des curieux ou s'agissait-il d'une pure vue de son esprit ? Elle tenta de croiser le regard d'un ou deux voisins au passage, mais n'y lut rien d'autre que de l'indifférence. Même la présence de la petite Katerina à ses côtés ne parvenait pas à susciter un sourire amical. Elle fut soudain tirée de ses sombres réflexions.

— *Kalimera !* Bonjour !

Eugenia sursauta. La femme qui l'avait interpellée la rattrapa : elle tenait un petit garçon par la main, qui frappa le sol du talon pendant toute la durée de leur échange.

— Bonjour, répéta-t-elle. Vous êtes notre nouvelle voisine, non ?

— Bonjour, répondit Eugenia d'un ton poli, s'avisant pour la première fois que son accent la distinguait des habitants de Thessalonique. Nous habitons juste ici, à gauche.

Eugenia désigna la maison à quelques pas de là, plus haut dans la rue, légèrement honteuse de son état de délabrement.

— Je m'appelle Pavlina, et nous vivons à côté, alors n'hésitez pas si vous avez besoin d'aide.

— C'est vraiment très gentil ! s'exclama Eugenia avec un sourire. Je suis sûre que j'aurai beaucoup de questions à vous poser. Nous venons d'arriver et tout est très nouveau pour nous.

— Comment s'appelle votre petite fille ?

— Katerina, répondit celle-ci, mais ce n'est pas ma…

— Je suis certaine que Dimitris et toi allez devenir les meilleurs amis du monde, l'interrompit Pavlina.

Les enfants se considérèrent avec suspicion. Dimitris continua de creuser la terre avec son talon, et Katerina se réfugia dans les plis de la robe d'Eugenia. Ils doutaient autant l'un que l'autre de cette prophétie.

Il faudrait plus de quelques jours à Eugenia et aux filles pour trouver leurs marques dans ce nouvel environnement. Elles avaient nettoyé les différentes pièces et disposé, à leur goût, les objets hérités de leurs prédécesseurs turcs, mais l'odeur de la poussière et des épices s'était incrustée dans les planches du parquet. Plusieurs mois s'écouleraient avant qu'elles n'oublient que la table, les chaises, les casseroles et les poêles avaient autrefois appartenu à d'autres et Eugenia se demanda combien de temps encore elle sentirait la présence d'une seconde femme dans sa cuisine.

Les regards inquisiteurs des voisins se transformèrent bientôt en sourires. Le lendemain, de retour des quais où elle était allée collecter les dons du jour, Eugenia fut à nouveau abordée par Pavlina. Se sentant plus audacieuse, elle lui demanda à qui avait appartenu la maison.

— Ils ne vous l'ont pas dit ? s'étonna Pavlina. Je trouve étrange que vous ne sachiez même pas chez qui vous habitez.

— Ça ne leur appartient plus, si ?

— Eh bien, on leur a expliqué qu'ils ne pourraient pas revenir, seulement qui sait ces temps-ci ? Les hommes politiques affirment une chose puis son contraire en moins d'une minute. Enfin, cela ferait une sacrée trotte de là-bas…

Elle semblait heureuse de répondre aux questions, Eugenia insista donc.

— Et comment s'appelaient-ils ?

— Ekrem. Une femme charmante. Lui n'était pas déplaisant, mais il rentrait parfois saoul du *kafenion* et on l'entendait la rouer de coups. Quand on pense que les musulmans ne sont pas censés boire ! Elle avait une bonne âme. Et leurs trois filles étaient magnifiques, avec des yeux aussi noirs que du charbon. À mon avis, si elles avaient été plus grandes, elles se seraient enfuies plutôt que d'accepter de quitter cette ville, tant elles y étaient heureuses. C'est un arrangement cruel. Je crois qu'ils espéraient que personne ne remarquerait leur présence ici… Ils sont partis pour le centre de la Turquie. M^me^ Ekrem redoutait tant leur départ… Elle a versé des torrents de larmes le jour fatidique. Elle ne supportait pas l'idée d'aller s'installer dans une ville inconnue au milieu de nulle part dans la famille de son mari. Je ne serais pas surprise qu'elle se jette à la mer en cours de route. « Tu vas te noyer dans tes propres larmes », lui ai-je dit. « Je me noierai d'une façon ou d'une autre », m'a-t-elle répondu. Bref, lorsqu'elle s'est mise à emballer tout ce qu'ils possédaient, il a décrété que ça ne servait à rien. Ils auraient tout le nécessaire dans leur nouvelle maison. Elle a rétorqué qu'elle voulait être entourée d'objets familiers, il a refusé. Et ainsi de suite. Ils vivaient les fenêtres ouvertes, on pouvait tout entendre. Inutile de parler leur langue pour comprendre ce qui se tramait.

Pavlina aurait continué de bon cœur, toutefois Eugenia en avait assez entendu. Plus l'image des

occupants précédents se précisait, moins elle se sentait chez elle.

Une semaine après leur arrivée en ville, Eugenia se perdit au retour du port, et elles se retrouvèrent, les filles et elle, devant une petite église. Telle une file de canetons suivant leur cane, les filles franchirent la grille et traversèrent la courette. Eugenia poussa la porte et leurs yeux s'habituèrent progressivement à l'obscurité. À l'intérieur, une lampe à huile vacillante jetait un faible éclat sur le saint, qui les regardait de ses yeux ovales et noirs. Au bout de quelques instants, elles se rendirent compte que les murs et le plafond étaient couverts de magnifiques fresques aux couleurs primaires délavées ; des dizaines de visages cernés de halos pâles semblaient flotter au-dessus d'elles.

L'une après l'autre, elles allumèrent un cierge effilé et le plantèrent dans le sable de la torchère. Eugenia supposa que Maria et Sofia priaient pour leur père. Elle demanda à la *Panagia* de veiller sur la famille dont elles occupaient la maison. Elle espérait qu'ils se portaient bien, mais aussi qu'ils ne reviendraient jamais.

Il n'était pas difficile d'imaginer la nature des prières de Katerina. Ses lèvres articulaient en boucle les mots *mitera mou*, confirmant ce qu'Eugenia savait déjà : la fillette passait rarement un instant sans penser à sa mère.

Leurs chandelles éclairaient suffisamment l'église pour qu'Eugenia puisse en apprécier la taille et la beauté. Un saint était représenté en train d'accomplir divers miracles et dans cet espace intime elle eut l'impression qu'un millier d'oreilles pouvaient entendre leurs prières. Bien qu'elle eut apporté une icône de l'église de son village dans l'espoir qu'une nouvelle serait érigée à la gloire du saint, elle remettait à présent en doute la nécessité d'une telle construction ; elle habitait à proximité d'une maison de Dieu si parfaite.

Disposées toutes les quatre en cercle autour des cierges, elles regardaient leur flamme danser. Elles se sentaient si bien dans cette atmosphère chaleureuse qu'elles n'avaient aucune envie de partir. Elles étaient peut-être là depuis dix ou vingt minutes lorsqu'elles entendirent les gonds rouillés grincer. La lumière du jour emplit soudain les lieux.

L'immense homme qui portait une robe noire et un petit chapeau parut remplir tout l'espace. Il les salua d'une voix tonitruante, trop puissante pour la petite église, et elles sursautèrent, comme s'il venait de les surprendre en plein méfait. C'était le prêtre.

— Bienvenue à Agios Nikolaos Orfanos – « Saint-Nicolas-l'Orphelin », tempêta-t-il.

Eugenia se signa plusieurs fois. Si elle n'avait pas remarqué le nom de l'église à leur arrivée, elle savait que saint Nicolas était dédié aux veuves et aux orphelins. À tous ces mois d'incertitude succédait soudain une conviction profonde. Son mari, le père des jumelles, devait être mort, sinon pourquoi Dieu les aurait-il attirées dans cet endroit ? Il s'agissait forcément d'un signe.

Au cours des dernières années, tant d'épouses s'étaient retrouvées veuves, et tant d'enfants, orphelins. La Grèce regorgeait de femmes esseulées et de descendances privées de pères ; elle sut que la mort de son mari était une quasi-évidence.

— Bonjour, mon père, murmura-t-elle en le dépassant pour sortir de l'église.

Les filles lui emboîtèrent le pas sans poser de questions, sensibles au changement d'humeur de leur mère. Katerina fut éblouie par le soleil. Agios Nikolaos Orfanos. Elle restait convaincue que sa mère l'attendait quelque part et l'idée d'être orpheline lui semblait impossible. Un frisson lui parcourut malgré tout le dos. Intriguée par les larmes qui roulaient sur les joues d'Eugenia, elle choisit de les attribuer à l'éclat de la lumière extérieure.

Elles ne tardèrent pas à tourner dans la rue Irini et, alors qu'elles la descendaient, elles virent Pavlina venir à leur rencontre. Cette fois, elle était accompagnée d'une autre femme, plus grande qu'elle et d'une beauté frappante.

— Bonjour, dit la première. Comment allez-vous aujourd'hui, Kyria Karayanidis ?

— Très bien, merci, répondit Eugenia.

Katerina se surprit à fixer la belle dame brune. Elle n'avait pas vu de robe aussi élégante depuis longtemps, et celle-ci lui rappela les tenues de sa mère, avec le petit volant au niveau de l'ourlet, qui se soulevait à chacun de ses pas. Olga se présenta et s'enquit des prénoms des fillettes. Elles échangèrent des civilités et une autre voisine ne tarda pas à les rejoindre.

— Je vous présente Kyria Moreno, dit Pavlina. Sa famille vit au numéro 7.

— Et voici mon fils Elias, qui joue avec Dimitris, ajouta fièrement Roza Moreno.

Eugenia posa les yeux sur les garçons aux cheveux foncés, qui discutaient tête contre tête. S'ils n'avaient pas été vêtus de façon si distinctive, ils auraient pu être frères.

Elles échangèrent de nombreuses informations sur leur quotidien, leurs enfants et leurs moyens de subsistance. Eugenia se rendit compte qu'elles partageaient toutes, d'une façon ou d'une autre, un lien avec les étoffes, et elle évoqua du bout des lèvres son ancienne activité de tisserande.

— Mon mari connaîtra peut-être quelqu'un que cela intéressera ! s'écria Kyria Moreno avec enthousiasme. Je vais lui poser la question ce soir. Vous n'imaginez pas combien, avec le départ massif des Turcs, certaines professions ont souffert… Je crois qu'ils ne se sont vraiment pas penchés sur les conséquences de leur traité au moment de le signer.

— C'est vrai que nous avons connu un cataclysme, observa Olga, mais je suis sûre que Kyria Karayanidis est mieux placée que quiconque pour le savoir.

Les fillettes avaient pris le large pendant que les adultes discutaient. Si Maria était rentrée, Sofia, la plus aventureuse des deux, s'était appuyée contre un mur pour observer Dimitris et l'autre garçon qui faisaient rouler un cerceau dans la rue. À chaque nouvel essai, celui-ci restait en équilibre plus longtemps. Conscient que leurs progrès la fascinaient, Dimitris se mit à plastronner. Dix minutes plus tard, Sofia parlait avec les garçons et prenait part au jeu.

Katerina, elle, se hasarda jusqu'à l'extrémité de la rue. La quête de sa mère devait commencer ici et maintenant, et elle n'avait qu'un seul moyen de la mener à bien : en posant des questions et en ouvrant les yeux. N'était-ce pas la devise maternelle, d'ailleurs ? « Pour trouver, il faut chercher. » Voilà ce qu'elle devait faire.

Une nouvelle fois, elle atterrit devant la petite église ; si elle descendait, elle rejoindrait le port. Peut-être quelqu'un disposerait-il d'une liste des réfugiés en provenance de Smyrne ? Qui pouvait affirmer que sa mère était à Athènes ? Qu'elle n'était pas plutôt à Thessalonique, elle aussi ? Tant qu'elle ne se serait pas renseignée, elle n'en saurait rien.

Bientôt, elle longea une rangée de boutiques familières. Elle fut attirée par celle qui vendait des rubans. Dans sa vitrine, le vendeur avait formé un vif arc-en-ciel de satin, et Katerina s'arrêta pour l'admirer. Un *zaxaroplasteion* empli de gâteaux du sol au plafond n'aurait pas plus fière allure. Ce spectacle réveillait le souvenir ancien d'une jupe de danseuse que sa mère lui avait confectionnée, à partir de rubans cousus à la main pour former une longue spirale qui changeait graduellement de couleur, passant du rouge à l'orange, puis se déclinant selon toute une gamme de jaunes et enfin de teintes allant du vert au bleu. Que ce soit à la main ou avec sa précieuse machine à coudre, Xénia Sarafoglou avait toujours fabriqué les vêtements de Katerina avec amour et originalité.

La fillette songea que sa mère adorerait cette boutique. Si elle se trouvait dans cette ville, elle serait forcément attirée ici. C'était le genre d'endroit où elle se rendait tous les jours, à Smyrne. Avec une audace surprenante pour un enfant, elle poussa la porte de la mercerie.

Une clochette tinta, signalant son arrivée, pourtant aucun vendeur n'apparut. Contrastant avec la luminosité extérieure, l'intérieur de la boutique était sombre, et le rai de lumière qui filtrait à travers la porte baignait d'un faible éclat les bocaux de perles, évoquant des bonbons sur leur étagère.

Après avoir refermé derrière elle, Katerina fit courir ses doigts sur les bobines de rubans. Le contact du satin était si délicieux qu'elle ne put résister à l'envie d'en prendre un et de le laisser se déployer entre ses mains. Elle entendit alors quelqu'un tousser. La bobine tomba par terre dans un bruit sourd ; l'instant d'après, une allumette craquait et l'ombre d'un géant la dominait.

Le cœur tambourinant, elle se précipita vers la porte. Au moment de l'atteindre cependant, elle constata que quelqu'un se dressait derrière le comptoir. Ce n'était pas un géant, mais un homme ordinaire, avec des lunettes sur le bout du nez et des cheveux blancs. Ses velléités de fuite la quittèrent aussitôt. Quel mal pouvait-il lui faire à cette distance ? Son envie de retrouver sa mère surpassa sa timidité.

— Puis-je t'aider ?

Une voix douce et caressante, une voix de grand-père.

— J'imagine que tu cherches quelque chose pour te coiffer ?

Elle avait encore trop peur pour parler.

— Je peux te donner un petit échantillon. Si tu en veux plus, tu devras payer, en revanche.

Katerina passa une main dans ses cheveux en pagaille, dont la propreté laissait à désirer. Peut-être qu'un morceau de ruban l'aiderait à les dompter.

— Quelle couleur te ferait plaisir ? demanda-t-il en se munissant d'une énorme paire de ciseaux.

— Bleu…

— Bleu ? gloussa-t-il. Tu dois être plus précise. Je dois avoir trois cents bleus différents.

Layette, indigo, azur, céruléen, cobalt, saphir, marine, turquoise… Quel est ton préféré ?

Katerina remarqua qu'il souriait, fier de l'extraordinaire palette de couleurs contenues dans sa petite boutique.

— Je ne sais pas, et vous ?

— Figure-toi qu'on ne me l'a jamais demandé, répondit-il, décidément très amusé par cette fillette. En général, mes clients arrivent avec une idée très arrêtée, et je n'ai pas l'occasion de donner mon avis.

— Ma mère est comme ça, dit-elle. Quand elle me fait une robe, elle sait toujours ce dont elle a besoin. Je ne choisis jamais. Alors pouvez-vous me dire ce que je dois prendre ?

— Puisque tu me le demandes, je vais te donner ma couleur préférée. Il ne m'en reste pas beaucoup, c'est un ruban spécial… Certaines dames riches s'en servent pour orner leur chapeau.

Il fourra les ciseaux dans la poche de son tablier, fit coulisser l'échelle en bois le long des rayonnages, grimpa au sommet et sortit une bobine de la toute dernière étagère.

— C'est ce qu'on appelle un bleu marine, lui lança-t-il depuis son perchoir, mais celui-ci comporte en son milieu un fil d'or. Je l'ai ajouté moi-même. Et les dames ont l'air d'adorer.

En équilibre sur son échelle, il coupa deux morceaux d'environ quinze centimètres de longueur, avant de remettre la bobine en place. Une fois redescendu, il les tendit à Katerina, qui avait essayé entre-temps de tresser ses cheveux.

— Merci, dit-elle en faisant des nœuds bâclés.

L'éclat doré des rubans contrastait de façon incongrue avec sa robe sale.

— Mille mercis ! répéta-t-elle. C'est magnifique !

Elle examina attentivement les bouts de tissu, admirant le fil d'or.

— Je cherche ma mère, reprit-elle. Elle confectionne des robes. Est-elle venue vous acheter du ruban ?

Le ton sur lequel elle avait posé sa question laissa penser au mercier que cette fillette avait été séparée de sa mère pendant qu'elles faisaient des courses.

— Où l'as-tu vue pour la dernière fois ? s'enquit-il dans le but de l'aider. Je suis sûre qu'elle t'attend chez toi. Elle doit s'inquiéter, d'ailleurs.

— Elle ne peut pas m'attendre à la maison, elle ne sait pas où je vis. Je ne l'ai pas vue depuis une éternité.

La perplexité se peignit sur les traits du vieil homme.

— Nous étions à Smyrne, précisa Katerina. Et je l'ai perdue.

Elle n'eut pas besoin d'en dire davantage. Le monde entier était au courant de la destruction de Smyrne et des conséquences pour sa population.

— Quoi qu'il arrive, ajouta-t-elle, je n'abandonnerai pas mes recherches.

Son optimisme enfantin le peina. De toute évidence, elle ne mesurait pas combien la ville était grande et chaotique, sans parler de la confusion créée par les flux migratoires. Il était à court de mots,

ne voulant ni détruire ses espoirs ni lui mentir. Pour ne pas lui transmettre son inquiétude, il répondit avec enthousiasme :

— Dans ce cas, dis-moi à quoi elle ressemble, et si une dame correspondant à ta description entre un jour dans ma boutique, je l'enverrai te voir.

Katerina lui épela les noms de sa mère et de sa sœur en détachant bien chaque lettre et en observant ce qu'il écrivait.

— Xénia Sarafoglou, cheveux bruns et yeux marron, avec un bébé qui s'appelle Artémis.

Sa manche était remontée sur son bras, et son énorme cicatrice attira le regard du mercier. Elle lui inspira encore plus de pitié qu'avant. Le nom de sa mère était on ne peut plus commun et elle n'avait que peu d'espoir de la retrouver ; la gentillesse était la seule chose qu'il pouvait lui offrir. Les petits bouts de ruban l'avaient visiblement réjouie et il en fut profondément touché.

— Je te promets de garder l'œil ouvert et je t'invite à repasser pour de nouveaux rubans quand tu le voudras. Qu'en dis-tu ?

Katerina sourit jusqu'aux oreilles, distraite un instant de sa quête.

— Merci, dit-elle. Je m'appelle Katerina.

— Et moi, Kyrios Alatzas.

Elle était de retour rue Irini avant même qu'Eugenia eût pu remarquer son absence. Sofia était en train d'apprendre avec Dimitris comment faire tenir le cerceau en équilibre, Maria n'était pas ressortie, et leur mère discutait encore avec ses voisines. D'autres femmes avaient rejoint le groupe.

Au cours des jours suivants, accompagnée par l'une des sœurs ou par les deux, Katerina fouilla la ville de façon plus systématique. Elle passait la tête dans les églises, les mosquées et les synagogues, pour la plupart endommagées par l'incendie de 1917. Certains de ces édifices hébergeaient encore des groupes de réfugiés.

Les rues de Thessalonique étaient plantées d'arbres qui fournissaient de l'ombre contre les températures accablantes au cœur de l'été. À cette époque, leurs troncs servaient de panneaux d'affichage pour les familles désespérées qui y avaient placardé des appels à témoin au sujet de parents disparus. Si Katerina ne pouvait pas les déchiffrer d'elle-même, Maria et Sofia lui lisaient les noms. Le prénom de sa mère était si courant qu'une centaine de fois par jour son cœur se soulevait ; dès qu'elles ajoutaient le nom de famille, elles anéantissaient ses espoirs.

De plus en plus téméraires, les filles s'éloignèrent des ruelles tortueuses de la vieille ville pour s'approcher du centre-ville. En route, elles croisèrent le marché aux fleurs odorant et les charrettes à bras que les fermiers et leurs épouses avaient poussé sur de nombreux kilomètres, depuis leurs petites exploitations à l'extérieur de la ville. Accroupis à l'ombre du véhicule, ils attendaient les clients qui venaient leur acheter des tomates, des melons, des pommes de terre et des aubergines.

Lorsqu'elles atteignirent le grand bâtiment néoclassique qui accueillait la plus grande banque de Thessalonique, elles surent qu'elles approchaient de la mer. Katerina adorait s'asseoir au bord de la jetée, les jambes ballant presque dans les vagues, et laisser ses yeux se perdre dans le vide jusqu'à

ne plus voir que la surface scintillante et dansante de l'eau. Au bout de quelques minutes, les jumelles la tiraient chacune par un bras pour qu'elle se relève.

— Viens, Katerina ! C'est l'heure ! Maman va s'inquiéter !

En réalité, Eugenia, ne craignant pas qu'elles se perdent, se réjouissait d'avoir la maison pour elle seule. Et les jumelles étaient surtout impatientes d'aller dévorer des yeux leur endroit préféré : les vitrines du grand magasin. Celles-ci offraient en effet un spectacle constamment changeant. C'était l'un des premiers établissements de ce genre en ville et son propriétaire avait un don pour exposer ses marchandises avec art, des robes et chaussures à la verrerie et à la porcelaine. Un véritable palais, un endroit digne d'une princesse ! Les filles, qui voyaient entrer des femmes bien coiffées et leurs enfants somptueusement vêtus, se prenaient à rêver devant ce défilé.

Même quand ils furent habitués à leurs visites, les vendeurs souriaient toujours aux fillettes. La ressemblance troublante des jumelles et la façon dont leurs gestes se répondaient fascinaient tout le monde. On aurait dit des poupées de chiffon avec leurs longs cheveux tressés. Leurs chaussettes semblaient avoir des plis identiques et leurs chaussures des éraflures similaires.

La plupart du temps, lors de ces sorties, elles croisaient Dimitris et Elias, occupés à jouer au *tavli* ou à taper dans la balle. Un jour, elles trouvèrent Dimitris seul avec son cerceau.

— Où est ton ami ? lui demanda Katerina.

— Je ne sais pas.

— Tu n'as pas de frères et sœurs ?

— Non.

— Ni de père ? Moi, je n'en ai pas.

— Si, j'ai un père, mais il s'occupe des travaux de son nouvel entrepôt et de notre nouvelle maison.

Il lui expliqua que celui-ci faisait reconstruire un hôtel particulier en bord de mer et qu'un jour ils partiraient vivre là-bas. Katerina l'écoutait, les yeux arrondis par l'incrédulité. Il leur arrivait, aux jumelles et à elle, d'admirer les demeures de ce quartier et de se demander si elles étaient réservées aux familles royales. Cela expliquait peut-être pourquoi Dimitris était si différent des autres enfants de la rue. Les trois filles ricanaient souvent lorsqu'elles l'apercevaient avec son pantalon repassé et sa chemise d'un blanc éclatant. S'il avait parfois les genoux sales, le reste était toujours d'une propreté étincelante. Même son ami Elias le taquinait. Saul Moreno veillait à ce que ses fils soient bien habillés, ne serait-ce que pour ne pas faire de mauvaise publicité à son travail de tailleur, mais s'ils commençaient la journée tirés à quatre épingles, ils étaient débraillés à l'heure du déjeuner.

— On va regarder les bateaux, de temps à autre, l'informa Katerina. Sans adulte. Pourquoi tu ne nous accompagnerais pas ?

Dimitris, qui avait entendu son père parler de ces « nouveaux » Grecs, savait qu'il n'était pas censé les fréquenter. Il connaissait les mots *prosfiges*, « réfugiés », et *Mikrasiates*, « originaires

d'Asie Mineure », ainsi que leurs sonorités cruelles dans la bouche de ceux qui les employaient. Pire encore, Dimitris avait appris qu'ils étaient « baptisés dans du yaourt », ce qui n'avait rien d'hygiénique à son sens – il ne se rendrait compte que des années plus tard qu'il s'agissait d'une expression imagée et méprisante pour désigner les chrétiens impliqués par le transfert de populations. Comme il se tenait tout près de sa voisine, il se rendit compte qu'elle ne sentait pas mauvais ; son père devait se tromper. Ces filles ressemblaient beaucoup à celles de sa classe, même si leur mise était moins soignée.

Dimitris voulait explorer Thessalonique avec Katerina, mais sa mère se montrait réticente pour deux raisons. Au cours des derniers mois, Olga avait développé une peur puissante bien qu'irrationnelle de la ville. Si elle se sentait en sécurité rue Irini, elle redoutait de la quitter. Pavlina l'avait pressée de ne pas transmettre ses sentiments à son fils. Son autre raison pour garder Dimitris près d'elle tenait à la possibilité d'une visite impromptue de son père. Même s'il ne restait jamais longtemps, il passait en général deux fois par semaine. Dimitris avait compris que c'était pour cette raison qu'il devait toujours être impeccable et porter une chemise propre chaque jour, se laver le visage matin et soir, se frotter les ongles. Tout cela « au cas où ».

Lorsqu'il faisait une apparition rue Irini, Konstantinos Komninos s'arrêtait pour discuter avec Saul Moreno, l'un des nombreux tailleurs juifs à lui acheter du tissu. La raison principale de sa visite, cependant, était d'inspecter son fils. Il le détaillait de la tête aux pieds et alla même une fois jusqu'à lui tirer l'oreille pour regarder derrière.

Un jour, Konstantinos se présenta pour une autre raison. Dimitris fut envoyé au premier, et il guetta, assis sur son lit étroit, les bruits qui montaient. Un son inhabituel déchira soudain le silence : un adulte sanglotait. Dimitris savait que c'était sa mère. Il se faufila jusqu'au sommet de l'échelle de meunier, aux aguets.

Les voix s'entremêlaient telles deux lignes mélodiques jouées au piano : la main droite interprétait les pleurs d'Olga, la gauche, les paroles de son père. Pas plus forte l'une que l'autre, tout aussi audibles. Il y avait de nombreux mots que Dimitris ne comprenait pas ou ne distinguait pas, mais quelques-uns lui étaient familiers. « Smyrne » et « Asie Mineure » en faisaient partie.

Les sanglots de sa mère l'attirèrent au pied des marches. Assis face à elle, son père lui lisait une lettre. Il s'interrompit en découvrant son fils.

— Dimitris ! s'emporta-t-il.

— Dimitris, répéta sa mère d'une voix douce. Remonte, mon chéri. Tout de suite.

L'enfant fut pétrifié sur place. Médusé. Il n'avait jamais vu sa mère dans un état pareil. Ses cheveux d'habitude si soigneusement coiffés pendaient autour de son visage. Ses yeux étaient gonflés.

— Après tout, le garçon a le droit de savoir, observa son père en repliant la feuille et en la glissant dans une enveloppe.

Il y eut un silence. Juché sur sa marche, Dimitris ignorait s'il était autorisé à assister à cette scène d'adultes, pleine de gravité et de tristesse. Il voulait se précipiter dans les bras de sa mère

mais redoutait la réaction de son père.

— Ton oncle Leonidas a été porté disparu il y a un moment, en Turquie, et son corps vient d'être retrouvé.

Konstantinos énonça cette nouvelle grave sans la moindre émotion. Dimitris l'écouta. Il avait des souvenirs si vifs et heureux de son oncle… Ce qui le bouleversait le plus, toutefois, était le spectacle de l'affliction de sa mère. Il ne l'oublierait jamais.

Plus tard, cet après-midi-là, une fois son père parti et les cheveux de sa mère disciplinés, alors que Kyria Eugenia était venue rendre une visite de voisinage, Dimitris rejoignit Katerina et les jumelles.

— La prochaine fois que vous descendrez à la mer, déclara-t-il, je veux vous accompagner.

11

Sur l'insistance de Pavlina, Olga finit par accepter que son fils parte explorer les rues où elle avait grandi.

— Ce n'est pas parce que vous en avez peur, argua l'employée dévouée, que vous devez enfermer votre fils. Il doit apprendre la vie.

Sa capitulation s'accompagna d'une condition cependant : ces sorties resteraient un secret pour son père. Dimitris jouissait de ces moments d'insouciance. En plus des trois filles, Elias et Isaac étaient en général de la partie. Il y avait quantité d'autres bandes d'enfants dans les rues, si bien qu'aucune tête ne se tournait sur le passage de leur petite troupe, qu'ils marchent, discutent ou jouent à cache-cache. Dimitris avait toujours quelques piécettes sur lui et ils pouvaient acheter des *koulouria*, ces petits pains ronds au sésame, à un vendeur de rue. Ils avaient ainsi le ventre plein jusqu'à leur retour chez eux.

À une ou deux occasions, ils approchèrent de l'un des entrepôts de Komninos et durent prendre un détour pour atteindre la mer. Plus d'une fois ils aperçurent l'énorme hôtel particulier en construction. L'échafaudage dissimulait encore la façade, mais les fenêtres avaient été posées.

— Tu vas bientôt venir habiter ici, alors ? s'enquit Katerina un après-midi.

Dimitris ne lui répondit pas. Le visage impassible, il étudia l'énorme demeure avec ses colonnes striées et son majestueux escalier extérieur. Il ne se reconnaissait pas dans cette bâtisse. La maison de la rue Irini avait toujours été son foyer et il redoutait le jour où il devrait la quitter pour venir vivre avec un père qu'il connaissait à peine.

— Est-ce qu'on pourra venir te voir ? On aura le droit ? s'amusa Sofia.

En dépit de leur similarité physique, Sofia et Maria n'avaient que peu de points communs. Cette dernière remarqua ainsi que les taquineries de sa sœur faisaient blêmir Dimitris.

— Arrête, Sofia.

— Crois-tu que ton père nous laissera entrer avec nos vêtements sales et nos chaussettes trouées ?

— Sofia !

Katerina, qui percevait aussi la gêne de Dimitris, changea de sujet.

— Viens, lui dit-elle en le prenant par la main, allons-y.

— Et cherchons un autre chemin pour rentrer à la maison, suggéra Maria.

Ils s'engagèrent dans une petite rue qui s'élevait vers le nord, loin de la mer, et ils la gravirent jusqu'à une avenue, qu'ils traversèrent, en veillant à bien éviter les énormes tramways qui venaient

des deux directions dans un vacarme métallique.

— Où sommes-nous ? demanda Katerina d'une petite voix timide après une vingtaine de minutes de montée.

— Je sais ! Je sais ! chantonna Sofia. Je sais où nous sommes !

— Alors, où sommes-nous ? la provoqua Maria.

— On est… près du cimetière, répondit sa jumelle, ayant remarqué qu'ils se trouvaient en face de l'entrée du grand *nekrotafio* municipal.

— Viens ! Allons voir…

— Voir quoi ? l'interrompit Maria.

— Ce qu'il y a à l'intérieur, bien sûr !

— Tu veux dire « qui » il y a ! intervint Dimitris.

— Si ça te fait plaisir, répondit-elle sèchement, plus irritée que jamais par la pédanterie de son cadet.

D'un pas assuré, ils franchirent les grilles. Ils n'étaient pas seuls dans le village des morts. Plusieurs femmes occupées à entretenir des tombes familiales les avisèrent en souriant. Elles s'acquittaient de ces tâches comme de leurs devoirs domestiques, nettoyant et lustrant une pierre tombale avec le même naturel que s'il s'agissait d'une marche à polir ou d'une vitre à laver, arrangeant les fleurs qui auraient aussi bien pu orner la table de la cuisine et balayant les feuilles ainsi qu'elles l'avaient fait, plus tôt dans la journée, dans la cour. Il y avait aussi de nombreux monuments funéraires imposants : certains avaient érigé des statues à taille humaine représentant les êtres disparus et, dans le crépuscule, ils semblaient pouvoir reprendre vie.

S'intéressant aux lettres et poèmes que les gens laissaient pour les morts, Katerina constata que beaucoup de tombes avaient été fraîchement décorées. Elle se tourna vers Maria.

— Tu ne crois pas que…

— Non, lui répondit-elle avec fermeté. Je ne crois pas que ta mère soit ici.

Sofia s'était installée sur une marche de marbre, à l'extrémité de l'une des « avenues » du cimetière, qui devait bien en compter une douzaine. Elle avait découvert une portée de chatons vivant sous une dalle menant à un caveau familial, et l'un d'eux ronronnait sur ses genoux. Leur mère s'était apparemment volatilisée. À quelques pas de là, Dimitris et Elias jetaient des pierres, visant un cercle qu'ils avaient tracé dans la poussière.

— On en rapporte un à la maison ?

— Ne sois pas bête, Sofia, répliqua Maria. Il y a déjà assez de chats dans notre rue. Venez, il est temps de rentrer. Je ne crois pas que Katerina aime beaucoup cet endroit.

Ça les arrangeait tous de la prendre comme prétexte. Aucun d'eux ne se sentait à l'aise parmi ces ombres et ces fantômes dans le jour qui déclinait à toute allure.

Eugenia était retournée aux bureaux de la Commission pour l'établissement des réfugiés.

L'élégante Américaine qui s'était montrée si aimable quelques mois plus tôt était toujours là, distribuant affaires et conseils à ceux dans le besoin.

— Comment se portent les filles ? demanda-t-elle.

— Vous vous souvenez de nous ?

Eugenia n'en revenait pas. Des milliers de réfugiés avaient rejoint Thessalonique depuis leur arrivée et la plupart d'entre eux étaient passés par son bureau.

— Bien sûr ! Vous, les jumelles, la petite. Chaque famille reste gravée dans ma mémoire, pour une raison ou une autre. Même sans les jumelles, je me souviendrais de vous. La plus jeune n'est pas votre fille, si ?

— Non, répondit Eugenia, et c'est d'ailleurs la raison de ma présence aujourd'hui. Nous devons essayer de retrouver sa mère et sa sœur.

— Je comprends, approuva l'Américaine avec un sourire. Nous tenons des registres mais, à mon avis, vous devriez commencer par les camps voisins.

— Elle est partie à Athènes !

— C'est ce que croit la petite, cependant il est tout à fait possible que son bateau soit arrivé à Thessalonique. Ça vaut la peine d'entamer les recherches près d'ici, d'abord.

Plus de cent mille réfugiés s'entassaient dans les camps à la périphérie de la ville. Les logements qu'on leur avait promis devaient encore être construits. Eugenia avait besoin de la fillette pour qu'elle identifie sa mère et, le lendemain, elles montèrent à bord d'un bus qui les déposa dans les faubourgs de la ville.

Elles découvrirent un spectacle étrange. Des bidons d'essence de vingt litres aplatis faisaient office de murs et des morceaux de caissettes, d'encadrement de portes ou de fenêtres. Ces constructions de fortune dénotaient une certaine permanence, ainsi que l'indiquait la présence de pots de fleurs et d'herbes aromatiques devant. En passant la tête à l'intérieur de certaines baraques, Eugenia aperçut des sols de terre battue bien balayés et l'agencement spartiate traditionnel de l'habitat d'Asie Mineure : épaisses couvertures tissées en guise de lits et icône au mur.

Des heures durant elles arpentèrent ces rangées de bicoques métalliques, répétant inlassablement les mêmes questions. Il arrivait de temps à autre que le nom semble éveiller un souvenir. Un vieil homme se grattait la tête donnant l'impression que, quelque part à l'intérieur de son crâne, se cachait cette information cruciale. Une femme croisait les bras et basculait sur les talons comme pour faire une révélation. Les espoirs de Katerina étaient aussitôt amplifiés puis déçus : ils n'avaient en réalité pas la moindre idée de l'endroit où se trouvait sa mère. Les autres secouaient immédiatement la tête, haussaient les épaules ou ignoraient simplement la question, trop abattus pour se soucier du malheur de quelqu'un d'autre.

Eugenia commençait toujours par demander s'ils connaissaient des gens venant de Smyrne. Au départ, elles croisèrent beaucoup de réfugiés originaires du pourtour de la mer Noire, et Eugenia rencontra même des familles ayant vécu à Trébizonde. Ils échangèrent des larmes et des sourires

amicaux, mais aussi quelques souvenirs de leur ancienne vie en Asie Mineure. Au final, cependant, personne ne reconnut le nom de famille de Katerina. Personne.

Après avoir arpenté les camps plusieurs jours, Eugenia n'avait plus aucun doute : ses filles et elle n'auraient pas été plus heureuses au sein de cette communauté de réfugiés. Elle mesura alors la chance infinie qu'elles avaient eu le jour où on les avait conduites rue Irini. L'endroit où elles vivaient à Mytilène était civilisé au regard de certaines scènes de misère dont elle avait été témoin, et Eugenia rentra consciente à présent du prix d'avoir une porte d'entrée bien à elle.

Les événements semblaient donner raison à Katerina : sa mère et sa sœur se trouvaient à Athènes. L'Américaine prévint Eugenia que les réfugiés, qui s'y comptaient aussi par centaines de milliers, n'avaient pour la plupart pas d'adresse, mais proposa de voir comment elle pouvait les aider. Entre-temps, Eugenia promit à Katerina qu'elles n'abandonneraient pas les recherches. La semaine suivante, elles se rendirent dans un autre camp un peu plus éloigné.

Les âmes prêtes à s'occuper de Maria et Sofia ne manquaient pas. Tantôt elles mangeaient avec Olga et Dimitris, tantôt elles étaient reçues par Kyria Moreno, chez qui elles dégustaient un autre genre de nourriture. Saul Moreno était en général de retour pour dix-sept heures, et ils se serraient autour de la table de la cuisine. La petite grand-mère, parfois en veste de fourrure, mastiquait en silence dans un coin. Le côté bohème de ce foyer était plaisant, et la nourriture encore plus.

Les jours qui suivirent le retour d'Eugenia et de Katerina après leurs recherches infructueuses, les Moreno continuèrent à leur ouvrir leur table, comme Eugenia était épuisée et qu'il n'y avait rien dans le garde-manger. Elles appréciaient l'atmosphère de ce foyer, la grand-mère en tenue traditionnelle et les bribes de son ladino lyrique.

Saul Moreno, toujours heureux d'avoir un public, racontait sans relâche des anecdotes relatives aux juifs exilés d'Espagne. Un soir en particulier, il se laissa gagner par la nostalgie d'une époque qu'il n'avait pas connue mais dont l'héritage se ressentait encore aujourd'hui. Il confia tout bas à Eugenia que le XX^e^ siècle n'avait pas été très tendre avec eux jusqu'à présent et que la vie était plus facile avant 1912, lorsque la ville dépendait encore de l'Empire ottoman. Les autorités musulmanes se montraient plus tolérantes avec les juifs que les Grecs orthodoxes, qui avaient fait du dimanche le jour officiel de repos et négligeaient l'importance du sabbat.

Les enfants commencèrent à gesticuler, toussant et remuant sur leurs chaises, tant les circonvolutions de son récit les barbaient.

— Je ne dis pas que la situation est mauvaise aujourd'hui, dit-il en se penchant vers Eugenia, seulement elle n'est pas comparable à celle que nous avons connue avant l'incendie. Et avec le départ des musulmans, ça ne s'est pas arrangé. Nous sommes devenus la minorité de Thessalonique, avec les problèmes que cela pose évidemment.

— Allons, chéri, cesse de ruminer, intervint Kyria Moreno en lui tapotant le bras. On n'est pas si mal aujourd'hui. N'ennuie pas la pauvre Eugenia avec ces histoires.

Elias étouffa un bâillement et son grand frère lui décocha un coup de coude dans les côtes.

— Il ne m'ennuie pas du tout, répondit Eugenia. C'est rassurant de savoir que nous ne sommes pas les premiers à arriver ici sans rien.

— Vous n'étiez pas les premiers, ça non ! Et peut-être connaîtrez-vous un âge d'or, à votre tour…

— J'en doute, rétorqua Eugenia. Mais si la situation reste la même ça ira. Avec peut-être en prime le retour de quelques maris…

Les travaux domestiques s'étaient accumulés en l'absence d'Eugenia. Après avoir lavé le sol, elle se fit un devoir de s'attaquer à une corvée particulièrement pénible : le lessivage des draps. Y voyant une occasion de se battre avec du linge mouillé, Maria et Sofia acceptèrent volontiers la charge d'essorer les grands rectangles de coton blanc. Katerina, elle, aida Eugenia à les étendre. Une fois la tâche accomplie, elles rentrèrent toutes à l'intérieur.

— Katerina, pourquoi n'écririons-nous pas une lettre à ta mère ? suggéra Eugenia. L'Américaine a proposé de nous aider à la lui faire parvenir.

Sur le balcon, les draps ondulaient dans l'air frais.

À des centaines de kilomètres de là, à Athènes, la mère de Katerina accrochait aussi son linge. Dans le cadre somptueux de l'opéra national, elle étalait une blouse humide sur la rambarde d'un balcon.

Les réfugiés étaient logés un peu partout dans la capitale : écoles, théâtres, églises, bref dans tous les endroits où ils pouvaient faire tenir leurs enfants et quelques affaires.

L'opéra avait été le dernier bâtiment à ouvrir ses portes aux exilés. La nuit, les gens dormaient côte à côte sur les planches dures mais propres de la scène, ou dans les fauteuils en velours de l'orchestre qui grinçaient. Les familles plus importantes se voyaient attribuer les loges du premier balcon comme logements temporaires. Elles qui jouissaient d'intimité et de moquette suscitaient la jalousie de tout l'opéra.

Ce lieu autrefois élégant ressemblait à présent à un dépotoir et empestait autant qu'un égoût à ciel ouvert. Il n'y avait pas d'eau courante et, de temps à autre, quelqu'un tentait d'allumer un feu pour cuisiner, ajoutant la puanteur du velours brûlé au catalogue déjà complet d'odeurs répugnantes.

Xénia et son bébé avaient eu droit à un espace au premier balcon, avec d'autres mères accompagnées d'enfants en bas âge. Elle était ainsi en compagnie de certaines de ses anciennes voisines de Smyrne ; elles avaient réussi à rester groupées depuis leur fuite. Ces femmes réconfortaient Xénia et l'assuraient qu'elle retrouverait sa fille aînée, s'engageant à lui fournir leur aide. Elle avait du mal à oublier que c'étaient les mêmes personnes qui l'avaient empêchée de quitter la barque lorsqu'elle s'était rendu compte que Katerina n'était pas à bord. Aujourd'hui encore, elle se demandait pourquoi elle les avait écoutées. L'amertume ne la quittait pas, et elle avait du mal à leur pardonner.

Au fil des mois, Xénia avait compris pourquoi elles redoutaient à ce point de voir chavirer l'embarcation. Elles ne craignaient pas pour leurs propres vies. Elles avaient réussi à sauver des reliques et quelques icônes de leur église de quartier, à Smyrne, et espéraient, même à cet instant critique, la construction d'une nouvelle église à partir des restes de l'ancienne. Ces vestiges irremplaçables de leur existence passée gisaient au fond de la barque et elles étaient prêtes à tout pour garantir leur préservation. C'était pour cette seule et unique raison qu'elles s'étaient interposées entre Katerina et elle.

Xénia tenta de chasser ces pensées de son esprit. Elle pleurait son défunt mari et sa fille disparue et, une fois par jour, quittait la misère bruyante de l'opéra pour une église voisine. Tout en embrassant la vitre qui se dressait entre elle et l'icône de la *Panagia*, elle se demandait combien d'empreintes de lèvres lui appartenaient. Chaque jour elle venait demander une seule et même chose : la lumière. Elle portait le deuil sans savoir si sa chère fille était morte.

Katerina avait-elle échappé à la vengeance de la cavalerie turque ? Un simple oui ou non aurait suffi à Xénia. Les histoires de viols systématiques et de décapitation s'étaient rapidement répandues au-delà de Smyrne. Elle voulait juste apprendre si sa fille était vivante ou morte, quelle que soit la douleur qui accompagnerait cette découverte.

On parla de nouveaux logements pour les occupants de l'opéra, à l'excitation générale. Xénia se surprit à rêver : une cheminée, des WC extérieurs, une table et des chaises, un berceau pour le bébé et un lit pour Katerina. Comme pour alimenter sa rêverie, une de ses voisines du premier balcon lui parla de personnes susceptibles de la mettre en relation avec sa fille.

— Ils seront peut-être capables de retrouver sa trace et de lui transmettre une lettre. Pourquoi ne pas lui écrire et voir ce qui arrivera ? Ça ne coûte rien d'essayer, si ?

Le lendemain, elle se rendit aux bureaux de la Commission pour l'établissement des réfugiés.

— Ma petite fille est trop jeune pour savoir lire, expliqua-t-elle à la femme qui la reçut, cependant quelqu'un, quelque part, pourrait connaître son nom et savoir…

— Oui, l'interrompit la femme avant de répéter les mots de Xénia, tel un perroquet, avec un accent français prononcé. Quelqu'un, quelque part, pourrait savoir…

Elle regarda la lettre avec indifférence et la posa sur une pile de documents. « Katerina Sarafoglou, ayant vécu à Smyrne », indiquait l'enveloppe. Xénia avait peu d'espoir que ce courrier lui parvienne, mais quelle autre option avait-elle ? C'était comme décocher une flèche dans le noir.

12

Plusieurs années durant, Katerina écrivit avec assiduité tous les deux ou trois mois sans recevoir de réponse à ses lettres. Elle ne se décourageait pas, y voyant le moyen idéal de travailler son écriture. Son désespoir à l'idée de ne jamais revoir sa mère diminuait à mesure que son adresse à former les lettres s'accroissait. Cette correspondance unilatérale consistait en un compte rendu de ses occupations quotidiennes. Le journal d'une petite fille heureuse.

Eugenia déposait chaque lettre au bureau de la Commission, qui la transmettait ensuite à la poste. L'Américaine était partie et le nombre d'employés avait été réduit. La crise liée aux transferts de populations était presque résolue. Si beaucoup vivaient encore dans des camps, la plupart occupaient à présent des logements dignes de ce nom dans de nouveaux villages au nord. Les soupes populaires restaient ouvertes mais la majorité des réfugiés gagnaient à présent leur vie, en triant le tabac ou le raisin, en tissant ou en cousant. Ceux qui avaient des compétences à offrir touchaient enfin un salaire.

Olga avait prêté à Eugenia l'argent nécessaire pour acheter un métier à tisser et la petite maison résonnait de la mélodie rythmée de sa navette, qui allait et venait.

— Je ne veux pas être remboursée, lui avait dit Olga. Le jour où j'aurai un nouveau toit au-dessus de la tête, tu pourras me confectionner quelque chose.

L'argent qu'Eugenia gagnait suffisait à peine à couvrir ses dépenses en nourriture et en vêtements, et elle appréciait donc à sa juste valeur la générosité de sa voisine. L'hôtel particulier prenait peu à peu forme, cependant elle n'aurait pas à s'acquitter de sa commande dans l'immédiat.

Katerina adorait voir les tapis grandir sous ses yeux. Les jumelles y accordaient moins d'intérêt. Le tissage leur rappelait leur maison d'autrefois, avant leur venue en Grèce. Le cliquetis de la navette et le spectacle des écheveaux de laine entassés aux pieds de leur mère les ramenaient dans un lieu qu'elles avaient pour l'essentiel oublié, et ces vagues réminiscences leur semblaient tantôt amères, tantôt délicieuses. Leur souvenir le plus vif était celui de leur fuite. Et leur mère était en train de tisser quand il avait fallu partir.

Eugenia tenait bon face aux demandes répétées de Katerina, qui rêvait de jouer avec le métier. Les tapis exigeaient une main assurée et toute irrégularité leur ferait perdre de la valeur. Assise à côté d'elle, la fillette se contentait donc, de bon cœur, d'avancer sa broderie, qu'elle exécutait sous l'œil expert de Kyria Moreno.

Les jours où elle ne se rendait pas à l'atelier familial, la femme du tailleur cousait à domicile, terminant à la main certains des vêtements fabriqués par l'entreprise de son mari. Pourvue de deux

fils et d'aucune fille, elle se réjouissait de pouvoir apprendre à Katerina certains de ses points préférés et de lui inspirer l'envie de broder des images colorées, ainsi qu'elle l'avait fait lorsqu'elle avait neuf ans. Au fil des mois, les petits doigts de Katerina et ses yeux aiguisés commencèrent à créer des motifs encore plus raffinés que ceux dont Kyria Moreno était elle-même capable.

Les familles de la rue Irini se rapprochèrent les unes des autres. Leurs maisons avaient certes des portes, mais elles n'étaient jamais fermées. En hiver, un épais rideau gardait la chaleur à l'intérieur, remplacé l'été par un autre plus fin afin de laisser entrer la légère brise montant de la mer. Ces rideaux signifiaient qu'ils pouvaient, grands comme petits, pénétrer les uns chez les autres sans invitation. Les enfants se déplaçaient en bande et les mères en avaient soit six chez elles, soit aucun. Leurs relations ressemblaient davantage à celles de frères et de sœurs que d'amis.

La rue vibrait d'activité. Seule Olga connaissait parfois l'oisiveté. Elle attendait d'occuper à nouveau son rang de dame dans son hôtel particulier, et rien n'aurait pu la rendre moins impatiente. Une fois par semaine, on venait la chercher pour l'emmener sur place et elle devait décider de la couleur des peintures ; elle avait consacré la dernière année à délivrer des instructions sur la décoration de son nouvel intérieur. Peintres, fabricants de rideaux, menuisiers, tapissiers, tous défilaient dans la demeure du front de mer. Au moment de valider la commande, ils étaient surpris par la dernière précision d'Olga, délivrée avec un sourire charmant :

— Surtout, il n'y a aucune urgence.

Habituellement, les membres de la haute société de Thessalonique voulaient tout pour la veille. Pas Kyria Komninos. Dans une ville où les riches s'enrichissaient et les pauvres s'appauvrissaient, ceux qui avaient de l'argent se montraient de plus en plus exigeants. Intrigués par cette femme qui les enjoignait à prendre leur temps, tous les commerçants la quittaient en se grattant la tête. Elle était au centre de leurs conversations.

Les entrepôts de Komninos débordaient d'activité. Son entreprise s'était considérablement développée et Konstantinos avait maintenant hâte de s'établir dans sa nouvelle maison. Près de dix ans s'étaient écoulés depuis l'incendie et même si sa vie avec Olga et Dimitris avait trouvé un rythme qui lui convenait à la perfection – et lui permettait de se concentrer entièrement sur son métier –, il voulait à présent jouir du statut que lui procureraient ce bâtiment spectaculaire et l'existence qu'il y mènerait avec sa famille.

Dimitris avait rendu de nombreuses visites à la demeure en construction. Elle lui paraissait effroyablement grande. Les pièces étaient plus vastes que sa salle de classe et les hauts plafonds lui rappelaient l'église. Il la jugeait froide, éblouissante et envahie par une étrange odeur inconnue.

Il résuma ainsi sa sensation à Pavlina :

— Ça sentait le blanc.

Elle tenta de susciter son enthousiasme, en vain.

— Imagine un peu, une grande chambre pour toi tout seul ! Et je te mitonnerai de bons petits plats dans ma nouvelle cuisine !

Dimitris se mit à redouter l'emménagement dans cette demeure grandiose qui le mettait mal à l'aise, conscient qu'il s'accompagnerait de bien d'autres changements. Elias, Isaac, Katerina et les jumelles constituaient son quotidien depuis si longtemps. Il savait qu'il ne pourrait plus jouer à pierre-feuille-ciseaux, *pares y nones*, ou à son jeu préféré, *los palicos*.

Son père l'avait informé qu'il serait désormais inscrit dans une école internationale, où il apprendrait le français et ferait d'autres connaissances. Aucune de ces perspectives ne le réjouissait. Il aimait ses amis et n'avait aucune envie d'étudier une langue étrangère.

Olga ne prenait aucun plaisir à l'idée de retrouver sa vie isolée en bord de mer : elle redoutait la solitude et regretterait les merveilleuses personnes qui lui avaient appris que les revers de la vie, la perte ou la séparation, pouvaient rendre plus fort, et pas l'inverse. Pavlina partageait le sentiment de sa maîtresse et déplorerait tout particulièrement le flux constant de commérages anodins alimenté par toutes les femmes de la rue.

Le jour du départ finit par arriver. Même si l'hôtel particulier se situait à moins de vingt minutes à pied, on aurait cru qu'Olga, Pavlina et Dimitris partaient pour un pays lointain tant ils étaient bouleversés. Une charrette à bras vint chercher les affaires qui s'étaient accumulées au fil des ans, tandis qu'une automobile noire, rutilante, les attendait au pied de la rue – trop étroite pour que la voiture puisse venir jusqu'à la porte. Tout le monde sentait néanmoins la présence pesante de ce véhicule qui allait ramener Olga vers son ancienne vie, et emmener Dimitris vers une nouvelle. Il serra avec solennité les mains de ses amis, mais étreignit fermement son frère de lait, Elias. Sans honte, les femmes versèrent des larmes au moment des adieux.

Pour la dernière fois peut-être, le garçon permit à sa mère de lui prendre la main alors qu'ils s'éloignaient de la maison où ils avaient été heureux.

Bien qu'ignorant si Katerina était encore en vie, Xénia avait continué à lui écrire. Il y avait plus de quatre ans qu'elles avaient fui Smyrne et leurs correspondances respectives attendaient, en souffrance, dans un bureau de tri de la banlieue d'Athènes. Des dizaines, pour ne pas dire des centaines ou des milliers d'autres lettres dans le même cas y étaient empilées, preuve du nombre vertigineux d'êtres séparés des leurs ou privés d'adresse permanente.

Leur gestion avait été confiée à un receveur des postes d'une méticulosité qui confinait à l'obsession ; il faisait tout ce qui était en son pouvoir pour aider ces courriers à trouver leur destinataire. Ce célibataire de cinquante-cinq ans qui vivait avec sa mère, veuve, avait consacré sa vie à l'apprentissage des langues étrangères. Il savait lire le français, l'italien, le bulgare et l'anglais, et il avait appris différents alphabets pour être en mesure de déchiffrer celles qu'il ne connaissait pas, le tout à la faible lueur de la bougie dans la pièce lugubre où il avait vu le jour de nombreuses années auparavant. Son épaisse tignasse grise cachait un cerveau pourvu d'un tel don pour les langues que des professeurs d'université et des hommes politiques le consultaient parfois sur des points de traduction. Il n'avait pas d'autre ambition, toutefois, que de mener à bien la tâche à laquelle il avait

été assigné par ses supérieurs : s'assurer que les lettres atterriraient dans les bonnes mains. Avec le volume considérable de nouveaux arrivants en Grèce et le mouvement général de populations, il était face à un défi de taille.

Quand la place venait à manquer, il n'avait d'autre choix que prendre des mesures drastiques. Pour lui, cela signifiait ouvrir une enveloppe et pénétrer l'intimité de l'auteur de la lettre. Pour un homme aux manières si minutieuses, il s'agissait vraiment d'un dernier recours. S'il n'obtenait pas de réponse, cependant, il était contraint d'aller encore plus loin et de se débarrasser de la correspondance, ce qui s'apparentait à une telle défaite qu'il n'en trouvait pas le sommeil le soir venu.

Dans le gigantesque entrepôt où des cartons, tous soigneusement libellés, s'entassaient du sol au plafond, le receveur travaillait toujours jusqu'à une heure avancée de la nuit, finissant souvent par passer en revue les lettres les plus anciennes. Un jour où son esprit était d'une vivacité extrême, il réussit à établir plusieurs connexions, se rappelant de vieux courriers dont il ne s'était pas encore défait.

Certains étaient classés en fonction du cachet de la poste, d'autres de leur destination, d'autres enfin du nom de la ville d'origine du destinateur en Asie Mineure. Il lui arrivait d'être traversé par un éclair d'inspiration et de se souvenir avec précision de l'endroit où il avait vu une lettre qui pouvait avoir un rapport avec une autre.

Katerina avait écrit sur ses enveloppes : « Xénia Sarafoglou, Athènes ». Le receveur des postes avait aussi croisé des lettres adressées à « Katerina Sarafoglou, ayant vécu à Smyrne ». Ces deux correspondances étaient-elles liées ? Il y avait toutes les chances que non, ce patronyme étant courant, toutefois il ouvrit soigneusement des lettres provenant des deux tas et nota leurs adresses d'expédition.

Il constata que les missives destinées à Katerina avaient été envoyées depuis la zone d'Athènes qui accueillait le plus de réfugiés en provenance de Smyrne – d'ailleurs surnommée la « Nouvelle Smyrne ». Il déchira ensuite avec précaution l'une des enveloppes qui portaient le cachet de la poste de Thessalonique. À l'intérieur, il découvrit les grosses lettres d'une écriture enfantine. Au sommet était indiquée une adresse : « 5, rue Irini », et au pied, une signature : « Katerina ».

Son cœur fit un petit bond. Il n'avait aucune certitude d'avoir trouvé une piste, cependant, tel un détective qui sent qu'il peut se fier à son instinct, il eut soudain les paumes moites. Ça valait la peine d'essayer. Il fit suivre les lettres destinées à Katerina à un collègue de Thessalonique avec l'instruction suivante : « Essayez à cette adresse. »

Quelques semaines plus tard, Eugenia entendit frapper à la porte.

— Je sais que ce n'est pas votre nom de famille, expliqua le facteur, mais…

Il tendit la liasse de lettres vers elle sans la lâcher.

— Sarafoglou, ça vous dit quelque chose ? ajouta-t-il.

Elle regarda le nom et hocha la tête.

— Quelqu'un va avoir de la lecture alors ! s'écria-t-il avec joie avant de s'éloigner.

Il y avait au moins trente ou quarante lettres liées ensemble par une ficelle. Eugenia fixa l'élégante écriture. Elle soupira. C'était ce que Katerina attendait depuis des années. Eugenia l'avait encouragée à entretenir le souvenir de sa vraie famille, et pourtant, à présent qu'elle détenait la clé de leur réunion, elle mesurait l'intensité de son attachement pour la fillette. Il lui arrivait d'oublier pendant plusieurs semaines d'affilée que Katerina n'était pas sa chair et son sang. Elle plaça les lettres sur une étagère, en haut, juste à côté de l'icône où une petite lampe brûlait en permanence ; elles y restèrent un moment, hors d'atteinte.

Un après-midi, quelques jours plus tard, Eugenia se rendit à l'église voisine d'Agios Nikolaos Orfanos, tourmentée par la culpabilité de ne pas avoir encore remis les lettres à Katerina. Elle justifiait son attitude à ses propres yeux, en se disant qu'elle ne voulait pas la bouleverser. Elle pria le saint de la guider.

De retour à la maison, tandis qu'elle s'attelait à la préparation du dîner, elle ne parvint pas à chasser les lettres de son esprit. Elle levait les yeux pour s'assurer qu'elles étaient toujours à leur place quand son attention fut attirée par autre chose. Pour la première fois depuis qu'elle l'avait allumée, quatre ans plus tôt, la lampe à huile près de l'icône s'était éteinte. Un signe. Dieu devait être en colère contre elle parce qu'elle cachait la correspondance.

Les filles rentrèrent une heure plus tard. Elles étaient toujours affamées par le long chemin depuis l'école. Dès qu'elles eurent dîné, Eugenia demanda aux jumelles de monter et, s'efforçant de faire taire ses angoisses, annonça à Katerina qu'elle avait quelque chose pour elle.

— Des lettres sont arrivées pour toi. Je ne les ai pas ouvertes, puisqu'elles te sont destinées, mais je crois qu'elles pourraient venir de ta mère.

— Ma mère ! s'écria Katerina. Où sont-elles ? Où sont-elles ?

Eugenia avait déjà coupé la ficelle et trié les lettres par ordre d'ancienneté, se fiant au cachet de la poste.

— Les voici, dit-elle en les posant sur la table en deux piles.

Les yeux rivés sur elles, Katerina fut soudain saisie d'effroi. Elles provenaient d'une femme qui était devenue une inconnue et dont, elle le réalisait à présent, elle avait oublié le visage. Si elles se croisaient dans la rue, elle ne la reconnaîtrait peut-être pas…

Eugenia commença à lui lire les lettres, omettant une ligne ou deux lorsqu'elle le jugeait nécessaire. Si Katerina avait fait des progrès en lecture, elle n'était pas en mesure de déchiffrer ce gribouillis adulte qui couvrait des centaines de pages.

La première douzaine de missives de sa mère, empreintes de légèreté et de joie, regorgeaient de remarques futiles sur le trajet de Smyrne à Athènes. Elles avaient été composées sans l'espoir d'atteindre leur destinataire, pourtant leur ton laissait entendre le contraire : on aurait cru que Xénia, partie en voyage, s'apprêtait à retrouver sa fille. Chaque page contenait des références aux choses qu'elles feraient dès qu'elles seraient ensemble, des descriptions des robes qu'elle comptait

confectionner pour Katerina, des bonnets et bavoirs qu'elle taillerait pour le bébé ainsi que des nouveaux thèmes qui inspireraient ses broderies.

Elle racontait ce qui leur était arrivé, à Artémis et elle, à leur arrivée à Athènes. Leur expérience différait de celle de Katerina avec Eugenia, à une exception près : l'aide qu'elles avaient reçue des associations humanitaires.

« Sans elles, écrivait Xénia, la vie aurait été impossible. Tu n'imagineras jamais où ils nous ont emmenées ! Ça ne ressemble en rien à une maison ordinaire ! Ça s'appelle l'opéra et c'est l'un des bâtiments les plus somptueux de toute la ville. On y joue des pièces de théâtre où les répliques sont chantées. Les chanteurs portent de belles robes et les spectacteurs ont, eux aussi, de très beaux vêtements (sauf qu'il n'y aura aucun spectacle tant que nous serons là). Tout est rouge et or : la moquette est rouge, les fauteuils sont rouges, et il y a d'immenses rideaux en velours rouge avec des broderies d'or et les plus grands glands de la terre. Imagine la maison d'un géant qui serait aussi roi ! Tout est imposant et nous resterons ici tant qu'ils ne nous auront pas trouvé de logement permanent. »

Si l'on se fiait à ses lettres, Xénia menait une existence animée, conviviale et confortable. Fascinée, Katerina prêta une oreille attentive aux descriptions que sa mère donnait de ce palais peuplé d'êtres communs, reçus par un souverain affable mais démesuré. L'image des marmites colossales dans lesquelles leurs repas étaient servis complétait à merveille ce tableau d'une existence sous le patronage amical d'un géant invisible. Pas une seule fois, Xénia ne mentionnait la réalité sordide.

« Bien sûr, nous ne restons pas enfermés dans l'opéra toute la journée. Parfois, nous sortons explorer la ville. »

Xénia s'abstenait aussi de donner un compte rendu fidèle des rues de la capitale surpeuplée. Elle veillait à omettre la mendicité et la prostitution, qui n'étaient pourtant pas étrangères à Katerina. Thessalonique connaissait les mêmes problèmes qu'Athènes. Elle évoquait seulement les grandes places et les monuments que tous les enfants de Smyrne avaient vus dans leurs livres d'images.

« Sur un grand rocher qui domine la ville se trouve l'un des bâtiments les plus anciens et les plus importants du monde entier, le Parthénon. C'était un

temple autrefois. Il illustrait la couverture d'un des albums que tu avais, petite. Au coucher du soleil, il est baigné d'une lumière ambre, on dirait qu'il s'embrase. »

Assise à la petite table autour de laquelle s'articulait toute la maison, Katerina savourait chaque mot de sa mère. Tantôt, elle avait l'impression que c'était elle qui lui faisait la lecture, tantôt, qu'elle écoutait une musique lointaine et qu'elle devait tendre l'oreille pour entendre chaque note.

La correspondance était émaillée de noms de personnes de Smyrne, et Katerina gardait un souvenir vague de certaines d'entre elles. Prises dans le récit de la vie quotidienne de Xénia, elles redevenaient familières.

Après cette première douzaine de lettres où la bonne humeur était de mise et qui avaient été rédigées dans les mois suivants le départ de Smyrne, il y avait une interruption. La correspondance reprenait ensuite et décrivait le nouveau « village » où elles s'étaient installées. Xénia avouait qu'ils avaient tous été soulagés de quitter la maison du géant.

« Il a laissé entrer beaucoup trop de monde, écrivait-elle, et on nous a construit un nouvel endroit, beaucoup plus spacieux. C'est comme un village traditionnel, avec des rues et des maisonnettes. Nous devons partager la nôtre avec une mère et sa fille, mais les petites s'entendent plutôt bien entre elles. »

Le sous-entendu n'échappa pas à Eugenia – si les fillettes jouaient ensemble, les mères se méfiaient l'une de l'autre. Ce genre de cohabitation forcée était rarement plaisante.

L'un des seuls hommes de cette communauté regorgeant de veuves avait demandé à Xénia de l'épouser. Angelos Pantazoglou occupait la maison voisine avec ses trois enfants (sa femme était morte en donnant naissance au dernier).

Les réfugiés comptant deux fois plus de femmes que d'hommes, Xénia savait qu'il s'agissait d'une occasion unique de donner à ses filles un père, voilà pourquoi, pour la seconde fois de sa vie, elle partagea la coupe de vin et sentit la couronne nuptiale, la *stephana*, lui effleurer la tête. Dans la lettre adressée à Katerina, elle décrivait aussi le prêtre obèse à la respiration si bruyante qu'il eut du mal à effectuer les trois tours obligatoires de l'autel.

Des lettres rédigées moins d'un an plus tard annonçaient la naissance d'un fils, « *un frère pour ta sœur et toi,* s'enthousiasmait Xénia*, sans oublier, évidemment, tes autres frères et sœurs*. »

Eugenia lut l'ensemble des lettres presque d'une traite. Le récit dont elles étaient porteuses semblait exiger cette continuité. Katerina ne l'interrompit pas une seule fois, sauf pour répéter les noms de ses demi-frères et demi-sœurs, après qu'Eugenia les lui eut lus : Pétros, Froso, Margarita et, à présent, un demi-frère, bébé Manos.

Les messages se concluaient toujours sur les mots :

« Si cette lettre te parvient, Katerina, j'espère qu'elle te permettra de nous rejoindre. Je parle souvent de toi à Artémis, et elle m'interroge tous les jours. Je crois qu'elle a du mal à comprendre pourquoi sa grande sœur n'est pas avec nous. »

Lorsque Eugenia atteignit la dernière ligne de la dernière missive, il était près de minuit. En temps normal, à cette heure, Katerina dormait déjà, mais ce soir-là elle avait les yeux grands ouverts, tant son excitation était vive.

— On l'a retrouvée ! dit-elle. Je vais revoir ma mère !

Eugenia se força à sourire. Intérieurement, elle pleurait.

En quelques jours, un facteur avait repéré Xénia à Athènes et lui avait remis les lettres que Katerina lui écrivait depuis des années. Nul besoin de les trier par date d'expédition, l'évolution de l'écriture, des débuts balbutiants à une aisance plus mature, suffisait à guider le lecteur.

Elles contenaient toutes sortes de digressions joyeuses sur la vie qu'elle menait à Thessalonique, et lorsque Katerina décrivit la femme qui avait veillé sur elle tout ce temps, Xénia ne put s'empêcher de ressentir la morsure subite et violente de la jalousie. La sensation revenait chaque fois qu'elle voyait le nom d'Eugenia sur la page ; c'était plus fort qu'elle.

Au fil de la correspondance, elle fit connaissance avec les Karayanidis, les Komninos, les Moreno et bien d'autres familles qui peuplaient la vieille rue pittoresque. La passion que sa fille vouait à la ville animée et colorée sautait aux yeux.

Dans la dernière enveloppe, Katerina avait même glissé un mouchoir sur lequel elle avait brodé avec application le nom de sa mère. Xénia sourit, heureuse de voir que sa fille perpétuait la tradition familiale. Elle n'appliquait elle-même désormais son talent qu'à coudre des boutons sur des chemises de médiocre qualité, lesquelles partaient ensuite chez un grossiste, qui les vendait sur un marché.

— On peut lui écrire, on peut lui écrire ? répéta inlassablement Katerina au cours des jours suivants, grisée à l'idée d'envoyer enfin un courrier dont elle pouvait être sûre qu'il arriverait.

Sa lettre n'était qu'une longue suite de questions. Elle voulait en apprendre davantage sur ses frères et sœurs, savoir comment trouver la maison et quand elle pouvait arriver. Eugenia joignit un message dans lequel elle se présentait officiellement et interrogeait Xénia sur les arrangements à prendre. Avec l'adresse précise, la lettre atteignit rapidement sa destination et, quelques semaines plus tard, le facteur frappait à nouveau rue Irini.

Xénia avait libellé sa réponse à l'intention d'Eugenia, mais l'enveloppe contenait deux lettres : une pour elle et une pour Katerina.

Avant que celle-ci ne rentre de l'école, Eugenia prit connaissance de la sienne. Xénia y détaillait les aspects pratiques de sa situation personnelle. Elle veillait à présent sur cinq enfants. Son mari favorisait les quatre siens, et la petite Artémis était à la fois malmenée par son beau-père et les autres enfants. Lorsque Xénia tentait d'évoquer cette injustice, son mari la frappait. Les coups commençaient à laisser des traces, mais elle pouvait les cacher sous ses vêtements. Si les murs qui séparaient les différents logements étaient aussi peu épais que du papier à cigarettes, les autres familles n'intervenaient pas dans ce genre d'affaires. Passé la porte d'entrée, chacun était responsable de ce qui arrivait sous son toit.

> *« Je tiens à ce que vous connaissiez la réalité de ma situation, Kyria Karayanidis. Rien ne me rendrait plus heureuse que de revoir Katerina, cependant je crois qu'elle aura un meilleur avenir en restant à Thessalonique avec vous plutôt qu'en venant à Athènes. Je sais que les temps sont durs, accepteriez-vous néanmoins de veiller sur elle un peu plus longtemps ? »*

De retour à la maison, Katerina trouva sa lettre sur la table et s'en empara avec impatience.

— Tu peux me la lire ? s'écria-t-elle. Je n'arrive pas à déchiffrer la drôle d'écriture de ma mère.

— Bien sûr, trésor, répondit Eugenia. Asseyons-nous.

Elle prit une profonde inspiration et se lança :

— « Ma fille chérie, j'ai été si heureuse de recevoir toutes tes lettres. Tu sembles mener une existence si paisible et heureuse, et Thessalonique doit être une ville merveilleuse. La vie à Athènes est moins facile. Nous sommes entassés les uns sur les autres et nous devons nous battre pour avoir tous à manger. »

Eugenia s'interrompit. Elle se doutait de ce qui allait suivre.

— « Bien que je brûle d'envie de te revoir, je voudrais que tu y réfléchisses à deux fois avant de te décider à venir vivre avec nous. Pense à ce que ta vie d'aujourd'hui t'apporte. Si tu es entourée de bonnes choses et de bonnes personnes, peut-être devrais-tu rester dans ce cadre. Le connu est parfois bien meilleur que l'inconnu. »

Eugenia releva la tête et vit que les yeux de Katerina étaient mouillés de larmes. Elle remarqua aussi que la fillette caressait, sans s'en rendre compte, la cicatrice sur son bras – c'était devenu un réflexe, chaque fois qu'elle était inquiète ou contrariée.

Eugenia percevait l'angoisse de Xénia. Elle éprouvait une pitié égale pour la mère et la fille. Katerina était trop jeune pour faire un tel choix, et pourtant il se posait à elle, noir sur blanc.

Avant même qu'Eugenia ait terminé, Katerina avait de son côté réalisé quelque chose. Elle ne savait plus laquelle de ces deux femmes était vraiment sa mère : celle qui lui lisait la lettre, ou celle qui l'avait écrite. Elle garda cette réflexion pour elle, mais son désir de partir pour Athènes, qu'elle ressentait si profondément et depuis si longtemps, avait commencé à faiblir.

13

Pendant un temps, la tristesse accompagna Katerina en permanence. Elle l'attendait chaque matin au moment d'ouvrir les yeux et ne la quittait pas de la journée, à l'école comme avec ses amis. Parfois, elle s'immisçait même dans ses rêves et elle se réveillait le visage trempé de larmes. Elle avait cependant depuis son plus jeune âge appris à être courageuse, et elle était déterminée à se défaire de cette compagne non désirée. Eugenia, qui la surveillait de près, la vit réapprendre à sourire après bien des semaines.

C'est à peu près à la même époque qu'elle perdit l'un de ses meilleurs amis. La rue Irini n'était plus la même sans Dimitris. Pour des raisons différentes, sa mère et lui n'avaient pas tenu leur promesse de rendre visite à leurs anciens voisins.

Dimitris se languissait aussi de ses amis. Sa nouvelle école se trouvait dans un autre quartier, au-delà de la Tour blanche, près des énormes demeures de la rue Olga-Vasilisi. Beaucoup possédaient des tourelles, des dômes et des escaliers doubles permettant aux visiteurs d'aborder le perron par un flanc ou l'autre. Ils avaient été commandés par des commerçants prospères désireux de rendre leur réussite, sinon leur bon goût, visible, et faisaient même paraître l'hôtel particulier des Komninos modeste.

Le dimanche, Katerina, Elias, Isaac et les jumelles venaient se promener en bord de mer, et Dimitris les apercevait depuis les immenses portes-fenêtres du premier étage.

— Je peux descendre un moment ? demandait-il à sa mère.

— Tant que tu es là pour dîner, répondait-elle. Ton père rentre à vingt heures.

Son mari passait souvent ses journées dans l'un ou l'autre de ses entrepôts ou à son bureau. Elle savait que Konstantinos désapprouverait ces sorties, mais Olga se réjouissait que Dimitris puisse interrompre ses longues heures d'étude. En plus de la douzaine d'autres matières au programme, il apprenait le français, l'allemand et l'anglais ; son père lui promettait une maîtrise parfaite de ces langues s'il travaillait assez dur.

— Si nous voulons développer notre entreprise, Dimitris, tu devras les connaître. Nous devons regarder du côté de l'Europe et de l'Amérique, maintenant. Nous achetons à l'est pour vendre à l'ouest. Voilà où nous ferons fortune.

Olga s'interrogeait parfois sur le sens de ces paroles. Dans quelles proportions Konstantinos espérait-il encore accroître sa fortune ?

Au début de leur installation dans la maison rénovée, Olga, qui voyait combien Dimitris regrettait la compagnie de ses anciens amis, le pressait de retourner les voir. Même si ses phobies

croissantes la tenaient, elle, à l'écart de la rue Irini, elle ne voulait pas que son fils perde contact avec ses anciens camarades de jeu.

Un jour, il les aperçut sur la promenade et courut les rejoindre. Olga les observa depuis le balcon. Quand elle étudiait la foule qui se déplaçait dans les deux sens le long de l'esplanade, elle était submergée par un sentiment de solitude. Une part d'elle-même aurait voulu faire partie de cette masse humaine. Le spectacle de son fils et de ses amis entourés d'un millier de promeneurs, flânant sous le soleil du week-end et s'enivrant du mélange euphorisant de chaleur, de brise et de lumière, lui était familier. L'impression qu'elle avait d'être enfermée, pas seulement entre les murs de sa maison mais dans sa propre peau, créait une barrière invisible entre eux.

Elle était devenue incapable de sortir de chez elle. L'été, elle trouvait la chaleur oppressante et, l'hiver, l'humidité rendait ses articulations douloureuses. Ce n'étaient pas ses seules excuses toutefois. Les quatre murs de son magnifique hôtel particulier formaient une cage à l'intérieur de laquelle elle se sentait en sécurité. On lui apportait à manger, on lui confectionnait des vêtements, sa coiffeuse se déplaçait à domicile et, à présent, son fils allait et venait sans avoir besoin d'aide ou de conseils. Depuis qu'elle avait quitté la rue Irini, le monde extérieur était devenu une source de peur irrationnelle, et ses réticences à sortir de chez elle s'étaient transformées en terreur brute.

Konstantinos Komninos n'était pas atteint par la phobie muette de son épouse. Il ramenait souvent des clients importants pour dîner, et à ces occasions Olga se montrait toujours parfaite, tant dans sa mise que dans son humeur. En hiver, elle portait une robe taillée dans les tissus les plus riches et les plus lourds, dont Komninos avait fait sa spécialité, et l'été elle favorisait des étoffes plus légères. Parfois, si elle recevait un convive d'exception, on confiait à un tailleur la tâche de lui confectionner une tenue spéciale pour l'occasion. Ainsi, Olga accueillit un couturier français vêtue de bleu, de blanc et de rouge. Dimitris fit même une apparition, ce soir-là, pour réciter un poème dans la langue de Molière.

Olga rentra lorsque les enfants quittèrent son champ de vision. Elle les imagina en train de manger avec les doigts des *trigona*, ces délicieux gâteaux, et de siroter de la citronnade achetée à un vendeur de rue, comme elle le faisait, petite. Elle ferma les volets pour se reposer dans la pénombre de sa chambre. Dimitris rentrerait à temps, le visage rougi par le soleil et les éclats de rire.

Isaac veillait toujours à ce que les filles ne soient pas en retard chez elles. Il se sentait responsable de tout ce petit monde, et Eugenia était rassurée de savoir que ce grand garçon débrouillard veillait sur ses filles. Sofia et Maria, qui avaient quatorze ans à présent, avaient presque atteint l'âge où elles ne devaient pas se promener seules, sans chaperon. Elles arrêteraient bientôt les cours et toutes deux avaient déjà exprimé leur désir de ne pas suivre les traces professionnelles de leur mère. Elles voulaient travailler au grand air. À la consternation d'Eugenia, elles lui avaient annoncé qu'elles souhaitaient trier les feuilles de tabac. Un agriculteur s'était présenté dans leur école pour enrôler des élèves, et Maria comme Sofia s'étaient inscrites sur la liste des recrues.

— Mais pourquoi ne pas apprendre un vrai métier ? argua leur mère. Si vous commenciez votre

apprentissage aujourd'hui, vous deviendriez des expertes avant vos vingt ans. Ce n'est pas ce que vous désirez ?

— On n'a aucune envie de rester assises dans une maison lugubre le reste de nos vies, répondit Sofia.

— Et on rencontrera plein d'autres gens, ajouta Maria.

— Et on touchera une paye proportionnelle à notre efficacité.

— C'est pareil avec le tissage, insista Eugenia. Je suis payée chaque fois que je finis un tapis.

— Mais il te faut parfois des mois pour en faire un !

— Ça ne signifie pas pour autant que je ne gagne pas plus en un mois que des filles qui sont payées chaque semaine pour le tri du tabac !

À l'évidence, quelqu'un avait déjà bien œuvré à convaincre les jumelles que leur avenir se trouvait dans une des gigantesques exploitations de tabac qui prospéraient dans le nord de la Grèce.

Encore trop jeune pour être la cible des fermiers autorisés à venir démarcher dans leur école, Katerina n'aurait de toute façon pas été sensible à leur propagande. Chaque fois qu'une dispute de ce genre couvait, elle se faufilait chez ses voisins.

Roza Moreno se réjouissait toujours des visites de Katerina. Même si elle était occupée quelle que soit l'heure, elle se faisait un plaisir de discuter avec elle tout en s'affairant. Il y avait en général toujours à proximité un portant, croulant sous les vestes qu'elle avait terminées dans la journée, avec leurs belles boutonnières et leurs boutons rutilants (jusqu'à une douzaine pour celles à pans croisés, sans oublier les petits sur les manches). Pour parfaire son ouvrage, elle cousait une étiquette sur la doublure en satin : « Moreno et fils, maîtres tailleurs de Thessalonique ».

— Chaque fois que je finis un vêtement et que je lis ces mots, dit-elle à Katerina, je me sens fière.

Le premier des maîtres tailleurs Moreno avait été l'arrière-grand-père de Saul, et depuis ce talent s'était transmis sur trois générations. Leurs deux fils formeraient la quatrième.

Roza Moreno consacrait l'essentiel de ses journées à travailler les tissus : laines et tweeds en hiver, lin en été. À plus de mille occasions Katerina l'avait regardée coudre une boutonnière avec adresse et rythme, fascinée par sa précision de machine. Ce n'était pas la seule raison de sa visite, toutefois.

En plus d'apporter la touche finale aux costumes, Roza excellait dans l'art du crochet et de la broderie, se chargeant ainsi des trousseaux. Elle avait acquis une excellente réputation parmi les riches Européens, et transmettre son savoir à une petite fille qui avait les doigts les plus agiles qu'elle ait jamais vus était une vraie joie. Elle apprit tout à Katerina, de la nécessité fondamentale d'avoir des mains lisses pour qu'elles n'accrochent pas à l'importance de respecter la trame du tissu quand elle brodait au fil de soie. Les détails de cet art étaient cruciaux et, une fois qu'elle les aurait appris, elle ne les oublierait pas.

Bien vite, lorsque Katerina copiait certains de ses points, Roza ne parvenait plus à distinguer

ceux de son élève des siens. Kyria Moreno était une virtuose, mais Katerina, un prodige.

Le soir où la querelle au sujet des usines à tabac battait son plein, Kyria Moreno fut à son habitude enchantée de la voir. Elle allait pouvoir mettre de côté la veste d'homme sur laquelle elle travaillait et se consacrer à sa vraie passion.

— Bonsoir, Katerina ! Comment vas-tu aujourd'hui ?

— Très bien, merci, Kyria Moreno. Et vous-même ?

Elle inclina la tête en direction du coin de la pièce, où la belle-mère de la couturière s'installait toujours. L'aînée des Kyria Moreno était très silencieuse ces jours-ci et ne semblait pas remarquer ce qui se passait autour d'elle. Elle ressemblait à une statue de cire dans ses plus beaux atours traditionnels séfarades, véritable œuvre d'art.

— Nous allons très bien, n'est-ce pas, Kyria Moreno ?

Roza Moreno avait coutume de parler pour elles deux, si bien qu'un étrange monologue se déroulait souvent devant la vieille dame en apparence inconsciente.

— Je vais chercher la boîte ?

Katerina tira une chaise vers une étagère et grimpa dessus pour attraper un coffre en bois. Il paraissait aussi grand qu'elle, pourtant elle réussit à le faire glisser vers elle et à le passer à Kyria Moreno, qui l'installa au centre de la table.

Katerina laissa courir ses doigts sur le couvercle, se délectant de la patine lisse, avant de suivre de l'index le décor en forme de grenade qui y avait été délicatement incrusté. De forme ovale, la boîte était doublée de soie rose pâle, y compris le couvercle. L'intérieur était divisé en compartiments bien nets, contenant du coton blanc pour la dentelle, des longueurs de gaze fine pour les bordures, des fils de soie de couleurs pastel, et de minuscules bobines, sans oublier, piquées dans le rembourrage du couvercle, des aiguilles rangées par taille.

D'une plus petite boîte, Roza Moreno sortit de la lingerie, conservée dans du papier de soie. Elle était destinée à la fille d'un riche client, pour le jour de son mariage. Rien ne serait trop beau, ni pour la robe, confectionnée dans l'atelier, ni pour les dessous.

Elles s'assirent côte à côte afin que Katerina puisse imiter les gestes de Roza.

— Peux-tu me les passer ?

Katerina sortit les dessous en soie qui pesaient moins lourd qu'une plume et eut l'impression qu'un filet d'eau froide lui coulait entre les doigts.

— Et voilà ! gloussa-t-elle alors qu'ils glissaient sur la nappe en lin. Ils sont si légers qu'ils m'échappent !

— Il n'y a pas de tissu plus délicat, tu sais. S'il était plus fin, aucune aiguille au monde ne serait assez petite.

Katerina avait un morceau de *crêpe de Chine** pour s'entraîner. Elle avait déjà brodé la bordure et s'apprêtait à tracer un prénom. Elle avait l'intention de se servir du même type de lettres anglaises que sa maîtresse. Il fallait beaucoup de talent et de concentration pour placer correctement la pointe

de l'aiguille et ne faire aucun accroc dans l'étoffe, mais la petite fille semblait avoir un don en plus de sa détermination.

— Pouvez-vous me montrer comment broder le chiffre huit ?

Ce chiffre, élégant, ne laisserait aucune trace sur le tissu. Kyria Moreno commença par séparer les fils en deux, avant de subdiviser encore l'un d'eux, ce qui lui permettrait de broder avec un brin plus fin qu'un cheveu. Elle le confia ensuite à Katerina qui, grâce à sa vue perçante, le glissa dans le chas de l'aiguille. Elle ne fit aucun nœud, puisque l'extrémité des fils serait dissimulée dans la trame même de l'étoffe.

Elles se mirent toutes deux à l'œuvre. La difficulté consistait à former les lettres du nom au moyen de points tout en donnant l'impression qu'il avait été écrit d'une traite, telle une signature, une marque personnelle rendant le vêtement unique pour son propriétaire.

Elles travaillèrent un peu plus d'une heure ; le bruit étouffé de la dispute qui se poursuivait à côté leur parvenait à travers le mur. Roza fredonnait tout bas en brodant, jetant de temps à autre un coup d'œil à gauche, où Katerina progressait avec application, chaque point la rapprochant de la fleur par laquelle elle comptait finir.

— C'est parfait, *gliki mou*. Il n'y a pas un défaut, trésor… Ne crois-tu pas qu'il sera bientôt l'heure de rentrer, malgré tout ?

— Je veux d'abord finir, répondit Katerina sans la moindre hésitation. De toute façon, Kyria Eugenia m'appellera.

— Mes yeux me tirent, mais je vais te tenir compagnie. Au retour de Saul, j'arrêterai !

Kyria Moreno, qui avait fini de broder le nom en rose pâle sur les dessous, les replia soigneusement pour les ranger dans la boîte, qu'elle ferma ensuite avec un ruban. Ils ne reverraient pas la lumière avant le grand jour. Elle prit ensuite l'ouvrage sur lequel elle travaillait par pur plaisir. Une broderie à la fois achevée et inachevée, une œuvre qu'elle pourrait compléter le restant de son existence : une courtepointe qui avait déjà sa place sur son lit, avec des oiseaux, des fruits, des fleurs et des papillons en appliques. Elle trouverait toujours de la place pour ajouter une autre minuscule grappe de raisin, un brin de jasmin ou, comme aujourd'hui, une fleur d'oranger.

— C'est mon coin de paradis, dit-elle.

Cette courtepointe, qui leur tenait chaud la nuit, à son fidèle mari et à elle, avait une grande valeur symbolique.

— Même si je vivais encore mille ans, ajouta-t-elle, elle ne sera jamais terminée. Il y avait un début, mais il n'y aura pas de fin.

Les mots de Roza se gravèrent dans l'esprit de Katerina. Pour toujours, amour et broderie seraient liés à ses yeux.

À peine quelques minutes avant le retour de Saul, Katerina accomplit son dernier point et plaça fièrement son ouvrage terminé sur la table, puis planta la minuscule aiguille dans le rembourrage de la boîte à couture.

— C'est magnifique, Katerina, observa Roza en s'interrompant pour admirer l'œuvre de son élève.

Il y avait plusieurs semaines qu'elle se consacrait à ce travail et c'était sans le moindre doute sa plus grande réussite.

— Je vais te chercher du papier de soie pour l'envelopper.

Il fut ensuite temps pour Katerina de rentrer. L'odeur des légumes farcis d'Eugenia, les *gemista*, s'infiltrait chez les Moreno, l'informant que le dîner était presque prêt. Le débat au sujet de l'avenir des jumelles faisait encore rage et promettait de se poursuivre autour de la table.

— Mais Isaac a déjà arrêté l'école ! gémit Sofia.

— Pourquoi on ne peut pas, nous aussi ? insista Maria.

Imperturbable, Eugenia continuait à couper des tomates pour la salade. Ses filles n'avaient jamais aimé l'école, et elle savait qu'elles séchaient souvent les cours. Elles n'en avaient apparemment pas perçu l'intérêt et ne rêvaient que de grand air et de liberté.

— Ce n'est pas pareil pour Isaac. Il a une entreprise familiale qui l'attend. Et il est apprenti, répondit-elle sans se départir de son calme.

Les trois filles s'assirent à table en attendant qu'Eugenia leur serve à dîner. Nerveuse, Maria émiettait un morceau de pain. Sofia, qui parlait toujours en leur nom à toutes deux, était bien décidée à prolonger la conversation.

— Dans ce cas, pourquoi ne peut-on pas devenir apprenties ?

— Rien ne vous en empêche. Vous pouvez essayer de trouver un apprentissage chez un tisseur. Ou je peux, moi, vous enseigner mon savoir-faire.

— Mais on ne veut pas faire la même chose que toi !

Eugenia savait aussi bien que les jumelles qu'aucune d'elles n'avait la patience nécessaire pour tisser ou coudre. Si Sofia avait un jour réalisé un ouvrage maladroit, les doigts de Maria n'étaient pas assez agiles pour les points les plus simples. Ce qui n'empêchait pas Eugenia de rechigner à l'idée de les voir devenir des « filles à tabac ». Elle n'avait pas la moindre idée du genre d'existence qu'elles mèneraient.

Le débat tournait en rond. Katerina mangea en silence le contenu de son assiette puis monta se coucher. Elle sortit le paquet de sa poche et le plaça sous son oreiller.

Le lendemain matin, avant de partir pour l'école, Katerina déposa son cadeau sur le tabouret devant le métier à tisser. C'était la Sainte-Eugenia, et elle savait qu'une fois toutes les tâches ménagères accomplies, celle-ci s'installerait devant son métier.

Lorsque Eugenia déballa le paquet et découvrit le mouchoir qu'il contenait, elle écarquilla les yeux de surprise. Quelque chose l'étonnait plus encore que la perfection délicate des lettres de son prénom et des pétales ombrés de la rose. Flottant au-dessus de la fleur brodée, un papillon avec des ailes et des antennes. La broderie était d'une précision remarquable. Elle se précipita aussitôt chez ses voisins.

— Roza ! dit-elle en écartant le rideau pour s'introduire chez les Moreno. Tu as vu ça ?

— Oui, bien sûr. Elle l'a fait sous mes yeux.

— Les mots me manquent…

— La petite a un vrai don. Comme toi, j'ai été épatée de voir ce dont elle était capable.

— Comment une enfant de dix ans peut-elle coudre de la sorte ?

— Je n'en ai aucune idée. Même Saul dit n'avoir jamais rien vu de tel. Je lui ai appris les bases, mais elle a acquis cette dextérité toute seule.

— C'est vraiment son œuvre, alors ? J'ai cru un instant que tu l'avais aidée…

— Je n'y ai pas touché ! Elle a tout fait du début à la fin, crois-moi. Mes propres broderies paraissent maladroites à côté des siennes.

— Si seulement les jumelles pouvaient avoir un peu de son talent…

Les deux femmes rirent ensemble et discutèrent un moment, avant qu'Eugenia ne prenne congé. Elle avait un tapis à finir pour la fin du mois et devait avancer.

— *Xronia Polla, Eugenia*, lui dit Kyria Moreno. Bonne fête !

— Merci. Passe chez nous dans la journée pour partager un peu de *glyko*, lui répondit-elle avec un sourire.

De retour à la maison, elle consacra le reste de la matinée à tisser, alternant entre rêves d'un futur serein pour Katerina et inquiétudes pour celui de ses filles, si entêtées.

Ses rêveries furent interrompues par un coup sec à la porte. Le facteur. Ses visites au 5 rue Irini étaient moins fréquentes dorénavant, les lettres de Xénia se raréfiant, mais ils se saluèrent comme de vieilles connaissances et Eugenia tendit la main. Elle s'attendait à recevoir l'habituelle petite enveloppe crème libellée d'une écriture en pattes de mouches. Cette fois, cependant, la lettre était tapée à la machine et elle lui était adressée.

Il était évident, vu sa formulation, que le gouvernement avait envoyé des milliers de courriers identiques, qui ne se distinguaient les uns des autres que par un détail. Il informait Eugenia que son mari, Michaïl Karayanidis (ces deux mots étaient manuscrits dans l'espace prévu à cet effet), n'avait pas été vu en vie depuis cinq ans et que, si les autorités ne disposaient d'aucune preuve formelle, il devait être considéré comme mort.

Plusieurs mois s'étaient écoulés sans qu'Eugenia ne lui accorde une seule pensée, et elle eut du mal à ressentir quoi que ce soit. Elle avait fait son deuil depuis longtemps.

Lorsque les trois filles rentrèrent de l'école, cet après-midi-là, les jumelles entreprirent de préparer un gâteau. Une mixture élaborée d'amandes hachées, de miel et de sucre, en quantités assez conséquentes pour que la rue entière puisse célébrer avec elles la fête de leur mère. Eugenia attendait le bon moment pour leur apprendre la nouvelle, et ce ne pouvait être pendant qu'elles babillaient joyeusement au-dessus de la jatte.

Plus tard ce soir-là, après le départ des Moreno, alors qu'il ne restait pas même une miette dans le grand plat qui avait contenu le gâteau, Eugenia fit part de la triste annonce aux filles. Elles

l'accueillirent avec sérénité. Aucune d'elles n'avait de souvenir de son père.

— Je savais qu'il était mort, décréta Sofia.

— Comment ça ? la provoqua Maria.

— Je le savais, c'est tout. Depuis longtemps.

— À t'entendre, tu sais toujours tout, répliqua Maria, qui prenait ombrage du don de prophétie de sa sœur.

— Une fois qu'on a oublié le visage de quelqu'un et qu'on sait qu'on ne le reverra jamais, c'est bien qu'il est mort, non ? Ou en tout cas que ça ne change rien qu'il le soit.

— Oui, mais tu n'en savais quand même rien. C'est impossible. Personne ne peut l'affirmer, même aujourd'hui. La lettre le dit.

Katerina pensa à sa mère. Elle avait du mal à se souvenir de ses traits et elle se demanda si cela signifiait qu'elle était morte elle aussi. Les jumelles poursuivirent un moment leur débat sur le décès de leur père. Et finirent par venir à bout de la patience d'Eugenia.

— Les filles, arrêtez, s'il vous plaît. Tout de suite ! C'est l'heure d'aller vous coucher !

Elles martelèrent les marches en montant ; Katerina se retrouva seule avec Eugenia pour lui dire bonne nuit. Elle se serra contre elle et vit que le mouchoir qu'elle lui avait brodé était posé sur ses genoux.

— Merci, Katerina, pour ton cadeau, dit-elle en l'étalant pour admirer la rose et le papillon. Tu as dû travailler dur, il est vraiment magnifique !

Les larmes dans les yeux d'Eugenia n'échappèrent pas à la petite fille, qui les attribua à la nouvelle du décès de son mari. Ignorant comment réagir, elle s'exclama joyeusement :

— Ça m'a pris un peu de temps, oui ! Tu aimes la bordure ? C'est un point que j'ai inventé. Et tu as vu le papillon ?

Ce n'était pas à cause de son époux qu'Eugenia avait la gorge nouée – le chagrin qu'elle avait pu éprouver appartenait désormais au passé. Elle était remuée par la perfection de cette broderie et l'innocence de sa facture. Tant qu'il y aurait dans ce monde l'envie et l'instinct de créer pareille beauté, il resterait de l'espoir. Au cours de ces cinq années, depuis leur fuite d'Asie Mineure, elles avaient dû surmonter bien des épreuves sombres ; toutefois des instants et des gestes comme ceux-ci apportaient de la lumière. Le talent dont ces petites mains se révélaient capables la touchait plus qu'elle ne pouvait le dire.

— Oui, réussit-elle à souffler. J'aime beaucoup le papillon.

14

Lorsqu'elle atteignit treize ans, Katerina avait développé son talent prodigieux pour les travaux d'aiguille et sa passion tournait à l'obsession. Elle passait de plus en plus de temps avec Kyria Moreno.

Elle brodait à présent têtières, nappes et taies d'oreillers, dans lesquelles elle insérait des panneaux de dentelle qu'elle avait elle-même réalisés. Pour les bords, elle utilisait un crochet pas plus épais qu'une aiguille à tapisserie. Une fois par semaine, Eugenia emballait ces ouvrages dans un sac pour se rendre dans l'un des quartiers les plus chic de la ville, où elle faisait du porte à porte. C'était du travail de qualité supérieure, qui valait bien plus que ce que les gens déboursaient, mais elle rentrait toujours les mains vides et le porte-monnaie plein. Grâce au don de Katerina, elles n'avaient jamais faim.

Eugenia avait perdu la bataille avec les jumelles. Elles avaient déjà commencé à travailler à l'usine de tabac dans les faubourgs de la ville et appréciaient leur nouvelle routine quotidienne. Le rythme était exigeant mais l'ambiance conviviale, et elles étaient occupées de sept à seize heures – un peu plus si leur supérieur était impressionné par leur rapidité et leur efficacité. Sofia touchait souvent quelques pièces supplémentaires le jour de la paie, alors même que son travail de tri ne se distinguait en rien de celui des autres, et Maria avait remarqué que sa sœur usait de ses charmes avec leur superviseur. Ayant conclu que les deux étaient sans doute liés, elle n'en dit cependant rien, de crainte d'être vertement remise à sa place.

La vie au 5 rue Irini était très paisible sans les jumelles. Eugenia s'inquiétait de leur éloignement et ne parvenait pas à se réjouir de leur choix professionnel. Au moins trouvait-elle un réconfort à l'idée que Katerina ne suivrait certainement pas leurs traces. Son talent exceptionnel lui ferait choisir une autre voie.

— Eugenia, l'entreprit un jour Roza, Saul m'a dit que dès que tu seras prête à lui faire quitter l'école, Katerina sera la bienvenue dans son atelier. Elias a débuté la semaine dernière et l'affaire se porterait encore mieux avec une autre apprentie.

— Ça ne devrait pas tarder, Roza. C'est ce qu'elle veut.

— Il est curieux de voir comment ils pourront appliquer les qualités de Katerina à la confection féminine, poursuivit-elle. Il nourrit de grands espoirs pour elle, tu sais.

— Veux-tu que nous lui en parlions plus tard ?

Ce soir-là, les deux femmes évoquèrent cette idée avec la jeune fille. Elle bondit de joie à la perspective d'arrêter l'école. Si les mathématiques lui seraient utiles – il y avait toujours des calculs

à effectuer pour les motifs, les mesures et nombres de points –, les autres matières telles que la biologie, l'histoire et la géographie lui avaient toujours paru ennuyeuses. Elle n'avait jamais compris leur incidence sur son existence.

Le lendemain, elles se rendirent toutes trois à l'atelier Moreno, rue Philippos, à quinze minutes de marche de la rue Irini. Kyrios Moreno les accueillit dans l'entrée.

— Bienvenue, mesdames ! s'exclama-t-il avec un large mouvement du bras.

L'agencement de l'atelier évoquait une école, avec de grandes pièces disposées de part et d'autre d'un couloir. D'abord, le salon de réception, où les tissus étaient présentés, ainsi que différents modèles de costumes pour hommes, exposés sur des mannequins sans tête. Dans un coin, Isaac était au beau milieu d'une conversation animée et plaçait des échantillons de tissu en pleine lumière pour aider son client, un élégant homme d'un certain âge, à faire son choix.

Sur les murs de la salle suivante étaient affichés des croquis à l'encre de modèles pour femmes tels des tableaux dans une galerie. Katerina longea la suite d'images en souriant. Chaque robe représentée était faite sur mesure, et elle épousait les formes du mannequin.

— C'est ici que nous recevons nos clientes, pour leur montrer nos modèles et prendre les mesures. Mais elles sont souvent à la recherche de quelque chose de plus original. Nous leur proposons alors de personnaliser chaque pièce, avec une broderie perlée, un empiècement de dentelle ou un col particulier. Nous sommes connus pour deux choses, Katerina : la qualité de notre travail et notre sens du détail. La perfection est notre maître mot.

Il n'y avait qu'un seul mannequin dans la pièce, éclairé par un spot, et Katerina comme Eugenia s'arrêtèrent pour le regarder. Il présentait une robe de mariée si étincelante qu'elle ne semblait pas destinée à un être humain. Longue et droite, selon les standards de l'époque, elle était taillée dans un *crêpe de Chine** blanc cassé. Le corsage était entièrement rebrodé de minuscules perles, pas plus grosses que des gouttes de pluie, qui bordaient aussi le bas de la robe. Fixée aux épaules, une cape de gaze, légèrement bouffante, était parcourue de petites rivières de perles encore plus fines. L'ensemble ressemblait à une tenue de fée et, à l'exception des perles, qui lui donnaient de la matière, la robe aurait pu s'envoler au premier coup de vent. Impossible d'imaginer une mariée assez belle pour la porter.

Leurs regards admiratifs n'échappèrent pas à Kyrios Moreno.

— N'est-elle pas incroyable ?

Aucune d'elles n'eut besoin de répondre.

— Il a fallu trois semaines de travail à temps plein pour la seule broderie des perles, leur annonça-t-il fièrement. Et chacune est à une place bien précise.

La lumière jouait avec leur éclat irisé. Cette robe était magique.

— La mariée passe la chercher cet après-midi, expliqua Kyria Moreno. Il y a souvent des commandes de robes aussi sophistiquées, parfois bien plus que celle-ci. Vous seriez ébahies de voir ce que les riches de cette ville inventent pour leurs filles !

— Et nous nous efforçons de réaliser leurs rêves ! ajouta son mari. Voilà pourquoi nous avons besoin de tes talents.

— Mais je ne saurai jamais faire une robe pareille ! protesta Katerina.

— Pas encore, évidemment. En revanche, je te garantis que d'ici quelques mois tu seras en mesure de coudre ces perles sans la moindre difficulté ! Venez, je vais vous montrer le reste.

La salle suivante contenait d'immenses tables de tailleurs, autour desquelles s'affairaient des hommes et des femmes, munis d'immenses ciseaux. Katerina repéra le jeune Elias, un mètre ruban autour du cou, qui apprenait à bien placer l'étoffe avant de la couper. Comme elle, il était en apprentissage.

Dans la pièce voisine, des rangées et des rangées de personnes étaient assises sur de longs bancs derrière des machines à coudre Singer rutilantes. Le vacarme des aiguilles actionnées par les pédales interdisait toute conversation. Les couturiers semblaient absorbés par leur tâche, toutefois plusieurs levèrent une main pour saluer Kyrios et Kyria Moreno. Toutes les tranches d'âges paraissaient représentées : il y avait des filles plus jeunes que Katerina et des femmes qui devaient avoir passé les quatre-vingts ans, de même pour les hommes.

L'avant-dernière salle, appelée la « réserve », contenait les boutons, les fils et les bordures, rangées dans des vitrines miroitantes et des commodes en bois. Tout était si soigneusement étiqueté qu'on trouvait en un clin d'œil l'article requis. Katerina sourit, se souvenant de la magnifique mercerie de Kyrios Alatzas, avec ses rubans bien rangés.

L'agencement de la dernière pièce était moins strict. Plusieurs dizaines de femmes travaillaient, des vêtements sur les genoux, effectuant le même genre de finitions que celles dont Kyria Moreno se chargeait chez elle : boutonnières, garnitures de perles, ourlets, bordures et autres points de broderie raffinés. À côté de chacune d'elle, une petite table et une boîte à couture en bois. La salle bruissait d'un joyeux bavardage, qui ne s'interrompit pas à l'arrivée de Kyrios Moreno.

— Bonjour, mesdames ! lança-t-il pour couvrir le brouhaha. Puis-je vous présenter ma chère voisine, Kyria Karayanidis, et Katerina Sarafoglou, l'une des jeunes étoiles montantes de la ville ?

Saul Moreno avait des manières irréprochables, et Katerina se sentit plus grande que la Tour blanche.

— Bonjour ! s'exclamèrent les couturières en chœur sans s'interrompre.

Katerina étudia les différentes tâches dont elles s'acquittaient. Si elle faisait des progrès avec les boutonnières, elle serait plus qu'en mesure de rejoindre leurs rangs.

De retour dans le salon de réception, Kyrios Moreno s'adressa à Katerina.

— Alors, jeune fille, qu'en dis-tu ? Aimerais-tu rejoindre l'équipe de Moreno et fils ?

Sans une seule hésitation, Katerina hocha la tête. Avec cet humour tendre qui le caractérisait, Kyrios Moreno lui prit la main et la serra avec fermeté.

— Je suis enchanté, dit-il. Quand peux-tu commencer ?

— La semaine prochaine ?

— Une chaise t'attendra dans la salle des finitions, répondit-il avec un sourire.

Tandis qu'il les reconduisait à la porte, ils aperçurent un visage familier, celui de Konstantinos Komninos. Ses salutations restèrent très formelles.

— Bonjour, lui dit Eugenia avec prudence. Comment va Kyria Komninos ?

— Fort bien, merci. J'étais venu regarder de nouvelles étoffes pour elle.

Eugenia allait demander pourquoi elle ne les choisissait pas elle-même, puis se ravisa. Il y avait cinq ans qu'Olga avait quitté la rue Irini, et elle se rappelait que, déjà à l'époque, elle s'aventurait rarement hors de sa maison.

— Voici Katerina, vous vous souvenez d'elle ?

— Pas vraiment, répondit-il sans prendre de gants. Enfin, les enfants changent, non ?

— Et comment va Dimitris ?

Il y avait de nombreux mois que Katerina ne l'avait pas vu et il lui manquait beaucoup. Les autres l'avaient toujours taquiné pour son sérieux, mais il était intelligent et bon, et son absence laissait un vide.

— Il s'en sort bien à l'école, il travaille dur, répondit Konstantinos avec fierté. Il passera bientôt des examens importants, puis il commencera ses études de droit.

— Voulez-vous bien saluer de notre part Olga et Dimitris ? lui demanda Eugenia.

Komninos opina en remettant son chapeau.

— Je vous souhaite une bonne journée, dit-il en tournant les talons et en franchissant la porte.

Persuadée qu'il ne transmettrait pas son message, Eugenia décida de rendre visite à Olga. Elle savait qu'elle ne se sentirait pas à sa place dans l'hôtel particulier de l'avenue Niki mais elle se reprochait trop d'être restée si longtemps sans prendre de nouvelles de son ancienne voisine pour renoncer.

Katerina, elle, se demandait si Dimitris rêvait vraiment d'étudier le droit ou si c'était une décision paternelle. De mémoire, il avait toujours parlé de devenir médecin. Elle n'avait, quoi qu'il en soit, aucune difficulté à l'imaginer plongé dans ses livres.

Elles prirent congé de Kyrios Moreno et retournèrent, toutes trois, rue Irini sous le soleil. La ville fourmillait de monde et elles dépassèrent plusieurs cafés où d'élégantes femmes dégustaient un café et un gâteau.

— Vous avez vu ces dames, sur notre droite ? leur murmura Roza. Elles portent toutes du « Moreno ».

— Comment le savez-vous ? s'étonna Katerina.

— Nos vêtements sont reconnaissables. Tu identifieras bientôt le style de la maison, toi aussi, la richesse du tissu, le sens du détail. Je me rappelle avoir cousu les boutons de cette veste menthe.

Eugenia s'esclaffa.

— Tu te souviens de tout ?

— Non, pas de tout ! J'ai du mal à retenir les noms des gens que je croise à la synagogue, par

exemple. En revanche je n'ai pas oublié un seul des points que j'ai faits dans ma carrière !

Katerina s'interrogeait : aurait-elle le même réflexe un jour ? Elle se sentait si adulte, si femme, en marchant ainsi aux côtés d'Eugenia et de Kyria Moreno. Le temps où elle occupait ses journées en jouant à la poupée ou à la marchande était révolu ; elle était plus que prête à entamer sa vie professionnelle. Ses deux compagnes se mirent à échanger des ragots.

— Crois-tu que nous devrions aller voir Olga ? suggéra Eugenia, qui pensait à elle depuis qu'elle avait croisé Konstantinos.

— Je me suis chargée de quelques livraisons pour elle, mais c'est généralement Pavlina qui vient à l'atelier. Il semblerait qu'elle n'ait pas quitté la maison depuis son départ de la rue Irini.

— C'est terrible ! Qui voit-elle, alors ?

— Kyrios Komninos invite ses clients chez lui, voilà pourquoi il veille à ce qu'elle soit aussi bien habillée.

— Il continue à la traiter comme son mannequin…

— C'est une façon de voir les choses, en effet. Ils sont toujours en train de travailler sur une pièce ou une autre pour elle à l'atelier, cependant je doute qu'elle porte ces tenues plus d'une fois.

Katerina écarquilla les yeux. L'idée de ne jamais remettre un vêtement dépassait l'entendement pour elle. Pendant l'essentiel de sa vie, elle n'avait eu que deux robes, une sur son dos et une sur le fil à linge. Depuis qu'Eugenia s'occupait d'elle, elle s'habillait avec les anciennes affaires des jumelles. La robe en coton blanc à pâquerettes avec laquelle elle avait fui Smyrne était le dernier vêtement neuf qu'elle avait possédé.

— Et Dimitris ? L'as-tu vu lors de tes visites ? s'enquit Eugenia.

— Non, il est à l'école en général, répondit Roza. Elias va le voir, parfois. Tu te souviens combien ils aimaient jouer au *tavli* ?

— Bien sûr.

— Ça n'a pas changé ! Ils ont gardé le même sens de la compétition… Ils se sont lancés dans une guerre interminable que personne ne gagnera ! Et si Kyrios Komninos rentre au beau milieu d'une partie, Elias doit aussitôt filer. Cet homme a tellement d'ambition pour son pauvre fils. S'il ne réussit pas à parler couramment cinq langues avant d'avoir fini l'école, il aura de sérieux ennuis.

— Le pauvre ! s'écria Eugenia.

Katerina tendait l'oreille. Elle se faisait une image très précise de l'existence de Dimitris dans sa grande demeure. Une interrogation au sujet des Moreno commençait à germer dans son esprit. Quelle raison pouvait bien les amener, eux qui avaient une entreprise prospère et de riches clients, à vivre rue Irini avec des gens de leur acabit ? Elle ne pouvait s'empêcher de s'en étonner. Ils avaient sans doute les moyens d'avoir une aussi belle maison que celle des Komninos, non ?

Elle rassembla son courage et fit part de sa surprise à voix haute :

— Pourquoi n'habitez-vous pas dans un quartier comme celui de Dimitris ? Dans un endroit plus grand et plus somptueux ?

— Qu'est-ce qui te fait penser que nous en aurions envie ? répondit Roza, jouant la surprise.

Bien qu'embarrassée, Katerina se sentit contrainte d'enchaîner.

— Eh bien… vous avez un atelier immense… et une réputation importante dans la ville. Toutes les grandes dames portent vos vêtements, et leurs maris aussi.

Roza Moreno avait très bien compris où la jeune fille voulait en venir. La poignée de clients qui connaissaient leur adresse étaient en général déroutés. La famille Moreno avait beau faire de bonnes affaires, elle n'avait jamais quitté sa petite maison dans une rue banale de la vieille ville.

— Je vais t'expliquer pourquoi, ma chérie. C'est très simple : mon mari dirige ses affaires autant pour ses employés que pour lui-même. Nous ne recrutons que les meilleurs tailleurs et couturiers de tout Thessalonique, nous devons donc les payer plus que le salaire moyen.

Katerina approuva d'un signe de tête, et Kyria Moreno poursuivit :

— Beaucoup d'entre eux sont des parents et ils sont aussi attachés que nous à la réputation de l'entreprise qui porte leur nom de famille. Mais, et j'insiste, nous n'employons pas seulement des juifs, il y a quelques chrétiens ! Nous y avons toujours veillé. Il y avait aussi des musulmans, autrefois, et ils nous manquent encore aujourd'hui.

— Je doute que beaucoup d'autres ateliers aient autant de lumière et d'espace que le vôtre, observa Eugenia.

— La plupart sont beaucoup plus petits, convint Roza. Saul a investi tous les revenus des dix dernières années pour améliorer les conditions de travail de tout le monde. Au lieu d'avoir une belle demeure, nous avons un atelier grandiose !

— Et les nouvelles machines à coudre ont dû coûter une petite fortune, ajouta Eugenia.

— Oui, confirma Roza. Ç'a représenté un investissement conséquent, mais les couturières veillent dessus avec autant de soin que si elles leur appartenaient.

Elle prit la main de Katerina avant de conclure :

— Tu vois, nous n'avons pas plus de besoin de vivre comme nos clients que de nous habiller comme eux.

Elle accompagna ses paroles d'un mouvement de la main désignant sa tenue, une jupe longue et une blouse simple, sans aucun rapport avec la mode européenne du moment.

Elles avaient rejoint la rue Irini, où se trouvait la suite de la réponse : les Moreno vivaient dans un endroit où personne ne regardait l'autre de haut, que ce soient d'anciens Grecs, des « nouveaux » d'Asie Mineure, des juifs connaissant le grec ou seulement le ladino.

Elles se firent toutes la même réflexion : pourquoi voudraient-elles, l'une ou l'autre, échanger leur existence ou leur maison avec Olga Komninos ? Elles l'imaginèrent, la mine triste, seule dans son hôtel particulier au bord de la mer.

Une semaine plus tard, Katerina prit le chemin de l'école pour la dernière fois. Le jour suivant, Eugenia la réveilla à six heures trente. En dix minutes, elle était lavée, habillée et prête à partir.

Le cœur tambourinant d'excitation, elle sortit dans la rue. Kyrios Moreno et ses fils l'attendaient

dans la pâle lumière de l'aube.

— La voici ! s'écria Elias. Prête ?

Ce jour verrait les premiers pas de Katerina dans le monde professionnel, le début de sa carrière de couturière, de *modistra*.

— Oui, répondit-elle fièrement. Je suis prête !

15

Katerina entama une formation complète sous l'aile de la tante de Saul, enseignante stricte mais savante. Depuis quarante ans, Esther Moreno travaillait dans l'atelier, qui avait autant d'importance pour elle que pour son neveu. Célibataire, elle n'avait jamais raté un seul jour de travail.

La première étape de l'initiation de Katerina passait par l'apprentissage des tissus, de leurs limites, de leurs atouts et usages, des tweeds et sergés pour les hommes aux soies et cotons pour les femmes. Elle se vit remettre des échantillons de plus de cent rouleaux d'étoffe différents, sur lesquels elle devait réaliser toutes sortes d'essais, testant une kyrielle d'aiguilles et de fils de taille variée, pour apprendre à identifier les plus adaptés.

— Ce n'est qu'en le sentant avec tes propres doigts et en observant le résultat par toi-même que tu pourras ensuite choisir les bons. Tu n'auras plus droit à l'erreur une fois que tu t'attaqueras à un vêtement. Tu dois te tromper maintenant.

La connaissance qu'Esther Moreno avait des attentes des clients était fondée sur des décennies d'expérience. Dépourvue d'humour, elle ne se trompait que rarement et la jeune fille buvait chacune de ses paroles.

Pendant trois semaines entières, Katerina demeura en silence dans un coin avec un tas de matériaux, du velours au tulle, et chercha ce qui se mariait le mieux avec eux, quelle épaisseur de soie ou de coton convenait. Jamais auparavant elle n'avait eu l'occasion de toucher autant de tissus différents, d'éprouver leur texture, leur richesse et leur densité. Rien ne la distrayait de cette tâche.

Elle fut ensuite envoyée en observation dans le salon des mesures et des essayages (pour femmes uniquement, bien sûr), puis elle passa deux jours dans la salle de coupe. C'était l'endroit où la moindre drachme de profit pouvait être perdue. Le prix des belles étoffes était si élevé qu'il fallait faire bon usage de chaque centimètre carré. Si le tissu n'était pas étalé dans le bon sens, si les ciseaux dérapaient ou si la disposition des patrons n'était pas optimale, ils fabriqueraient le vêtement à perte.

— La moindre erreur commise à cette étape du processus, et cette pièce nous reviendra plus cher que le prix que nous pourrons fixer, expliqua Esther sans mâcher ses mots.

Katerina souleva une gigantesque paire de ciseaux peu maniables et espéra qu'elle n'aurait jamais à travailler dans cette salle.

Suivait la pièce des machines à coudre, où la jeune fille fut accueillie par un tintamarre rythmique et assourdissant. Elles s'assirent côte à côte devant l'une des Singer, et Katerina laissa courir ses doigts sur les courbes froides du métal. Ces machines étaient des œuvres d'art, avec leur

socle argenté gravé, sous lequel était dissimulé le mécanisme, et ses ornements délicieux de feuillages et de fleurs. Esther Moreno montra à Katerina comment mettre le fil et actionner l'aiguille avec la pédale ; la panique gagna aussitôt la jeune fille, convaincue que l'aiguille lui échappait, et elle pria pour ne pas passer ses journées chez Moreno et fils dans cette pièce.

— Et maintenant, la salle des finitions, annonça Esther. L'endroit où ton imagination pourra t'emmener où tu le voudras.

Katerina rêvait de cette pièce depuis sa dernière visite. Toutes les femmes levèrent la tête à son entrée, souriantes.

— Bien, l'art de la confection possède ses lois propres. Les mathématiques et les règles de la proportion régissent presque tout avec dans une certaine mesure la forme unique et souvent étrange de chaque corps, cependant…

Katerina s'efforçait de se concentrer sur les propos d'Esther, même si le ton scientifique avec lequel elle évoquait les clients la décontenançait. Au bout de quelques secondes de concentration, elle reprit le fil de l'explication.

— … il n'existe aucune interdiction, aucune limitation concernant ce que tu es autorisée à faire pour embellir une robe, disait-elle. Il y a certaines choses que tu dois décider avec le client en amont. Estimer le nombre d'heures de travail nécessaires, évaluer le prix des matériaux, calculer les coûts et me les soumettre pour que je puisse vérifier la faisabilité en termes de profit.

Katerina ne comprenait pas un traître mot. Hypnotisée par la rangée de nœuds que l'une des femmes attachait tout le long du dos d'une robe de soirée, elle n'avait qu'une envie : coudre. Elle acquiesça pourtant ; il était évident qu'Esther ne s'attendait pas à ce qu'elle parle.

— J'ai cru comprendre que Kyrios Moreno te destinait aux finitions, je vais donc te confier aux bons soins de Kyria Raphael.

— Merci mille fois, Kyria Esther, répondit-elle poliment.

Esther Moreno ouvrait déjà la porte pour sortir. Elle était bien plus à l'aise dans son bureau, où elle s'occupait d'éditer les devis et les factures, et toutes poussèrent un soupir de soulagement après son départ.

Katerina fut aussitôt affectée à une broderie perlée. Seuls des yeux jeunes et des doigts fins comme les siens pouvaient ramasser les minuscules cristaux et attraper l'aiguille la plus fine, la n° 9. À la fin de la journée, elle les avait disposées tout autour de l'ourlet de la robe et les autres femmes s'amassèrent pour admirer son travail.

— C'est si joliment fait !

— Et régulier !

— Parfait, Katerina !

Presque gênée par la débauche de louanges, elle apprit néanmoins ce qu'elle brûlait de savoir. Elle avait démontré qu'elle était à sa place.

De ce jour-là elle ne cessa de faire des merveilles, et se vit toujours confier les ouvrages qui

requéraient le travail le plus précis. Broderie, application, bordure, ruché, elle maîtrisait tout, réalisant des points presque invisibles à l'œil nu et d'une régularité remarquable, quelle que soit leur taille. Point de satin, point d'épi, point de chevron, point de chaînette, son aiguille allait et venait au même rythme mécanique que les machines de la salle voisine.

Parfois, le simple fait de glisser un fil dans le chas d'une aiguille éveillait en elle une nostalgie profonde, et c'était souvent durant ces longues heures à l'atelier qu'elle pensait le plus à sa mère. La même scène lui revenait constamment, une scène parfaite dans son regard d'enfant. Sa mère, assise sur une chaise à dossier haut près d'une fenêtre, droite comme un i. Elle brodait quelque chose au fil d'or, et la lumière qui se déversait par la vitre le faisait scintiller. Son ouvrage, une robe ecclésiastique, était étalé sur ses genoux.

— Tiens-toi toujours bien droite, répétait-elle à Katerina.

Chaque fois que cette image surgissait dans la mémoire de la jeune fille, elle vérifiait par réflexe sa posture.

Au quotidien, Katerina était préservée de la misère qui régnait dans la plupart des quartiers de Thessalonique. Les ruelles pavées qui la conduisaient de son domicile à l'atelier des Moreno, rue Philippos, et réciproquement, ne la faisaient pas passer devant les bicoques de fortune dans lesquelles vivaient encore beaucoup de ceux qui avaient perdu leur domicile lors de l'incendie de 1917. Pas plus qu'elles ne la faisaient longer les baraques en bois, coincées entre de magnifiques immeubles d'appartements et des rangées de pavillons de la classe moyenne, avec lesquels elles détonnaient. Quelques réfugiés d'Asie Mineure y vivaient encore comme des Tsiganes. Elle n'avait pas non plus l'occasion de se rendre à proximité de la gare, sans doute le coin le plus effrayant de la ville. Dans les allées encombrées du bidonville, eaux usées et rats se côtoyaient ; une porte sur deux ouvrait sur une fumerie à haschisch ou un bordel.

Si les maisons de la rue Irini, simples et serrées les unes contre les autres, semblaient avoir été construites sur les instructions d'un enfant, l'environnement était plaisant en comparaison de bien d'autres zones de Thessalonique. À cette époque plus que jamais, cette cité voyait cohabiter richesse et pauvreté extrêmes. À un bout de l'échelle se trouvaient les banquiers et marchands influents, catégorie de population qui comportait la clientèle des Moreno et des Komninos, et à l'autre les miséreux, qui vivaient dans des taudis et dépendaient de la soupe populaire. Les familles de la rue Irini se situaient quelque part entre les deux.

Le taux de chômage était élevé, mais même parmi ceux qui avaient du travail le mécontentement affleurait souvent. Contrairement à Saul Moreno, la plupart des employeurs ne se souciaient guère du bien-être de leurs employés, et des manifestations s'étaient succédé à la fin des années vingt. Le mouvement des travailleurs était particulièrement présent dans l'industrie du tabac, où il se battait pour l'amélioration des conditions et du salaire, pourtant ce n'était pas le seul domaine où il s'exprimait. Les employés des transports publics, les imprimeurs, les boulangers et les bouchers se mettaient tous en grève. L'immense pauvreté et l'exploitation des forces de travail par le patronat

créaient un terreau idéal pour le communisme.

Les nationalistes étaient farouchement hostiles à la gauche en plein essor, mais ils avaient un autre ennemi, les juifs, qu'ils accusaient de ne pas s'intégrer dans la vie grecque.

Tout au long des années vingt, le journal de droite, *Makedonia*, avait attisé les haines et soupçons envers les juifs, faisant courir la rumeur qu'ils envisageaient de s'emparer de postes haut placés. Les lecteurs de cette presse se rappelèrent qu'en 1912, lorsque la ville avait quitté le giron de l'Empire ottoman pour rejoindre celui de la Grèce, les juifs de la ville avaient accueilli froidement l'armée hellène. Certains ne parlaient même pas grec et persistaient à utiliser le ladino. En d'autres termes, ils n'étaient ni patriotes, ni vraiment grecs. La liste de leurs « crimes » était longue, d'après *Makedonia*.

À l'époque l'insatisfaction générale couvait, d'autant que les Grecs avaient contribué à renforcer la pauvreté en Asie Mineure. Un matin que Saul Moreno débarquait à son habitude de bonne heure à l'atelier, il trouva le mot « Juif ! » peint en rouge sur la porte. Avant l'arrivée de ses premiers employés, il avait eu le temps d'acheter un pot de peinture noire et d'en recouvrir l'ensemble de la porte. Tout le monde fut surpris par ce changement de couleur subit, mais il ne voulut pas inquiéter son équipe en expliquant la véritable raison de ce qui passa alors pour une lubie.

— J'avais juste envie de changer, dit-il.

Quelques semaines plus tard, pourtant, il repeindrait la porte de son vert préféré. Kyrios Moreno s'efforçait de protéger sa femme. Tous les jours, sur le chemin du travail, il achetait l'un des nombreux journaux qui encombraient l'étal du kiosquier, et s'il y trouvait la moindre référence à des actes antisémites, il s'en débarrassait aussitôt. Il n'évoquait pas non plus les regards hostiles qu'il pouvait croiser et n'informa pas Roza qu'un ou deux de leurs clients s'étaient tournés vers d'autres tailleurs.

À la fin du mois de juin, il fut informé d'un événement capital avant même d'avoir ouvert un quotidien. Deux de ses employés vivaient dans le quartier de Campbell, majoritairement juif. La nuit précédente, on avait brûlé leurs maisons. Encore sous le choc, les hommes voulaient partager cette tragédie avec leurs collègues. Vingt personnes se réunirent dans la salle de coupe, atterrés par ce qu'ils apprenaient mais avides d'entendre ce récit de la bouche de ceux qui avaient assisté à la scène. Apparemment une bande de réfugiés d'Asie Mineure, provenant pour l'essentiel de faubourgs voisins misérables, étaient responsables.

— Au début, nous nous sommes barricadés à l'intérieur. Ça nous semblait la meilleure chose à faire pour protéger nos biens et nous mettre à l'abri.

— Pourtant la situation a dégénéré… ajouta son voisin.

— Ils saccageaient tout !

— De vrais fous !

— Dès qu'ils ont mis le feu au premier bâtiment, nous avons dû sortir. Et vite ! Tous les habitants du voisinage couraient, ils prenaient la fuite avec ce qu'ils pouvaient emporter.

— Certains ont tout perdu ! Leurs ateliers, leurs maisons, tout !

— Nous avons de la chance d'en avoir réchappé…

— Et ils ont attaqué deux autres quartiers, vous savez !

L'incident fut accueilli comme un choc aussi bien par les Grecs que par les juifs. Certains coupables furent traduits en justice, ainsi que le rédacteur en chef de *Makedonia* pour avoir attisé la haine envers les juifs. Beaucoup décidèrent d'émigrer, notamment l'un des tailleurs de Moreno. Ne se sentant plus en sécurité dans son propre lit, il préférait partir. Le mois suivant, en compagnie d'une douzaine d'autres familles, il prit la route de la Palestine.

Saul Moreno était décidé à ne pas laisser ces événements affecter ses affaires. Il acheta de pleines pages de publicité dans certains des journaux les plus à droite et y fit paraître, avec leur permission, les témoignages de quelques-uns de ses clients les plus riches et les plus en vue. Chacune de ces réclames comportait le slogan suivant : « Venez vous faire habiller de la tête aux pieds ! » L'illustration qui les accompagnait représentait un couple élégant, l'homme en smoking, la femme en robe longue et brodée de perles. Cette dernière ressemblait de façon troublante à Olga Komninos. Au bas de la page, en grandes lettres déterminées s'étalaient les mots : « Moreno et fils, les meilleurs tailleurs de Thessalonique. »

Ces publicités étaient un témoignage d'assurance, un geste de défi dirigé contre ceux qui leur voulaient du mal. Saul Moreno entretint le moral de ses employés par d'autres moyens. Il acheta un gramophone, qui fut utilisé une heure par jour en fin d'après-midi ; les brodeuses de la salle des finitions guettaient le moment où il venait le remonter. À la seconde où l'aiguille atterrissait avec un petit *scratch* sur le disque et que le son crépitant s'élevait dans la pièce, l'atmosphère s'allégeait.

La collection de disques n'était pas étendue, mais la session musicale commençait en général avec des chants turcs séfarades de Haim Effendi et finissait toujours par la préférée de tous, Roza Eskenazi. Leurs mains agiles travaillaient en rythme sur la musique.

Les employés des pièces voisines souriaient quand ils entendaient les femmes chanter à tue-tête, couvrant le vacarme des machines à coudre.

Esther Moreno désapprouvait la musique et l'atmosphère de fête qu'elle créait, convaincue que la productivité baissait à cause d'elles. Elle avait tort. Si elles avaient un effet, c'était celui inverse : les femmes étaient moins pressées de rassembler leurs affaires pour rentrer. Katerina comptait parmi celles qui appréciaient tout particulièrement la musique – elle connaissait par cœur toutes les chansons à la longue. Il n'y avait pas de gramophone au 5 rue Irini.

Les doigts déliés de la jeune fille devenaient plus prestes de jour en jour et elle améliorait sa maîtrise des techniques les plus ardues. Certaines étoffes très fines ne supportaient pas la machine et elle devait réaliser les coutures à la main. Ses robes devinrent les plus courues de la ville.

— On peut aussi bien les porter à l'envers qu'à l'endroit, se vantaient ses clientes.

Et c'était la vérité. Ses coutures étaient parfaites, au point que parfois le motif sur l'envers de sa broderie de perles était plus beau que l'endroit.

Un jour, elle se vit confier la finition d'une robe en crêpe jaune pâle. Elle avait été taillée pour une femme à la taille remarquablement fine et Katerina était chargée de coudre les vingt-cinq boutons, recouverts du même tissu, sur le devant, et les brides correspondantes. Le défi n'aurait pas été aussi difficile s'ils n'avaient pas été aussi minuscules que des boutons de gant.

— C'est pour Kyria Komninos, lui expliqua Saul Moreno.

Katerina savait qu'elle n'était pas censée faire de remarque personnelle sur les clients ou leurs choix. Discrétion et tact étaient requis de la part des employés, pourtant elle ne put s'en empêcher.

— Elle est plus mince que jamais !

La jeune fille était bouleversée d'imaginer Olga ainsi. Dans son esprit, une telle minceur évoquait la maladie ou le manque de nourriture, mais cette dernière explication ne pouvait pas s'appliquer à Kyria Komninos. Si des milliers de personnes n'avaient pas assez à manger dans cette ville, tout le monde savait que l'entreprise des Komninos continuait à prospérer.

— Est-elle… ?

— Quoi ?

— En bonne santé ?

— L'essayeuse qui est allée chez elle pour prendre les mesures n'a rien mentionné à ce sujet. D'ailleurs, quand tu auras terminé, pourrais-tu te charger de la livraison de la robe, si ça ne te dérange pas ?

— Bien sûr, répondit-elle en s'efforçant de dissimuler son empressement.

— Kyrios Komninos tient à ce qu'elle l'ait pour samedi.

Katerina avait donc moins de deux jours pour la terminer. Elle se mit aussitôt au travail et, en rythme parfait avec la musique de Markos Vamvakaris, elle cousit le dernier bouton à quinze heures le vendredi. Après avoir passé l'épreuve de l'ultime inspection par Kyrios Moreno, la robe fut emballée dans plusieurs feuilles de papier de soie et délicatement placée dans une grande boîte plate, fermée par un ruban jaune bien serré.

Katerina enfila son manteau et mit son chapeau puis, le paquet sous un bras, elle partit pour l'hôtel particulier des Komninos, endroit auquel elle avait si souvent pensé sans en franchir une seule fois le seuil.

Il bruinait à son départ de l'atelier, et lorsqu'elle atteignit la mer d'énormes vagues venaient s'échouer sur la promenade. Au passage d'un tramway, elle sentit l'eau venir lui lécher les chevilles et pressa le pas. La pluie tombait plus dru à présent et, consciente que la robe devait valoir plus de la moitié de son salaire annuel, elle s'inquiétait que le contenu de la boîte soit gagné par l'humidité. Elle la plaqua contre sa poitrine.

Les rues étaient tranquilles cet après-midi-là, la plupart des gens guettant l'accalmie avant de s'aventurer dehors, mais à travers les gouttes elle aperçut une silhouette esseulée venant dans sa direction. Le passant portait une mallette en cuir et elle se demanda lequel d'eux deux s'écarterait pour permettre à l'autre d'éviter la flaque au milieu du trottoir. Elle réalisa alors qu'ils allaient au

même endroit.

Au cours de l'année passée, elle n'avait entrevu Dimitris que de loin et elle fut désarçonnée par le spectacle qu'il offrait. Bien qu'habillé comme un homme, en costume élégant, il ressemblait toujours à un petit garçon. Elle ne put s'empêcher de penser qu'il était un peu jeune, à seize ans, pour suivre les traces de son père. Dimitris ne reconnut pas aussitôt Katerina. Ses yeux, en partie cachés par son chapeau, restaient rivés sur le bitume mais dès qu'elle ouvrit la bouche il manifesta son étonnement.

— Dimitris… Bonjour. Comment vas-tu ? s'enquit-elle, le cœur tambourinant.

— Katerina ! Quelle surprise ! Que fais-tu ici ?

Avant qu'elle n'ait eu le temps de répondre, Pavlina avait ouvert.

— Entrez vite ! Ce temps est affreux !

— Je viens livrer une robe à Kyria Komninos, expliqua Katerina, qui remit la boîte à la domestique.

— Tu vas la lui donner toi-même ! s'exclama-t-elle. Laissez ici vos affaires mouillées et accompagnez-moi au premier. Elle est dans le petit salon.

Dimitris et Katerina retirèrent leurs manteaux et suivirent Pavlina dans le large escalier. Katerina eut du mal à ne pas se décrocher la mâchoire devant le faste de la demeure, la taille des pièces et la somptuosité des tentures. Elle n'avait jamais rien vu de tel. Il y avait d'immenses peintures à huile dans des cadres dorés aux murs et la plupart des meubles européens, bien cirés, semblaient dorés à l'or fin.

Dimitris cogna à la double porte, au sommet des marches. Ils entendirent une discrète invitation à entrer. Olga était assise dans un grand fauteuil près de la cheminée, les pieds en appui sur un second. Elle lisait. Elle releva la tête, surprise et légèrement intriguée par la présence, aux côtés de son fils, d'une jeune fille qu'elle ne reconnut pas aussitôt.

— Mère, c'est Katerina ! Elle vient apporter un paquet de l'atelier Moreno.

— Katerina ! Je ne t'aurais pas reconnue…

Le visage d'Olga ne s'était pas départi de sa rondeur, ses yeux n'avaient pas plus changé que son expression accueillante et son sourire généreux, mais ses cheveux, qu'elle portait autrefois tressés jusqu'à la taille, avaient été coupés au carré. Elle restait la même, en un peu plus mince. Katerina songea qu'elle avait peut-être été malade, ce qui aurait expliqué pourquoi elle ne venait jamais chez Moreno et fils. Elle posa la boîte sur un fauteuil, intriguée par le manque d'empressement d'Olga à l'ouvrir.

— Voulez-vous que je sorte la robe ? Je crois qu'elle aurait besoin d'être suspendue.

— Ne t'en fais pas. Pavlina s'en occupera d'ici une minute. J'aimerais savoir ce que tu deviens. Comment va Eugenia ? Et les jumelles ?

Malgré son ton détaché et sa voix douce, Olga paraissait avide de nouvelles. Katerina se mit à évoquer les nombreuses soirées passées avec Roza Moreno, puis la proposition qui lui avait été faite

de rejoindre l'atelier.

— Chaque matin, je me réveille comme si le soleil se levait à l'intérieur de moi, s'enthousiasma-t-elle. Et chaque matin, je me rends au travail avec Isaac et Elias. Leur père y va généralement beaucoup plus tôt que nous…

Elle poursuivit ainsi pendant dix ou quinze minutes, sans la moindre interruption, décrivant ses journées, les gens qu'elle côtoyait au travail, les musiques diffusées par le gramophone. L'engouement qu'elle manifestait pour son métier était enviable. Elle réussissait même à susciter de la sympathie pour la lugubre Esther Moreno, qui arborait son aigreur telle une robe terne.

Quand elle eut terminé de brosser ce tableau, Olga avait une vision globale de la vie de Katerina, comme Dimitris, qui se tenait dans l'embrasure de la porte, l'oreille tendue, hypnotisé par chacune des paroles de la jeune fille. Il ne pouvait s'empêcher de comparer le chapelet de collègues de Katerina avec l'équipe enseignante du lycée qu'il fréquentait. En général, il sortait du lit sans entrain, enfilait son uniforme et attrapait son sac rempli de livres pour prendre la direction de l'est et arriver à l'heure en cours. Il se réveillait déjà fatigué, ayant travaillé jusqu'à une heure avancée la veille, si bien qu'il ignorait tout du sentiment de joie que Katerina éprouvait au moment de la sonnerie du réveil.

Lorsque Pavlina apparut derrière lui avec un plateau pour le café, il fut contraint de sortir de sa cachette. Katerina s'interrompit à son entrée, soudain gênée.

— On dirait que tu adores ton travail, observa-t-il.

— Oui, répondit-elle.

Ils étaient presque paralysés par la timidité, tous les deux.

— Du café, Katerina ? proposa Pavlina.

— Non merci, dit-elle, juste un peu d'eau, s'il vous plaît. Ensuite, il faudra que je reparte.

— Quel dommage… soupira Olga. Je me plaisais tant à t'entendre me raconter ta vie. Et tu ne m'as pas encore parlé de la rue Irini. Reste un peu, je te prie !

Olga avait l'impression d'être ramenée à la vie : Katerina avait ranimé les braises mourantes de son existence. Si l'idée du monde extérieur la terrifiait – et que celle de sortir la tétanisait presque –, elle regrettait cependant de ne plus prendre part à la routine habituelle qui avait lieu jour après jour dans les rues, les cafés, les lieux de travail. Son mari ne lui rapportait pas plus cela à la maison que leurs invités, dont la politesse et la solennité ne servaient qu'à renforcer son sentiment de solitude et d'isolement.

Katerina avait transformé la pièce. Un peu comme si elle avait remplacé la composition florale de roses et de chrysanthèmes par un bouquet de fleurs sauvages fraîchement coupées, encore vibrant d'abeilles.

Dimitris traversa la pièce pour venir s'asseoir à côté d'Olga. Mère et fils continuèrent à être charmés par les récits et anecdotes de la jeune fille, ainsi que par la bonne humeur avec laquelle elle les dispensait.

À son retour du travail, Konstantinos Komninos fut accueilli par un son inhabituel sous son toit : des éclats de rire. Il les fit aussitôt taire en s'éclaircissant la gorge et en martelant les marches de son pas lourd. Lorsqu'il pénétra dans le petit salon, Katerina s'était déjà levée pour partir.

— C'est Katerina, de chez Moreno et fils, s'empressa d'annoncer Dimitris, comme pour excuser sa présence. Elle avait une livraison à faire.

— Je sais très bien qui elle est, rétorqua son père d'un ton bourru. Et où est-elle ? Où est la robe ?

Il avisa la boîte toujours posée sur le fauteuil. Pavlina n'était pas encore revenue la chercher pour la suspendre, et quand Komninos la libéra de ses épaisseurs de papier de soie, il la brandit afin que tout le monde voie le pli sur le devant.

— Tu es censée la porter ce soir ! s'écria-t-il sans chercher à dissimuler sa contrariété.

Tenant toujours la robe d'une main, il gagna à grandes enjambées la petite table près du fauteuil d'Olga, s'empara de la cloche et la fit tinter d'un geste furieux. Quelques secondes plus tard, Pavlina entrait dans la pièce. Elle n'avait pas besoin d'instruction et prit la robe en silence.

— Je veillerai à ce qu'elle soit impeccable pour ce soir, dit-elle d'un ton joyeux. Elle a juste besoin d'un coup de fer !

Katerina brûlait de honte. Elle était censée s'assurer que le vêtement quittait la boîte dès son arrivée chez le client. Kyrios Moreno l'avait bien spécifié, et il apprendrait malheureusement qu'elle avait failli à sa mission. L'atmosphère avait changé du tout au tout. Jetant un coup d'œil vers les portes-fenêtres, Katerina constata que la mer et le ciel restaient du même gris menaçant. Et pourtant, le monde extérieur lui paraissait plus accueillant que celui de l'hôtel particulier.

— Dimitris, dit Olga avec un entrain feint, reconduis Katerina, veux-tu ?

— Bien sûr, répondit-il.

— Et un grand merci à toi, Katerina, d'être venue apporter la robe. C'est vraiment adorable de l'avoir terminée à temps.

— Au revoir, Kyria Komninos.

La jeune fille suivit Dimitris au rez-de-chaussée. Il était gêné que son père ait laissé libre cours à sa colère devant elle. Il lui certifia que sa mère et lui avaient apprécié de la revoir, et il espérait d'ailleurs qu'elle leur rendrait à nouveau visite. Avec un sourire, Katerina répondit qu'elle le souhaitait également. Après avoir refermé la porte sur elle, il fila directement dans sa chambre, au second étage.

Quelques heures plus tard, il entendit les invités de son père arriver. Il imagina sa mère, sa peau pâle habilement égayée par la magie d'un fard et sa chevelure sombre relevée pour accentuer la courbe de son long cou mince. Le crêpe de soie jaune pâle de sa robe épouserait sa taille et ondulerait à la perfection à chacun de ses déplacements. Elle éclipserait toutes les autres femmes, et les convives influents venus spécialement d'Athènes pour l'occasion décideraient vite de passer à l'avenir toutes leurs commandes de tissu auprès de Komninos. Ils seraient en particulier

impressionnés par la tenue d'Olga. Cinq ans plus tôt, Konstantinos avait acheté deux mille hectares de terre dans la zone agricole au nord de la ville, qu'il avait plantés de mûrier. Les vers à soie avaient fait leur travail, et Komninos produisait à présent sa propre soie. La qualité de celle-ci lui permettrait de propulser son entreprise dans une autre sphère.

De toute la soirée, Dimitris ne sortit pas le nez de ses livres. S'il réussissait ses futurs examens, sa place en école de médecine serait garantie, et même si son père était opposé à cette carrière, il était décidé à lui tenir tête.

Ce n'était pas seulement le bourdonnement permanent de voix ou le cliquetis interminable de la vaisselle et des couverts entrechoqués qui l'empêchaient de se concentrer. Tandis que les mots de ses cours dansaient devant ses yeux, il repensait aux histoires que Katerina avait racontées et se rappelait sa voix enfantine, à la résonance cristalline. Il y avait si longtemps qu'il n'avait pas entendu sa mère rire avec autant d'insouciance. Bien que cette dernière n'ait ni l'envie ni le besoin d'une nouvelle robe, il espérait que Katerina reviendrait lui en livrer d'autres.

Il se débattait pour retenir le tableau périodique des éléments, mais une seule chose semblait rester gravée dans sa mémoire : le souvenir du sourire de Katerina.

16

Au cours de l'année, Dimitris réussit ses examens et s'inscrivit pour suivre les cours de médecine à l'université. Son père ne cacha pas sa colère. Les affaires impliquaient de plus en plus de contrats et de documents administratifs, si bien que Dimitris aurait pu renforcer l'entreprise familiale en mettant à son service des compétences juridiques. Konstantinos n'avait que faire du savoir médical de son fils, en revanche.

Il balaya néanmoins cet acte de désobéissance, ainsi qu'il en avait l'habitude avec les obstacles qui se dressaient sur sa route. Son grand plaisir dans la vie était de remporter des victoires, que ce soit sur des concurrents, des fournisseurs ou, dorénavant, des ouvriers agricoles.

Il avait surmonté la crise financière du début des années trente, alors que la plupart de ses rivaux avaient disparu sous le poids des dettes, et se trouvait plus puissant que jamais. S'il prospérait dans les périodes de troubles politiques et économiques de la ville, Dieu seul savait ce qu'il parviendrait à accomplir dans les années futures.

Il accueillait chaque nouvelle journée avec excitation et confiance. Tout semblait lui réussir. Un géant qui portait des chaussures sur mesure en pointure 39.

Dimitris, de son côté, découvrait un nouvel univers, un réservoir d'idées et d'opinions fondées sur d'autres principes que la nécessité économique. Contrairement aux enseignants du secondaire, payés par les parents pour entretenir certaines conceptions, pour insuffler certaines valeurs et croyances à leurs élèves, les professeurs d'université jouissaient d'une plus grande indépendance intellectuelle. En plus des cours d'anatomie et de pharmacologie, Dimitris suivit des séminaires de philosophie et fut bien vite impliqué dans des débats sur la nature du bien et du mal, sur l'opposition entre croyance et savoir, sagesse et vérité, et autres grandes questions. Les cours de théorie politique suivirent bientôt, et il ne tarda pas à développer sa propre opinion sur la société.

Il n'avait jamais été indifférent au monde qui l'entourait et son enfance rue Irini lui avait fourni une expérience des quartiers plus modestes de Thessalonique, ce qui n'était pas le cas de la plupart de ses camarades. Cependant, il n'avait pas eu l'occasion de voir de ses propres yeux la profondeur de la misère de certaines zones. Il supposait alors que les vendeurs de rue, avec leurs cigarettes et leurs peignes, vivaient dans les faubourgs ou à Toumba ; il découvrait à présent qu'il existait des endroits bien pires dans la ville même. Il devait accepter cette réalité : la plupart des gens n'avaient pas grandi dans les mêmes conditions que lui.

C'était sans doute une bonne chose qu'il ne croise pas beaucoup Konstantinos à cette époque. Ils en seraient venus aux mains. Sensibilisé à toutes les idées politiques du moment, Dimitris se rendit

vite compte que l'existence de son père ne suivait aucune idéologie définie, aussi bien politique que spirituelle. Le véritable dieu de Konstantinos était l'argent. Il croyait en l'Église orthodoxe grecque en tant qu'institution et pierre angulaire de la nation, mais ne participait au culte que lorsque cela l'arrangeait. Il n'avait pas la véritable « foi » et se contentait d'observer les rites parce qu'ils le définissaient en tant que citoyen hellène. Il ne possédait qu'une seule « croyance » chevillée au corps : celle en sa propre capacité à démultiplier les profits de son empire.

Konstantinos Komninos n'était ainsi affilié à aucun parti politique. Il avait une inclinaison naturelle pour le conservatisme. L'arrivée massive de réfugiés dans sa ville au cours de la décennie passée l'avait inquiété tout en nourrissant son ressentiment – autant à cause du coût pour Thessalonique que des conséquences pour ses rues. Il n'avait pas perdu beaucoup d'amis avec le départ des musulmans, et n'y avait donc vu aucun problème, au contraire. D'un côté, il approuvait les décisions du chevronné Elefthérios Venizélos, qui avait rendu la Grèce plus grecque. D'un autre, il soutenait la monarchie. Il votait toujours de façon pragmatique. Un conservateur avec un petit *c* et un royaliste avec un petit *r* : il n'avait jamais suspendu à ses murs le portrait du roi exilé ou de Venizélos. L'ordre et le contrôle de la classe ouvrière favorisaient les affaires, ce qui expliquait son soutien à certaines des purges pratiquées au sein de l'armée et de l'université après l'échec récent d'un coup d'État militaire.

Dimitris développa rapidement un sentiment de malaise. Il vivait dans un hôtel particulier luxueux et son tempérament le portait pourtant à sympathiser avec la majorité pauvre. Un casse-tête difficile à résoudre. Il espérait cependant que ses études de médecine lui permettraient au moins d'aider les habitants les moins favorisés de la ville.

— Efforce-toi de mener la meilleure existence possible, se contentait de lui conseiller Olga.

Elle connaissait le dilemme de son fils et savait qu'elle devait le cacher à son mari. Dimitris évitait d'ailleurs avec assiduité son père ; ce qui n'était pas très difficile, Konstantinos étant rarement à la maison.

Un matin de son deuxième trimestre à l'université, de bonne heure, il aperçut Katerina et Elias qui, en route vers l'atelier, descendaient la rue vers lui. Ils étaient dans leur monde, un monde de rires partagés et de bien-être, et ne notèrent sa présence qu'au dernier moment.

— Dimitris ! s'écria Katerina. Comment vas-tu ?

En moins de quelques minutes, ils eurent échangé des dizaines d'informations sur leur quotidien, s'interrompant mutuellement à grand renfort de questions, d'exclamations et de réponses.

— Comment va Eugenia ?

— Elle a rejoint un atelier de tissage maintenant. Le travail est dur, mais elle se sent moins seule.

— Et les jumelles ?

— Maria s'est mariée et elle a emménagé à Trikala. Elle vient d'avoir un bébé.

— Un bébé ! Si jeune !

— Et Sofia est censée se marier aussi…

— Censée ?

— Eh bien, elle est déjà fiancée depuis deux ans. Ça me semble un peu long… Et Kyria Komninos ?

Katerina terminait de rebroder de perles une robe qui lui était destinée, et elle pensait souvent à elle ces temps-ci.

— Très bien, dit Dimitris, comme il répondait toujours quand on l'interrogeait sur sa mère. Peut-être seras-tu chargée de la livraison ?

— J'aimerais beaucoup, mais tu te souviens de la dernière fois ? J'ai eu tellement d'ennuis avec cette robe jaune ! De toute façon, nous sommes débordés de travail et il y a un service de livraison maintenant. Kyrios Moreno a même une camionnette !

Quel dommage ! Dimitris se rappelait l'après-midi, deux ans plus tôt, où Katerina s'était présentée chez eux et la gaieté qu'elle avait insufflée dans la maison. Il n'était pas certain d'avoir vu sa mère sourire depuis. Il observait chaque jour sa pâle beauté et savait qu'elle ne mettait jamais le pied dehors. Elle ne discutait qu'avec Pavlina et lui – il était à peu près certain que ses parents ne se parlaient pas. Son père rentrait après qu'elle s'était couchée et partait avant qu'elle ne soit levée ; les seuls contacts d'Olga avec le monde extérieur consistaient à suivre, à l'abri du petit salon, les allées et venues sur la promenade. Elle se montrait toujours curieuse des journées de Dimitris à l'université, friande des détails de sa vie : ses discussions, ses amis. Elle vivait sa vie à travers lui, n'en ayant pas elle-même.

— Allons prendre un café un de ces jours ! s'exclama Elias. Nous avons une affaire à régler, non ?

Dimitris s'esclaffa. Elias évoquait le tournois de *tavli* qui durait depuis plus de la moitié de leur existence. Ils avaient fait d'innombrables parties et aucun n'avait jamais devancé l'autre de plus d'une victoire. Ç'avait viré à l'obsession. Tous deux s'étaient améliorés depuis cette époque et avaient ajouté de nouvelles versions du jeu à leur répertoire.

Après avoir échangé des salutations chaleureuses pour leurs familles respectives, ils convinrent de se retrouver le week-end suivant. Dimitris ne put résister à la tentation de jeter un coup d'œil par-dessus son épaule. Avec un pincement au cœur, il remarqua que Katerina avait la tête penchée vers celle d'Elias. Un souffle d'air à peine les séparait.

Son nouveau groupe d'amis faisait partie intégrante de sa vie à l'université. Ils se réunissaient souvent le soir, après avoir terminé leurs dissertations. Il restait toujours des sujets à débattre et le *kafenion* était un endroit plus adapté que la bibliothèque.

Vasilis était sans conteste le leader de la bande, et pas seulement parce qu'il était le plus sportif (il jouait dans l'une des équipes de football de la ville), mais aussi parce que sa voix portait et qu'il ne connaissait pas le doute. Il avait été élevé dans un milieu très différent de celui de Dimitris. Son père, un réfugié d'Asie Mineure, était cadre dans un syndicat, et la foi dans le socialisme l'animait,

coulant dans ses veines aussi rouge que le sang. Quelques mois plus tôt, il avait fait la connaissance du secrétaire général du parti communiste, le charismatique Nikolaos Zachariadis qui venait aussi d'Asie Mineure. Vasilis était tombé sous le charme.

Le parti se fondait sur un ensemble de croyances et de buts bien définis, et des jeunes idéalistes comme Vasilis étaient sensibles à la personnalité puissante qui les promulguait dans la ville. Autrefois, ils auraient pu emboîter le pas à Venizélos, mais sa barbe avait depuis longtemps blanchi et ses forces s'épuisaient. Plus obsédé par cette nouvelle cause que par une histoire d'amour naissante, Vasilis faisait montre du fanatisme d'un jeune converti.

Une seule chose parvenait à le détourner de la politique : la musique. Un vendredi soir, tard, à moins qu'il ne soit très tôt le lendemain, après que cinq d'entre eux – Dimitris, Vasilis, Leftéris, Manolis et Alexandros – eurent vidé une bouteille de *tsikoudia* et qu'ils furent presque à court d'idéologies à débattre, Vasilis annonça à ses amis qu'il les emmenait écouter de la musique. Un chanteur populaire de *rébétiko* se produisait en ville.

Le père de Dimitris n'avait que mépris pour la plupart des genres musicaux, ce qui expliquait l'absence de gramophone chez les Komninos. En dépit de cela, Dimitris avait entendu beaucoup de musique dernièrement. Il y en avait dans toutes les rues de cette ville avide de distractions, et la foule se réunissait, sous le soleil ou sous la neige, pour entendre les joueurs de *klarino* venus des montagnes, ainsi que les groupes de mandoline et les gitans accompagnés de tambourins.

La plupart des propriétaires de café possédaient dorénavant des radios, et grâce à ces postes crachotants, en général fixés au mur derrière le bar, Dimitris avait pu ces derniers temps se familiariser avec le *rébétiko*, la « musique des bas-fonds », de la souffrance. Il appréciait la tonalité nostalgique de ceux qui pleuraient leurs origines orientales perdues, mais n'avait encore jamais assisté à une représentation en direct. Il y avait toujours eu du travail à finir, des livres à lire…

— Viens, Dimitris, ta dissert' attendra. Pas ce *rébétis*.

Ils prirent la direction de la gare et s'engagèrent dans une rue regorgeant de *tekhedes*, de clubs de *rébétiko*, de bars à haschisch et de bordels. Dimitris n'avait aucun doute sur la réaction de son père s'il découvrait la présence de son fils dans ces lieux de perdition. Mais comment apprendrait-il la vie s'il se cantonnait aux pavés bien propres des quartiers bourgeois ? Vasilis s'engagea d'un air décidé sous un porche voûté pour pénétrer dans une pièce défraîchie, faiblement éclairée et envahie par la fumée. L'endroit était bondé et ils se faufilèrent à travers la foule pour rejoindre la seule table libre. Quelques secondes plus tard, une bouteille contenant un liquide clair atterrissait avec fracas devant eux, accompagnée de six petits verres.

Trois musiciens jouaient déjà, l'un du *bouzouki* et deux du *baglama*, son frère aux accents plus aigus. La musique était rythmée, insistante et répétitive, l'atmosphère électrique d'impatience.

Enfin, l'attraction principale de la soirée sortit d'une arrière-salle et se fraya un chemin dans la cohue, ce qui prit un certain temps. Le chanteur s'arrêta pour serrer la main d'une douzaine de personnes avant d'atteindre la petite zone surélevée qui faisait office de scène. À chaque table il

acceptait un *tsikoudia* et après avoir trinqué avec tous ceux qui étaient à sa portée, il vidait son verre d'une traite avant de repartir. Avec son costume élégant et sa chemise d'un blanc étincelant, il était beau et charismatique.

— C'est Stélios Keromitis, cria Vasilis pour couvrir le bruit ambiant.

Une star du *rébétiko* vivant au Pirée et présent à Thessalonique pour quelques soirs. Ayant enfin rejoint ses musiciens, il ramassa le *bouzouki* qui l'attendait et s'assit. Il accorda son instrument en faisant tourner les chevilles, coinça sa cigarette entre l'auriculaire et l'annulaire de sa main gauche et, avec un signe de tête à l'intention des autres, se mit à jouer. Après quelques accords introductifs, sa voix s'éleva. Un rugissement de lion, profond, plein de douleur et d'angoisse, en accord avec les paroles qui parlaient de mort, de maladie et de séparation. De tels thèmes reflétaient la réalité de la vie au jour le jour dans les ruelles sordides qu'ils avaient empruntées pour venir jusque-là.

Bon nombre de spectacteurs étaient des réfugiés d'Asie Mineure, comme Vasilis, et la nostalgie de leur terre natale ne les quittait jamais. La tonalité de la musique, à mi-chemin entre Occident et Orient, donnait corps à leur sentiment de séparation et de manque ; ils aspiraient le pathos de ces notes aussi profondément que les vapeurs de haschisch.

À mesure que la nuit avançait, le public se mit à chanter, allant parfois jusqu'à masquer la voix de Keromitis. Lequel, de toute façon, fumait le narguilé et ne se faisait entendre qu'entre deux inhalations, étranges explosions sonores. La fumée et le bruit opacifiaient l'air et l'alcool avait émoussé leurs sens.

Vers trois heures du matin, un homme près de la scène se leva et les tables voisines furent repoussées contre les murs. Il commença lentement à tourner sur lui-même, les bras étendus, la cigarette dans la main, la tête inclinée sur le côté. Dimitris pensa aux derviches qu'on l'avait emmené voir un jour. L'état de transe de cet homme lui rappelait le leur, même s'il avait le regard tourné vers l'est et non les cieux.

Le danseur était élancé et puissant ; sa chemise entrouverte laissait deviner un torse musclé. Ses amis tapèrent en rythme dans leurs mains pour accompagner ses girations, alors qu'il se rapprochait de plus en plus du sol. Il ne perdait jamais l'équilibre quand il pivotait sur ses hanches puis se redressait. Il semblait profondément absorbé dans ses pensées et, de temps à autre, comme puisant de l'énergie dans la terre, il bondissait haut dans les airs.

Dimitris remarqua que les rares femmes au fond de la salle près du bar, sans doute des prostituées, se dévissaient le cou pour observer le spectacle. L'une d'entre elles, gênée par la foule, grimpa même sur une chaise.

Ces femmes, payées à l'heure pour la bagatelle, auraient volontiers offert leurs services à cet être exceptionnel. Son corps sinueux, indifférent à leurs regards admiratifs, les fascinait.

La performance du danseur séduisait aussi bien les hommes que les femmes et, durant six minutes et demie, personne n'accorda un seul regard à Keromitis. Le *zeibekiko* les tenait tous sous son pouvoir. Enfin, après que quelques verres se furent brisés aux pieds du danseur, en signe

d'approbation et d'encouragement, la musique abandonna son mystérieux rythme antinaturel, en 9/8. Puis l'homme regagna son siège, se mêlant de nouveau à la foule.

Vers cinq heures du matin, lorsque Keromitis eut épuisé ses forces, Dimitris et ses amis se laissèrent entraîner vers la sortie. Les rues baignaient dans la lumière brumeuse et orangée du soleil levant, et ils prirent la direction du café le plus proche.

— Mangeons, proposa Vasilis, à la tête de la bande comme toujours.

Les effets combinés du haschisch et du *rébétiko*, malgré ses accents douloureux, les avaient plongés dans un état de surexcitation. Dimitris n'avait jamais passé de nuit blanche auparavant, et il fut surpris par la sensation de lucidité que cela lui procurait. L'atmosphère euphorisante du *teke*, la stridence et la sincérité de la musique, la franche camaraderie qui régnait au sein du groupe, tout lui donnait l'impression d'être vivant. La vie culturelle de ces quartiers populaires lui paraissait étonnamment séduisante, et il se demanda comment la bourgeoisie pouvait se satisfaire de dîners dans des restaurants chic et européanisés ou de soirées dans des demeures grandioses, quand de telles émotions brutes se trouvaient à portée de main.

Lorsqu'il aurait retrouvé une sobriété suffisante pour produire une réflexion cohérente, il chercherait la réponse à cette question. Ce matin-là, enfournant des cuillerées brûlantes d'un bouillon nourrissant aux abats d'agneau, il redevenait enfant et il lui semblait qu'il était à la place la plus enviable de la terre.

— Je vais dormir quelques heures avant les cours, annonça Vasilis.

Un murmure d'assentiment général parcourut la tablée, chacun posa quelques drachmes sur la table puis ils se séparèrent.

Dimitris, qui avait une vague idée du chemin qu'empruntait son père pour aller au travail, réussit malgré les vapeurs de l'alcool à se rappeler d'éviter les rues concernées. Un quart d'heure plus tard, il était chez lui et se glissait sans un bruit dans sa chambre. La veille, son père n'avait pas douté un instant qu'il était derrière la porte close, révisant d'arrache-pied pour les prochains examens.

À partir de cette nuit, ses visites dans les bars de *rébétiko* se firent plus fréquentes et l'âpreté de cette « sous-culture » le rapprocha du cœur de Thessalonique. Les paroles des chansons qui évoquaient des existences brisées n'avaient peut-être aucun lien avec sa propre expérience de la vie, mais elles lui fournissaient une occasion de s'interroger et de rêver.

Les proxénètes, *rébets* et vendeurs de haschisch semblaient faire partie aussi intégrante de la ville que les banquiers et propriétaires de grands magasins, et il y avait quelque chose d'attrayant dans la rudesse de cette vie alternative, loin de l'ordre et de la perfection du toit sous lequel il dormait. Depuis une dizaine d'années, Konstantinos Komninos mettait en garde solennellement son fils contre les quartiers de Thessalonique qu'il estimait trop dangereux pour être fréquentés.

— Ils fourmillent de crapules et de prostituées, disait-il à Dimitris. Ne t'approche pas d'eux.

Elias Moreno prit l'habitude de se joindre à la bande lors de ces sorties nocturnes. Elles suivaient en général un tournoi disputé et bruyant de *tavli* avec Dimitris. Pendant une heure environ,

ils exploraient les trois variantes de cette version grecque du jacquet – *portes*, *plakoto* et *fevga* –, auxquelles ils jouaient à une cadence effrénée, sans qu'aucun ne manque jamais un temps. Pas une seconde ne s'écoulait entre le jeter du dé et le déplacement du pion, et chaque action avait sa sonorité propre. D'abord celle, sèche, des dés heurtant le bord du plateau, puis celle, plus feutrée, lorsqu'ils tournaient telles des toupies, et enfin le bruissement des pions, qui claquaient aussi juste avant que les dés soient à nouveau lancés. Si les pions entretenaient un babil permanent, entre le moment où la partie commençait et celui où le pion du perdant faisait un bruit mat, et satisfaisant, sur le rebord au milieu du plateau, les joueurs n'échangeaient pas un mot.

De temps à autre, un juron échappait à l'un ou l'autre, les dés n'ayant pas produit le double espéré. Le temps de la partie, les amis étaient en guerre et, pendant l'heure qui suivait, les yeux rivés sur le plateau, ils n'échangeaient pas un seul coup d'œil. Dimitris s'épongeait le front avec un mouchoir, Elias, avec la manchette de sa chemise. À la fin de la partie seulement, la conversation pouvait reprendre. Dimitris prenait alors des nouvelles des parents d'Elias, et de Katerina aussi.

À présent que les jumelles avaient toutes deux quitté la rue Irini et qu'Eugenia faisait des heures supplémentaires à l'usine de tapis, Katerina était pour ainsi dire devenue un membre de la famille Moreno. Elle partageait souvent leur dîner, occupant à table la place de la mère de Saul, décédée quelques mois plus tôt. La maison semblait un peu plus vide sans sa présence silencieuse.

La plupart du temps, Katerina s'attardait quelques heures après le repas pour avancer une broderie tout en profitant de la compagnie de Roza Moreno. Pour elles deux, ce n'était pas du travail mais le prolongement d'une activité plaisante à laquelle elles avaient la chance de s'adonner aussi bien en journée qu'en soirée.

Elias parlait de Katerina avec admiration et tendresse et, même s'il se le reprochait, Dimitris ne pouvait s'empêcher de ressentir parfois le picotement de la jalousie aux récits de son frère de lait.

Elias avait appris à jouer de l'oud et se produisait parfois dans les bars. Chaque fois, Dimitris, Vasilis et les autres l'accompagnaient. Elias était devenu un membre à part entière de leur groupe. Contrairement à eux, il était un travailleur, en prise directe avec un monde à des lieues de leur bulle universitaire, des bibliothèques et des amphithéâtres, pourtant ils partageaient un attachement commun pour le *rébétiko*.

La musique et ceux qui en jouaient formaient la toile de fond des nombreuses soirées passées ensemble et la politique se retrouvait souvent au centre de leurs discussions.

Le pays continuait à pâtir d'une grande pauvreté, ainsi que d'une politique et d'une économie incertaines. Les troubles menaçaient. En dix ans, la Grèce avait connu une douzaine de coups d'État et près du double de gouvernements, ne cessant d'osciller entre partisans du retour de la monarchie et opposants. Ce sujet restait en effet au cœur des controverses et débats. En 1920, lorsque le roi Alexandre I^{er} avait succombé à une morsure de singe, son père était rentré d'exil pour être à nouveau chassé du pays deux ans plus tard. Il fut remplacé par son fils aîné, Georges, à son tour contraint de quitter le pouvoir à la fin de l'année suivante. Resté près de douze ans en exil, le roi Georges II

revint après un plébiscite truqué.

En janvier 1936 eurent lieu des élections très serrées, et même si les royalistes remportèrent une majorité de sièges, les communistes maintinrent l'équilibre des forces. Il en résulta un climat tendu, sans véritable majorité d'un côté ou de l'autre. La police, qui disposait de nouveaux droits, pouvait à présent arrêter des citoyens au simple motif d'un désaccord avec le gouvernement ou d'une manifestation.

Vasilis était persuadé qu'il fallait agir. Il tenta de convaincre ses amis.

— Ces prisonniers n'ont rien à se reprocher ! fulminait-il. Ils se sont contentés d'exprimer la vérité : ils sont sous-payés et exploités. C'est un fait !

— Bien sûr, leur emprisonnement est illogique, injuste…

— Intolérable ! beuglait-il. Et nous ne devrions pas rester les bras croisés !

Dimitris savait que s'il engageait la conversation avec son père sur le traitement réservé à la gauche ils finiraient par se battre. La plupart du temps, ses études lui servaient de prétexte pour esquiver le débat : il devait absolument se rendre au laboratoire, il avait un rendez-vous crucial avec ses professeurs, etc. Une fois par semaine, cependant, pour faire plaisir à sa mère, Dimitris dînait avec ses parents. Afin d'épargner celle-ci, dont la santé fragile n'aurait évidemment pas résisté à une dispute entre père et fils, il évitait avec adresse les sujets controversés, veillant à ce que la discussion reste légère, évoquant ses cours d'anatomie, s'enquérant de l'entreprise Komninos tout en entretenant l'illusion qu'il la rejoindrait un jour.

Un samedi soir, juste après Pâques – la veille de la corvée hebdomadaire –, après leur partie de *tavli*, Dimitris et Elias rejoignirent Vasilis pour se rendre dans leur *teke* préféré. Ils quittèrent le *kafenion* après vingt-trois heures, mais les musiciens qu'ils espéraient entendre ne commenceraient sans doute pas à jouer avant minuit.

Dimitris n'avait bu qu'une bière en prévision de la longue journée de révisions qui l'attendait le lendemain. S'il n'avait pas eu les idées aussi claires, il aurait eu du mal à croire qu'il n'avait pas été victime d'une hallucination. Depuis plusieurs minutes, ils cheminaient dans des rues sordides à une cinquantaine de mètres derrière un homme. Celui-ci s'arrêta devant l'entrée d'un bâtiment et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule avant de s'engouffrer par la porte qu'on venait de lui ouvrir. S'il ne vit pas Dimitris et Elias, dissimulés par les ombres de la nuit, eux le distinguèrent parfaitement.

— Est-ce que ce n'était pas… ?

Elias s'interrompit aussitôt, regrettant d'avoir ouvert la bouche.

— Mon père. Oui, je suis certain que c'était lui.

Sans un mot de plus, ils poursuivirent leur route. Dimitris était en état de choc. C'était l'une des maisons closes les moins misérables, pour autant tout le monde savait ce qu'on y faisait. Son père rejoignait une prostituée. Le premier réflexe du jeune homme fut d'attendre que son père ressorte pour le forcer à s'expliquer sur-le-champ.

Lisant aussitôt dans les pensées de son ami, Elias lui prit le bras. Il sentait la colère et la

consternation qui l'habitaient.

— Il vaut sans doute mieux ne pas faire de scène ici, Dimitris, observa-t-il. Peut-être même ne faut-il rien dire…

Dimitris savait qu'il avait besoin de temps pour digérer ce qu'il avait vu. Pour l'heure, une seule pensée l'obnubilait : tout ce que son père représentait reposait en réalité sur un mensonge. Il était plus lié au versant sombre de Thessalonique que lui-même. Quel hypocrite !

Dimitris rentra ivre mort ce soir-là. En s'affalant sur un guéridon de l'entrée, il fit tomber un bibelot, qui se brisa. Son père apparut si rapidement au sommet de l'escalier que Dimitris se demanda s'il le guettait.

— Quelle heure crois-tu donc qu'il est ? demanda-t-il, mi-chuchotant, mi-hurlant, tout en dévalant les marches. Où diable étais-tu fourré ?

Le voyant fondre sur lui tel un corbeau dans sa robe de chambre en soie noire, Dimitris crut qu'il allait le frapper.

— Tu ne m'as pas entendu ? Où étais-tu ?

Konstantinos grondait à présent.

— Réponds-moi ! insista-t-il.

Dérangée par le bruit, Pavlina était sortie sur le seuil de sa chambre au rez-de-chaussée, le regard embrumé et inquiet. Parvenant à se contrôler et se soutenant au guéridon, Dimitris se pencha vers son père ; laissant moins de trois centimètres entre eux deux et baissant la voix pour que Pavlina ne puisse pas entendre, il répondit à la question :

— J'étais rue Dioni.

Komninos pâlit aussitôt. Les intonations de son fils étaient triomphantes. Pavlina, qui s'était éclipsée, revint avec un balai pour ramasser les débris de la figurine. Tout en rassemblant les éclats en un tas bien net, elle ne quittait pas des yeux les deux hommes. Konstantinos retrouva rapidement contenance. Olga se tenait maintenant au sommet de l'escalier.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle. Dimitris, tout va bien ?

Ses premières pensées allaient à son fils ; elle savait qu'il fréquentait certains quartiers malfamés de la ville et avait lu que les combats au couteau étaient fréquents dans les *tekhedes*.

— Je vais bien.

— Tout le monde devrait être couché à cette heure, aboya Konstantinos. Pavlina, tu finiras de nettoyer demain, je te remercie.

Olga s'était volatilisée, et Pavlina se retira à pas feutrés dans sa chambre, abandonnant le balai contre le mur. Konstantinos tourna le dos à Dimitris et regagna tranquillement le premier étage. Dimitris attendit d'entendre la porte de la chambre de ses parents se refermer avant de s'agripper à la rambarde pour rejoindre en titubant son lit.

Le lendemain midi, Dimitris, Olga et Konstantinos se réunirent autour de la vaste table ronde, leurs couverts installés comme toujours à des intervalles de « vingt minutes ». La composition florale

rigide du centre reflétait l'humeur générale. Alors que Pavlina orchestrait le ballet des plats, la conversation restait guindée. Chaque fois qu'elle débarrassait une assiette, elle constatait qu'Olga avait à peine touché à son contenu. Dimitris n'avait pas davantage d'appétit.

Devinant qu'il y avait un problème entre son mari et son fils, Olga tentait d'orienter la discussion sur des sujets légers. Tout au long du repas, Dimitris s'efforçait quant à lui d'éviter de croiser le regard de son père.

On avait célébré Pâques à peine une semaine plus tôt et ils s'étaient rendus à la messe ensemble. Dimitris gardait en mémoire les images vivaces de son père baisant l'icône, se signant et s'agenouillant avec servilité pour effleurer des lèvres la bague du prêtre. Il ne put retenir un frémissement en songeant que Konstantinos s'asseyait toujours au premier rang dans l'église, position qui, il le comprenait seulement maintenant, reflétait sa contribution financière au bâtiment bien plus que sa proximité avec Dieu. Il considéra sa douce mère et se demanda si elle se doutait de quelque chose.

Plus que jamais, Konstantinos Komninos semblait éprouver un malin plaisir à explorer les divergences politiques entre son fils et lui, s'appuyant sur l'hypothèse que Dimitris finirait par se ranger à son avis. Un fils reprenait l'affaire familiale, il ne pouvait pas en aller autrement. Il n'avait toujours pas accepté que les ambitions de celui-ci puissent être autres.

Convaincu que Dimitris ne le trahirait pas devant Olga, Konstantinos exploitait cet élément pour malmener encore plus son fils, attisant la rage que lui inspirait l'état actuel des affaires du pays. Le roi venait de nommer un général de l'armée, Ioannis Metaxas, au poste de Premier ministre, lequel autorisait la police à réprimer sévèrement les manifestations de travailleurs, sous prétexte qu'ils représentaient une menace croissante contre l'ordre dans la ville. Certains syndicalistes et communistes avaient déjà été exilés et, en tant que patron, Komninos se félicitait de ces actions visant à remettre les travailleurs dans le rang.

— En ce qui me concerne, plus les mesures de répression sont radicales, mieux je me porte !

Il adressa cette remarque directement à Dimitris, certain de susciter une réaction. Soucieux de préserver sa mère, Dimitris ne répondit pas à cette provocation. Il craignait de prononcer des paroles regrettables devant elle, et il savait que son père le testait, cherchait à le pousser à bout. Tant qu'Olga était présente, Konstantinos Komninos se sentait en sûreté.

En coupant sa viande, Dimitris imagina que la lame scintillante s'enfonçait dans la chair de son père. Mastiquant encore, il se leva.

— Je dois y aller, annonça-t-il brusquement.

— Où vas-tu un dimanche après-midi ? s'enquit Konstantinos d'un ton agressif. La bibliothèque n'est pas fermée ?

— J'ai rendez-vous avec des amis.

— Quel dommage, *agapi mou* ! s'exclama Olga. Pavlina t'a préparé ton *glyko* préféré.

— Tu m'en garderas une part, *mana mou* ? répondit-il en lui déposant un baiser sur le sommet

du crâne. Je suis désolé, je suis attendu.

Une seconde plus tard il était dehors, se pressant vers le *kafenion* où il devait retrouver Elias et Vasilis. Au moment de longer la vitrine, il constata qu'ils étaient accompagnés d'une troisième personne. Katerina.

Dimitris avait peut-être marché d'un pas vif, toutefois les battements de son cœur étaient anormalement précipités lorsqu'il poussa la porte. On ne voyait pas souvent de femmes dans ce *kafenion*, et Katerina s'empressa d'expliquer les raisons de sa présence.

— Je devais faire des essayages chez un client à une rue d'ici, et Elias m'a convaincue de venir ici prendre un café après.

— Un dimanche ? Ce n'est pas un jour de repos ?

— Pas toujours quand tu travailles pour Kyrios Moreno, s'esclaffa-t-elle en ramassant son sac à main. Bref, j'espère te revoir bientôt, Dimitris.

— Veux-tu que je te raccompagne chez toi ?

La proposition lui avait échappé, et il en fut aussitôt gêné. Il était évident que c'était à Elias de s'en charger ; ils habitaient dans la même rue.

— Non, mais je te remercie, répondit-elle gaiement. Il fait encore jour, je peux marcher seule.

— Tu es sûre ? insista-t-il.

À sa grande surprise, elle changea d'avis.

— Eh bien, si tu insistes, ça me ferait plaisir. Tu ne rentres pas tout de suite, Elias, si ?

Celui-ci secoua la tête.

La rue Irini n'était qu'à un jet de pierre, et Dimitris se surprit à ralentir la cadence. En cours de route, Katerina lui parla de la famille Moreno. Kyria Moreno lui avait appris presque tout ce qu'elle savait maintenant, et chaque jour lui apportait une nouvelle occasion de développer son talent. Elle parlait de son art avec passion.

— Je pense aux filles dans les usines de tabac, qui répètent les mêmes gestes en permanence. J'en mourrais si je devais faire ce métier. Chaque heure est différente dans mon travail. Il y a des dizaines de points différents, sans parler de la variété de couleurs et de tissus, des combinaisons. Le résultat n'est jamais identique.

— Un peu comme en musique ? hasarda Dimitris.

— Oui, tu as raison, exactement ! dit-elle dans un éclat de rire.

— Il n'y a que sept notes, poursuivit-il, mais elles peuvent être agencées de mille façons ! Tu es comme Mozart, sauf que tu utilises des fils et pas des notes !

Dimitris sourit à cette image, puis ajouta :

— Elias raconte d'ailleurs que tu étais une enfant prodige, et Mozart aussi !

Katerina rougit. Dimitris hésita à attribuer cette réaction à la mention d'Elias et s'efforça de ne pas penser au temps que les deux jeunes gens passaient ensemble.

— Je ne connais pas grand-chose à Mozart, mais je crois qu'il exagère.

Ils atteignirent leur destination bien trop vite. La conversation vivante et naturelle de Katerina l'avait charmé. Il avait l'impression qu'elle était éclairée de l'intérieur. Ses yeux souriaient autant que sa bouche, et sa démarche même respirait le bonheur.

Au cours des jours suivants, il se rendit compte qu'il pensait beaucoup à Katerina et espérait la revoir. Elle restait en permanence présente à son esprit et il ne cherchait pas à la chasser de ses pensées. Katerina incarnait une vérité qu'il avait déjà éprouvée : il n'y avait pas toujours de lien entre le bonheur et la richesse. Son propre malaise à la perspective de la fortune qui l'attendait en était une preuve suffisante.

Il y avait en revanche un lien entre la famine et l'agitation. À Thessalonique, beaucoup se rendaient à la soupe populaire et le mécontentement général ne cessait de s'approfondir.

Grâce à son père, Vasilis détenait des informations quotidiennes sur l'évolution de la situation. Les températures dans la rue montèrent avec l'arrivée du mois de mai ; la douceur du printemps cédait peu à peu le pas à la chaleur étouffante de l'été et, avec elle, la population s'impatientait. On parlait de grève généralisée.

— Thessalonique est au bord de la révolution, annonça Vasilis à ses camarades, dans un état de grande agitation. Les ouvriers du tabac se mettent en grève demain ! Nous devons leur apporter notre soutien.

Ils n'avaient pas d'autre choix qu'appuyer les exploités, les victimes, ceux qui touchaient moins pour une semaine de travail que ce que les riches dépensaient pour un repas dans un des hôtels chic de la ville. Vasilis avait emmené Dimitris voir nombre des endroits où les pauvres vivaient, et le moment était venu de leur témoigner sa solidarité.

Ils se retrouvèrent le lendemain à l'université, puis gagnèrent ensemble la mairie. En quelques minutes, ils furent pris dans le flot d'une puissante rivière humaine. L'excitation était palpable : une manifestation dans le pays qui avait inventé la démocratie, par une journée ensoleillée. C'était dans l'ordre des choses.

— Ils vont voir ce qu'on pense ! s'enthousiasma Vasilis. Le gouvernement ne peut pas ignorer ce signal, si ?

Il devait hurler pour couvrir le brouhaha de la foule et se faire entendre par ses amis. Le bruit circulait qu'ils avaient été rejoints aussi bien par les employés des tramways et du chemin de fer que par ceux du port et de l'électricité. L'envie de manifester s'était répandue comme une épidémie et il y avait plus de vingt mille personnes dans les rues. Vasilis ne contenait pas son euphorie :

— Ça pourrait fonctionner, vous savez ! La force du peuple est en marche !

Les manifestants finirent par se disperser.

Dimitris, qui avait eu la malchance de tomber sur son père ce soir-là, apprit une mauvaise nouvelle.

— Eh bien, tu seras content de savoir, dit-il en tendant son chapeau à Pavlina mais en regardant son fils dans les yeux, que Metaxas a donné à la police toute la marge de manœuvre nécessaire !

Dimitris s'efforça de ne pas réagir. Il ne voulait pas que Konstantinos découvre qu'il était dans la rue ce jour-là.

— Ça me semble excessif, répondit-il.

— Pas de mon point de vue, Dimitris, pas de mon point de vue.

Le jeune homme conserva le silence.

— Encore mieux, insista son père, il envisage de recourir à la loi martiale. C'est la seule solution, avec ce genre d'individus.

Le ton sur lequel Konstantinos avait prononcé ces mots, « ce genre d'individus », donnait envie à Dimitris de lui cracher au visage, pourtant il faisait de sa capacité à se contenir une force. Il laissait toujours le dernier mot à son père. Et il en riait presque avec le recul.

— Évite de traîner dans les rues demain, entendu ?

Konstantinos savait que son fils avait manifesté ce jour-là. Quelqu'un avait repéré Dimitris et lui en avait parlé. Le lendemain commença comme la veille. Un groupe d'étudiants, parmi lesquels Dimitris, se réunit et prit la direction du centre de Thessalonique pour en rejoindre d'autres.

L'atmosphère était très différente. Des manifestants criant « Vive la liberté ! » s'étaient réunis face à des policiers et des soldats. Dans un premier temps, ils se contentèrent de se mesurer du regard. Il régnait un calme étrange, bouillant d'agressivité.

Vasilis, désireux de se retrouver au centre de l'action, se fraya un chemin jusqu'au cœur de la masse. Dimitris voulut le suivre, mais fut bloqué par un mouvement subit des manifestants ; après concertation, ils avaient décidé de se jeter en avant. Et, comme pour reconnaître qu'ils risquaient de perdre le contrôle de la situation, les policiers ouvrirent le feu.

De l'endroit où il se tenait, Dimitris ne vit pas grand-chose, sinon le reflux de la foule. C'était le chaos, la panique, la confusion la plus totale, l'incrédulité complète. La police avait tiré sur des gens sans armes.

La foule s'égaillait dans toutes les directions, hurlant, gesticulant pour faciliter sa fuite ; les amis de Dimitris étaient pris dans cette cohue, et il n'avait pas le temps de se soucier d'eux. Personne ne comprenait ce qui se passait, ni ce qui allait arriver, mais tous étaient mus par un instinct animal de préservation ; un ou deux furent renversés dans la débandade. Dimitris atterrit dans une ruelle. Tous les cafés et boutiques étaient fermés, n'offrant aucune possibilité de retraite. Il courait à l'aveuglette, sans s'arrêter. La police allait appréhender les manifestants et ils ne seraient pas tendres avec leurs prisonniers.

Alors que ses jambes menaçaient de se dérober sous lui, il se rendit compte qu'il était près de la rue Irini. Il frappa à la porte de Kyria Moreno.

Il y resta quelques heures, se sentant à la fois en sécurité et inquiet pour les amis qui l'accompagnaient. Enfin, quand il pensa que la police avait abandonné la chasse aux fauteurs de trouble, il s'éclipsa. Il balaya la rue du regard pour s'assurer que le danger s'était bien éloigné mais aussi, il se l'avoua à lui-même, pour chercher Katerina, avant de regagner l'avenue Niki à grandes

enjambées. Sa mère ne cacha pas sa joie de le revoir.

— Dimitris ! s'exclama-t-elle en le serrant dans ses bras.

Les larmes brûlantes qui mouillaient son visage coulèrent sur la chemise de son fils.

— Tu étais là-bas, n'est-ce pas ? gémit-elle.

— Je suis désolé, mère, vraiment désolé. Tu as dû te faire un sang d'encre.

— Je sais seulement que des gens ont été tués, dit-elle. Pavlina vient de m'annoncer la nouvelle… J'ai eu peur que tu sois parmi eux !

— Tués ! s'écria Dimitris, s'écartant de sa mère. Aucun des nôtres n'était armé, pourtant !

— Et il y a aussi eu beaucoup de blessés graves, ajouta-t-elle. Je suis si heureuse que tu sois ici.

— Vasilis était en tête des manifestants, je dois aller le trouver.

Dimitris sortit de la maison en trombe et courut jusqu'à l'hôpital. Il y avait des débris partout, preuves de la panique qui avait suivi les coups de feu tirés par la police. Une fouille rapide des différentes salles lui apprit que son ami ne comptait pas parmi les blessés. Rongé par l'appréhension, il se rendit dans la morgue voisine. Un docteur l'avait informé que les morts y étaient conduits.

À l'approche du bâtiment, il reconnut un visage familier et hagard. Il appartenait au père de Vasilis.

— Il n'est pas ici ! s'écria-t-il avant de se jeter dans les bras de Dimitris en sanglotant. Il n'est pas ici !

— Et il n'est pas non plus à l'hôpital ! ajouta Dimitris.

— Je m'y rendais justement…

— C'est inutile. Il n'est pas rentré alors ?

— Non, répondit le père de Vasilis. Je ne vois qu'un seul autre endroit…

Vasilis avait sans doute été arrêté.

— Je dois aller à la prison, reprit-il, mais tu ferais mieux de ne pas m'accompagner. C'est un risque inutile à courir.

Le lendemain, les morts soulevèrent des effusions de tristesse. Des milliers de citoyens se réunirent pour les pleurer. Douze cadavres couverts de fleurs furent portés dans des cercueils ouverts à travers les rues et on pleura les martyrs ainsi que les dizaines de blessés à l'hôpital. Ceux qui prenaient part à la procession funéraire se lamentèrent autant sur la mort de la liberté que sur celle de leurs amis. Des pétales de fleurs tapissaient le bitume où les manifestants avaient été décimés.

L'annonce de nouvelles manifestations fut l'excuse que Metaxas guettait. Il informa le roi qu'un complot communiste menaçait le pays. Le 4 août 1936, il fut autorisé à déclarer la loi martiale. La Grèce était devenue une dictature.

La chaleur était oppressante et ce soir-là le mercure n'était pas descendu en dessous des trente-cinq degrés. Olga était montée se coucher de bonne heure. Dimitris constata que sa place à la table du dîner avait été déplacée pour qu'il soit face à son père. Si Pavlina n'avait pas encore apporté l'entrée, le vin était déjà servi. Konstantinos Komninos leva son verre.

— J’aimerais porter un toast, dit-il.

Pour une fois, Dimitris soutint son regard. S’entêtant à ne pas toucher son verre, il ne quitta pas un instant les prunelles froides rivées sur les siennes.

— À l’ordre et à la discipline ! À la dictature !

Il ne souriait pas, mais une lueur triomphale allumait son œil. Était-ce le sang-froid ou la lâcheté, s’interrogea Dimitris, qui l’empêchait d’envoyer la carafe au visage de son père ?

Allez ! Vas-y ! Voilà ce que semblait lui souffler l’expression moqueuse de Konstantinos. Sans un mot et à gestes mesurés, Dimitris se leva et quitta la pièce. Des flammes de haine pure avaient beau lui dévorer le cœur, il ne ferait pas le plaisir à son père de réagir.

Konstantinos Komninos entendit la porte d’entrée claquer et continua à manger son dîner, seul. Une fois dans la rue, Dimitris vomit dans le caniveau.

17

Ainsi que Dimitris le craignait, et ainsi que son père l'espérait, Metaxas supprima d'autres syndicats et renforça les pouvoirs de la police. Les communistes et activistes gauchistes furent traqués et enfermés dans des camps de prisonniers. On pratiqua la torture pour extirper des confessions ou forcer les détenus à donner le nom d'autres communistes.

Plusieurs semaines durant, Vasilis resta en prison. Personne n'ayant été autorisé à lui rendre visite, Dimitris et ses amis retrouvaient souvent son père pour discuter avec lui de leurs options. Il les mettait toujours en garde avec sévérité.

— Je sais que vous n'êtes pas membres du parti, mais si vous lui rendez visite, ils vous considéreront comme tels. Prenez vos distances, c'est la meilleure solution.

L'un des professeurs de droit fit campagne pour sa libération, allant jusqu'à témoigner que son étudiant se rendait à son cours quand il avait été pris dans la manifestation. Six semaines après son arrestation, le père de Vasilis reçut une lettre. Il l'ouvrit avec excitation, s'attendant à ce qu'elle contienne des nouvelles de la libération de son fils.

> *« Cher Kyrios Philippidis, disait-elle, nous souhaitons vous informer que votre fils est décédé le 14 juin. Cause de la mort : tuberculose. Si vous souhaitez récupérer ses affaires personnelles, vous pouvez le faire jusqu'au 18 de ce mois. »*

Il avait reçu la lettre à cette date précise.

Le père de Vasilis était trop anéanti par le chagrin pour se rendre à la prison, si bien que Dimitris et son ami Leftéris s'en chargèrent. Dimitris savait qu'en signant le registre des visites il prenait des risques, pourtant il était fier de son amitié avec un martyr.

Des larmes de tristesse roulèrent sur ses joues le jour de l'enterrement, mais intérieurement il bouillonnait. Les autorités étaient sans le moindre doute possible responsables de la mort de Vasilis et Dimitris se fit la promesse de ne jamais soutenir un gouvernement qui encourageait de telles actions. La Grèce méritait mieux.

En surface, la vie dans la ville restait la même. Dimitris continuait à suivre ses cours à l'université et des entreprises comme celle des Moreno tournaient aussi bien qu'avant. De temps à autre, Katerina rejoignait Elias et Dimitris pour un café, pourtant la teneur de leurs conversations

avait changé. Ils portaient le deuil de Vasilis et tous trois savaient que sous l'apparente normalité les angoisses purulaient.

Dimitris faisait de son mieux pour éviter son père. Même le repas hebdomadaire en sa compagnie était plus qu'il n'en pouvait supporter. Il tremblait de peur chaque fois qu'il sentait sa présence, pas parce qu'il le craignait, non, mais parce qu'il redoutait ce qu'il pouvait dire à cet homme, pour lequel il n'avait dorénavant que mépris.

Sa mère semblait tout comprendre sans avoir besoin d'explications. Pas une seule fois elle n'interrogea Dimitris sur les raisons qui le poussaient à quitter la maison quelques instants avant le retour de son père ou à prendre ses repas à des heures farfelues.

Olga devinait les sentiments de Dimitris pour son père, et ceux de Konstantinos pour son fils. Depuis le jour de sa naissance, il n'y avait pas eu le moindre soupçon d'amour. Elle se rappelait le regard que son mari avait posé sur le bébé endormi, comme s'il examinait un spécimen et non la chair de sa chair. Puis il y avait eu l'incendie, et leurs existences avaient changé du tout au tout. L'instant où un père tient son fils pour la première fois et se découvre dans son regard avait été gâché. Au cours des vingt premières années de la vie de Dimitris, elle avait souvent évoqué la même question devant Pavlina.

— Aurais-je dû agir différemment ? s'enquérait-elle en tordant ses mains délicates.

Si Pavlina avait son opinion sur Komninos, son instinct lui dictait de protéger Olga.

— Je crois que ça arrive parfois, répondait-elle. Beaucoup d'hommes ne trouvent pas d'intérêt à leurs enfants. Ils considèrent que c'est aux femmes de s'en occuper.

— Tu as peut-être raison, Pavlina…

— Et quand ils atteignent un certain âge, ils se rendent compte qu'ils sont devenus des hommes et ils se mettent à échanger avec eux, vous verrez.

En un sens, l'attitude de Konstantinos vérifiait la théorie de Pavlina. Il ne semblait espérer qu'une seule chose : la contribution de son fils à son empire en expansion. Il croyait encore pouvoir forcer Dimitris à devenir le fils dont il rêvait, alors que celui-ci savait qu'il n'en serait rien.

S'il méprisait la grandeur de l'hôtel particulier et gravissait les marches du perron d'un bond, tel un voleur ne voulant pas être vu, il attendait toujours avec impatience le moment où il franchissait le seuil et où sa mère apparaissait au sommet des marches. Olga n'avait jamais cessé d'être là pour lui, et Dimitris ne s'interrogeait pas à ce sujet. Il en allait ainsi depuis qu'ils avaient réemménagé avenue Niki et il ne voulait pas que cela change. Sa beauté et sa présence tranquille étaient les constantes de leurs existences. Peu importait qu'on soit en dictature ou en république, Olga réservait le même accueil souriant à son fils.

Rue Irini, Katerina avait souvent droit aux mêmes démonstrations d'affection. Eugenia, qui avait travaillé toute la journée à l'usine, rentrait ensuite s'asseoir derrière son propre métier à tisser. Dès que Katerina poussait la porte, elle bondissait pour la saluer. On allumait aussitôt le petit réchaud à

gaz sous le *briki* et leur maisonnette était envahie par l'arôme du café. Le dîner ne viendrait que plus tard. Elles voulaient toutes deux profiter de la dernière heure du jour, car la lumière de la lampe à huile les fatiguait. Elles chérissaient chaque seconde où le soleil restait dans le ciel.

Parfois, tout en sirotant leur café, Katerina se plaçait derrière Eugenia pour masser ses épaules douloureuses, et elles se racontaient leur journée respective.

Un jour, Eugenia reçut une lettre de Maria lui demandant de venir s'installer avec elle et sa nouvelle famille à Trikala. Sofia ne vivait qu'à un kilomètre d'elle, dans un village voisin.

— Je n'ai déménagé qu'une seule fois dans ma vie, observa-t-elle, et ça m'a suffi… Même si les jumelles me manquent !

— Rien de plus naturel ! approuva Katerina.

— C'est difficile d'être séparée ainsi, non ?

— Oui, bien sûr que c'est difficile.

L'ironie de leur conversation les frappa l'une comme l'autre au même moment. Eugenia se retourna pour regarder Katerina.

— Je suis désolée. Je n'ai pas pensé…

En silence, Eugenia reprit sa navette, et Katerina ouvrit sa boîte à couture pour en sortir un caraco qu'elle bordait.

— Vraiment, ma chérie, je ne voulais pas…

— Tout va bien, Eugenia. Il se passe parfois plusieurs mois sans que je pense une seule fois à ma mère.

Elle posa son ouvrage et se pencha vers elle. Eugenia vit que ses yeux brillaient.

— C'est une sensation étrange. Au fond, je sens une sorte d'arrachement, mais je ne sais pas vraiment à quoi il est lié. Un endroit ? Une personne ? Je n'ai même pas les mots…

Des larmes s'échappèrent de ses yeux tandis qu'elle s'efforçait de décrire l'indescriptible.

— Alors qu'ici…

Eugenia tendit son mouchoir à Katerina.

— Alors qu'ici… reprit la jeune fille. Je ne sais pas comment le dire, Eugenia ! Tu comprends ce que j'essaie d'expliquer, non ?

— Oui, bien sûr que je comprends, *agapi mou*. Ici, tu te sens chez toi, c'est bien ça ? Je ressens la même chose.

Katerina était en lutte contre elle-même, déchirée entre loyauté et trahison.

— Ma place est à Thessalonique maintenant, dit-elle.

— Je suis entièrement d'accord, approuva Eugenia. Et je n'ai pas l'intention de partir.

Les lettres de Xénia à sa fille s'étaient faites moins régulières. Elle parlait dorénavant en toute liberté de la dure réalité de son quotidien auprès de son nouvel époux et lui disait en toute franchise qu'elle était mieux là où elle se trouvait. Dans son dernier courrier elle lui avait décrit l'organisation de la maison, qui accueillait à présent les deux maris de ses belles-filles et leurs mères, veuves. Ils

étaient douze et ne disposaient que d'un seul WC. Leurs conditions de vie confinaient à la misère. Seule Xénia travaillait.

Lorsqu'elle avait cessé de se battre avec sa conscience, Katerina n'avait plus envisagé la séparation sous le même angle. Elle avait certes eu l'impression de perdre quelque chose, mais elle pouvait aussi enfin se sentir à sa place quelque part.

Comme cela lui arrivait encore souvent, elle laissa courir ses doigts sur son bras gauche. La cicatrice n'avait pas disparu avec le passage des années. Elles restèrent assises un moment en silence avant qu'Eugenia ne reprenne la parole :

— J'ai de plus en plus de mal à me remémorer les anciens endroits. Si d'autres en parlent encore, j'ai l'impression qu'ils appartiennent définitivement au passé pour nous, non ? Et Thessalonique a été si bonne avec nous…

— Si bonne, répéta Katerina. J'ai oublié certaines choses… Les gens nous ont-il bien accueillies à notre arrivée ?

Rejetant la tête en arrière, Eugenia éclata de rire. Katerina ne l'avait jamais vu réagir ainsi. Elle se balançait d'avant en arrière, presque incapable de répondre.

— Oui, ma chérie, ils nous ont accueillies. Enfin, pas la ville entière ! Et tous n'ont pas eu la même chance que nous… En tout cas, les habitants de la rue Irini nous ont vraiment ouvert grands leurs bras !

Eugenia souriait à ce souvenir.

— Je me rappelle très bien la première fois que je suis entrée dans cette maison, observa Katerina. Les voisins nous dévisageaient dans la rue.

— Oui, mais ils étaient tous adorables. Les Moreno nous ont apporté de la nourriture et des vêtements. Je ne sais même pas pourquoi ils avaient des robes de fillettes alors qu'ils n'avaient que des fils. Maintenant que j'y pense, Kyria Moreno avait dû les confectionner spécialement pour vous. Je ne m'étais jamais fait cette réflexion avant ce soir… Et Pavlina nous a offert du miel et des légumes. Tu te souviens qu'Olga et Dimitris habitaient là le temps des travaux de leur immense demeure ?

— Oui, bien sûr.

— Et je suis convaincue qu'Olga Komninos était bien plus heureuse ici, dans ce quartier, que là où elle se trouve maintenant.

— J'ai entendu Kyria Moreno raconter qu'elle n'est pas sortie de chez elle depuis qu'elle n'habite plus la rue Irini. Elle exagère sans doute, non ?

— Comment le savoir ? rétorqua Eugenia avec un haussement d'épaules. Ils lui fabriquent bien toutes sortes de tenues raffinées à l'atelier, non ? Elles ne servent pas seulement à décorer sa garde-robe, je suppose…

— D'après Elias, Kyria Komninos les porte seulement chez elle. Pour recevoir des invités de marque à dîner.

— Eh bien, je n'en sais rien. Aucune de nous ne peut dire ce qui se passe derrière les portes closes de ces grandes demeures et ce sera toujours ainsi.

Katerina sourit. Dans les rues où les maisons étaient plus modestes, quand les portes ne restaient pas ouvertes, elles se poussaient facilement. Tout le monde ignorait ce qui se passait dans l'hôtel particulier de l'avenue Niki. À l'exception de ses habitants. Katerina n'oublierait pas sa visite là-bas, elle revoyait parfaitement Olga seule dans son petit salon avec sa belle hauteur de plafond, ses architraves et corniches sophistiquées. Leur maisonnette aurait tenu tout entière et sans difficulté dans le couloir.

Les deux femmes poursuivirent leur conversation dans la pénombre. L'ouvrage de Katerina ne fut pas terminé et la navette resta inactive. Les seules larmes qu'elles versèrent furent des larmes de joie.

À plusieurs occasions au cours des mois suivants, Katerina tomba par hasard sur Dimitris et ils prirent l'habitude de se rendre dans la même pâtisserie à chacune de ces rencontres. Elle était près de l'éblouissante mercerie où la jeune fille se rendait quasiment une fois par semaine depuis son arrivée en ville. Elle avait noué de solides liens d'amitié avec le vieux Kyrios Alatzas, même s'il ne lui offrait plus de chutes de rubans pour ses cheveux.

Tant que les températures étaient restées élevées, Dimitris et Katerina avaient bu de la limonade sur le trottoir, mais à présent que les jours raccourcissaient ils entraient dans la pâtisserie, où Katerina choisissait un gâteau dans la vitrine. Dimitris lui en commandait toujours un second qu'elle emporterait chez elle, faisant de cette passion pour le sucre un sujet de taquinerie. Leur conversation était un étrange mélange.

« Je ne devrais pas te raconter ça, pourtant l'autre jour… », ainsi commençaient habituellement les anecdotes qu'elle lui relatait. De riches clientes d'un « certain âge », comme elle disait, venaient faire prendre leurs mesures pour des tenues à la dernière mode. Elles apportaient des illustrations et des photographies tirées de magazines, convaincues qu'elles pouvaient ressembler aux modèles de ces images.

— C'est à Kyrios Moreno que revient la tâche d'annoncer la nouvelle à la cliente, sans la vexer, autrement dit de lui expliquer que la tenue en question pourrait bien ne pas être très seyante. Ça se passe toujours de la même façon. On va le trouver pour le prévenir : « Kyrios Moreno ? Pourriez-vous venir parler à une cliente de Chanel ? » C'est une sorte de code entre nous, si tu veux. Il nous suit et, avec le plus de tact possible, il explique quelles modifications faire pour que le vêtement aille à la cliente. Il dirait n'importe quoi pour les convaincre ! Il invente parfois qu'il a déjà vingt robes identiques en production ou soutient que la coupe les vieillira. En général, ça marche. Et je ne te parle pas des couleurs ! Le jaune canari a été très en vogue, et ça ne va vraiment pas à tout le monde, tu imagines ! La plupart ont l'air plus mortes que vivantes avec ! J'ai de la chance, conclut-elle avec un soupir, je n'ai pas souvent à faire aux femmes riches et pénibles, mais il m'arrive de participer à

certains essayages, alors je sais comment elles peuvent être.

Dimitris souriait d'un air entendu. La plupart de ces clientes fortunées et difficiles étaient sans doute régulièrement invitées à la table de ses parents. Il prêtait une oreille attentive à Katerina, charmé par les descriptions gentiment satiriques qu'elle en donnait.

La jeune femme ne soupçonnait pas que Dimitris faisait un détour pour croiser sa route. Leurs rencontres n'étaient jamais fortuites. À une ou deux reprises, la voyant qui rentrait de l'atelier avec Elias, il les avait évités, se racontant à lui-même qu'il ne voulait pas les déranger.

Katerina était tout aussi curieuse du monde dans lequel évoluait Dimitris. Elle l'écoutait toujours avec intérêt parler des musiciens de *rébétiko* qu'il avait vus et dont il connaissait même parfois les noms. Dimitris sortait moins souvent dans ces endroits depuis la mort de Vasilis et la naissance de la dictature, qui s'était accompagnée de nouvelles lois de censure. Le *rébétiko* était considéré comme subversif et la police faisait souvent des descentes dans les bars où on en jouait.

Il évoquait ses cours et ses professeurs et s'efforçait d'émailler ses récits d'anecdotes amusantes, mais c'était difficile. On ne riait pas beaucoup en études de médecine.

Naturellement, Katerina prenait toujours des nouvelles d'Olga.

— J'aimerais qu'elle quitte la maison de temps à autre. Je ne comprends pas ce qu'elle a, peut-être y arriverai-je un jour, si j'étudie la médecine assez dur.

— Je serai sans doute bientôt chargée de venir chez vous, l'informa-t-elle.

Les yeux de Dimitris s'éclairèrent aussitôt.

— Pourquoi ça ?

Kyrios Moreno avait dit à la jeune femme que, le moment venu, il la chargerait de s'occuper des derniers essayages chez les Komninos. Sa plus ancienne couturière s'apprêtait à prendre sa retraite après soixante ans de bons et loyaux services, et Saul Moreno voyait en Katerina la personne idéale pour lui succéder. On connaissait Martha Perez dans toute la ville. Ses coutures étaient invisibles, ses pinces et fronces plus parfaites que celles de n'importe quelle machine dernier cri. Ses vêtements épousaient les formes du corps telle une seconde peau. Elle était sa meilleure *modistra* et, depuis qu'il avait épousé Olga, Konstantinos insistait pour que Martha se charge de ses commandes. À soixante-quinze ans, la fatigue avait fini par avoir raison d'elle.

Dimitris avait déjà vu Kyria Perez aller et venir, et il se réjouissait à la perspective qu'elle soit remplacée par Katerina.

— Je suis sûr que ma mère attendra ta visite avec impatience, observa-t-il en souriant.

Le monde de Katerina était fait de soie et de satin, de boutons et de nœuds, de broderies et d'ornements, c'était une fabrique à belles choses, un monde de couleurs quand celui de Dimitris était monochrome. Le cadre de l'université, qui avait toujours été austère, était devenu franchement sinistre avec la dictature. Un mélange de peur et de méfiance imprégnait l'atmosphère, le tout teinté d'aigreur – la cohabitation d'étudiants affiliés à différentes tendances politiques suscitait tensions et rivalités. Les militants gauchistes et communistes étaient plus que jamais contraints à la clandestinité,

ce qui semblait avoir pour seul effet de renforcer leur ardeur.

Pendant un temps, la vie des Moreno parut s'améliorer pour une raison particulière : la dictature avait dissous l'organisation ayant encouragé les attaques antisémites du début des années trente, et les juifs de la ville retrouvaient un sentiment de sécurité.

— Il va y avoir six mois que nous n'avons pas eu de graffitis sur les murs, fit remarquer Saul Moreno à ses fils. Pas un seul mot.

Ils se rendaient à l'atelier, et Katerina les accompagnait, comme toujours.

— Tant mieux, souligna Elias. Tôt ou tard, on aurait été obligés d'expliquer à maman pourquoi on achetait sans arrêt de la peinture.

Isaac, toujours moins optimiste que son cadet – il avait vu de ses propres yeux les destructions dans le quartier Campbell cinq ans plus tôt –, se sentit obligé d'ajouter un commentaire :

— On peut enfermer quelques personnes, ça n'empêchera pas ceux qui nous haïssent de s'exprimer.

— Oh, allez, Isaac, ne sois pas aussi pessimiste ! s'écria son père.

— Je préfèrerais me tromper, mais il n'y a pas que la gauche qui entretienne ces sentiments. Tu n'as pas vu les journaux hier ?

— Non.

— Des attaques ont été perpétrées contre les juifs en Allemagne. D'une grande brutalité. Et ce n'était pas le fait de la gauche.

— À combien de kilomètres est l'Allemagne ? se moqua son père. Hein ? Ce n'est pas la Grèce, si ?

— Il a raison, Isaac ! Qui se fiche de l'Allemagne ? Contentons-nous de Thessalonique !

— Vous pouvez vous cantonner aux endroits qui vous arrangent, rétorqua Isaac, vous ne m'empêcherez pas de vous trouver bien naïfs.

— Allons, ne nous disputons pas pour rien, intervint Saul Moreno. Surtout devant votre mère. Vous savez combien elle déteste vous entendre vous chamailler.

— Tu crois vraiment que les gens viendraient chez nous pour avoir de beaux vêtements s'ils nous haïssaient autant que tu le dis ? insista Elias, soucieux de réfuter la théorie de son frère.

Pendant que ses fils poursuivaient leur débat, Saul Moreno avait ouvert la porte de l'atelier. S'il avait perdu une poignée de clients, son carnet de commandes restait plein. Les gens étaient plus que jamais en demande de tenues de baptême ou de bar-mitsva, de robes de bal ou de mariée, et de costumes, toujours de costumes. Même si la mode en termes de largeur, de revers ou de longueur variait à peine d'un centimètre, nombre d'hommes se précipitaient pour qu'on reprenne leurs mesures.

La vie à Thessalonique suivait pour l'essentiel son cours habituel, les riches restaient riches, et les pauvres, pauvres – bien qu'ayant moins d'occasions d'exprimer leur mécontentement. Les habitants n'étaient pour ainsi dire pas affectés par les changements dramatiques que connaissaient

d'autres pays d'Europe. Jusqu'à ce que, en septembre 1939, l'Allemagne envahisse la Pologne et qu'une nouvelle guerre mondiale débute.

Thessalonique put suivre de près l'évolution de la situation au fil des mois. Si certains des quotidiens de gauche avaient été interdits sous la dictature, il en restait encore des centaines, offrant une variété de vues sur le conflit. La position des autorités était ambivalente. Politiquement alignée avec la France, la Grèce dépendait de l'Allemagne pour le commerce et se montrait amicale avec Mussolini ; le tout engendrait une position de neutralité inconfortable qui ne tiendrait sans doute pas longtemps. Les bonnes relations entre la Grèce et l'Italie, que Metaxas avait entretenues, commencèrent à se détériorer lorsque des avions italiens survolèrent le territoire grec.

Dimitris et ses amis confrontaient constamment leurs positions.

— Qu'est-ce qu'attend Metaxas ? Pourquoi pense-t-il que nous ne connaîtrons pas le même sort que le reste de l'Europe ? Je ne supporte pas cette inertie !

— Que voudrais-tu qu'il fasse ?

— Préparer le pays !

— Peut-être sait-il ce qu'il fait, suggéra Dimitris. Peut-être que le jeu diplomatique est plus complexe qu'il n'y paraît.

— Je ne crois pas ça. Il a juste peur de se battre.

— Un général qui craint le combat, c'est le comble ! Peu importe leur bord politique, ceux qui refusent de prendre les armes pour leur pays sont des lâches.

Les étudiants en avaient assez de parler tout en restant les bras croisés ; ils étaient prêts à agir. Ils savaient que la Grèce était une cible facile.

À l'aube du 28 octobre 1940, l'ambassadeur italien apporta un message à Metaxas, dans sa demeure d'Athènes. Mussolini voulait occuper des positions stratégiques au nord de la Grèce. Le Premier ministre hellène répondit par un tonitruant non. *Ochi !* En quelques heures, les Italiens envahissaient la Grèce par l'Albanie.

« C'est la guerre ! » clamaient les manchettes, citant Metaxas. Personne n'ignorait que l'armée grecque était mal préparée et mal équipée.

— Je m'engage, dit Leftéris. Nos études peuvent attendre. Si on ne chasse pas tout de suite les Italiens hors de notre sol, il n'y aura peut-être bientôt plus d'université.

— Quoi ? Toi qui diabolises constamment le général, tu veux rejoindre l'armée ? s'étonna Dimitris, incrédule.

— Nous avons un ennemi commun, non ? Comment le combattre autrement ? On attend que Mussolini se pointe chez nous et on l'assomme avec un livre ?

Les autres s'esclaffèrent, même si la situation ne prêtait pas à rire.

— Écoutez-moi, si on s'enrôle aujourd'hui, on sera dans un train pour Ioannina ce soir, et dans quarante-huit heures au cœur de l'action. On fera enfin quelque chose, bon sang !

Quelles que fussent leurs tendances politiques, ces étudiants étaient tous des patriotes au fond, déterminés à défendre leur *patrida*, même si aucun d'eux n'avait tenu un pistolet de sa vie. Ce serait davantage la passion que le bon sens qui les conduirait au front.

— J'en suis, approuva Dimitris, imité par le reste de la tablée. Et j'en parlerai à Elias.

Les événements se précipitèrent alors. Avant de rentrer chez lui pour réunir quelques affaires, Dimitris s'arrêta à l'atelier des Moreno. Il n'en avait jamais franchi le seuil, et Kyrios Moreno fut surpris de le voir.

— Je peux dire un mot à Elias ? s'enquit Dimitris d'un ton assuré, conscient que sa visite en pleine journée devait paraître suspecte.

— Je te l'envoie dans un instant, répondit Saul Moreno. Il est avec un client. On imaginerait que les gens ont d'autres priorités qu'un nouveau costume à l'heure actuelle. Et pourtant on a autant de clients que les autres jours. Ils pensent peut-être que l'invasion fera monter les prix.

Au moment de quitter le salon de réception pour rejoindre l'atelier, il laissa la porte entrouverte derrière lui. Dimitris fut alors subjugué par la vision d'une jeune femme en longue robe crème couverte de sequins qui scintillaient telles les écailles d'un poisson. Elle était juchée sur une chaise pour permettre à une couturière de placer des épingles au niveau de l'ourlet. Les bras tendus en l'air, elle ressemblait à un ange ou à un derviche. Lorsqu'elle se retourna pour aider la couturière, Dimitris se rendit compte que c'était Katerina. Des mèches de cheveux lui tombaient sur le visage et elle paraissait plongée dans ses pensées, à des millions de kilomètres de là. Elle l'aperçut soudain.

— Dimitris ! s'écria-t-elle, sans dissimuler sa joie. Que fais-tu ici ?

Avant qu'il n'ait eu le temps de répondre, Saul Moreno était de retour.

— Elias arrive, annonça-t-il.

Katerina était descendue de la chaise pour le rejoindre. Une vraie déesse en chair et en os.

— Ça te va bien, fut tout ce qu'il réussit à dire.

— Je mesure exactement la même taille que la cliente, expliqua Katerina. Ça lui évite de venir ici pour les essayages.

Dimitris était à court de mots. Il n'avait jamais vu Katerina autrement que dans des vêtements simples et quotidiens, la transformation était étonnante. Elias arriva sur ces entrefaites et entraîna son ami à l'écart.

— Dimitris ! Qu'est-ce que tu fais là ? Mon père m'a dit que tu voulais me voir. Il est arrivé quelque chose ?

Le jeune homme retrouva rapidement une contenance.

— L'invasion…

— Oui, je sais. On s'y attendait, non ?

— Eh bien, certains d'entres nous ont décidé d'y aller.

Elias n'hésita pas un seul instant.

— Je viens aussi.

— J'en étais sûr. Mais on doit partir presque immédiatement. Il y a un train pour Ioannina à dix-neuf heures.

— Si tôt ! Très bien. Je vais prévenir mon père, passer à la maison pour prendre quelques affaires et je vous rejoins à la gare.

La détermination transparaissait dans les intonations d'Elias. Dimitris savait qu'il serait là bien avant le départ du train.

Pendant qu'Elias parlait à son père, Dimitris rentrait annoncer la nouvelle à sa mère. Konstantinos Komninos n'en serait informé qu'une fois son fils déjà loin.

On aurait dit qu'Olga s'attendait au départ de Dimitris. Lorsqu'il poussa la porte du petit salon, il la trouva postée devant les portes-fenêtres donnant sur la mer. Elle était déchaînée ce jour-là.

— Tu es venu me dire au revoir, n'est-ce pas ?

— Comment le sais-tu ?

— Je connais mon fils, répondit-elle, la gorge serrée. Voilà comment je devine ce qu'il va faire.

Dimitris enlaça sa mère.

— J'espère que tu approuves mon choix.

— Tu pars protéger la Grèce, Dimitris, bien sûr que j'approuve. Et tu es jeune, fort. Qui d'autre irait défendre notre pays, sinon ?

— Je pars avec des amis, tu sais. Je ne serai pas tout seul pour nous défendre, répliqua-t-il d'un ton presque taquin.

Olga voulut sourire mais n'y parvint pas. Elle se détourna pour gagner son secrétaire doré, appuyé contre le mur. Elle ouvrit l'un de ses nombreux tiroirs et en sortit une enveloppe marron.

— Tu en auras besoin, dit-elle.

Il accepta l'enveloppe sans honte. À son épaisseur, il devina qu'elle contenait plusieurs millions de drachmes. Ses amis et lui en feraient bon usage, inutile d'hésiter.

— Merci, mère.

Il n'y avait aucune raison de prolonger ces adieux qui leur étaient insupportables à tous deux. Olga se tenait raide, les bras serrés sur la poitrine, si fort qu'elle pouvait à peine parler ou respirer. Seul un tel maintien l'empêchait de perdre tout contrôle. Il était hors de question qu'elle s'autorise à verser des larmes.

Posant sur son fils un regard implorant, elle lui fit signe d'un mouvement de tête qu'il devait partir. Après lui avoir déposé un baiser sur le front, il prit congé. Pavlina fourra un peu de nourriture dans son sac et, muni de quelques vêtements de rechange et d'autant de livres, il quitta la maison en courant.

Le lendemain, l'atelier bruissait de la nouvelle du départ d'Elias. Kyrios Moreno, impressionné par la bravoure de son fils, annonça à tous ses jeunes employés qu'il les soutiendrait s'ils décidaient de prendre la même décision. Deux d'entre eux ne se présentèrent pas au travail le surlendemain. À l'exemple d'Elias, ils s'étaient engagés. Ils faisaient la fierté de tous, eux qui allaient grossir les

rangs de milliers d'autres jeunes recrues juives.

On ne tarda pas à recevoir des nouvelles du front. L'armée souffrait d'une pénurie sévère de matériel et de vivres, et les conditions climatiques devenaient difficiles dans les montagnes entre la neige et les températures négatives. Si la plupart des jeunes soldats manquaient d'expérience, ils ne tardèrent pas à en acquérir.

Katerina se demandait comment Kyria Komninos avait pris le départ de son fils et l'imaginait aussi inquiète que Roza Moreno. Sur le chemin de la maison, un soir, elle fit un crochet par la petite église d'Agios Nikolaos Orfanos et alluma deux cierges. Les yeux fixés sur les flammes, elle pria longuement, aussi bien pour Dimitris que pour Elias. Aussi bien pour Elias que pour Dimitris. Difficile de savoir dans quel ordre mettre leurs prénoms…

Les jours passèrent, on attendait d'autres nouvelles. Les employés de l'atelier Moreno continuaient à coudre. Les travaux d'aiguille avaient toujours été une distraction pour les femmes lorsque leurs hommes partaient à la guerre, et c'était plus vrai que jamais.

Katerina venait de s'attaquer à la bordure de l'une des commandes les plus somptueuses de sa carrière, une robe de mariée pour la fille de juifs fortunés qui habitaient dans l'un des plus grands hôtels particuliers de Thessalonique, une demeure qui éclipsait même en faste celle des Komninos.

Les pics et plis de l'étoffe blanche entraînaient son imagination vers les monts accidentés où se déroulaient les combats. Des récits sur le front et les conditions de vie des soldats circulaient, et tous ceux qui y avaient des êtres chers redoutaient autant les gelures que les balles italiennes. L'esprit de Katerina s'était aventuré à des centaines de kilomètres de Thessalonique et son regard perdu dans le vide ne voyait plus que le brouillard blanc du blizzard. Elle se rendit alors compte que ses yeux étaient embués de larmes.

Une douleur cuisante la transperça soudain. Perdue dans ses rêveries, elle s'était planté une aiguille dans le doigt et, avant qu'elle n'ait le temps de faire quoi que ce soit, une goutte de sang tombait sur le tissu. Sur le paysage d'un blanc virginal étalé dans son giron, et qui dévalait en cascades jusqu'au sol, se trouvait à présent une tache rouge. Katerina en fut horrifiée. Se bandant aussitôt le doigt avec une chute de tissu, elle arrêta le saignement. Elle n'avait en revanche aucun moyen de supprimer la trace sur la robe. Kyria Moreno lui avait appris au tout début de sa formation que rien au monde ne pouvait venir à bout d'une tache de sang. La seule solution était de la camoufler. Voilà pourquoi toutes les *modistras* apprenaient à ne jamais se piquer le doigt. La marque devait être soigneusement dissimulée et Katerina se mit donc à broder une centaine de fleurs de perles, espérant que la mariée apprécierait cet ornement inattendu.

Tout en poursuivant son ouvrage ce matin-là, elle réfléchit à son « accident » et comprit la raison de sa déconcentration. Si elle s'inquiétait pour Elias comme pour un frère, c'était la pensée des dangers menaçant Dimitris qui l'avait mise au bord des larmes. C'était lui qu'elle avait vu dans ces montagnes.

Des nouvelles rassurantes arrivèrent alors du front. En dépit de conditions terribles, l'armée

hellène avait commencé à repousser les Italiens. En un mois, ils avaient pris la ville albanaise de Korçë. Ils déplacèrent ensuite l'offensive vers la côte, ce qui leur permit de recevoir des vivres par voie maritime, tout en poursuivant leur avancée en Albanie.

Ce fut la première victoire contre les forces de l'Axe. Les Italiens avaient été chassés du sol grec. Les soldats étaient considérés comme des héros et leur survie dans des circonstances plus qu'ardues était devenue légendaire.

Avenue Niki, où l'on donnait un dîner, Konstantinos Komninos proposa un toast. Enfin, il pouvait se vanter de son fils.

— À notre armée ! À Metaxas ! Et à mon fils !

Olga leva son verre mais ne but pas.

— À mon fils, répéta-t-elle tout bas.

L'excitation régnait dans l'atelier Moreno aussi.

— Dans combien de temps rentreront-ils à votre avis ? demanda Katerina à Kyria Moreno.

— Quelques jours, je suppose. Peut-être quelques semaines. Nous ne savons pas exactement où ils se trouvent, si ?

Les Moreno avaient reçu des courriers d'Elias, ils savaient donc qu'il était dans le même régiment que Dimitris. C'était faire preuve de naïveté bien sûr que de croire qu'ils reviendraient si vite. La présence de soldats était requise pour protéger la frontière, et la lettre suivante d'Elias les informa qu'il devait rester. Katerina tenta de cacher sa déception.

Si l'armée n'avait pas concentré l'essentiel de ses forces en Albanie, il y aurait peut-être eu un front plus puissant pour résister à la terrifiante attaque éclair contre le territoire grec, début avril.

Les troupes allemandes envahirent la Yougoslavie puis franchirent sa frontière avec la Grèce sans que les armées hellènes ou britanniques puissent les arrêter. Les habitants de Thessalonique retinrent leur souffle. Même les premières feuilles printanières n'osaient pas frémir. Les rues étaient plongées dans le silence de l'attente. Leur ville serait la première agglomération importante atteinte par les Allemands.

— Ne devrions-nous pas faire quelque chose ? s'enquit Kyria Moreno, en se tordant les mains et en les mouillant de larmes.

Quelle épreuve de savoir les Allemands aux portes de la cité !

— Je ne crois pas, ma chère, répondit Saul avec calme. Nous devons attendre de voir ce qui va se passer. Nous avons tous du travail en cours, non ?

— Oui, tu as raison, ça nous occupera les idées.

Kyrios Moreno avait raison : il n'y avait rien à faire.

Bien que Metaxas ait inspiré du mépris à beaucoup, sa mort, trois mois plus tôt, avait privé le pays d'un leader et d'une volonté forte, même au sein de l'armée. Difficile dans ces conditions de résister à l'invasion allemande.

Le 9 avril 1941, les tanks débarquèrent.

18

Les habitants de Thessalonique étaient habitués à différentes langues ; grec, arabe, ladino, français, anglais, bulgare et serbe étaient ainsi reconnaissables par tous, même s'ils ne les parlaient pas. Autant d'airs de musique inondant les rues. Nul besoin de les comprendre ; leurs notes entremêlées participaient au caractère de la ville et produisaient une mélodie plaisante à l'oreille, comme autant d'accords.

Un nouveau son moins familier pour la plupart s'ajoutait aux autres désormais : l'allemand. Dès l'arrivée des troupes d'occupation, les gens de Thessalonique entendirent les Allemands aboyer des ordres entre eux, puis sur eux. Ce qui ne fit qu'ajouter au sentiment de malaise.

— Je pense que nous devons continuer à vivre le plus normalement possible pour le moment, dit Kyria Moreno à Katerina, quelques jours après le début de l'Occupation.

Ils n'avaient pas vraiment le choix de toute façon… Et la masse écrasante de travail à l'atelier leur laissait peu de temps pour s'inquiéter de ce qui pouvait arriver dehors, dans la rue. Les Moreno, comme tous les juifs de Thessalonique, avaient entendu parler des persécutions nazies sur les populations juives d'Allemagne. Ils étaient anxieux, mais pas plus que de raison. Leur nombre était une forme de réconfort : après tout, ils étaient près de cinquante mille dans la deuxième ville de Grèce. L'atelier était un cocon au sein duquel ils pouvaient tous mener une existence joyeuse en prétendant que rien n'avait changé et, une fois penchés sur leurs différents ouvrages, la concentration requise les aidait à s'abstraire du monde extérieur.

— Elias rentrera peut-être bientôt ? hasarda Katerina.

Elle savait que ses employeurs, inquiets pour leur plus jeune fils, dormaient mal et, avec l'invasion allemande, elle espérait que Dimitris et lui reviendraient. Après tout, que leur restait-il à défendre ? Les Grecs pouvaient se considérer vaincus par les Allemands, qui faisaient route vers Athènes, même si beaucoup se refusaient à l'admettre.

— Je l'espère, Katerina, lui répondit Roza, l'ombre d'un sourire aux lèvres. Je l'espère.

En attendant, il était important de garder le moral, et cette semaine-là, malgré la désapprobation apparente d'Esther Moreno, ils n'attendirent pas la fin de la journée pour allumer le gramophone. La douce voix mélodieuse de Sofia Vembo s'élevait tous les jours dans la salle des finitions. Elle encourageait les femmes qui cousaient en rythme.

Pendant la première semaine après l'invasion, la vie suivit un cours presque normal, à l'exception de la disparition quasi immédiate des étals d'huile d'olive et de fromage.

— Je suis sûre qu'ils seront bientôt de retour, décréta Eugenia avec optimisme.

Elle avait déjà souvent connu la pénurie.

Katerina fut confrontée au premier changement significatif un matin en arrivant à l'atelier : la magnifique robe de mariée qu'elle avait presque terminée n'était plus sur le mannequin. Elle avait été remisée.

— Où est… ?

Sa voix trahissait l'indignation de la jeune femme, qui fondait sur le mannequin dénudé. Sans aller jusqu'au bout de sa question, elle se tourna vers Kyria Moreno et la découvrit en larmes.

— Je l'ai rangée pour le moment, expliqua-t-elle en se tamponnant le visage avec un mouchoir. Le mariage a été repoussé.

Katerina en resta sans voix. Elle travaillait sur la robe depuis quatre mois, et elle savait qu'elle était attendue pour la fin du mois de mai.

— Mais pourquoi ? Que s'est-il passé ?

Katerina avait la gorge sèche. La pauvre mariée avait dû vivre un drame terrible. Kyria Moreno se tordait les mains. D'autres employés les avaient rejointes et tous avaient la même question à la bouche.

— Où est la robe ?

La robe de mariée était devenue le point de mire de l'atelier. Elle avait repoussé les limites de la démesure et de l'extravagance. La future épouse, Allegra Levi, qui était venue pour un essayage la semaine précédente, voulait ressembler à une princesse et ils avaient réalisé son vœu. Kyria Moreno entreprit d'expliquer la situation. Elle chuchotait, comme si elle craignait d'être entendue à l'extérieur de la pièce.

— Ils ont arrêté Kyrios Levi.

Les questions déferlèrent alors sur elle.

— Quand ?

— Pour quelle raison ?

— Il n'est pas le seul. Ils ont emmené d'autres membres du conseil municipal et des dirigeants locaux. Sans aucune raison.

Isaac, qui venait d'entrer, la reprit sans ménagement :

— Il y a une raison, maman, et nous la connaissons tous. C'est parce qu'ils sont juifs.

Le silence tomba sur la pièce. Le spectre de l'antisémitisme était de retour et l'espoir de « continuer à vivre normalement » s'éloignait. En un mois, de nouvelles mesures antisémites furent appliquées. Les juifs se virent contraints de se séparer de leurs radios. Si Kyrios Moreno écoutait rarement la musique diffusée sur les ondes, il ne manquait jamais les informations.

— Il suffit de ne pas la donner, argua Isaac. Ils n'en sauront rien…

— C'est trop risqué, décréta son père.

— Ils n'ont rien dit au sujet des gramophones, si ? ajouta Kyria Moreno. Je vais cacher le nôtre. Ils ne nous prendront pas notre musique.

Trois jours plus tard, ils reçurent leur première visite de deux officiers allemands accompagnés par un jeune Grec qui servait d'interprète pour les deux parties. Ayant obéi aux ordres et remis leur poste de radio, les Moreno ne comprenaient pas la raison de la présence des soldats.

— Ils sont ici pour inspecter l'atelier, expliqua l'interprète. Et rendez-vous bien compte que beaucoup de juifs se sont vu déposséder de leurs entreprises.

Certain que les Allemands ne comprenaient pas un mot de grec, le jeune homme se sentait libre de parler sans restriction à Kyrios Moreno.

— Je ne crois pas que ce soit leur intention dans votre cas. Si vous êtes prudents, tout ira bien, ajouta-t-il.

Les officiers demandèrent à ce qu'on leur montre chaque pièce. Les tailleurs et couturières s'interrompirent aussitôt et se redressèrent à leur entrée. Il ne s'agissait pas tant d'une marque de respect que du meilleur moyen à leurs yeux de garantir leur sécurité.

Le plus jeune des deux officiers passa la main sur les rouleaux de laine dans la réserve. Il semblait particulièrement intéressé par les plus belles étoffes et prit le temps de les examiner. Il finit par arrêter son choix sur l'une d'elles et par la laisser tomber avec un bruit sourd sur la table.

— *Dieser !* aboya-t-il. Celle-ci !

— Ils veulent des costumes, vous voyez, expliqua l'interprète. Avec votre talent, vous devriez être à l'abri. Ils n'ont aucune raison de vous chasser d'ici. Ce n'est pas seulement le tissu qui les intéresse, ils pourraient en trouver n'importe où, mais votre savoir-faire. Votre réputation leur est déjà parvenue. Vous avez de la chance !

— Je ferais mieux de prendre leurs mesures, se contenta de répondre Saul Moreno.

Il fit venir ses meilleurs tailleurs pour hommes et, avec un soin qui confinait à l'obséquiosité, inscrivit leurs mensurations. L'interprète passait avec aisance de l'allemand au grec, s'adressant avec respect et solennité aux deux soldats. Une conversation s'engagea en quelque sorte entre Kyrios Moreno et le plus âgé des deux officiers.

— Laissez-moi vous expliquer comment nous avons entendu parler de vous… annonça-t-il.

Il décrivit avec jubilation la maison qu'ils avaient réquisitionnée.

— Elle est près de la Tour blanche, poursuivit-il. Un endroit merveilleux, occupé par une famille très cultivée et qui nous a réservé le meilleur des accueils. Ils ont deux filles et un très beau Steinway, sans oublier leur excellente cuisinière.

Rares étaient les habitants de Thessalonique à posséder un piano Steinway. Isaac, qui ne s'était pas éloigné de son père, échangea un regard avec lui. Les paroles suivantes de l'Allemand leur confirmèrent ce qu'ils soupçonnaient déjà.

— J'ai complimenté Kyria Levi sur sa tenue. Elle aurait pu provenir du meilleur couturier de Berlin ou même de Paris ! Elle nous a permis d'admirer le contenu de sa garde-robe et nous avons découvert des rangées et des rangées de vêtements sublimes, qui portaient tous votre étiquette ! J'espère réussir à faire venir ma femme au cours des prochains mois, et je sais que ce sera le premier

endroit qu'elle visitera. Je tiens à vous féliciter !

Le jeune officier ne voulut pas être en reste.

— Nous avons ensuite examiné les costumes de Kyrios Levi. Quel dommage que ses pantalons nous arrivent à mi-mollet ! Nous ne serions pas ici s'il n'était pas aussi petit !

Le jeune Grec ne se donna pas la peine de traduire la phrase qui suivit, et les deux soldats s'esclaffèrent ensemble. Imaginer ces deux hommes en train de fouiller dans les placards et armoires de l'un de ses meilleurs clients, enfermé en prison, écœurait le tailleur. Puis l'interprète se tourna vers lui.

— J'en conclus qu'ils vont recommander votre atelier à leurs collègues. Si vous travaillez bien pour eux, vous ne serez pas menacé de fermeture. Ils ne comptent pas vous payer au tarif plein, mais je vous crois hors de danger. Ils sont très vaniteux, ces militaires, alors flattez leur élégance.

Dès qu'ils furent partis, Moreno réunit son équipe. Tout le monde avait aperçu les officiers allemands.

— Nous avons de nouveaux clients, leur annonça-t-il, et nous devons veiller à leur offrir nos meilleurs services.

Ils se remirent tous à l'œuvre, la tension était palpable. L'ensemble des employés, à l'exception de Katerina, étaient juifs. Dans la salle des finitions, une couturière mit un nouvel enregistrement de *rébétiko*, le volume au minimum.

S'il régnait la nuit un calme inquiétant, certains quartiers de la ville débordaient de vie le jour. Des dizaines de milliers de réfugiés arrivèrent de Bulgarie, venant gonfler le nombre déjà considérable de personnes tributaires de la soupe populaire. Les Allemands exportaient par bateau le blé, le fromage, les noix, l'huile, les olives et les fruits, si bien que les pénuries augmentèrent et que les queues à la soupe populaire s'allongèrent. Les marchandises qui avaient disparu des rayonnages ne réapparaissaient pas et certains aliments de base ne se trouvaient qu'au marché noir.

Le soir du jour où les officiers nazis avaient rendu visite à l'atelier, Katerina fit le chemin du retour avec Kyria Moreno. En passant devant l'une des pâtisseries près de la rue Irini, elle remarqua un nouveau panneau dans la vitrine. Il était peut-être là depuis plusieurs jours – elle ne pouvait l'affirmer – et elle ne le remarquait maintenant que parce qu'il n'y avait pas grand-chose d'autre à regarder. Avec la diminution constante de l'approvisionnement, la farandole habituelle de sucreries ne remplissait plus les présentoirs.

« Les juifs ne sont pas les bienvenus ici. »

Le message s'étalait en grandes lettres noires, d'une froideur et d'une grossièreté choquantes. Katerina dut se retenir de pousser la porte et de protester. Kyria Moreno, qui regardait dans la direction opposée, n'avait rien vu. Katerina la prit par le bras et les deux femmes continuèrent à monter vers la vieille ville. Elles évoquèrent ensemble les dernières nouvelles : Athènes était tombée et une croix gammée flottait à présent sur l'Acropole. Le symbole ultime de la défaite.

Les rues étaient calmes. Les gens étaient moins enclins à sortir, même en début de soirée, et le

bruit de leurs pas sur les pavés déserts avait des résonances inquiétantes.

— Quel que soit le sort que connaîtra notre pays, ma chérie, nous serons toujours là l'une pour l'autre, décréta Kyria Moreno à l'approche de la rue Irini.

Les deux officiers revinrent bientôt pour essayer leurs costumes. Conquis par le résultat, ils en commandèrent quatre autres chacun. Ce fut le début d'un flot continu de clients allemands. Pour toute commande annulée par un Grec, il semblait y en avoir une autre passée par un occupant. Les officiers feuilletaient souvent les magazines de mode et examinaient les dessins aux murs. Une fois qu'ils avaient transmis les mensurations de leurs femmes et petites amies, les tailleurs se mettaient à l'œuvre. On ne trouvait pas les mêmes tissus en Allemagne, et ils envoyaient les robes au pays comme des touristes auraient envoyé des cartes postales. Ils étaient tout particulièrement admiratifs de la soie de Komninos, et bien que ne payant pas les vêtements au prix habituel ils donnaient aux Moreno une somme correcte. Aucun de leurs employés ne mourrait de faim au moins.

Les *modistras* manquaient d'enthousiasme et d'inspiration pour ce travail. Elles n'inventaient rien de neuf ou d'original, se contentant des points de broderie les plus courants et des ruchés classiques, sans jamais sortir les perles ou les galons les plus raffinés. Les Allemands n'en étaient pas moins enchantés, et les couturières se félicitaient de ne pas avoir donné le meilleur d'elles-mêmes. N'étant pas habituées à travailler sans passion, elles ressentaient un vide, mais ça leur permettait d'avoir le ventre plein.

Elles s'asseyaient plus près du gramophone à présent, dont elles réglaient le volume au minimum pour qu'on ne puisse pas l'entendre en dehors de la pièce. S'ils recevaient la visite d'un Allemand, un employé venait frapper bruyamment à la porte, et elles faisaient rouler l'appareil dans un placard avant de poser une couverture dessus.

Dans une ville où les gens se mettaient à vendre tout ce qu'ils possédaient pour pouvoir acheter à manger, les employés de Moreno et fils faisaient figure de privilégiés. Si une peinture à l'huile ou un tapis rapportait assez pour s'offrir une miche de pain, alors on les cédait sans sentimentalisme. De tels biens n'avaient plus aucune valeur de toute façon.

Certains objets restaient hors de prix. Depuis l'incendie de 1917 et la destruction de la majeure partie de la ville, peu de synagogues avaient sauvé leur trésor. Les archives de bibliothèques entières avaient été réduites en fumée et, à quelques rares exceptions, d'anciennes Torah et écrits rabbiniques censés avoir été apportés d'Espagne au XV^e^ siècle avaient été perdus.

À la fin du mois de juin, un mois environ après l'arrestation du grand rabbin de la ville, deux hommes distingués arrivèrent à Thessalonique et rendirent visite à deux membres importants de la communauté juive. L'un d'eux parvenait à se faire comprendre et ils découvrirent qu'il avait étudié le grec ancien à l'université. Ils se présentèrent poliment : ils représentaient la Commission des affaires juives laquelle, expliquèrent-ils, avait été créée pour étudier la communauté juive à travers le monde. À la tête de cette organisation se trouvait Alfred Rosenberg, un homme très cultivé qui souhaitait réunir tous les documents importants et manuscrits pour les rapatrier au quartier général, à Francfort.

La requête paraissait plausible, motivée par des raisons universitaires, et faite par un homme dont le patronyme avait des consonances juives. Les rabbins acquiescèrent en souriant, feignant un grand intérêt pour un projet qu'ils approuvaient. Les envoyés de Francfort le présentaient d'ailleurs sous un jour qui lui donnait une crédibilité intellectuelle évidente.

— Quand comptez-vous commencer la collecte ? s'enquit l'un des chefs religieux.

— Demain, à l'aube, répondit celui aux cheveux gominés.

Si un sourire étira ses lèvres fines, ses yeux bleus restèrent froids.

— Et nous espérons avoir terminé le catalogage et emballé tout ce qui doit partir d'ici la fin de la semaine prochaine, ajouta-t-il. Cela repose bien sûr sur la coopération de la communauté juive. Et nous comptons sur vous pour y veiller.

— Bien sûr, répondirent les deux rabbins en chœur.

— Dans ce cas, retrouvons-nous ici demain matin ?

Ils hochèrent la tête comme un seul homme. La rencontre avait eu lieu dans la synagogue qui abritait quelques-uns des rares trésors ayant survécu à l'incendie plus de vingt ans auparavant. C'était surtout l'un des Allemands qui avait pris la parole, l'autre en avait profité pour déambuler dans la synagogue et examiner son contenu. Il s'arrêta devant l'arche sainte ; derrière les portes de cette grande armoire étaient conservées les Écritures sacrées.

— Serait-il possible de jeter un œil à la Torah ? demanda-t-il en laisant courir ses doigts sur le rideau qui les protégeait avec une avidité presque voluptueuse.

— On ne garde pas la clé ici, mais je l'aurai demain.

Dès que les Allemands furent partis, les chefs religieux se concertèrent tout bas, d'un ton pressant. Peu après ils quittèrent la synagogue et quinze minutes plus tard ils se trouvaient rue Irini. Il était à présent dix-neuf heures.

À l'instant où il découvrit à sa porte ces visages barbus aux traits tirés par l'anxiété, Saul Moreno connut une peur comme il n'en avait pas eu depuis l'entrée des chars dans Thessalonique.

— Nous devons cacher nos trésors. Pas tout, mais une partie, expliqua l'un des rabbins, hors d'haleine.

— Sinon nous éveillerons les soupçons, précisa l'autre.

Tous deux étaient assis, tandis que Saul Moreno arpentait la pièce.

— Comment puis-je vous aider ? Vous n'attendez pas de moi que je cache ces objets dans mon atelier ?

— Pas exactement…

— Parce que les Allemands y passent presque tous les jours. Je mettrais mon équipe en danger.

— Ce n'est pas ce que nous vous demandons, nous ne ferions jamais une chose pareille !

— De toute façon, nous ne pourrons pas dissimuler tous les rouleaux. Nous sollicitons juste votre aide pour une partie d'un manuscrit et un fragment de l'un des rouleaux. Et le rideau. Nous devons essayer ! plaida le plus jeune des deux chefs religieux. Vous êtes les seuls à pouvoir nous

aider…

Saul Moreno les écouta. Il voulait leur porter secours de tout son cœur : rien n'avait plus d'importance à ses yeux que le devoir qu'il avait envers sa synagogue, mais il craignait de mettre en danger sa femme, ses fils et toutes les personnes estimables à son service. Les rabbins étaient venus avec une vieille valise en cuir.

— Laissez-nous vous montrer ce que nous avons apporté. Vous pourrez nous dire si notre idée est insensée.

Kyria Moreno s'approcha pour observer par-dessus l'épaule de son mari. À la lueur vacillante de la bougie, les deux visiteurs sortirent, un à un, les objets renfermés dans la valise, sous le regard ébahi des Moreno.

— Voici un fragment de la Torah, il appartiendrait au plus ancien parchemin subsistant à Thessalonique.

Le rabbin déplia alors une immense bande de velours familière. Il s'agissait du *pahohet*, le rideau suspendu devant l'arche sainte depuis des centaines d'années – on racontait même qu'il était déjà ancien quand il avait été amené d'Espagne. Il était brodé d'un fil d'or pur, bien que terni à présent.

— Je l'ai si souvent admiré dans la synagogue… observa Saul. C'est étrange de le voir dans ma propre maison.

— Regarde la broderie, Saul, intervint Roza. Personne ne travaille comme ça aujourd'hui. C'est une œuvre d'un autre siècle.

Elle fit courir les doigts sur le motif en relief, animée par un mélange de respect et d'admiration.

— Et voici certains enseignements rabbiniques rapportés d'Espagne. Ils sont presque indéchiffrables, et seule une page a survécu. Voyez-moi ce ladino tracé en lettres si gracieuses !

Enfin ils sortirent de la valise un *tallit*, l'objet le plus délicat et le plus fragile de tous : une bande de soie rayée bordée de franges, vieille peut-être de cinq cents ans.

— Nous pensons qu'il appartenait à l'un des exilés espagnols arrivés ici avec le premier bateau.

Personne ne pipa mot tandis que Saul Moreno passait en revue les trésors et se demandait où diable il pourrait bien les cacher. Kyria Moreno finit par rompre le silence.

— Saul, nous devons les aider. Je crois que nous en sommes capables.

— Comment ?

— Nous allons coudre toute la nuit.

Saul la considéra avec surprise. Roza, bien plus vive que son mari, avait tout de suite trouvé la solution.

— Nous devrons faire quelques trous dans le papier, poursuivit-elle, c'est inévitable.

— Ma femme a raison, nous devons nous autoriser quelques dommages minimes. Si nous nous y opposons, nous perdrons tout.

— Vous avez notre entière confiance.

— Oh ! ajouta le plus âgé des deux, il y a ça, aussi. J'oubliais.

Il déballa une baguette, le *yad*, dont on se servait pour suivre les lignes de la Torah sans abîmer les Écritures saintes. Cette baguette en argent était terminée par une minuscule main aux doigts repliés à l'exception de l'index.

— Il n'est pas aussi vieux que les autres objets, mais ils ne doivent pas l'emporter.

— Je ne crois pas qu'on puisse faire quoi que ce soit pour ça, décréta Kyria Moreno. Vous pourriez toujours le cacher sous le plancher, ce serait sans doute le meilleur endroit…

Une fois n'est pas coutume, Kyrios Moreno laissait sa femme prendre la direction des opérations. À l'évidence, elle avait un plan.

— Et vous pouvez repartir avec la valise. Une fois que nous aurons terminé, il n'y aura rien à dissimuler. Tout sera même exposé, ajouta-t-elle avant de se tourner vers son mari. Tu peux faire venir Isaac, s'il te plaît ?

Leur fils aîné, qui se trouvait au premier, apparut rapidement.

— Isaac, va chercher Katerina et Eugenia. Puis tu iras en ville, chez Allegra, Martha, Mercada, Sara, Hannah, Bella et Esther. Dis-leur de venir ici, à toutes. Précise que c'est urgent. Saul, peux-tu te rendre à l'atelier ? Voici ce dont nous avons besoin.

Roza griffona la liste du matériel requis encore plus vite que si elle l'avait énoncée : plusieurs longueurs de soie, du rembourrage, une multitude de fils de couleurs variées et différentes épaisseurs de galon.

Au moment de franchir le seuil des Moreno, Katerina et Eugenia croisèrent les deux rabbins, qui sortaient d'un pas vif.

— Qu'est-il arrivé ? s'enquit cette dernière, étudiant avec alarme l'étrange collection d'objets disparates. Qui étaient ces hommes ?

Roza leur expliqua la situation. Quinze minutes plus tard, elles avaient été rejointes par les autres couturières et toutes étaient au fait de la situation. Roza avait confié à chacune une tâche précise et esquissé les motifs dont elles devaient s'inspirer. Ayant passé les cinquante dernières années de sa vie à broder pour la synagogue, elle n'était pas en manque d'inspiration.

Huit couturières travailleraient à la courtepointe qui servirait à dissimuler le *pahohet*. En une nuit, elles assembleraient un patchwork qui aurait normalement nécessité plusieurs mois. Son centre serait orné d'un dessin élaboré représentant des grenades, et sa bordure, d'arabesques, parmi lesquelles elles écriraient leurs propres noms en ladino. En plus d'avoir la faveur des brodeuses, pour son symbole de fertilité et d'abondance, la grenade permettrait à Roza de « semer » un indice : l'étoffe cachée sous les épaisseurs de satin pourpre provenait à l'origine d'Espagne, de Grenade plus précisément.

Elles étalèrent l'ouvrage sur le lit des Moreno, sur la courtepointe que Kyria Moreno brodait depuis le début de son mariage. Quatre des couturières s'attaquèrent au motif central, inspiré des

versets de l'Exode : « Tu mettras des grenades de couleur bleue, pourpre et cramoisie, entremêlées de clochettes d'or. » Les quatre autres se chargèrent des bordures, chacune sur un côté. L'urgence semblait les inspirer et leurs doigts s'agitaient, rapides et précis.

Au rez-de-chaussée, Esther œuvrait à la dissimulation du fragile *tallit*. La soie qui le constituait était si fine qu'elle n'aurait pas supporté d'être transpercée par une aiguille. Elle le glissa entre deux morceaux d'étoffe matelassée légèrement plus grands, qu'elle cousit ensemble avec beaucoup de précaution. Tout le long de la bordure, elle broda un motif en apparence abstrait mais qui en réalité épelait les rares mots qu'elle connaissait en hébreu, informant le lecteur averti du trésor contenu à l'intérieur de l'ouvrage. Les nombreuses boucles et volutes de son ornement étaient la garantie que personne ne songerait jamais à défaire ses points.

— Nous devons procéder différement avec ces objets-là, Katerina, lui expliqua Kyria Moreno. Faire quelque chose de si ordinaire que personne ne s'arrêtera dessus.

Postées devant la table, elles examinaient les morceaux de parchemin effilochés.

— J'aimerais, ma chérie, que tu t'imagines redevenue enfant. J'espère que ce ne sera pas trop compliqué, mais tu devras trouver le style juste. Je veux que tu brodes une première image avec « *Kalimera* » en grandes lettres et, tout autour, un lever de soleil et un oiseau, un papillon ou une autre créature céleste. Tu vois ce que j'ai en tête ? Et une seconde avec « *Kalispera* ».

— Avec une lune et des étoiles ?

— Oui ! Exactement ! Mais ne donne pas non plus l'impression que ces ouvrages ont été exécutés par un enfant aux doigts gauches, ajouta-t-elle en souriant. Je serai obligée de les voir tous les jours sur mes murs !

Katerina avait réalisé des broderies de ce type des années auparavant, sous la supervision de sa mère, et le souvenir se rappelait à sa mémoire avec vivacité.

Pour son *Kalimera* elle forma de grandes boucles d'un jaune brillant, et pour son *Kalispera*, bleu nuit. Elle apprécia la simplicité de la tâche et sourit devant le résultat. Ces ornements traditionnels des foyers grecs n'attireraient aucun soupçon. Et même s'ils étaient arrachés de leur cadre, les précieuses pages qu'ils recelaient seraient dissimulées derrière le rectangle de calicot – il n'y avait rien de surprenant à cacher l'enchevêtrement disgracieux de fils à l'envers de la broderie.

Bien qu'une douzaine de personnes fussent réunies dans la petite maison, il y régnait un silence troublant. Tous étaient parfaitement concentrés pour mener à bien leur activité secrète et pressante : sauvegarder les trésors de leur histoire passée.

De temps à autre, Katerina jetait un coup d'œil à Esther Moreno. Pour la première fois depuis qu'elle la connaissait, la vieille femme semblait satisfaite. Elles cousirent toute la nuit ; l'ensemble devait être terminé au matin.

Comme c'était l'usage pour les broderies traditionnelles de ce type, Katerina inscrivit la date dans le coin. Sur la première image, elle marqua « 1942 ». Puis, sur la seconde, elle intervertit deux chiffres : « 1492 ». La date de l'expulsion des Séfarades d'Espagne. Cette erreur délibérée

retiendrait l'attention de toute personne informée de l'histoire des juifs de Thessalonique.

Pas très loin de là, les deux rabbins attendaient à la synagogue. À sept heures trente précises, les représentants de la Commission se présentèrent. Dehors, deux porteurs adossés contre leurs charrettes à bras discutaient en fumant. Ils avaient été embauchés pour transporter le contenu de la synagogue jusqu'à la gare.

Même si les deux fonctionnaires parlaient dans un allemand vif, les juifs n'avaient aucun mal à comprendre ce qui se disait. L'un d'eux, qui avait remarqué que le rideau devant l'arche sainte avait disparu, hurlait et gesticulait. L'un des rabbins s'empressa de sortir l'immense clé ouvrant la porte étroite et l'Allemand fut aussitôt distrait par ce qu'il découvrit à l'intérieur. Il se mit à saliver d'intérêt et sortit l'un des rouleaux, enveloppé dans son *mappa*, une bande de velours, qu'il berça dans ses bras tel un bébé. Puis il le posa sur le bureau voisin et le déroula avec soin. Il suivit du bout du doigt les mots comme s'ils étaient en braille, puis le replaça dans sa protection. L'autre Allemand commença à confier des objets aux porteurs qui patientaient.

Les chefs religieux, qui avaient prié toute la nuit en vue de ce pillage pacifique mais terrible, y assistaient en silence. Ils ne trahissaient aucune émotion. Ils eurent l'impression de recevoir un millier de coups de poignard sans pouvoir en porter le moindre en retour.

Ayant vidé l'arche sainte, les Allemands saisirent plusieurs dizaines de livres. Enfin, ils enveloppèrent la menora dans le tissu richement brodé qui recouvrait le pupitre et l'emportèrent avec eux, pour le placer au sommet d'un des chargements. Ils avaient procédé avec un soin étonnant. L'adjoint avait noté avec méticulosité et ostentation tout ce qu'ils emportaient. Peut-être espéraient-ils ainsi donner l'impression que ces objets seraient un jour rendus… Cette comédie fut sans doute le seul aspect de l'opération qui empêcha les rabbins d'oublier leur virilité et de fondre en larmes.

La mission des Allemands était terminée. Ils avaient dépouillé la synagogue. Il y eut un moment de gêne lorsque celui qui avait dirigé les opérations leur tendit la main et que les deux chefs religieux firent par réflexe un pas en arrière.

— *Danke schön und schönen Tag*, dit-il.

Sur ces mots, les Allemands s'éloignèrent dans la rue, suivis par le fracas tonitruant des charrettes. Plusieurs douzaines de fidèles émergèrent alors pour rejoindre les rabbins et regarder s'éloigner les silhouettes ennemies. Dès qu'elles eurent disparu à l'horizon, ils rentrèrent dans la synagogue pour prier.

Une fois que la Commission se fût chargée de déposséder les juifs de leurs archives et trésors saints, les forces occupantes les laissèrent plus ou moins en paix. Ils avaient déjà réquisitionné les demeures des plus fortunés et fermé nombre d'entreprises. L'antisémitisme qui couvait depuis des années dans la ville pouvait à présent s'exprimer en toute liberté.

À Thessalonique, certaines réalités étaient les mêmes pour les juifs et les chrétiens, et c'était le

cas du manque de nourriture. À l'approche du froid, les pénuries se renforcèrent. Les Allemands avaient exporté tout ce qu'ils avaient pu réquisitionner pour nourrir leur propre population, et rien ne pouvait être importé.

Cet hiver-là, les gens se battirent dans les rues pour des restes misérables et fouillèrent les tas d'ordures dans l'espoir que quelqu'un aurait jeté un quignon de pain. Des enfants sans chaussures faisaient la queue aux côtés de leurs parents décharnés à la soupe populaire, où l'on ne leur servait rien de bien nourrissant. La Croix-Rouge avait beau se démener, ses efforts étaient pour l'essentiel vains. Thessalonique compta alors ses premières victimes.

Chaque jour, Katerina était témoin d'une nouvelle horreur. Un matin qu'elle descendait Egnatia, la principale avenue de la ville, elle remarqua deux silhouettes courbées aux ventres distendus et aux côtes protubérantes. Ce spectacle n'était pas rare en soi, ajouté aux yeux creux et aux têtes en apparence grossies, mais il était difficile de dire si les individus étaient jeunes ou vieux. Sans doute quelque part entre les deux, mélanges effroyables de bébés et d'octogénaires.

Ce ne fut que le lendemain qu'elle vit quelqu'un couché sur le trottoir. Elle lui accorda à peine un regard tant elle était habituée à croiser des réfugiés, qui n'avaient nulle part où aller et dormaient dans les rues. Lorsqu'elle quitta l'atelier quelques heures plus tard, elle comprit son erreur. Deux hommes plaçaient le corps dans une charrette. Un rapide échange avec une femme qui se tenait à proximité confirma les craintes de Katerina. Contrairement à ce qu'elle avait cru, le sans-abri ne dormait pas et on emportait son cadavre pour l'enterrer. Il était mort de faim. Rongée par la honte, elle se signa plusieurs fois.

On racontait que la situation à Athènes était cent fois pire. Katerina espérait que sa mère s'en sortait. Elle n'avait pas reçu de ses nouvelles depuis un moment déjà.

Tous les employés de Moreno et fils étaient conscients de jouir d'un étrange privilège. Les Allemands se présentaient toujours régulièrement à l'atelier, et les revenus générés par leurs commandes donnaient à tous accès au marché noir. C'était le seul moyen de survivre et ce privilège leur garantissait non seulement la possibilité de manger mais aussi de nourrir leurs voisins.

Le stock de Saul Moreno étant presque épuisé, ses clients allemands se rendirent directement dans le magasin de Komninos, qui proposait une variété époustouflante de tissus. Il ne semblait rencontrer aucune difficulté pour s'approvisionner, contrairement aux autres entreprises de la ville. Il continuait à produire sa propre soie, son éventail de laine et de lin n'était qu'à peine réduit. Une fois les mesures prises à l'atelier Moreno, un coursier était chargé d'aller récupérer la quantité nécessaire de tissu.

— Au moins, coudre nous empêche de penser à ce qui pourrait arriver à nos hommes, observa l'une des couturières à la cantonade.

— Parle pour toi, répliqua une autre. Chaque fois que je plante mon aiguille dans cette robe, j'imagine que je poignarde l'Allemand qui l'a commandée.

— Ou sa grosse petite femme qui la portera, ajouta une troisième.

Katerina ne prit pas part à l'échange. Ses heures à l'atelier se consumaient en rêveries consacrées à Dimitris. Elle savait que Kyria Moreno pensait à Elias pendant les longues plages de travail, et les deux femmes s'interrogeaient souvent sur l'endroit où ils pouvaient se trouver, priant pour qu'ils n'aient pas été séparés. Aucun des deux n'avait donné de nouvelles. Katerina avait été envoyée plusieurs fois chez Olga pour l'essayage d'une robe, et elle n'avait apparemment pas reçu de lettre depuis des mois.

Les journées semblaient s'étirer interminablement désormais, et un jour, un client allemand les surprit en train de chanter sur un disque de *rébétiko*.

— Cette musique est subversive ! hurla-t-il.

Personne n'eut besoin de traduction. Un par un, il se saisit de leurs précieux enregistrements qu'il brisa en deux sur son genou avant de lâcher avec mépris les morceaux par terre. Des fragments de Bezos, Eskenazi, Papazoglou, Vamvakaris et bien d'autres encore jonchèrent le sol. Les couturières terrorisées ne les ramasseraient que plus tard. À l'occasion de sa visite suivante, l'Allemand leur apporta un disque de *Lieder* composés par Wagner. Son « cadeau », remis avec beaucoup de cérémonie, fut remisé dans un placard. De l'avis commun, le silence était grandement préférable.

En plus de tailler des costumes pour les officiers allemands et des robes pour leurs épouses, tous les employés de Moreno et fils avaient entrepris une autre mission. Malgré les bons de rationnements, peu avaient les moyens de s'offrir du tissu pour de nouveaux vêtements, si bien qu'on se mit à puiser dans les penderies pour ajuster et transformer d'anciens habits. On pouvait fabriquer une robe pour fillette à partir d'une vieille blouse de sa mère. Sans parler des tailles à reprendre, des fronces à ajouter pour les hommes et les femmes ayant perdu dix ou quinze kilos. Beaucoup d'enfants ne possédaient rien d'autre que ce qu'ils portaient, et les couturières consacraient leurs soirées à défaire des pièces données par de riches Grecs pour les adapter.

Alors que Katerina passait son aiguille dans des étoffes anciennes et nouvelles, l'hiver céda le pas au printemps. Les orangers se couvrirent de fleurs, emplissant les rues d'une odeur puissante, indifférente à la saleté et à la mort terrées dans leur ombre. Quand elle posait les yeux sur les pétales blancs, Katerina avait la satisfaction de penser que Dimitris n'était plus sous la neige.

Avec Roza, elles discutaient quotidiennement d'Elias et de lui. Lorsque l'été arriva et que nombre d'autres soldats prirent le chemin du retour, elles en conclurent qu'ils avaient rejoint la Résistance. Si l'armée grecque ne pouvait plus s'opposer aux Allemands, il y avait beaucoup d'hommes assez courageux pour entreprendre une campagne d'obstruction et de sabotage.

19

Katerina et Roza avaient vu juste. Dimitris comme Elias faisaient partie des milliers de soldats qui avaient rejoint la Résistance dès le début de l'Occupation et se trouvaient à présent dans les montagnes du centre de la Grèce, où ils dormaient à la dure et ne mangeaient pas à leur faim. Ils avaient survécu au pire des ennemis, le froid, mais au terme de longs mois de nuits inconfortables et sans sommeil il leur arrivait de rêver de leurs lits.

Lors de l'invasion allemande, les officiers avaient reçu pour ordre de ne pas résister, pourtant ils étaient nombreux dans les rangs à conserver leur détermination et à vouloir renverser l'ennemi. Ceux-là rejoignirent donc le Front national de libération (EAM), fondé par les communistes. Ils y voyaient l'unique moyen de continuer la guerre contre les forces occupantes.

Le roi Georges et son gouvernement s'étaient retirés au Moyen-Orient avec une partie des forces armées. Un armistice avait été signé avec les Allemands et un gouvernement collaborateur s'était établi à Athènes. Les principaux partis politiques avaient décidé de ne pas soutenir la Résistance ce qui, aux yeux d'Elias, Dimitris et leurs camarades *andartes*, revenait à accepter que leur pays fasse désormais partie intégrante de l'Allemagne.

Initialement, l'EAM concentra ses efforts à réaliser des interventions de secours pour aider les populations affamées aussi bien dans les villes que les villages ; au début de l'Occupation, Dimitris et Elias avaient pris part à l'attaque d'entrepôts où les Allemands stockaient de la nourriture pour leurs propres troupes.

Ils n'y allaient pas toujours de main morte, néanmoins cela permettait de remplir les assiettes de leurs concitoyens – ils justifiaient ainsi leurs actions à leurs propres yeux.

— Au moins, nous faisons quelque chose, argua un jour Dimitris. On ne se bat peut-être pas au corps à corps, mais on reste en guerre !

— Pour ma part, je préférerais avoir un pistolet, contra Elias. Je reste convaincu qu'on devrait essayer de chasser ces salauds de notre pays. Leur voler de la nourriture ne suffit pas. C'est trop inoffensif.

— Tu n'as pas tort, concéda Dimitris à contrecœur. Au rythme où vont les choses, nous risquons plus de mourir de faim que sous le feu allemand.

— Alors pourquoi ne pas se battre ?

— Parce qu'on aide les autres. Et pour le moment on doit peut-être s'en contenter.

Dimitris se montrait rationnel et mesuré en comparaison de son ami.

— L'EAM fait tout son possible pour aider les hôpitaux et les officines à tourner. Tu es au

courant, non ?

— Oui, j'en ai entendu parler. Au moins toi, avec tes connaissances médicales, tu peux prendre une part active à ces opérations. Moi, j'ai le sentiment que ce que je fais ne suffit pas.

— Comment voudrais-tu qu'on se batte avec des hommes aussi affamés ? Tu imagines si on lançait une campagne sachant que la moitié des troupes sont trop faibles pour tenir une arme ? Allons, Elias, sois réaliste.

— Il y a des rumeurs au sujet d'une vraie guérilla. Si c'est le cas, j'en suis. La rébellion active, il n'y a pas d'autre solution. Vasilis aurait fait ce choix ! Celui de se battre !

Dimitris et Elias avaient souvent cette conversation. En tant que membre de l'EAM, Dimitris partageait les mêmes valeurs communistes que son ami, mais compte tenu de la situation, il ne voyait pas comment ils pourraient débarrasser la Grèce des Allemands. La guerre n'était pas plus avantageuse pour les Alliés dans le reste de l'Europe : la France et la Belgique étaient occupées et l'Angleterre semblait la suivante sur la liste.

Les rumeurs qu'Elias avaient entendues sur la guérilla s'avérèrent. En février, le mouvement de résistance armée au sein de l'EAM, connu sous le nom de l'Armée nationale populaire de libération, ou ELAS, lança ses premières opérations.

— Nous allons les rejoindre, décréta Elias.

Dimitris ne répondit rien.

— Dimitris ? Qu'est-ce qui te prend ? s'emporta son ami. Tu oublies tous ces héros grecs ? Je croyais qu'ils étaient tes ancêtres !

Le jeune homme posa un regard honteux sur son ami. Beaucoup continuaient à ne pas considérer les juifs séfarades comme de véritables Grecs, alors qu'Elias était prêt à risquer sa vie pour libérer sa *patrida*. Comment pouvait-il ne pas suivre un tel exemple ? Il devait continuer le combat. C'était le seul moyen d'honorer ses origines, Elias avait raison. Ranger ses armes et se soumettre à l'occupant, ce n'était pas un comportement digne d'une nation fière.

— Je suis avec toi, Elias, finit-il par déclarer.

Et il l'entendait dans tous les sens du terme.

Pendant un temps, ils connurent de grands succès, attaquant des postes de police et des avant-postes italiens dans les montagnes reculées. Ils avaient l'impression de jouer leur rôle dans le conflit et, lentement mais sûrement, de reprendre le contrôle de leur pays. Si le gouvernement officiel restait les bras croisés, l'ELAS faisait ses preuves.

Plus de dix-huit mois s'étaient écoulés depuis que les deux amis avaient quitté Thessalonique, et ils eurent soudain droit à quelques jours de permission. Ils brûlaient d'envie de revoir les êtres qui leur étaient chers. Munis de faux papiers, faciles à se procurer, ils durent néanmoins veiller à éviter les barrages et les gendarmes, qui se montraient aisément suspicieux. Voyageant pour l'essentiel de nuit et se faisant véhiculer par les fermiers qui avaient encore de l'essence, ils rejoignirent Thessalonique en quatre jours.

On était en juin, et les deux hommes se cantonnaient à l'ombre fournie à profusion par les arbres sur les principales avenues de la ville. Ils pouvaient presque toucher du doigt leurs familles et maisons.

S'ils retrouvaient avec bonheur Thessalonique, elle avait bien changé depuis leur départ. Un voile de tristesse semblait la recouvrir. Disparue l'animation caractéristique de l'avenue Egnatia, et des petites rues alentour. De nombreuses vitrines étaient masquées par des planches en bois et celles des boutiques encore ouvertes étaient vides. Les vendeurs de rue, qui contribuaient à la vitalité et à la musique générale avec leurs cris et leurs apostrophes, s'étaient volatilisés, et près de la gare, là où autrefois s'alignaient au moins une douzaine de cireurs de chaussures, il n'y en avait plus que deux. Dimitris et Elias croisèrent plusieurs soldats allemands en route, qui ne leur témoignèrent pas le moindre intérêt.

L'attention de Dimitris fut soudain attirée par un groupe d'enfants qui retournaient une poubelle. La faim qu'il avait connue dans les montagnes et les villages n'avait jamais pris un visage aussi désespéré qu'ici. Dans la campagne, au moins, il y avait toujours des plantes pour préparer une soupe, des baies, des fruits à coque ou des racines. Avec l'aide des gens du cru, qui leur apprenaient ceux à éviter, la cueillette avait constitué une part importante de leur alimentation. La nature pourvoyait presque en permanence aux besoins de l'homme, alors qu'en ville les pavés ne produisaient rien d'autre que de la boue en hiver et, avec la hausse des températures, une poussière étouffante. Le paysage urbain se révélait aride pour les affamés.

Ils débouchèrent sur l'immense esplanade dégagée de la place Aristoteles, où les cafés débordaient d'activité, comme depuis toujours. Les clients profitaient du soleil de l'après-midi, ainsi que du spectacle inchangé qu'offraient le golfe scintillant et le mont Olympe au loin. Beaucoup de tables étaient occupées par des soldats allemands, et de jeunes Grecques discutaient même avec eux. D'autres Grecs soignés et bien nourris étaient attablés. Dimitris s'avisa que certains des amis et clients les plus aisés de son père risquaient de se trouver parmi eux.

— Nous ferions mieux de nous séparer maintenant, dit-il, conscient qu'il devait éviter d'être reconnu.

Avec leurs lourds godillots et leurs barbes, Dimitris et Elias ne passaient pas inaperçus.

— Tu crois qu'on a l'air d'*andartes* ? demanda Elias, plaisantant presque.

— Je crains que oui…

Il leur serait plus facile de disparaître dans la foule séparément, de se terrer dans l'embrasure d'une porte ou dans un *kafenion* bondé. Dimitris et Elias avaient été mis en garde : ils ne pouvaient faire confiance à personne. Dans les villes, les Allemands payaient les serveurs, concierges et autres personnes susceptibles de les aider à débusquer les opposants ou les résistants. Tous ceux qui espionnaient leurs concitoyens avaient des familles à nourrir et cette coopération avec l'ennemi leur garantissait un ou deux jours sans les crampes douloureuses d'un estomac vide et sans les gémissements interminables d'un enfant. La faim avait fait de Thessalonique un endroit dangereux.

La gendarmerie, redoutée et méprisée par le passé, était encore plus détestée depuis qu'elle collaborait avec les Allemands. Il fallait bien avouer que sa marge de manœuvre était limitée. Si elle refusait de coopérer avec les forces d'occupation, ses membres seraient torturés et exécutés. Certains d'entre eux prirent le risque, tout en restant en poste, d'aider les résistants, mais de l'extérieur impossible de distinguer un « gentil » gendarme d'un « méchant ». Mieux valait donc les éviter, au cas où…

— Retrouvons-nous dans vingt-quatre heures, proposa Dimitris. Je passerai rue Irini à six heures, ajouta-t-il dans l'espoir de croiser Katerina.

Il regarda sa montre qui par miracle marchait encore après avoir été exposée des mois durant à la pluie, la neige et la boue. Son père lui avait offert ce modèle luxueux, suisse, pour ses vingt et un ans, et il l'avait d'abord portée à contrecœur. À ses yeux, elle incarnait l'amour de son père pour l'argent et le statut social, et Dimitris avait été gêné de l'arborer à l'université. Il avait l'impression qu'elle le singularisait. Le soir où il avait quitté l'hôtel particulier, il avait décidé, au dernier moment, de l'emporter. Il savait qu'elle pourrait se révéler utile – y compris pour l'argent qu'elle lui rapporterait s'il était amené à la vendre. Maintenant que la vitre était rayée et l'or du cadran terni, il commençait à l'aimer, et même à dépendre d'elle. À plus d'une occasion, la précision de son mécanisme s'était révélée précieuse, leur permettant, à lui et aux autres *andartes*, de s'orienter dans les montagnes.

— On se voit demain, alors, conclut Elias. Salue tes parents de ma part.

— Et toi, les tiens ! répondit Dimitris.

Elias tourna les talons et prit la direction de la vieille ville, vers le nord, s'enfonçant dans le réseau de ruelles qui finirait par le conduire à la rue Irini.

Dimitris emprunta une rue tranquille, parallèle au front de mer. Il ne croisa personne. L'engourdissement de la ville était perturbant. Dix minutes de marche à un bon pas le conduisirent avenue Niki. La taille et la majesté de la demeure étaient encore plus impressionnantes que dans son souvenir. Au moment où il appuya sur la sonnette, son cœur se mit à tambouriner furieusement. Beaucoup de maisons avaient été réquisitionnées par des officiers allemands, et il se rendit soudain compte qu'il serait peut-être arrêté. Il n'avait pas connu pareille peur au cours des mois qu'il avait passés dans la montagne. N'ayant eu aucun échange récent avec ses parents, il ignorait qui il allait trouver derrière la porte.

Avant d'avoir eu le temps de se résoudre à tourner les talons et prendre la fuite, il entendit qu'on relevait le lourd loquet, d'un geste lent, comme si la personne de l'autre côté était aussi nerveuse que lui. Lorsque Pavlina découvrit l'identité du visiteur, elle se plaqua les mains sur la bouche.

— *Panagia mou !* Dimitris !

La surprise la suffoquait à moitié.

— Entre ! Entre ! ajouta-t-elle.

Elle l'attira dans le vestibule, s'écarta et le détailla de la tête aux pieds avec un mélange de plaisir et d'inquiétude.

— Regarde-toi ! dit-elle en se signant à plusieurs reprises. Que t'ont-ils fait ?

Sa question n'attendait pas de réponse. Dimitris se savait émacié et exsangue. Il venait de surprendre son reflet dans le miroir, pour la première fois depuis de nombreux mois. Il se demandait en revanche à qui Pavlina en attribuait la responsabilité. L'ennemi sans doute, mais lequel ? Les Allemands ? Les autres Grecs ?

— Ta mère va être si heureuse de te revoir ! Elle est à l'étage.

— Et mon père ?

— Au magasin, je suppose.

Dimitris gravit les marches trois par trois, marqua un arrêt à leur sommet, puis cogna timidement à la porte du petit salon. Il entra sans attendre de réponse. Olga ne releva pas le nez de son livre, supposant que c'était Pavlina qui lui apportait son thé.

— Mère, c'est moi.

Lâchant l'ouvrage, elle se redressa et se jeta dans ses bras.

— Dimitris…

Sans honte, ils versèrent tous deux des larmes muettes. Elle finit par libérer son fils pour l'étudier.

— Je n'arrive pas à croire que c'est toi. Je me suis tant inquiétée… J'ai cru que je ne te reverrais jamais ! Nous sommes restés sans nouvelles plus d'un an…

Les larmes continuaient à rouler sur ses joues.

— Je ne pouvais pas vous écrire, c'était impossible. Je suis vraiment désolé.

— Je suis si heureuse de te voir…

Leurs embrassades se prolongèrent quelques minutes. Enfin calmée, Olga s'essuya le visage. Elle voulait savourer le retour de son fils.

— Assieds-toi, lui dit-elle, et raconte-moi tout. Je veux savoir ce que tu as fait ! Où tu as été !

Ils s'installèrent côte à côte sur la méridienne.

— Il y a une chose que je dois te dire, annonça-t-il d'un ton grave. Une chose très importante que je veux t'annoncer sans tarder.

— Ça ne peut vraiment pas attendre, *agapi mou* ? Ton père rentrera tout à l'heure, ajouta-t-elle, aussi soumise qu'avant. Et maintenant que tu es revenu, nous avons tout notre temps, conclut-elle avec un sourire.

— C'est justement ce dont je veux te parler, mère, je n'ai pas beaucoup de temps.

— Comment ça, mon chéri ? s'étonna-t-elle, déçue. Tu arrives à l'instant, et la guerre est terminée.

— Oh, *mana mou*, tu sais que ce n'est pas vrai, répondit-il avec douceur. La guerre est loin d'être finie…

— Ton père n'est pas de cet avis.

— Dans ce cas, nous sommes en désaccord, lui et moi. Le combat continue. Des milliers d'entre nous n'ont pas baissé les bras. Les Allemands et les Italiens restent nos ennemis, et tant qu'ils demeureront sur notre sol, nous poursuivrons les attaques.

Olga posa sur son fils un regard mêlé d'amour et de pur désarroi. Il ne lui avait donc été rendu que pour lui être repris ?

— Et peut-on savoir qui est ce « nous » ? s'enquit-elle.

— L'ELAS, répondit-il.

— L'ELAS, répéta-t-elle dans un murmure. Tu as rejoint les communistes ?

— J'ai rejoint l'organisation qui résiste à l'occupation allemande, rétorqua-t-il, sur la défensive.

— Oh… murmura-t-elle, pâlissant.

— Nous nous battons pour ceux qui ne sont pas capables de se défendre eux-même, poursuivit-il.

Elle aperçut alors du coin de l'œil un mouvement. Aucun d'eux n'avait entendu le léger souffle que la porte avait poussé en s'ouvrant.

— Konstantinos ! s'écria-t-elle, surprise de le voir de retour si tôt. Regarde ! Regarde qui est à la maison !

Dimitris se leva. Père et fils se firent face un instant, et ce fut ce dernier qui rompit le silence.

— Je suis de retour.

Il n'avait rien d'autre à dire. Konstantinos se racla la gorge ; la tension était palpable. Dimitris sentait bouillir la colère de son père. Sa longue absence n'avait rien changé et il devina que la conversation s'engagerait sur un ton courtois avant l'inévitable explosion.

— Oui, c'est ce que je vois, dit Konstantinos. Et où étais-tu ?

Il aurait utilisé les mêmes intonations si son fils était revenu après une semaine d'absence, alors que Dimitris avait été loin pendant quatre-vingt-quatre semaines et quatre jours très exactement. Olga avait fait le compte.

— Dans les montagnes, la plupart du temps, répondit Dimitris en toute honnêteté.

— Nous t'attendions il y a plusieurs mois de cela… La guerre s'est terminée en avril dernier, observa-t-il d'un air pincé. Tu aurais pu nous tenir informés.

— J'ai expliqué à mère que je me trouvais dans l'incapacité d'écrire, se défendit-il.

— Et que faisais-tu exactement dans les montagnes ?

L'interrogatoire de son père était à la fois pénible et perfide. Olga avait déjà compris que son mari était là depuis un moment lorsqu'ils avaient remarqué sa présence. Dimitris baissa les yeux. Ils tombèrent sur ses bottines blanches de poussière, dont le cuir était si craquelé que ses pieds le transperçaient presque. Elles lui avaient permis de parcourir un nombre incalculable de kilomètres. Il regarda ensuite les richelieus immaculés de son père, si brillants qu'ils reflétaient les motifs du tapis

sur lequel ils se tenaient tous deux. Dimitris était fier de ses derniers mois passés au sein de l'ELAS.

— Olga. Veux-tu avoir l'obligeance de quitter la pièce maintenant ?

Dimitris avait failli mourir de froid toutes ces nuits passées dans des grottes de montagne aux parois couvertes de glace, mais rien ne l'avait jamais autant glacé que la voix de son père à cet instant. Le cœur d'Olga se figea. Elle se retira dans sa chambre, tremblant pour son fils.

Dimitris resta debout. Il mesurait la même taille que son père au millimètre près et il avait bien l'intention de soutenir son regard. Il se reprocha intérieurement d'éprouver une telle peur. Après les situations qu'il avait dû affronter en tant que soldat, il se trouvait ridicule de frémir. Et pourtant son cœur battait si fort qu'il menaçait de lui transpercer le torse.

Dès qu'Olga les eut laissés, Konstantinos reprit la parole.

— Tu es la honte de cette famille, déclara-t-il avec calme. J'ai entendu ce que tu viens d'annoncer à ta mère. Quand tu auras écouté ce que j'ai à te dire, tu quitteras cette maison. Et tant que tu te battras aux côtés de l'ELAS tu n'y remettras pas les pieds. Mon fils ne peut pas partager ces convictions. Je ne tolérerai pas ces idées sous mon toit. Tu sortiras directement d'ici. Et je me fiche de savoir où tu vas tant que c'est hors de la ville.

Konstantinos parlait de plus en plus fort. Dimitris, lui, restait impassible. Il n'avait plus rien à dire à cet homme avec lequel il ne partageait plus qu'un nom.

— Si je ne craignais pas d'entacher ma réputation, je te dénoncerais sur-le-champ aux autorités.

Komninos, qui attendait une réaction de son fils, s'interrompit. Le silence de celui-ci le fit sortir de ses gonds.

— Pourquoi refuses-tu d'entendre raison, Dimitris, et d'admettre que notre pays n'a pas besoin de ces combats pour avancer ?

— Quel futur vois-tu pour lui alors ? finit par répondre le jeune homme. La collaboration ?

Si aucun des deux ne haussait véritablement le ton, la colère contenue était palpable. Konstantinos eut le dernier mot.

— Disparais de ma vue, Dimitris.

Au moment de passer devant la porte close de sa mère, Dimitris eut le cœur serré par la tristesse. Comment cette femme, qu'il aimait tant et dont il se languissait jour après jour, avait-elle pu épouser un monstre aussi vaniteux ? Un fasciste ! Accablé par cette interrogation et par la terrible culpabilité du chagrin qu'il allait lui causer, il descendit lentement l'escalier. Pavlina l'attendait dans le vestibule.

— Au revoir, lui dit-il en l'embrassant. Présente mes excuses à ma mère…

Avant qu'elle n'ait pu lui dire que le dîner était presque prêt, il s'était envolé. Se touchant la joue, elle la trouva mouillée de larmes qui ne lui appartenaient pas. Une fois dans la rue, Dimitris hésita. Il devait rejoindre Elias le lendemain, cependant il n'y avait qu'un seul endroit où il se sentirait en sécurité. Rue Irini.

Il y fut vingt minutes plus tard, passant d'embrasure en embrasure et évitant soigneusement

d'attirer l'attention des gendarmes. La ruelle était vide à l'exception de deux femmes assises dehors. Écartant le rideau tendu dans l'ouverture de la porte, il se glissa chez les Moreno. Le jour tombait déjà, pourtant il faisait encore plus sombre à l'intérieur.

— Dimitris !

La voix lui était familière. Ses yeux finirent par s'habituer à la pénombre et il distingua les quatre silhouettes attablées. Elles se levèrent toutes pour venir l'accueillir.

— Dimitris ! Que fais-tu ici ? s'étonna Elias.

— Quelle bonne surprise ! ajouta Saul Moreno. Nous sommes si heureux de te voir !

— Viens ! Viens t'asseoir. Tu dois manger ! Oh, mais oui, il faut que tu manges !

Roza Moreno le poussait vers la table devant laquelle Isaac avait déjà placé une chaise supplémentaire.

Bientôt, il avalait un repas consistant, le premier depuis bien des mois. La normalité de ce dîner le réjouit.

— Alors, l'entreprit Elias, tu as vu ton père ?

— Oui, répondit-il, la bouche pleine. J'aurais dû me douter de sa réaction.

Toute la famille Moreno comprit l'allusion sans avoir besoin de précisions. Ils s'arrêtèrent de manger et Saul les pressa de raconter ce qu'ils avaient vécu.

Son épouse s'activait sans relâche pour remplir leurs assiettes d'un ragoût savoureux de haricots et les abrutir de questions. Ainsi les deux hommes exténués expliquèrent-ils jusqu'à une heure tardive où ils avaient été, les missions qu'on leur avait confiées, les rencontres qu'ils avaient faites, les plaies que Dimitris avait recousues, les garrots qu'il avait posés et comment il avait appris à extraire des éclats d'obus d'une blessure. Lorsqu'elle se renseigna sur le détail de leurs repas, Kyria Moreno fut choquée par leur réponse.

Dimitris et Elias ne se contentèrent pas de parler, ils écoutèrent aussi, et posèrent des questions. Il y avait eu de grands changements dans les vies des Moreno au cours de ces dix-huit mois. À quoi ressemblait la vie dans une ville occupée ? Comment se conduisaient les Allemands ? Traitaient-ils bien les juifs ?

Kyria Moreno leur brossa un tableau optimiste, qu'Isaac rectifia par souci d'honnêteté.

— Nous devons confectionner des costumes pour les Allemands, dit-il d'un air renfrogné. Nous sommes tentés de glisser des lames de rasoir dans les coutures, mais ce serait mauvais pour les affaires.

— Nous pouvons nous estimer chanceux, observa Saul. Beaucoup de juifs ont dû fermer boutique. Nous, au moins, nous avons toujours notre atelier. Et croyez-moi, nous avons de quoi nous occuper.

— Pas grâce aux commandes que nous aimerions avoir…

— Isaac ! s'écria son père. Arrête, s'il te plaît. Des gens sont morts de faim dans cette ville, l'hiver dernier. Avons-nous jamais manqué de nourriture ?

— Ne nous disputons pas, intervint Kyria Moreno, si heureuse de voir son fils cadet qu'elle ne voulait pas entamer la joie de cette réunion de famille.

— Maman a raison, Isaac, souligna Elias. Nous n'avons pas beaucoup de temps ensemble.

Pendant que Roza s'attaquait à la pile d'assiettes dans l'évier et que Saul montait au premier pour dormir sous la courtepointe sacrée, Elias posa une question à son frère aîné, tout bas.

— On repart demain, tu sais. Pourquoi tu ne nous accompagnerais pas ? Nous avons perdu quelques hommes de notre unité et des renforts ne seraient pas de trop.

— Tu ne taillerais plus de costumes pour les Fritz, murmura Dimitris afin de l'encourager.

Le regard d'Isaac circula de l'un à l'autre.

— Le sommeil porte conseil, conclut-il, je vous répondrai demain.

Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, Kyria Moreno vit ses deux fils et Dimitris penchés les uns vers les autres. Leurs têtes se touchaient presque. On aurait dit qu'ils préparaient une conspiration…

— Les garçons, fit-elle avec un sourire, ne croyez-vous pas qu'il est temps d'aller au lit ?

— Si ! s'écrièrent-ils à l'unisson.

— Elias, pourquoi ne restes-tu pas un peu plus longtemps ? s'enquit-elle. C'est si merveilleux de te revoir. Et Dimitris est le bienvenu évidemment !

— Nous aimerions beaucoup que ce soit possible, maman. Mais nous avons une permission de sept jours et il nous en a déjà fallu quatre pour venir ici…

Cette nuit-là, Dimitris dormit profondément sur la banquette en pierre du salon. Jamais couche ne lui avait paru plus confortable, et il fut bientôt emporté par des rêves denses, qui le tinrent endormi bien au-delà de midi le lendemain. Il fit alors une toilette minutieuse dans la cour, grattant la crasse incrustée tout autour de son cou et baignant les plaies occasionnées par les poux. Kyria Moreno avait laissé des vêtements propres à son intention (il faisait la même taille qu'Elias) et le coton légèrement empesé bruissa lorsqu'il les enfila, apaisant sa peau de sa fraîcheur. Dans ses habits immaculés, il se sentit renaître.

Elias avait déposé un message à son intention sur la table. Il serait de retour en fin d'après-midi, à temps pour le départ ; il s'était rendu à l'atelier pour tenter de persuader Isaac de se joindre à eux.

Dimitris éprouva aussitôt la morsure de la jalousie. Impossible de se mentir sur la nature de sa réaction : Elias verrait Katerina. Au cours des derniers mois, il s'était efforcé de ne pas penser à elle. À quoi bon ? Perdu dans les montagnes, à l'écart de la civilisation et de la douceur, il lui aurait semblé presque coupable de la convoquer en esprit. À présent qu'il savait où se trouvait Elias, en revanche, il brûlait d'envie de courir à l'atelier lui aussi.

Ce n'était pourtant pas la chose à faire, et il le savait. Il sortit donc, pris du désir subit de respirer au grand air et se dirigea vers la mer. Enhardi par ses vêtements propres, il entra dans un *kafenion* où il n'avait encore jamais mis les pieds et passa commande. Sentant un regard sur lui, il leva la tête et découvrit un gendarme qui le dévisageait avec intérêt.

— Tu es le fils de Konstantinos ? s'enquit-il.

Dimitris ignorait comment réagir. Nier un tel fait pourrait le mettre dans une position ridicule si cet homme connaissait son père. L'admettre risquait d'avoir des conséquences.

— Mais oui, bien sûr que tu es son fils ! insista l'homme, accompagné d'une demi-douzaine de collègues.

Dimitris se sentit rougir. Son père aurait-il déjà dénoncé ses accointances avec les communistes ? Il se pétrifia de peur. Dans les montagnes, il y avait toujours eu un endroit où courir se réfugier quand on se retrouvait face à l'ennemi. Jetant un coup d'œil à la porte derrière les policiers, il se rendit compte qu'il n'avait aucune chance de leur échapper.

— Tu dois être Dimitris. Vous vous ressemblez tellement ! Salue-le de ma part !

S'il détestait l'idée de partager le moindre trait avec son père, il n'en fut pas moins profondément soulagé.

— Oui… bien sûr, répondit-il en se forçant à sourire.

Il vida sa tasse de café, avala un peu de marc amer, puis se leva et partit. Il était écœuré à l'idée que son père tutoyait un gendarme, sans pouvoir néanmoins s'avouer surpris.

Il rentra précipitamment rue Irini ; Elias ne tarderait pas à revenir. Serait-il accompagné d'Isaac ?

Il ne dut patienter que dix minutes pour connaître la réponse à cette question.

— Isaac ne viendra pas, lui annonça son ami avec une pointe de déception. Il dit que quelqu'un doit rester ici, avec nos parents. Et il a sans doute raison.

Elias se rua à l'étage pour récupérer une chemise de rechange, puis ils partirent, emportant le pain et le fromage que Kyria Moreno avait préparé pour leur voyage.

— À en juger la réaction de maman quand je lui ai dit au revoir, ajouta Elias, je doute qu'elle aurait survécu au départ d'un deuxième fils.

— Il sait ce qui est bon pour lui, conclut Dimitris. Ne traînons pas.

Il ne put se résoudre à poser la question qui le taraudait : son ami avait-il vu Katerina ?

À la tombée de la nuit, Thessalonique n'était plus qu'un point à l'horizon. Deux jours et demi plus tard, les deux hommes auraient rejoint leur unité dans les montagnes.

À Thessalonique, deux femmes s'endormirent en pleurant, ce soir-là. Cette visite éclair de leurs fils les laissait presque plus désespérées qu'avant. Olga ne pouvait même pas aborder le sujet avec Konstantinos. Elle avait interdiction de prononcer le prénom de leur fils. Au moins Roza Moreno avait-elle eu l'occasion d'embrasser le sien avant son départ.

Au cours des quatorze mois qui avaient suivi l'invasion, à l'exception de la saisie de biens dans la synagogue, les entreprises et les maisons de particuliers, les Allemands n'avaient pas entrepris grand-chose contre les juifs eux-mêmes. Mi-juillet, la situation changea. Ils annoncèrent brusquement que les hommes juifs âgés de dix-huit à quarante-cinq ans devaient se présenter. Ils seraient employés à des travaux d'intérêt général, comme la construction de routes et de pistes d'atterrissage.

Kyrios Moreno tenta de remonter le moral d'Isaac.

— Ils ont besoin de bras, dit-il à son fils, et pas seulement de juifs. Des Grecs ont été chargés de travaux de maçonnerie.

— Mais pourquoi les Allemands ne peuvent-ils pas s'en charger eux-mêmes ? protesta Isaac. Je suis tailleur, moi, je ne connais rien au gros œuvre !

— C'est comme ça, c'est tout, rétorqua sa mère avec philosophie. Je suis sûre que ça ne durera pas, *agapi mou*.

Les températures avaient grimpé cette semaine-là, atteignant leur maximum pour l'année. Le samedi matin, neuf mille juifs furent déployés en rangs sur la place Elefthéria – nom qui prenait une tonalité ironique ce jour-là : la place de la liberté. Le soleil de midi leur martelait la tête, et il n'y avait pas un souffle d'air marin pour les rafraîchir.

— Je croyais qu'on allait nous envoyer construire des routes, dit l'un des tailleurs à Isaac. Pourquoi sommes-nous tous réunis ici ?

— Nous n'allons pas tarder à le savoir, lui répondit-il.

Des ordres étaient aboyés à l'autre bout de la place. Si les juifs mettaient trop de temps à comprendre ce qu'on leur demandait, les Allemands les rouaient de coups de matraque. Apparemment, on attendait d'eux qu'ils exécutent une série de mouvements de gymnastique.

Isaac et huit autres employés de l'atelier tentèrent de rester groupés. S'ils avaient été convoqués quelques mois plus tard, Jacob, le plus âgé de la bande avec ses quarante-quatre ans, n'aurait pas été obligé de venir. Petit et corpulent, il trouva les exercices plus difficiles qu'Isaac et les autres, ses cadets. Les Allemands ne manquèrent pas de le remarquer, et il fut choisi pour réaliser un saut périlleux, non pas une mais cinq fois d'affilée, afin qu'ils puissent le prendre en photo.

L'un des journaux de la ville avait attisé l'antisémitisme au cours des semaines passées et une foule incluant des notables de Thessalonique s'était réunie pour assister au spectacle de ces jeunes hommes contraints de s'agiter et de se ridiculiser dans une chaleur accablante. Les applaudissements d'encouragement et les sifflets moqueurs ajoutèrent à leur humiliation.

Plusieurs heures durant, ils furent forcés de se produire devant ce public, sans eau ni ombre ni repos. Après avoir soumis son crâne chauve au soleil farouche pendant quatre heures, Jacob vomit et perdit connaissance. Il n'avait toujours pas repris ses esprits une heure plus tard, cependant aucun de ses amis ne fut autorisé à lui venir en aide. Enfin, sans cérémonie, deux soldats allemands le traînèrent par les pieds, et lorsque Isaac fit mine de protester, on lâcha des chiens sur lui. Le public sembla apprécier. Plus on lui montrait de scènes de terreur et d'humiliation, plus les acclamations étaient fortes. Les chrétiens que l'on donnait à manger aux lions n'avaient jamais autant satisfait une foule en délire. L'attrait de la nouveauté finit pourtant par s'essouffler, même pour les persécuteurs, et les juifs furent donc à nouveau rassemblés, pour la plupart au bord de l'évanouissement, et entassés à l'arrière de camions.

Le lendemain matin, Isaac et ses compagnons, qui n'avaient pas été séparés, se retrouvèrent dans les faubourgs de Larissa, au sud-ouest de Thessalonique. Jacob n'était pas avec eux. Il était mort sans être revenu à lui.

La véritable torture débuta dès lors. À partir de cet instant, et dix heures par jour, ils travaillèrent sans la moindre pause, exposés au soleil implacable et aux infatigables moustiques. La nuit, pendant qu'ils dormaient, les insectes vicieux poursuivaient leur œuvre et, deux semaines plus tard, beaucoup montraient les premiers symptômes de paludisme. Ils n'eurent même pas droit au répit, et les soldats chargés de les surveiller les tirèrent du lit chaque matin pour les remettre de force au travail. À une ou deux occasions, des villageois du coin prirent le risque de leur apporter de la nourriture ou des vêtements de rechange, mais ce furent les seules marques d'attention qu'ils reçurent. Beaucoup s'évanouissaient devant les gardes, qui remuaient alors leurs corps décharnés avec la crosse de leurs fusils pour voir s'ils pouvaient tirer d'eux une heure supplémentaire de travail. Seule la mort constituait une excuse suffisante à leurs yeux.

Lorsque le quatrième membre de leur groupe soudé eut succombé à la cruauté bestiale de leurs tortionnaires, deux anciens employés de l'atelier envisagèrent la fuite.

— On va mourir ici de toute façon, autant se donner une chance de sauver notre peau !

— Vous n'en savez rien, ils ont peut-être l'intention de nous libérer une fois le travail terminé, plaida Isaac. Et ils vous tireront dessus si vous tentez une évasion.

— Ils ne nous verront pas…

— Comment pouvez-vous en être sûrs ? Vous risquez d'aggraver notre situation à tous.

Une sentinelle montait continuellement la garde devant leur tente de fortune, et pourtant ils avaient l'impression que leur langue constituait un sanctuaire inviolable. Pour les Allemands, le ladino n'était qu'un mélange de sons incompréhensibles.

À Thessalonique, un débat faisait rage. Si Isaac regardait chaque jour ses frères juifs perdre connaissance ou mourir, une étincelle d'espoir s'était soudain allumée : pourraient-ils enfin, comme on le laissait entendre à leurs familles, être tous libérés ?

La communauté juive s'était en effet vu offrir la possibilité de racheter les travailleurs, et le prix avait été fixé à trois millions de drachmes. Poussés par le désespoir, tous cherchèrent à réunir l'argent. Une suggestion vit alors le jour. Puisqu'il était impossible de rassembler une telle somme, les juifs pouvaient payer en nature, en cédant leur cimetière. Depuis longtemps la municipalité rêvait de mettre la main sur ce vaste terrain au cœur de la ville, et il fut estimé au même prix très exactement que celui de la rançon.

La communauté juive connut une vive agitation. Dans l'atelier des Moreno, la plupart des employés avaient enterré leurs parents dans ce cimetière historique. Bien des larmes de colère et de frustration coulèrent.

— Mais la valeur de nos ancêtres est inquantifiable, protesta l'un des plus anciens tailleurs. Nous ne pouvons pas permettre une chose pareille !

— Et certaines de ces tombes ont plus de cinq cents ans !

— Écoutez, les défunts sont déjà morts, tandis que mes fils, eux, sont bien vivants ! argua un autre, qui en avait trois en camp de travail. Comment pouvez-vous considérer que nous avons le choix ?

Chacun avait son point de vue, et tous se défendaient.

Katerina avait remarqué que Kyria Moreno inventait toujours une excuse pour quitter la pièce au moment où la discussion s'engageait sur ce terrain. Une ou deux fois, la jeune femme l'avait suivie et l'avait trouvée qui pleurait en silence dans l'une des réserves.

— Dès que je pense à Isaac, j'ai le terrible pressentiment que je ne vais jamais le revoir, lui dit-elle un jour. Et maintenant que nous avons une occasion de faire rentrer notre fils, certains se plaignent !

Katerina l'enlaça et la serra contre elle.

— Je ne supporte pas de les entendre, ajouta-t-elle. Il n'y a rien que je puisse faire pour Elias, mais au moins j'ai une chance de revoir Isaac.

— Avez-vous de ses nouvelles ? s'enquit Katerina, dans l'espoir d'obtenir quelques bribes d'information.

— Rien… dit Roza. On raconte que les résistants se cantonnent principalement dans les montagnes, je suppose donc que c'est là qu'il est. Avec Dimitris, espérons-le. Et le temps change déjà, non ?

— Vous voulez parler de la neige ? Oui, j'ai entendu dire que les premiers flocons étaient tombés là-haut.

Roza hocha la tête, et toutes deux restèrent assises en silence quelques instants. Kyria Moreno voulait se ressaisir avant de rejoindre les autres, et Katerina pensait à Dimitris. Elle réprima un frisson en l'imaginant affronter un autre hiver sans nourriture ni vêtements chauds.

Le débat au sujet du cimetière se poursuivit un temps, même si les juifs n'avaient pas vraiment le choix en réalité. La municipalité avait déjà réuni une équipe en vue de sa destruction et, au mois de décembre, plus de trois cent mille tombes, notamment celles des rabbins et professeurs célèbres, furent éventrées. Certains se précipitèrent pour tenter de sauver les restes de leurs parents, mais la plupart arrivèrent trop tard pour découvrir que les os avaient déjà été réduits en poussière et les dents en or arrachées. Quelques-uns eurent la chance de repartir avec ce qui restait de leurs êtres chers, qu'ils enterreraient plus tard dans de nouveaux cimetières à l'est et à l'ouest de la ville.

Les pierres tombales en marbre avaient été récupérées pour être vendues et, plus tard, on les repéra sur les façades de bâtiments ou sur des trottoirs en tant que dalle. Les Moreno, comme la plupart des autres juifs, furent bouleversés par la profanation de ce terrain ancien et sacré. Il n'aurait pas subi de pires dommages s'il s'était trouvé à l'épicentre d'un tremblement de terre. On aurait cru qu'un cataclysme était passé par là.

Quelques jours plus tard, néanmoins, les larmes de tristesse des Moreno se transformèrent en

larmes de joie. Un homme squelettique se présenta à leur porte. C'était Isaac. Les os de plusieurs centaines de milliers de morts avaient été échangés avec succès contre ceux de quelques milliers tout juste vivants.

20

Au début de l'année 1943, la ville s'enfonça plus profondément dans la famine. Ce fléau devint le principal souci des habitants de Thessalonique.

L'atelier des Moreno réussit à conserver l'ensemble de ses employés restants, pourtant le travail venait à manquer. Les Allemands ne venaient plus commander de costumes et les citoyens aisés de la ville – « qui devaient tous être des collaborateurs », avait conclu Kyria Moreno – n'avaient plus les moyens d'acheter de tissu pour de nouveaux vêtements. Konstantinos Komninos avait tellement augmenté ses prix que seuls les plus fortunés pouvaient se le permettre.

Olga était une des rares à porter encore de nouvelles robes. L'inquiétude pour son fils plus encore que la pénurie de nourriture l'avait considérablement amaigrie. Certains auraient pu se tromper et y voir une forme de coquetterie, mais sous ses robes en *crêpe de Chine** richement doublées ses os saillaient autant que ceux des plus démunis. Son mari avait pris l'habitude de recevoir des Allemands à sa table, et en leur présence Olga perdait tout appétit.

Katerina continuait, comme les autres *modistras* et tailleurs, à occuper ses journées en effectuant des retouches. Les manchettes avaient beau être élimées, le tissu lustré par le passage du temps, les gens trouvaient de la dignité dans l'entretien d'une certaine élégance. Les Moreno appliquaient des tarifs minimes pour les travaux de ce type, et ne faisaient d'ailleurs pas payer leurs amis.

De nouveaux bruits circulaient, racontant que les juifs de tous les pays européens étaient déportés, mais rien de tel n'avait encore eu lieu en Grèce, et les Moreno n'avaient donc aucune raison de craindre ce sort pour eux. Tout changea en janvier 1943, aussi subitement que si quelqu'un avait pris cette résolution pour la nouvelle année. L'un des seconds d'Adolf Eichmann fut ainsi envoyé à Thessalonique avec pour ordre de préparer la « solution finale » pour les cinquante mille juifs de la ville. Un mois plus tard, cent policiers allemands venaient pour appliquer de nouvelles mesures.

— Vous comprenez quelque chose à cette histoire d'étoiles ? demanda Isaac, un matin.

Il passait à l'atelier tous les jours, malgré sa constitution fragile – sans parler de ses doigts autrefois agiles qui avaient été abîmés par des mois de dur labeur.

— Elles doivent être jaunes, c'est tout ce que je sais, dit Kyria Moreno. Certains de nos clients nous ont chargés de les coudre pour eux.

— Elles doivent mesurer dix centimètres de diamètre et posséder six branches, ajouta Katerina, qui avait déjà commencé à en placer sur les manteaux et les vestes.

Isaac la regarda travailler. Elle les brodait à points fins et réguliers, avec le même soin qu'une

application d'étoffe précieuse. Elle avait croisé dans la rue une ou deux personnes arborant une de ces vilaines étoiles fixées à points grossiers. Si ses amis juifs étaient contraints de les porter, autant que l'ouvrage soit élégant.

— Je ne vois pas pourquoi on devrait se soumettre à cette règle, observa Isaac. Je me suis déjà plié aux caprices des Allemands. En ce qui me concerne, c'est terminé.

— Isaac ! le tança son père. Nous n'avons pas le choix.

— Et qui, exactement, nous a ordonné de les porter ? Et qui peut nous y forcer ?

— Le rabbin Koretz nous a demandé de nous soumettre, répondit sa mère, tout bas.

— Le rabbin !

— Ce n'est pas lui qui a fixé cette règle, Isaac, reprit son père d'un ton implorant. Il n'est qu'un intermédiaire.

— Et quel autre message est-il chargé de nous faire passer ?

La haine qu'Isaac portait aux Allemands était plus violente que celle de ses parents. Il avait subi leurs cruautés répétées durant de nombreux mois et connaissait les extrémités dont ils étaient capables. Il avait épargné à ses proches la plupart des détails de son calvaire.

Le regard que ses parents échangèrent ne lui échappa pas.

— Il semblerait, expliqua son père, que nous devions déménager.

— Vous allez quitter la rue Irini ? s'exclama Katerina, médusée.

— Apparemment, sanglota Kyria Moreno. Nous n'avons pas plus de précision pour le moment.

— Mais pourquoi les Allemands vous imposeraient-ils une chose pareille ? Vous êtes sûrs que ce n'est pas une simple rumeur ?

Incapable de contenir sa colère, Isaac avait quitté la pièce ; Katerina et Roza se remirent à coudre des étoiles en silence.

Quelques jours plus tard, la nouvelle était confirmée. Les Moreno, et tous leurs employés, à l'exception de Katerina, s'installeraient dans le quartier de la gare.

— Je suis certain qu'ils ont leurs raisons, observa Saul Moreno. Et qu'ils nous les expliqueront le moment venu.

Kyrios Moreno s'entêtait à faire aveuglément confiance à ceux qui guidaient sa vie, en particulier le grand rabbin. Il croyait au bon sens et était certain que derrière cette nouvelle directive se trouvait une explication.

Les juifs reçurent ensuite pour instruction d'établir la liste de leurs biens, et la plupart d'entre eux s'acquittèrent de la tâche avec application.

— Ça servira de base à un nouvel impôt, grommela alors Kyrios Moreno, qui commençait à nourrir quelques inquiétudes mais continuait à les cacher à sa femme.

Aucun de ses employés ne se présenta à l'atelier le lendemain. Ils étaient tous restés chez eux pour réunir leurs affaires, établir la liste de leurs possessions et décider ce qu'ils emporteraient. On les avait informés que les nouveaux logements seraient sans doute plus petits.

Katerina et Eugenia reçurent la visite de plusieurs d'entre eux ce soir-là.

— Pouvez-vous nous garder ça ?

— Accepteriez-vous de veiller sur ceci jusqu'à notre retour chez nous ?

— Cela vous embêterait de cacher quelque chose ? Pas pour longtemps, j'espère !

Ils présentaient leurs requêtes avec un entrain forcé et une fausse légèreté. Katerina et Eugenia furent ainsi chargées de garder des broches, des bagues et des pendentifs. Elles ne disposaient d'aucune cachette pour de tels bijoux, mais les dissimuleraient à l'intérieur de coussins, où personne ne les trouverait jamais. Chacun d'entre eux serait brodé d'un chiffre élaboré, formé des initiales du propriétaire des bijoux.

Le lendemain, ce fut Saul et Roza qui se présentèrent chez elles. Katerina les attendait. Saul portait dans ses bras, tel un couffin, un objet qu'elle reconnut aussitôt. C'était la courtepointe qui recelait l'ancien *pahohet*. Elle le prit sans un mot et monta l'étaler sur son lit. Kyria Moreno confia à Eugenia les deux broderies encadrées.

— Ça t'embêterait de les accrocher au mur ? s'enquit-elle.

— Bien sûr que non, répondit Eugenia.

Ils rangèrent leurs autres possessions dans un coffre. Si un espion avait été posté rue Irini, ses soupçons n'auraient pas été éveillés. Les Moreno déménageaient et ne pouvaient pas tout emporter. Ils avaient même été contraints d'abandonner une grande partie de leurs affaires. Plusieurs tapis, un lit, des chaises et toute une armoire de linge de maison restèrent au numéro 7.

— Il faut se dire qu'on les laisse pour Elias, suggéra Roza. Il sera peut-être de retour avant nous.

Au cours des jours suivants, les rues alentour accueillirent un ballet de charrettes. Le contenu des domiciles y était entassé à la verticale : armoires, chaises, poêles et casseroles, ainsi que, souvent, une table placée en équilibre sur le dessus.

La tristesse et le désespoir étaient palpables. Les torrents de pluie n'allégeaient pas l'humeur ambiante. Courbés sous le poids de leurs chargements, tous ressemblaient à des petits vieux, même les jeunes, au sein de ce troupeau uniforme qu'on les avait forcés à former en leur imposant le port de l'étoile jaune.

Les mères serraient de toutes leurs forces la main des petits. Avec les dizaines de milliers de personnes dans les rues, elles pouvaient facilement les perdre de vue, et les piles instables de meubles et d'objets représentaient un danger pour tous.

Depuis le départ des musulmans, la rue Irini accueillait un mélange de chrétiens et de juifs, et les chrétiens firent tout leur possible pour aider leurs amis au moment du départ, revivant ce qu'ils avaient connu vingt ans plus tôt avec les musulmans. Il y eut des embrassades et des promesses de visite.

— Je vous verrai demain, dit Katerina à Kyria Moreno, en larmes. Le travail continue comme avant, non ?

— Oui, ma chérie, je crois bien, répondit-elle avec lassitude.

Elle semblait avoir pris dix ans en une nuit. Tandis que Katerina regardait s'éloigner les silhouettes de la famille Moreno, une interrogation lui traversa l'esprit. Comment Elias saurait-il où les trouver à son retour ? Elle espérait être là pour lui apporter cette réponse. Elle ne restait jamais plus d'un jour sans que ses pensées ne la conduisent dans les montagnes.

En apparence, la journée du lendemain fut étonnamment calme dans l'atelier des Moreno. Tous vinrent travailler à leur habitude. Il n'y avait pas grand-chose à faire, et Kyrios Moreno entreprit d'établir l'inventaire de ce qui restait, jusqu'au moindre bouton, épingle ou chute de dentelle. Cette tâche eut pour effet de tenir tout le monde occupé et de laisser ensuite les lieux remarquablement ordonnés. Depuis plusieurs années, ils étaient trop occupés pour entreprendre un tel ménage. Kyrios Moreno l'aurait presque assimilé à un caprice.

Le lendemain, Katerina arriva à l'atelier aussi ponctuellement que d'habitude. C'était étrange de s'y rendre seule… Dès qu'elle tourna le coin de la rue, elle sut que quelque chose clochait. Tous ses collègues étaient dehors, réunis autour d'une grande affiche rédigée en allemand et punaisée à la porte. Aucun d'eux ne pouvait la traduire. Un énorme cadenas avait été grossièrement fiché dans le cadre de la porte.

Katerina partagea leur consternation. L'atelier avait été saisi par les Allemands. Nul besoin de savoir lire leur langue pour comprendre ce qui s'était produit. Certains d'entre eux exprimèrent indignation et colère. Isaac tenta d'arracher le cadenas.

— Comment osent-ils ? hurla-t-il.

— Calme-toi, Isaac, lui souffla Saul en lui touchant doucement le bras. Je crois que nous devrions rentrer à la maison, maintenant.

— À la maison ? s'égosilla-t-il.

Le mot résonna dans la rue. Il était chargé d'accents violents et désespérés. Pour la première fois de sa vie, Katerina vit un homme s'effondrer, secoué de sanglots incontrôlables, et ce spectacle l'ébranla. Tout le monde entreprit de se disperser et de regagner le nouveau ghetto juif.

— Viens nous voir bientôt, dit Kyria Moreno, s'efforçant de garder une voix normale.

Katerina hocha la tête en silence. Elle devait être courageuse pour ses amis.

Au début de leur ghettoïsation, les juifs furent contraints de regagner leurs nouveaux logements avant le coucher du soleil. En peu de temps, les règles changèrent. Des palissades en bois délimitèrent le quartier et les accès furent gardés. Ils n'eurent bientôt plus le droit de sortir ; des fils barbelés au sommet des palissades s'en assuraient.

L'effet sur Thessalonique fut immédiat. Avec la disparition dans ses rues de cinquante mille habitants, des zones entières devinrent pareilles à des villes fantômes. Katerina se retrouva dépourvue.

Une nuit, début mars, elle dînait avec Eugenia au coin du feu quand elles entendirent un coup discret à la porte. Il devait être vingt et une heures, ce qui était tard pour une visite, et les deux

femmes échangèrent un regard plein d'appréhension. À une heure aussi avancée, on ne croisait en général que des soldats ou des gendarmes dehors. Eugenia secoua la tête et posa un doigt sur ses lèvres. Les coups se firent plus insistants. Le visiteur tambourinait à la porte, maintenant ; le silence ne l'avait pas trompé.

— Kyria Eugenia !

C'était une voix familière.

— Isaac ! chuchota Katerina en se redressant d'un bond. Vite !

Elle se précipita pour lui ouvrir et il se glissa dans la pièce.

— Isaac !

Elle fut choquée par son état. Il était maigre au moment de partir pour le ghetto, mais aujourd'hui ses os saillaient sous la peau.

— Approche, lui enjoignit Eugenia.

Il tremblait violemment.

— As-tu faim ?

Il acquiesça d'un mouvement de tête et elle lui servit un bol de lentilles. Durant quelques minutes il ne décrocha pas un mot. Il porta le bol à ses lèvres et en but le contenu d'une traite, comme s'il s'agissait d'une soupe. Il n'avait rien avalé depuis plusieurs jours et la faim ne laissait aucune place aux manières.

Eugenia chargea Katerina de le resservir puis interrogea leur ancien voisin :

— Raconte-nous ce qui est arrivé…

Isaac leur expliqua que le rabbin Koretz s'était présenté au ghetto pour leur annoncer qu'ils allaient tous partir vers une nouvelle vie. Les premiers trains étaient déjà sur le départ.

— Où ça ? s'écria Katerina, incrédule.

— En Pologne, à Cracovie.

— Pourquoi là-bas ? Il fait si froid !

— Il dit qu'il y a du travail pour nous. Mes parents ont même été autorisés à se rendre à la banque pour échanger toutes nos drachmes contre des zlotys. Et on a reçu des instructions précises concernant les affaires à emporter.

Eugenia et Katerina l'écoutaient avec attention, le front plissé par l'alarme.

— Koretz prétend que ce n'est pas différent de la dernière fois.

— Comment ça, « la dernière fois » ? s'étonna Katerina.

— Il veut parler de l'exode massif de nos ancêtres, quand ils ont quitté l'Espagne pour venir s'installer ici. Le moment est venu de reprendre la route.

— Le rabbin n'a peut-être pas tort, observa Eugenia, qui songeait à son propre exil et à sa nouvelle existence.

— Certains d'entre nous ont décidé de s'échapper, reprit Isaac d'un ton de défi. Les hommes qui étaient avec moi ont l'intention de rejoindre la Résistance.

— Ne risquent-ils pas d'être arrêtés avant ? s'inquiéta Eugenia. D'être trahis par leur accent ?

— Et les gendarmes ? Ils procèdent à des contrôles d'identité permanents, ajouta Katerina.

— On peut se procurer de faux papiers, répondit Isaac.

Eugenia comprit alors la raison de sa venue. Se forger une fausse identité coûtait cher et il aurait besoin des bijoux de sa mère pour payer. L'oreiller qui les contenait était sur son lit, au premier étage.

— Tu as besoin d'argent.

— Non, ce n'est pas la raison de ma visite.

Les deux femmes se redressèrent sur leur chaise et observèrent Isaac. Il paraissait si frêle et vulnérable. Elles ne parvenaient pas à imaginer où il avait puisé la force d'escalader la palissade du ghetto. Le désespoir avait dû lui donner des ailes.

— J'ai décidé d'y retourner. Au moment où je me suis retrouvé dans la rue, de l'autre côté de la clôture, je l'ai compris. Je ne peux pas laisser mes parents partir en Pologne tout seuls, je dois veiller sur eux.

Katerina, qui connaissait bien Kyria Moreno maintenant, se représenta sans difficulté le tourment auquel elle devait être en proie.

— J'imagine combien ta mère doit se faire du souci, dit-elle. Elle sera si heureuse de te revoir…

— J'espère juste qu'ils ne seront pas déjà partis quand j'y retournerai. Ils ont commencé à remplir les premiers trains.

— Puisque vous partez dans un endroit où il fait si froid, pourquoi n'emporterais-tu pas des couvertures et des vêtements supplémentaires ? Tes parents en ont laissé beaucoup.

— C'est la raison de ma présence, justement.

Eugenia et Katerina l'accompagnèrent au numéro 7. Au bout de dix jours à peine, l'atmosphère dans la maison y était aussi confinée que si elle avait été abandonnée depuis dix ans. Des toiles d'araignées, dont Kyria Moreno se serait aussitôt débarrassée, avaient fait leur apparition au plafond et une odeur reconnaissable d'humidité imprégnait tout.

Isaac fila directement vers l'armoire en bois qui contenait le linge de maison.

— Je vais rester ici ce soir, dit-il. J'ai réfléchi, ce sera beaucoup plus difficile d'y retourner de nuit. Au moindre bruit on risque de se faire repérer. En plein jour, les gardes ont des distractions, entre les gens qui vaquent à leurs occupations et ceux qui font la queue pour un repas ou un train.

— Tu ne peux pas dormir ici, observa Eugenia d'un air soucieux. Pourquoi ne passerais-tu pas plutôt la nuit chez nous ?

Isaac ne se fit pas prier. De retour chez elles, remarquant qu'il lorgnait du côté de la cuisine, elle lui dit :

— Je t'en prie, ressers-toi, Isaac. Termine la casserole. Et ensuite, va te reposer.

En homme habitué à obéir aux ordres qu'il recevait, Isaac s'exécuta, puis gravit avec lassitude

l'escalier étroit.

Les rouages du cerveau de Katerina s'étaient mis en marche et n'avaient pas cessé pendant qu'elle regardait Isaac sortir des couvertures du coffre. Dès qu'elle entendit la porte se fermer à l'étage elle se mit au travail. Une couverture en laine douce fournirait le tissu rêvé pour un manteau, et elle avait déjà réfléchi à la coupe ainsi qu'aux boutons dont elle se servirait. Elle avait douze heures devant elle et, même avec l'aide d'Eugenia, ce ne serait pas de trop.

À son réveil, Isaac trouva au pied de son lit un manteau pour sa mère, une veste pour Esther et un gilet rembourré pour son père. Tous de belle facture. Les deux premiers avaient des doublures matelassées et leurs finitions étaient particulièrement soignées. Pour la première fois depuis des mois, il avait chaud au cœur. Il imaginait déjà leurs mines réjouies quand ils découvriraient leurs noms sur la doublure et les grenades brodées sur le col. Ces derniers jours, ils s'étaient beaucoup inquiétés des températures glaciales qu'ils allaient devoir affronter justement, et ils avaient enfin la solution.

— Je vous enverrai peut-être des commandes de Pologne ! leur dit-il en souriant. Merci, merci…

Eugenia enveloppa les nouveaux vêtements dans du papier kraft et, le paquet calé sous le bras, Isaac descendit la rue d'un pas nonchalant, en route vers le ghetto.

Les deux femmes le regardèrent s'éloigner, exténuées par leur longue nuit de couture. Katerina aurait pu dormir, n'ayant plus de travail, mais Eugenia était attendue à l'usine de tissage.

Ce soir-là, elles convinrent de se rendre ensemble à la gare. Elles auraient peut-être même l'occasion de dire au revoir à leurs amis… Elles comprirent rapidement que ce serait impossible. Les Allemands empêchaient quiconque d'approcher. À travers la clôture, elles entendirent des cris, le grincement des wagons qu'on accrochait et le sifflement de la vapeur. Elles attendirent un moment avant de tourner les talons et de s'éloigner. Eugenia se signa plusieurs fois et sur le chemin du retour elles firent un crochet par la petite église d'Agios Nikolaos Orfanos.

— *Kalo taxidi*… murmura Katerina en observant les flammes des quatre cierges allumés devant l'icône. Bon voyage…

À l'approche de la maison, Eugenia se souvint de leur arrivée rue Irini, alors qu'elles ne possédaient rien d'autre que les vêtements qu'elles portaient.

— Cette famille a fait preuve d'une telle générosité envers nous, dit-elle tout bas. J'espère que leurs nouveaux voisins les accueilleront avec ne serait-ce qu'une fraction de leur gentillesse.

21

Les Moreno furent parmi les premiers à partir et, tout au long de l'été, les trains pour la Pologne se succédèrent.

Eugenia et Katerina reçurent une carte postale de leurs amis dans le courant du mois de juin. Au dos de la vue de Cracovie, ils disaient seulement qu'ils étaient arrivés et que leur ville leur manquait. Lorsque le dernier train partit en août, le ghetto fut plongé dans le silence. Thessalonique avait perdu un cinquième de sa population.

La rue Irini semblait vide à présent et, un temps, les maisons qui avaient appartenu à la famille Moreno et aux autres juifs restèrent vides. Une nuit terrible, toutefois, la paix et la tranquillité volèrent en éclats. Katerina et Eugenia furent réveillées par des coups violents et des cris. Ils ne provenaient pas seulement de la rue, mais aussi de chez leurs anciens voisins, à travers les murs. À quatre heures du matin, elles découvrirent par la fenêtre une foule qui vidait sans vergogne le numéro 7. Parmi d'autres objets familiers, elles reconnurent la malle dans laquelle Kyria Moreno rangeait son linge de maison. Elle était juchée au sommet du chargement d'une charrette.

Elles savaient par la presse que de tels pillages avaient déjà eu lieu dans des quartiers ayant connu une forte concentration de juifs, mais ne s'étaient pas attendues à ce qu'ils se produisent dans leur rue.

— Nous devons les arrêter ! s'écria Katerina.

— Je ne suis pas certaine que ce soit une bonne idée… rétorqua Eugenia.

Elle observait justement deux hommes armés de machettes qui s'attaquaient à un matelas. Ils déchiquetaient le tissu avec un plaisir sadique et des flocons de rembourrage s'élevaient vers elles, telle une neige montante. On racontait que les juifs avaient caché leur or à l'intérieur de leur literie, et ces individus étaient bien décidés à le trouver.

Les deux femmes furent ainsi réduites à assister, impuissantes, à la mise à sac des maisons voisines. Katerina savait qu'Eugenia avait raison : elles ne pouvaient pas intervenir sans risque. Elles se consolèrent en songeant que les véritables trésors des Moreno étaient sous un autre toit. Le leur.

Quelques semaines plus tard, un employé de Konstantinos Komninos se présenta rue Irini avec un message pour Katerina, lui demandant si elle était disposée à coudre pour certains de ses clients les plus fortunés, qui avaient les moyens de se procurer ses plus beaux tissus. Ils étaient toujours désireux de s'adjoindre les services de la meilleure *modistra* de la ville, et Katerina aurait mérité ce titre même sans le départ des couturières juives.

Le lendemain, un livreur lui rendit visite. Il se débattait avec un énorme paquet.

— Mademoiselle Sarafoglou ?

— C'est bien moi, dit-elle.

— J'ai quelque chose pour vous.

Katerina l'invita à entrer et il hissa la boîte sur la table.

— Vous voulez l'ouvrir ? Elle vous est adressée par Kyrios Komninos.

— Ah… fit-elle, surprise.

Elle éprouvait des sentiments mêlés à l'égard du père de Dimitris. Elle savait qu'ils s'entendaient mal et elle s'était souvent demandé si les phobies d'Olga n'étaient pas liées à la façon dont il la traitait. À chacune de leurs rencontres, il s'était montré froid et inamical, ce présent l'intriguait donc. Elle souleva le couvercle de la boîte. Retirant le papier de soie qui protégeait l'objet à l'intérieur, elle repéra d'abord le métal noir scintillant dans la pénombre avant de reconnaître un motif familier de fleurs et de feuillages. Une machine à coudre Singer.

— Il m'a demandé de vous remettre également ce mot, expliqua le livreur.

Elle ouvrit l'enveloppe pour prendre aussitôt connaissance du message.

Tant que vous travaillerez à votre domicile, vous aurez besoin de ceci.

Ensemble, ils sortirent la machine et l'installèrent sur la table. Elle était si belle… Katerina vit son visage se refléter dans ses courbes brillantes et immaculées. Elle n'osa pas se demander comment Kyrios Komninos avait pu se procurer un tel bien en temps de guerre. Grandement tentée de prendre des nouvelles de Dimitris auprès du livreur, qui aurait pu être au courant de quelque chose, elle se retint, consciente que ce serait déplacé.

Quelques jours plus tard, le même homme revint rue Irini, chargé d'un autre message et d'un paquet contenant du tissu.

Chère Katerina, je voudrais que vous confectionniez une robe avec ceci pour Kyria Komninos. Peut-être pourriez-vous passer dès que possible prendre ses mesures.

Elle se sentit flattée, et nerveuse. Elle renvoya néanmoins une réponse par l'intermédiaire du coursier confirmant sa venue à midi le lendemain.

Elle fut ponctuelle, excitée à l'idée de revoir Kyria Komninos. Pavlina l'introduisit dans l'hôtel particulier et la conduisit au premier. Elles échangèrent des salutations et, après s'être répandue en remerciements pour la machine à coudre, Katerina se mit au travail.

Presque immédiatement, Olga aborda le sujet des Moreno, exprimant la tristesse que lui inspirait leur départ forcé.

— J'espère qu'ils sont bien installés dans ce pays froid.

— Les températures descendent parfois aussi à Thessalonique, non ? Et nous sommes habitués à la neige.

— Je crois que les conditions y sont beaucoup plus rudes qu'ici.

Katerina lui parla des vêtements chauds qu'elles avaient cousus pour les Moreno, et cette confession fut suivie de quelques instants de silence. L'absence de la famille juive avait laissé un grand vide dans la vie de Katerina, et Olga savait pertinemment que la jeune femme avait perdu tout à la fois ses voisins, ses employeurs et ses amis. Les années qu'elle avait elle-même passées rue Irini avaient été les plus heureuses de sa vie, et elle devinait combien le quartier devait être désert à présent.

— Avez-vous des nouvelles de Dimitris ? s'enquit Katerina, saisissant l'occasion qui se présentait à elle.

— Une seule lettre, répondit Olga, il y a quelques mois.

— Elias est toujours avec lui ?

— C'était le cas au moment où Dimitris a écrit. J'ignore ce qu'il en est à présent…

— D'où venait la lettre ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, il n'y avait pas de cachet sur l'enveloppe.

Le ton des réponses d'Olga laissait clairement entendre qu'elle ne souhaitait pas poursuivre la conversation sur ce sujet. Soit elle ne disposait d'aucune information, soit elle ne souhaitait pas les partager. Et quelle qu'en soit la raison, la conversation était close.

Katerina prenait les mesures d'Olga dans son dressing. Les portes de son immense armoire étaient ouvertes sur une centaine de robes. Il y en avait autant que les pages d'un livre. La jeune couturière remarqua que l'une d'elles était la première sur laquelle elle avait effectué des travaux d'ornementation ; elle se rappelait que les minuscules perles d'ambre autour de l'ourlet lui avaient demandé une semaine de travail.

La nouvelle robe serait taillée dans une soie moirée violette qui provenait de la fabrique de Komninos et qu'Olga n'avait sans doute jamais vue. Tandis qu'elle reportait avec précision les mensurations de sa cliente, Katerina s'avisa que le mauve aux profonds reflets bleus donnerait à la peau pâle de Kyria Komninos un reflet maladif. Sur son carnet, à côté des chiffres, elle traça un croquis de la robe.

— Je pense que ce serait élégant, observa-t-elle. Avec des manches trois-quarts. Et peut-être des manchettes de dentelle ? La jupe sera coupée dans le biais.

— Je suis sûre que ce sera très joli, répondit Olga en jetant à peine un regard à l'esquisse et en souriant cependant à Katerina. Passe par la cuisine avant de partir. Pavlina te servira un rafraîchissement.

— Merci, Kyria Komninos, dit poliment Katerina.

Les températures étaient montées en flèche ce jour-là. La jeune femme trouva l'employée de maison occupée à débiter des légumes en rondelles. Le visage rubicond.

— Si tu veux mon avis, il fait beaucoup trop chaud pour ce genre de mondanités, mais Kyrios Komninos organise l'un de ses grands dîners demain soir. Et il veut que tout soit « parfait », comme toujours. Quatre plats, quatre vins, huit personnes, vingt heures.

— Pauvre Pavlina… Puis-je faire quelque chose ?

— Bien sûr que non, répondit-elle avec un sourire. Prends le pichet de citronnade et sers-nous un verre à chacune, si tu veux bien.

Katerina prit place à la grande table pour siroter la boisson. Fascinée par la dextérité avec laquelle Pavlina maniait le couteau, elle la regarda trancher, découper en dés et émincer toute une série de légumes et d'herbes avec autant d'efficacité qu'une machine. La jeune femme avait l'impression que les ingrédients de ce repas auraient suffi à nourrir toute la population de la ville.

— Ne me demande pas comment on se procure tout ça, lui dit la bonne. Ma position ne me donne pas accès à ce genre d'information.

Elle continuait à discuter tout en travaillant. Rien ne pouvait arrêter son babil.

— La rue Irini doit être devenue sinistre, non ?

Katerina acquiesça d'un hochement de tête.

— On a l'impression qu'elle a été désertée. Beaucoup de familles y habitent encore, mais les Moreno en étaient en quelque sorte le cœur.

— Et Elias ?

— Je suppose qu'il est encore avec Dimitris. Ses parents n'avaient eu aucune nouvelle avant leur départ pour la Pologne. Je pensais que Kyria Komninos aurait des informations, pourtant elle avait l'air de ne rien savoir non plus. Ça doit être terrible de ne pas avoir la moindre idée de l'endroit où se trouve son fils…

Pavlina s'était mise à peler des tomates. Son couteau tournait inlassablement tandis que la peau se déroulait en un ruban ininterrompu. Quand elle eut produit une douzaine de ces rubans identiques, elle coupa les tomates, en rythme, et en tranches d'épaisseur parfaitement égale.

— Son père n'a pas été enchanté d'apprendre que Dimitris avait rejoint l'ELAS, expliqua-t-elle.

Le bruit cadencé du couteau noyait presque ses paroles.

— Je ne peux pas dire que ça me surprend, répondit Katerina. Peut-être changera-t-il d'avis maintenant qu'ils reprennent une partie du pays aux Allemands ?

— Oh, Katerina, si seulement tu pouvais avoir raison…

— Tu veux dire que son père n'est pas fier de lui ? répliqua-t-elle, incrédule.

Pavlina secoua la tête.

— Je crains que ce soit même le contraire. Il est furieux ! L'ELAS est sous l'influence des communistes, tu sais.

— Leurs convictions politiques ont-elles vraiment une importance, alors qu'ils font tout ce qui est en leur pouvoir pour libérer notre pays ?

— Chut ! murmura Pavlina en posant un doigt sur ses lèvres. Kyrios Komninos pourrait rentrer… Il ne voit pas du tout les choses de cet œil.

Pavlina, qui se déplaçait dans la demeure telle une ombre, avait surpris un millier de conversations entre Olga et Konstantinos ces dernières années. Elle les avait toujours gardées pour elle, mais elle était outrée de la façon dont son employeur considérait désormais son fils. Certaines des choses qu'elle l'avait entendu dire à Olga n'étaient ni plus ni moins que cruelles.

— Pour lui, son fils vit dans les montagnes comme un paysan, ajouta-t-elle.

Katerina continuait à s'étonner de cette réaction. Elle avait l'impression, elle, que Dimitris et Elias étaient des héros.

— Il en fait une question de lutte des classes, expliqua Pavlina. Et son fils est dans le mauvais camp.

Perdue dans ses pensées, Katerina regardait Pavlina remuer les légumes.

— J'écoute tous ceux qui viennent dîner ici, poursuivit-elle. Et je dois me retenir de leur renverser de la soupe dessus. Je sais que Kyria Komninos partage mon sentiment. Elle reste assise là… toute droite.

Pavlina joignit le geste à la parole, imitant la raideur de sa maîtresse.

— Je vois bien qu'elle déteste la plupart des convives. Parfois, la femme de l'un d'eux semble éprouver le même dégoût, mais l'essentiel du temps elle est la seule à subir l'épreuve de ces repas.

— Qui sont les convives ?

— Des industriels qui se plaignent que leurs entrepôts soient pillés par des résistants, et des banquiers qui râlent à cause de l'inflation. Enfin, ils en ont surtout après l'ELAS. L'un d'eux racontait la semaine dernière que l'organisation menaçait de le racketter.

— Ils sont donc heureux que la Grèce soit occupée ? La présence des Allemands ne les dérange pas ?

— À ce que j'en sais, même s'ils ne font rien d'autre que gémir, certains n'ont jamais connu meilleure situation. Ils ne manquent pas d'argent, c'est certain. Et chaque fois que Kyrios Komninos reçoit des officiers allemands, ils ont apparemment beaucoup d'amis haut placés.

— Des officiers allemands ! Tu n'es pas sérieuse !

— Parle moins fort, Katerina, chuchota Pavlina. Et parfois un des chefs de la gendarmerie, aussi.

La jeune femme était sous le choc.

— Comment peux-tu cuisiner pour ces gens-là ?

— Je n'ai pas vraiment le choix. Je le fais pour Kyria Komninos. Même si elle n'avale presque rien, je crois qu'elle a besoin de moi.

— Je commence à comprendre pourquoi Kyrios Komninos n'apprécie pas le choix de

Dimitris…

Pavlina avait même entendu dire que son employeur finançait des brigades collaborationnistes, mais elle n'en dit rien à Katerina. Pas plus qu'elle ne mentionna le ton méprisant avec lequel certaines épouses évoquaient les femmes de l'ELAS, qui se battaient aux côtés des hommes.

— Tu crois qu'ils sont en sécurité, où qu'ils soient ? s'enquit Katerina. Je veux parler de Dimitris et d'Elias.

— Ma chérie, je n'en sais rien, répondit Pavlina, pessimiste. Une lettre met si longtemps à parvenir à destination que même si Dimitris nous écrivait pour nous dire que tout va bien, le temps qu'elle nous arrive, la situation pourrait avoir changé.

Katerina vida son verre puis se leva. La robe d'Olga était attendue pour la fin de la semaine suivante, elle devait donc se mettre au travail. Au moins à présent avait-elle l'excuse rêvée pour se rendre avenue Niki. Pavlina l'informerait dès qu'elle recevrait des nouvelles de Dimitris.

Elle fut de retour quelques jours plus tard. La nouvelle robe avait été bâtie, et un premier essayage s'imposait. Pavlina paraissait plus en verve que jamais.

— La bande que nous avons reçue samedi était horrible, commença-t-elle. Pas étonnant que les femmes n'obtiennent pas le droit de vote dans ce pays. Elles étaient si idiotes, je te parie qu'elles ne savent même pas épeler leur propre nom.

Katerina s'esclaffa. Elle pouvait travailler sur place, ce jour-là, tout en écoutant Pavlina, elle n'était donc pas pressée.

— Veux-tu que je te dise de quoi ils parlaient ? reprit-elle d'un ton plus grave.

Katerina n'eut pas besoin de répondre pour que Pavlina poursuive :

— Une grande partie de la discussion a porté sur les actions des communistes, en particulier dans les montagnes. Il semblerait que, même quand ils ne sont pas les bienvenus, ils investissent les villages, où ils pillent la nourriture et installent leurs propres tribunaux. C'est en tout cas ce que racontaient les convives.

— Ils reprennent le pays au nom des Grecs, alors ? N'est-ce pas ce qu'on voudrait tous voir arriver ?

— Toi et moi peut-être, mais la plupart des visiteurs de cette demeure ne voient pas les choses du même œil.

Olga les avait rejointes dans la cuisine, où les deux femmes s'étaient installées autour de la grande table centrale. Pavlina nettoyait les couverts en argent, tandis que Katerina terminait méticuleusement une couture anglaise, et toutes deux se relevèrent aussitôt d'un bond à l'entrée de la maîtresse de maison. La porte était entrouverte et ses propos confirmèrent ce qu'elles soupçonnaient : Kyria Komninos avait entendu leur dernier échange.

— Tout le monde ne considère pas les membres de l'ELAS comme les sauveurs de la Grèce. Certains ont l'anti-communisme si chevillé au corps qu'ils prennent le parti des Allemands contre eux.

Katerina et la bonne échangèrent un regard avant de se tourner vers Olga.

— Pourrais-tu me monter un thé à la menthe, Pavlina ?

— Bien sûr, répondit-elle. L'eau vient juste de bouillir.

Katerina attendit d'entendre le pas d'Olga dans l'escalier puis reprit la parole.

— Ça doit faire tout drôle d'entendre des histoires sur les communistes quand on sait que son fils est à leurs côtés.

— Je crois que Kyrios Komninos est en plein déni et a même oublié que Dimitris combattait avec l'ELAS, rétorqua Pavlina. Ça ne lui pose donc aucun problème. Quant à Olga, elle est si discrète… Les gens ne remarquent pas son embarras.

— Il a très bien pu leur arriver quelque chose là-haut, dans les montagnes, remarqua Katerina.

— Dieu seul le sait. Je prie pour que Dimitris soit sain et sauf, c'est tout ce que nous pouvons faire.

— Pourrais-tu prier pour Elias, également ?

Les mois passèrent, et Konstantinos Komninos continua à convier régulièrement ses relations professionnelles à dîner. Tous avaient besoin de protection mutuelle. Ceux dont les affaires prospéraient le devaient à leur collaboration avec la force d'occupation, ils décidèrent donc d'apporter un soutien financier aux bataillons de sécurité, milice grecque qui empêchait la Résistance d'entrer dans les villes.

Il arrivait que des gendarmes ou des soldats soient tués à Thessalonique, et les efforts pour traquer les éléments communistes furent renforcés. La collaboration des troupes d'occupation, de ces bataillons de sécurité et de l'armée grecque était généralement couronnée de succès.

Au cours de cette période, Konstantinos commanda régulièrement de nouvelles robes pour sa femme, si bien que Katerina devint une habituée de la maison. Olga l'invitait souvent à monter s'asseoir avec elle dans le petit salon. Elle aimait la regarder coudre et, parfois, la *modistra* lui demandait son avis pour les finitions. Olga était si habituée à accepter ce qu'on lui donnait qu'elle avait du mal à formuler un avis.

— Je te fais confiance, tu sais mieux que moi, répondait-elle en souriant à Katerina.

De temps à autre, Olga s'essayait à la broderie de son côté, mais il s'agissait d'un pur passe-temps. Elle n'avait aucun don en la matière. Chaque point menait au suivant et la rapprochait du retour de son fils. Du moins l'espérait-elle.

Avant de partir, Katerina passait toujours par la cuisine pour voir Pavlina.

— Je crois que je ne pourrai plus cuisiner pour ces gens, décréta-t-elle un jour. Je suis obligée d'écouter leurs opinions, pendant que je les sers… Ils me dégoûtent. Ils semblent se réjouir que les Grecs se battent entre eux.

— Tu exagères un peu, non ?

— Pas du tout. C'est le genre de personnes qui iraient à un combat d'ours.

— Je ne suis pas sûre que nous ayons vraiment le choix, Pavlina. Pour gagner notre vie, nous touchons tous de l'argent sale. Ce sont les riches qui me payent. Et à l'époque actuelle, j'ai l'impression qu'on ne peut pas être honnête et avoir de l'argent. L'autre solution consiste à mourir de faim…

Pavlina s'affairait dans la cuisine, le visage rougi par la chaleur et l'irritation.

— Je dois rentrer maintenant, dit Katerina, j'ai besoin de ma machine pour avancer. Kyria Komninos a encore perdu du poids et elle veut que je reprenne deux de ses robes avant le week-end.

La situation en Europe commençait à changer. Cet été-là, l'Allemagne avait perdu du terrain dans les territoires occupés et, en juin, les Alliés avaient débarqué en Normandie. Paris fut libéré en août et les Allemands quittèrent la France. Avec l'avancée de l'Armée rouge, qui se dirigeait vers la Bulgarie, les Allemands savaient qu'ils couraient le risque de se retrouver isolés en Grèce et prirent en quelques jours la décision de quitter le pays.

Ce qui avait jusqu'alors paru impossible était en train d'arriver. Les nazis étaient vaincus et la libération à portée de main.

Un jour, juste avant le départ des Allemands de Thessalonique, Katerina était dans le dressing d'Olga et préparait un ourlet. La mode avait changé durant la guerre et la plupart des robes d'Olga devaient être modifiées. Cette dernière retira celle que Katerina venait d'épingler pour en enfiler une plus simple, de jour, avant de retourner dans sa chambre. Katerina resta dans le dressing pour plier le vêtement qu'elle rapporterait chez elle. Presque aussitôt, elle entendit Olga crier.

Elle se précipita dans la chambre et, à son grand étonnement, la retrouva dans les bras d'un homme. S'il s'était agi de son mari, la surprise aurait déjà été de taille, mais ce n'était pas lui.

Katerina en resta clouée sur place. Son indécision la pétrifiait, les yeux écarquillés et la mâchoire décrochée. Ils avaient le visage enfoui dans le cou l'un de l'autre, coupés du reste du monde. Leur étreinte immobile et serrée lui rappela la sculpture dans le couloir au rez-de-chaussée. Il fallait bien sûr battre en retraite dans le dressing, toutefois avant qu'elle ait le temps de tourner les talons elle vit le couple s'écarter. Plus mortifiée que jamais, Katerina fut soudain frappée par le contraste incongru entre l'élégance fragile d'Olga et la saleté de l'homme. Même à quelques mètres, elle pouvait sentir l'odeur inhabituelle qu'il avait introduite dans la pièce. Un parfum animal.

Se souvenant tout à coup de la présence de la *modistra*, Olga pivota vers elle. La jeune femme ne l'avait jamais vue sourire ainsi, elle était transfigurée par la joie.

— Tu as vu ? s'écria-t-elle en serrant la main gauche de l'homme, comme si elle n'arrivait pas à la lâcher. Il est revenu !

Katerina vira au rouge pivoine. Elle se retrouvait contrainte de regarder un inconnu qu'elle venait de surprendre en pleine embrassade avec une femme mariée. Il portait une barbe et les cheveux coupés ras, il avait la peau hâlée et était beaucoup plus jeune que Kyria Komninos. Ses yeux croisèrent alors ceux de la jeune femme, deux prunelles brunes et familières.

— Katerina ! s'exclama-t-il.

Elle connaissait cette voix : Dimitris ! Elle faillit s'étouffer.

— *Panagia mou !* Dimitris !

Avec une spontanéité irréfléchie, elle tendit la main vers son visage. Elle voulait la preuve que ce n'était pas un mirage. Il lui serra les doigts et, un instant, ils restèrent tous trois ainsi, mains jointes. Le sourire de Katerina était encore plus large que celui d'Olga.

— Je n'arrive pas à croire que tu es là, souffla-t-elle. C'est si merveilleux de te voir.

Il lui rendit son sourire, se perdant dans ses yeux luisants.

— C'est merveilleux de te voir, toi aussi, Katerina. Tu m'as tellement manqué…

Il soutenait son regard.

— Dimitris, intervint Olga, nous devons être prudents. Ton père pourrait rentrer…

— Et il ne serait pas heureux de me voir, acheva-t-il. Je dispose de combien de temps ? Ai-je le temps de manger quelque chose ?

— Descendons à la cuisine, dit Olga avec une vigueur que Katerina ne lui connaissait pas. Ton père n'est généralement pas de retour avant une heure tardive, mais mieux vaut rester à l'affût. Pavlina sait que tu es là ?

— Oui, elle m'a ouvert. Tu aurais dû voir sa tête, elle était encore plus surprise que toi !

Ils rejoignirent la cuisine en riant tous aux éclats. Dimitris marchait entre elles deux et Katerina constata avec étonnement qu'il ne lui avait pas lâché la main. Elle voulut prendre congé, toutefois Olga insista pour qu'elle reste et elle ne se fit pas prier.

Pendant que Dimitris enfournait des boulettes de viande, des poivrons, des aubergines au four, des feuilles de vigne farcies, des pommes de terre et, enfin, une assiette entière de pâtisseries, les trois femmes assises autour de lui l'observaient avec admiration. Puis elles commencèrent à poser des questions. Elias et lui étaient-ils toujours ensemble ? Où la guerre les avait-elle conduits ? À quelles actions avaient-ils pris part ? Comment allait se dérouler la suite des événements ?

— Nous sommes dans des unités différentes maintenant, Elias et moi, expliqua-t-il. Je ne l'ai pas vu depuis un moment. À la vérité, je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où il est.

— Tu sais que tous les juifs sont partis ?

— Oui, je l'ai appris, répondit-il d'un ton peiné. S'il revient ici et le découvre, il pourrait bien décider de les rejoindre…

— Nous nous efforçons d'entretenir la maison, dit Katerina. Nous avons fait le ménage après le pillage et nous évitons de laisser la poussière s'accumuler. Avec Eugenia, nous avons déposé un mot à son attention, au cas où il se présenterait pendant notre absence. Il serait très surpris par l'état dans lequel il la trouverait.

— Tu penses que les Moreno comptent revenir ?

— Difficile à dire, répliqua-t-elle. Leur atelier est toujours là, mais il ne restera sans doute pas vide encore longtemps.

— Comment ça ?

— L'un des associés de ton père a des vues dessus, expliqua Olga. Il a dîné ici l'autre soir.

— Et si les Moreno décidaient de rentrer ? s'étonna Katerina, avec une pointe d'indignation.

— Ils toucheraient une compensation sans doute, intervint Pavlina.

— Bref, cet homme a des ateliers ici, ainsi qu'à Véria et Larissa, poursuivit Olga. Et il a l'intention de développer ses affaires à Thessalonique à la fin de la guerre. Mais raconte-nous plutôt ce que tu as fait tout ce temps, Dimitris…

— Je ne sais qu'une chose sur ta vie dans les montagnes, ajouta gaiement Pavlina, tu n'avais pas beaucoup à manger !

Avoir Dimitris à sa table et le voir dévorer sa cuisine la mettait aux anges. Il lui sourit brièvement, puis recouvra son sérieux.

— Pour être honnête, c'était assez terrible là-haut. À un point que vous ne pouvez pas imaginer.

Les trois femmes conservaient le silence. Pour une fois, Pavlina avait renoncé à s'agiter et écoutait sagement.

— Au début, on ravitaillait les gens qui n'avaient rien, en récupérant la nourriture que les Allemands nous avaient volée et en la distribuant aux démunis. On travaillait tous main dans la main à cette époque, nous l'ELAS, l'EDES, une organisation de droite, et les Anglais. Une vraie coopération. On avait un ennemi commun, il parlait allemand. Ça paraissait simple.

Aucune d'elles ne dit rien le temps que Dimitris rassemble ses idées.

— C'était étrange d'être haï alors que nous avions l'impression de faire ce qu'il fallait, reprit-il. Certains Grecs nous détestaient encore plus que les Allemands, parce que ceux-ci se servaient de nous pour justifier leurs brutalités. Ils ont massacré des villages entiers sous prétexte qu'ils suspectaient leurs habitants de fournir de la nourriture ou un abri à des *andartes*. Certains sont allés jusqu'à monter dans la montagne avec des armes allemandes et les utiliser contre nous !

— Le monde est devenu fou ! observa Pavlina en secouant la tête.

— J'ai fait tout mon possible pour garder les mains propres, poursuivit-il, mais ça n'a pas toujours été possible. Il y avait du sang partout, là-haut. Les rivières le charriaient…

— Évite d'y penser, lui dit Olga en lui caressant le bras.

— Les gens comme mon père voient en nous une bande de brigands, cependant j'espère qu'un jour ils comprendront nos idéaux.

— Je l'espère aussi, ajouta sa mère.

Il était épuisé, elles le voyaient sur son visage creusé et l'entendaient dans ses intonations lasses. Ses yeux s'embuaient parfois de larmes au souvenir des horreurs dont il avait été témoin.

— Nous avons reçu l'ordre de nous rendre à Athènes, voilà comment j'ai pu passer par ici.

— Quoi ? s'écria sa mère. Tu ne peux pas déjà partir !

— Tu as besoin de te reposer, ajouta Pavlina.

Katerina n'ouvrit pas la bouche. Elle était du même avis.

— Mais nous avons encore une mission à accomplir. Une mission tout aussi importante.

Les trois femmes écoutèrent ses explications. Le premier objectif de l'ELAS, à savoir débarrasser leur pays des troupes de l'Axe, avait en quelque sorte été accompli. Ils en avaient un second maintenant : s'assurer que la gauche serait représentée comme elle le méritait dans le nouveau gouvernement.

— Pourquoi ceux qui ont collaboré avec les Allemands devraient diriger notre pays aujourd'hui ? s'indigna-t-il.

Olga secoua la tête.

— Tu as raison, bien sûr.

— Voilà pourquoi je dois y aller. Une fois que ce sera terminé, je rentrerai à la maison, je le promets.

Il regardait Katerina en prononçant ces mots.

Dimitris partit bien avant le retour de son père. Quoique attristées par ces adieux, toutes trois se consolèrent en songeant qu'il serait bientôt de retour.

Cela pouvait n'être rien de plus qu'un geste d'affection fraternelle, pourtant Katerina se rappelait constamment que Dimitris lui avait pris la main. La caresse de ses doigts rugueux sur sa paume n'avait peut-être duré que quelques instants, mais elle ne pouvait pas oublier ce témoignage de tendresse. C'était la première fois qu'elle éprouvait une chose pareille. Son contact lui avait donné l'impression d'être à la fois faible et forte, et bien que déboussolée par cette sensation nouvelle, elle avait néanmoins une certitude : savoir qu'il était en vie lui mettait le cœur en joie.

22

Le retrait si attendu des Allemands devint réalité pour Thessalonique à la fin du mois d'octobre. À gauche comme à droite, beaucoup se félicitaient de les voir enfin partir. Pour autant, la libération ne fut pas accompagnée de célébrations. Les Allemands avaient semé le chaos dans leur sillage, et lorsqu'ils eurent passé la frontière, peu de routes, de ponts ou de voies ferrées pouvaient encore être empruntés.

Au cours des trois années d'occupation, le pays entier avait été dépouillé de ses réserves en pétrole, nourriture, bétail, médicaments et matériaux de construction. La Grèce se retrouvait dans un état de dénuement complet et ses infrastructures étaient détruites. Seuls ceux qui avaient pu protéger leurs intérêts ou avaient trouvé le moyen de profiter honteusement de la pauvreté des autres étaient capables d'envisager un futur heureux. Tous les autres n'avaient même pas les moyens de se procurer des biens de première nécessité. L'économie était frappée d'hyperinflation cet automne-là, et le prix du kilo de pain était passé de dix drachmes juste avant la guerre à trente-quatre millions. Les Allemands avaient perdu la guerre, mais les Grecs avaient perdu presque tout ce qu'ils avaient.

Par une froide journée automnale, après le départ des derniers Allemands de Thessalonique, Eugenia et Katerina sortirent faire un tour dans les rues.

— Autant marquer le coup et fêter notre liberté retrouvée, dit Eugenia. Il y a longtemps que nous ne sommes pas allées nous promener.

Elles descendirent sur la promenade du bord de mer. Les proues de navires ayant sombré émergeaient de l'eau tels des ailerons de requins. La plupart d'entre eux, là depuis près de deux ans, rouillaient à toute allure, cadavres pathétiques d'une marine marchande autrefois florissante. Il n'y avait plus aucune activité sur le port, et sur les vastes quais qui avaient été si vibrants de mouvement et de bruit régnait un silence sinistre.

— J'imagine que tu ne te rappelles pas…

Elles se trouvaient sur l'esplanade devant la douane, et le bâtiment éveilla un vieux souvenir dans la mémoire de Katerina. Il n'avait pas été blanchi à la chaux depuis des décennies et la gigantesque horloge extérieure continuait par miracle à donner l'heure.

— Je crois que ça me rappelle vaguement quelque chose… N'aurions-nous pas attendu pendant des heures devant cet endroit ? Ou fait la queue pour obtenir quelque chose ?

— Si, répondit Eugenia avec un sourire.

— Il y avait beaucoup, beaucoup de monde. C'est l'image que je garde de cet endroit. Et une femme habillée en blanc.

Ce vaste espace désert contrastait en tous points avec le souvenir qu'elles en avaient, et elles s'éloignèrent. Eugenia réprima un frisson. Une brise en provenance de la mer soufflait sur les pavés des lieux vides. Quelques déchets dansaient.

— Tu veux parler de la femme de la Commission des réfugiés, finit par dire Eugenia. Celle qui nous a trouvé la maison.

— Nous étions toutes si sales, et elle si propre ! Je me souviens… Je la prenais pour une fée !

Elles continuèrent à marcher, sans réussir à se détendre ni à oublier la crainte permanente qu'on leur tape subitement sur l'épaule et qu'on leur réclame leurs papiers d'identité. Les Allemands avaient beau être partis, la nervosité et le malaise ambiants persistaient.

Elles contournèrent la ville en prenant la direction de la Tour blanche, à l'est. Un coup d'œil à l'arc de Galère et à l'ancienne Rotonde leur rappelèrent que les monuments historiques de la ville étaient restés intacts – comme s'ils avaient bénéficié d'un traitement de faveur. Les endroits plus ordinaires, en revanche, avaient subi des blessures importantes pendant l'Occupation. Les ruelles où s'alignaient des boutiques aux vitrines recouvertes de planches, aux bâtiments éventrés et aux synagogues vandalisées comptaient parmi ses victimes. Si certains quartiers portaient encore des cicatrices de l'incendie de 1917, la ville n'avait jamais connu un tel état de délabrement général. Certains endroits semblaient peuplés de fantômes, et les pas des deux femmes y résonnèrent d'un écho inquiétant.

Même dans les zones habitées, les gens n'avaient pas encore perdu l'habitude de rester cloîtrés chez eux, et la fraîcheur de l'automne ne les invitait pas à sortir comme autrefois une chaise sur le perron.

Elles continuèrent leur balade en discutant, croisant parfois un *kafenion* où des hommes buvaient un verre en jouant au *tavli*, ainsi qu'ils le faisaient avant la guerre, et ces scènes d'une grande banalité les rassurèrent.

Elles finirent par atteindre une rue aussi familière pour Katerina que la rue Irini : la rue Philippos. Moreno et fils se trouvait là. Eugenia sentit que Katerina serrait les doigts sur son bras. Les planches qui avaient été clouées sur les portes et les fenêtres avaient été arrachées, quant aux graffitis et aux grossières étoiles de David qui barbouillaient les murs, ils avaient été effacés. Des hommes entraient et sortaient de l'atelier avec des cartons, et des bruits leur parvinrent de l'intérieur.

Katerina remarqua alors que l'enseigne avait disparu et qu'on avait repeint la porte. Le vert émeraude qui avait toujours eu les faveurs de Kyrios Moreno (et qui s'accordait à la camionnette de livraison dont il était si fier) avait été remplacé par un rouge sang de bœuf.

Elles observèrent le va-et-vient pendant un moment.

— Ils vont rouvrir, observa Katerina, consternée.

Ce spectacle lui était insupportable, et elles se pressèrent de rentrer rue Irini, en silence.

Le lendemain, toute la population de Thessalonique se réunit sur la place Aristoteles pour célébrer officiellement la libération. Les cafés où les soldats ennemis s'étaient prélassés au soleil

pendant quatre étés entiers étaient à nouveau le domaine des Grecs.

Il y avait une chose que les habitants de la ville n'avaient pas perdue durant l'Occupation, c'était leur détermination. Leur magnifique cité, aux multiples facettes et au passé si riche, avait souvent souffert au cours des dernières décennies et, une fois de plus, ils se retrouvaient face au défi de lui rendre sa noblesse.

Un mois avant le retrait des Allemands, un accord avait été signé entre les différentes factions de droite ou de gauche, mettant de côté leurs divergences. Par l'accord de Caserte, les chefs de la Résistance s'engageaient à ne pas s'emparer du pouvoir après la libération. Un gouvernement d'unité nationale fut alors institué et, ainsi que le précisait l'entente, les communistes ne cherchèrent pas à le renverser.

Le chef de l'armée nationale démocratique grecque, l'EDES, se rendit même à Londres pour assurer aux Anglais qu'il travaillerait main dans la main avec les communistes et le nouveau gouvernement pour veiller au développement démocratique du pays. Cette transition pacifique s'annonçait prometteuse.

Un jour, en fin d'après-midi, Katerina se présenta chez les Komninos pour livrer à Pavlina un de ses manteaux, qu'elle avait reprisé. Dans le couloir, elle croisa Kyria Komninos.

— Je n'ai aucune nouvelle de lui, malheureusement, déclara-t-elle aussitôt. Il ne lui est pas facile d'écrire.

Quelques semaines à peine s'étaient écoulées depuis qu'elles l'avaient revu, et Dimitris occupait toutes les pensées de Katerina.

— Je suis sûre qu'il sera bientôt de retour, dit-elle en s'efforçant de dissimuler sa propre inquiétude.

— Je crois qu'il aurait pu y avoir une trêve entre son père et lui, s'il était rentré après le départ des Allemands, soupira-t-elle, mais aujourd'hui son engagement politique ne fait plus aucun doute.

— Il nous a expliqué les raisons de son choix.

— Oui, Katerina, seulement j'ai si peur… Nous pensions que la guerre était terminée, et certains prétendent qu'il pourrait encore y avoir des combats. D'après mon mari, le gouvernement ne devrait pas satisfaire les demandes de la gauche.

La déception d'Olga était partagée par beaucoup. L'hiver approchait à toute allure et, avec les nuits qui s'allongeaient, un voile de pessimisme était tombé sur le pays. Tandis qu'Olga se retirait au premier, Katerina se rendit dans la cuisine.

— Et voici, Pavlina, j'espère que ça te conviendra !

Elle déballa le manteau vert. Se servant de chutes de tissus trouvées chez les Moreno, elle avait recouvert les vieux boutons d'un velours rouge sombre et bordé le col ainsi que les poignets avec la même étoffe. Pour parfaire son ouvrage, elle avait entièrement refait la doublure à partir d'une vieille robe à fleurs.

Pavlina, qui était occupée à laver de la vaisselle, se sécha aussitôt les mains et prit le vêtement.

Elle l'enfila, puis tourna lentement sur elle-même pour montrer le résultat. N'ayant jamais connu les privations de la guerre, elle était restée plutôt ronde.

— Il est comme neuf ! Mais en mieux ! s'écria-t-elle. Tu es vraiment douée ! Je te remercie infiniment. J'attends l'hiver avec impatience maintenant !

Katerina se rappela soudain quelque chose. Elle voulait solliciter l'avis de Pavlina.

— J'ai reçu une lettre aujourd'hui. Peux-tu me dire ce que tu en penses ?

Elle sortit une enveloppe de sa poche et la tendit à Pavlina, qui lut à voix haute :

— « Chère Kyria Sarafoglou, j'ai appris de source sûre que vous étiez une excellente *modistra*. Plusieurs places sont encore vacantes dans mon nouvel atelier de Thessalonique et j'aimerais vous recevoir pour un entretien vendredi matin à dix heures. »

— Ça m'a l'air bien. Il est temps que tu retournes dans un atelier.

Lui rendant la lettre, elle ajouta d'un ton taquin :

— Tu ne rencontreras jamais personne en travaillant toute seule chez toi…

Nombre d'hommes étant partis se battre, des milliers de jeunes femmes qui, en temps normal, auraient déjà dû être mariées, se retrouvaient seules. À présent qu'ils commençaient à rentrer, Pavlina considérait qu'il était grand temps que Katerina fasse la connaissance d'un « gentil gars », comme elle disait.

— Tu ne reconnais pas l'adresse ? insista Katerina, avec une pointe d'exaspération. C'est l'atelier des Moreno !

Elle montra la lettre à Pavlina, qui l'étudia plus attentivement.

— Je suis passée devant avec Eugenia, il y avait un tas d'ouvriers qui s'occupaient de le remettre en état.

— Je reconnais aussi ce nom… dit Pavlina. Grigorios Gourgouris a dîné plus d'une fois ici au cours des dernières années. Kyrios Komninos et lui font souvent affaire ensemble.

— Et au retour des Moreno ?

— Ils toucheront une indemnité, Katerina, la rassura Pavlina. Ne t'inquiète pas ! Les autorités ne peuvent quand même pas laisser toutes ces entreprises vides. Nous devons faire vivre cette ville !

Katerina considéra la lettre d'un air songeur.

— Et s'ils reviennent et récupèrent l'atelier, ils seront enchantés de voir que tu y travailles déjà ! ajouta Pavlina.

La jeune femme ne manqua pas d'apprécier sa logique infaillible.

— Après tout, il faut bien que je gagne ma vie, dit-elle. Kyrios Moreno le comprendrait parfaitement.

À la fin de la semaine, Katerina se présenta donc à l'entretien. Elle dut attendre d'être reçue avec cinquante autres femmes ; on leur remit à chacune un morceau de tissu sur lequel elles devaient réaliser cinq points de broderie, cinq techniques différentes de bordage et une bride.

Une par une, elles furent conduites dans le bureau où se déroulait l'entretien. Lorsque le tour de

Katerina arriva, il y avait deux heures qu'elle patientait. L'homme derrière la table de travail faisait trois fois la taille de l'ancien propriétaire. Katerina lui remit son échantillon et remarqua qu'il avait de grandes mains aux doigts boudinés et mous.

— Mmm… Bien, bien, dit-il en l'étudiant de près. Je vois que votre réputation est justifiée, mademoiselle Sarafoglou.

Elle ne répondit rien.

— J'ai vu votre travail, ajouta-t-il en relevant la tête pour la première fois depuis qu'elle était entrée. Vous avez confectionné des robes pour l'épouse de Konstantinos Komninos, je me trompe ? Elle fait un excellent mannequin !

En parlant, il découvrit des dents jaunissantes sous sa moustache argentée. Ses yeux disparaissaient presque dans son visage lunaire quand il souriait, et c'était le cas à ce moment-là.

— Je connais des enfants qui savent mieux coudre que certaines des candidates présentes aujourd'hui, reprit-il d'un air las, mais voilà du bel ouvrage. C'est exactement ce que j'espérais.

Katerina ébaucha un sourire ; il semblait attendre une telle réaction à ce qu'il considérait apparemment comme un compliment.

— Je me montre très exigeant avec mes employées, alors ne comptez pas rester assise à bavasser toute la journée. Chez moi, les journées de travail comptent douze heures, avec une demi-heure de pause pour le déjeuner. Une demi-journée de repos le samedi, et le dimanche dans sa totalité. Et s'il faut terminer un vêtement pour un client, eh bien on le termine. Voilà comment j'ai bâti ma réputation à Véria et à Larissa, et ce sera bientôt la même chose ici. On n'hérite pas du titre de « Meilleur tailleur de la ville » pour rien. Vous verrez mon slogan sur le flanc de mes camionnettes : « Nous soignons notre clientèle ! Et nos livraisons sont ponctuelles ! »

Il toussa une fois, comme pour marquer le point final de son petit monologue. L'ayant délivré un millier de fois, il enchaînait truismes et devises d'une seule traite. Katerina sut qu'elle avait décroché le poste.

— Lundi prochain. Huit heures. Passez une bonne journée, mademoiselle Sarafoglou.

Il lui sourit et elle comprit qu'il l'invitait à partir. En quittant l'atelier, elle découvrit une file de candidates qui se prolongeait jusqu'au bout de la rue. Deux cents femmes devaient encore attendre d'être reçues, et elle mesura alors sa chance. Si l'enseigne étincelante au-dessus de la porte, *Grigorios Gourgouris*, l'indisposait, la faim lui grignotait le ventre et elle n'avait pas d'autre choix.

L'atelier ouvrit officiellement ses portes la semaine suivante. Les *modistras* avaient toutes été recrutées sur place, à l'exception d'une, que Grigorios Gourgouris avait fait venir d'Athènes. Elle fut chargée de superviser la salle des finitions et les plus jeunes employées, tâche dont elle s'acquitta avec une condescendance des plus humiliantes.

Gourgouris avait aussi emmené une poignée de tailleurs de Véria et de Larissa, mais la plupart des nouvelles recrues n'avaient pas l'expérience qu'il espérait. Les meilleurs tailleurs de la ville étaient juifs et leur absence laissait un grand vide. Beaucoup de temps s'écoulerait avant que

l'étiquette Gourgouris obtienne le même cachet que celle des Moreno.

Grigorios Gourgouris venait inspecter en personne le travail de ses couturières plusieurs fois par jour, avec un excès de zèle qui n'échappait à personne. D'autant qu'il aurait sans doute été incapable de coudre grossièrement deux morceaux de tissu ensemble. Dès qu'il quittait la pièce, les femmes échangeaient des ragots à son sujet, se demandant pourquoi il s'attardait toujours plus longtemps auprès de certains membres de son équipe. En quelques semaines, Katerina devint l'objet de la plupart des taquineries.

— Katerina ceci, Katerina cela ! chantonnaient-elles. Regardez son point de satin ! Et son ruché ! Et sa bordure !

Impossible de leur donner tort : il sautait aux yeux qu'elle était, de toutes, celle à laquelle il accordait le plus d'attention. Elle s'habitua aux effluves puissants d'ail qui annonçaient généralement l'arrivée de son patron, flânant entre les rangées avant de s'arrêter pour s'enquérir de la commande sur laquelle elle travaillait. Katerina répondait toujours à ses questions avec précision et politesse, retenant son souffle entre deux phrases pour éviter au maximum son haleine fétide. Il était tout sauf avare de compliments à son égard et, à l'occasion d'une visite chez Olga Komninos pour des essayages, elle découvrit qu'il ne s'était pas retenu de chanter ses louanges à leur table.

— Il est très impressionné par ton travail.

Olga s'adressait au reflet de Katerina, qui ajustait la robe devant un grand miroir en pied.

— Il était là samedi, reprit-elle, et n'arrêtait pas de répéter combien ton talent le comble. À l'entendre, tu es cent coudées au-dessus des autres.

Katerina ne répondit rien. Elle trouvait étrange cet excès d'attention. Elle n'aimait pas être ainsi distinguée et se surprenait souvent à toucher le *mati* suspendu à une chaîne autour de son cou, le « mauvais œil » censé protéger celui qui le portait des envieux.

Alors qu'à Thessalonique les choses revenaient peu à peu à la normale, les événements se précipitaient à Athènes. Et les citoyens de la deuxième agglomération de Grèce suivaient avec intérêt, grâce à la presse, les bouleversements de leur capitale : ils savaient que ceux-ci auraient des conséquences pour eux aussi.

Le Premier ministre, Georgios Papandréou, se montrait moins désireux de punir ceux qui avaient collaboré avec les Allemands que d'écarter les partis de gauche. Pour manifester leur mécontentement et leurs inquiétudes, ceux-ci appelèrent à un rassemblement le 3 décembre 1944. Des milliers de personnes se réunirent donc sur Syntagma, la principale place d'Athènes et, sans provocation manifeste, un policier ouvrit le feu sur la foule. Dans la panique qui s'ensuivit, seize manifestants furent tués et des bagarres de rues éclatèrent entre la police, les soldats anglais et les combattants de l'ELAS. Les jours suivants, la gauche se mit à traquer les collaborateurs connus.

Si l'ELAS prit des commissariats et des prisons, elle sous-estima la force de ses opposants, souvent mieux disciplinés et armés. Ils reçurent des renforts massifs la semaine suivante, et l'ELAS

se retrouva aux prises directes avec les Anglais.

Début janvier 1945, la plupart des militants de l'ELAS avaient quitté la capitale dans le chaos le plus total, ayant perdu trois mille hommes. Sept mille cinq cents autres avaient été arrêtés. Les forces de droite comptaient de leur côté plus de trois mille morts et de nombreux captifs. Athènes s'était transformée en champ de bataille.

— C'est ce que veut ton fils, alors ? hurlait Konstantinos à son épouse. Et qu'y a-t-il gagné ?

— Il n'était pas tout seul, répondait Olga avec sagesse. Pourquoi faut-il toujours que tu sous-entendes qu'il est responsable de l'ensemble de la situation ? Il n'agit pas dans son coin.

— C'est le seul communiste que je connaisse !

Comme toujours, Olga se mordait la lèvre. Elle refusait de réduire son fils à son appartenance politique et voyait en lui un défenseur de la démocratie et de la justice. Elle ne tenait jamais tête à son mari pour autant : une guerre civile suffisait.

À Thessalonique, la faim menaçait à nouveau. Les chaussures, vêtements et médicaments recommençaient aussi à manquer. Beaucoup attribuaient ces pénuries aux activités de l'ELAS et leur reprochaient la famine rampante. Komninos n'était qu'un des milliers opposés à l'ELAS. La presse de droite, qui diffusait des photos de ses victimes et colportait des histoires de massacres collectifs ou de vengeances brutales, entretenait certains dans l'idée qu'ils ne pouvaient pas prendre le parti d'individus qui exécutaient leurs ennemis dans un esprit de vendetta.

L'ELAS avait pris des milliers d'otages civils à Athènes et à Thessalonique. La plupart d'entre eux appartenaient à la bourgeoisie : ces fonctionnaires, officiers de l'armée ou de la police furent contraints de couvrir de longues distances dans un froid mordant sans les vêtements ni les chaussures idoines. Beaucoup succombèrent à ces conditions extrêmes. La brutalité et la cruauté de ces exécutions occupèrent de plus en plus de place dans les journaux.

— Il paraît si convaincu que Dimitris est capable de telles exactions, se lamentait Olga. Comment un père peut-il imaginer le pire de son propre fils ? Il pense que les partisans du communisme sont nécessairement des assassins.

— Et ce n'est pas comme si l'autre camp était blanc comme neige… approuvait Pavlina. J'ai entendu beaucoup d'histoires pas plus reluisantes sur leur compte.

Pavlina avait raison. La violence se déchaînait des deux côtés, mais la gauche perdait ses soutiens, même dans les régions qu'elle avait libérées de l'occupation allemande. La plupart des Grecs, las de la guerre, aspiraient à la paix, et la gauche semblait se mettre en travers du chemin.

En février 1945, ils crurent leurs vœux exaucés. En signant les accords de Varkiza, l'ELAS acceptait de déposer les armes en échange d'une amnistie sur les crimes politiques et de l'organisation d'un plébiscite sur la constitution du pays. Olga et Katerina se mirent ainsi à rêver du retour de Dimitris et d'une réconciliation avec son père.

L'entente entre les deux camps se révéla cependant rapidement invalide. Des escadrons de la mort et des groupes paramilitaires de droite se lancèrent dans une traque aux communistes et tous les

partisans de la gauche connurent la terreur.

Ces événements occupaient bien sûr l'essentiel des conversations lors des dîners donnés par Konstantinos Komninos. Les commerçants et entrepreneurs de Thessalonique ne rêvaient que de voir les affaires retourner à la normale, et le désordre politique mettait un frein à leurs profits.

Ce soir-là, Pavlina s'affairait dans la cuisine en attendant d'aller débarrasser le plat principal. Dès que la conversation n'était plus couverte par le cliquetis des couteaux et des fourchettes, elle savait que les convives avaient terminé et étaient prêts pour le plat suivant. Elle fredonnait en s'activant et fit un pas en arrière pour admirer son œuvre. Elle était fière de ses tartelettes à la fraise qui se tenaient parfaitement : les fruits, protégés par une gelée, cachaient une crème pâtissière au chocolat. Celle-ci créerait la surprise lorsque les commensaux planteraient leur fourchette dans la chair rouge et tendre des fruits et découvriraient ce qui se trouvait dessous. Après les avoir légèrement saupoudrées de sucre glace, elle les diposa sur le chariot à dessert.

Elle venait tout juste de terminer quand la sonnette de la porte d'entrée retentit. Ils n'attendaient plus aucun hôte, et vingt-deux heures trente était une heure bien tardive pour se présenter quelque part. Elle s'essuya les mains. Si Olga avait entendu sonner, elle aurait sans doute pensé la même chose qu'elle : pouvait-il s'agir de Dimitris ? À chaque instant elles espéraient son retour, mais ce désir se mêlait toujours de la peur des conséquences qui l'accompagneraient. Elle entrouvrit le battant et jeta un coup d'œil prudent dans la rue faiblement éclairée.

— Pavlina ! murmura une voix dans l'ombre. C'est moi !

23

Pavlina s'avança sur le perron.

— Qui est-ce ? souffla-t-elle dans l'obscurité.

Elle savait qu'il ne s'agissait pas de Dimitris, le visiteur avait un accent.

— C'est moi. Elias.

Après une seconde d'hésitation, Pavlina tendit les bras vers les ténèbres et l'attira doucement dans la lumière.

— Entre ! murmura-t-elle. Tu dois entrer !

La frêle silhouette se faufila dans l'hôtel particulier et la suivit dans la cuisine.

— Assieds-toi là un moment, dit-elle en le découvrant pâle et émacié. *Panagia mou*, tu es dans un vilain état. Pire que celui dans lequel se trouvait Dimitris la dernière fois que nous l'avons vu.

Elias leva vers elle des yeux sombres et creusés. Tous les traits de son visage amaigri étaient accentués. Il ne semblait presque plus humain.

— Tu as besoin de manger, ajouta-t-elle sans cesser de s'agiter. Laisse-moi juste le temps d'aller débarrasser et servir le dessert.

Quelques minutes plus tard, Pavlina était de retour dans la cuisine, une apparition éthérée sur les talons. Cette dernière ferma sans un bruit la porte.

— Kyria Komninos, bonsoir, la salua respectueusement Elias en se levant.

— Elias ! Il y a si longtemps…

Elle voulut lui serrer les mains, mais il s'écarta par réflexe, trop conscient de ne pas les avoir lavées depuis une éternité. Ils s'assirent autour de la table de la cuisine. La chemise crasseuse et auréolée de sueur d'Elias contrastait avec la perfection de la robe couleur crème d'Olga. Les uniformes de deux mondes différents.

Les deux femmes, qui avaient un millier de questions à poser à Elias, devinaient qu'il en avait, lui aussi. C'était sans doute d'ailleurs la raison de sa visite. Elles attendraient leur tour.

— Je suis allé rue Irini et rue Philippos, débuta-t-il. Notre maison est fermée et quelqu'un a repris l'atelier ! Où sont…

Il était inutile de lui mentir, il découvrirait la vérité de toute façon.

— Ta famille est partie en Pologne, lui expliqua Pavlina. Il y a près de deux ans. Katerina et Eugenia ont reçu une carte postale il y a un moment, mais rien depuis.

Il avait entendu parler de ces déplacements en Pologne.

— Et l'atelier ?

— Les autorités pensent que certains ne rentreront pas et elles ont décidé de revendre leurs biens.

— Mais il nous appartient !

— Nous devons parler plus bas, l'avertit Pavlina en posant un doigt sur ses lèvres.

— Je crois qu'ils veulent relancer les affaires, expliqua Olga. Si tes parents reviennent, ils toucheront une compensation, j'en suis certaine.

Elias ravala des larmes de colère.

— Pourquoi ne reviendraient-ils pas ? La guerre est terminée en Grèce, non ?

Olga et Pavlina échangèrent des regards gênés. Des rumeurs couraient au sujet du sort de certains juifs, mais elles n'avaient aucune information de source fiable sur la question.

— Et la maison ?

Si cinq années de guérilla avaient endurci Elias au point de le rendre presque barbare, il était toutefois au bord des larmes. Il n'avait pas touché l'assiette que Pavlina lui avait préparée. Difficile de reconnaître en lui le charmant jeune homme qui était l'ami le plus proche de Dimitris.

— Qu'est-il arrivé à notre maison ? répéta-t-il d'un ton presque agressif, comme si elles étaient responsables de la situation. Pourquoi les fenêtres ont-elles été bouchées par des planches ?

— Je ne sais pas, Elias, lui répondit Pavlina, sans doute pour le protéger.

Elle lui parlait avec lenteur et douceur, ainsi qu'elle l'aurait fait face à un enfant, et il réagissait avec une irascibilité puérile.

— Je veux entrer !

— Eugenia a une clé. Elle n'était pas là quand tu es passé ?

— Non, tout était éteint chez elle.

— Elle devait dormir, observa Pavlina. Katerina et elle se couchent très tôt. Allons-y ensemble à la première heure demain.

— Je dois retourner à table, dit Olga, mais avant puis-je te poser une question ? As-tu vu Dimitris ?

— Pas depuis deux ans. Il a changé d'unité, et j'avais pensé que, peut-être, il était déjà rentré…

Olga observa Elias. Il dévorait à présent la nourriture qu'on lui avait servie, et elle se rappela que son fils avait occupé la même chaise la dernière fois qu'elle l'avait vu, mangeant avec une voracité comparable. Elle étudia les mouvements de sa mâchoire : sa peau était si étroitement collée sur ses os qu'elle pouvait voir le moindre muscle frémir.

Entre deux bouchées, Elias les renseigna sur la situation de la gauche.

— Avec tout ce qui se passe, beaucoup d'unités se sont réfugiées dans les montagnes. Il y a de fortes chances pour qu'il y soit, lui aussi.

Les deux femmes le regardèrent saucer son assiette avec un morceau de pain. Pavlina l'avait déjà resservi une fois, pourtant il lui en fallait davantage. Soudain, il redressa la tête et mima le geste choquant de trancher une gorge.

— Ils nous traquent, Kyria Komninos, dit-il. Comme des bêtes.

L'émotion qui avait transparu quelques instants plus tôt s'était envolée, remplacée par une carapace d'acier. Posant sa fourchette, il regarda Olga droit dans les yeux.

— On m'a raconté des choses, Kyria Komninos. Les Russes auraient des preuves que les Allemands ont tué des milliers de juifs. Vous êtes au courant ?

Olga baissa les yeux avant de répondre :

— Oui, Elias, mais nous ignorons si c'est vrai. Nous espérons que non, évidemment. Écoute, tu devrais rester ici, ce soir. Tu devras être prudent, mon mari ne doit pas le savoir.

Elias acquiesça et Olga quitta la cuisine.

— Tu peux t'installer sur ma banquette, proposa Pavlina. Elle te fera l'impression d'un lit de plumes après les couches que tu as dû connaître ! Kyrios Komninos s'en va toujours très tôt, nous pourrons partir ensuite.

— Pour aller chez moi ?

— Oui, comme je te le disais tout à l'heure, nous irons demain matin.

Elias dormit par intermittences, en dépit du confort relatif de la banquette. Il ne connut pas de sommeil profond, car son esprit fut envahi, toute la nuit, par des images et des visions s'enchaînant sans ordre ni logique. Les visages de ses parents et de son frère lui apparaissaient brusquement, figés en plein éclat de rire ou en plein cri – il n'aurait pu affirmer lequel des deux –, mais le désarroi qu'il éprouvait au réveil lui laissa penser que c'était la seconde option. Il s'agissait de cauchemars, pas de rêves.

À son habitude, Konstantinos Komninos quitta la maison à six heures trente. Dès qu'il entendit la porte claquer, Elias bondit sur ses pieds. Il était réveillé depuis deux heures. Il secoua Pavlina et, quinze minutes plus tard, ils se dirigeaient vers la rue Irini.

Pour le protéger du froid, Pavlina avait pris le temps de monter chercher un manteau dans la chambre de Dimitris.

— On pourrait en mettre deux comme toi dedans, observa-t-elle, au moins ça te tiendra chaud.

Il avait l'air ridicule dans ce lourd pardessus de cachemire au grand col. Konstantinos Komninos l'avait fait faire pour son fils à l'atelier Moreno juste avant son entrée à l'université. Dimitris l'ayant à peine porté, il avait la raideur caractéristique d'un vêtement neuf.

Katerina sortait de chez elle pour se rendre au travail, à un quart d'heure de marche menée d'un bon pas, quand elle aperçut Pavlina accompagnée d'un homme. Il avait une allure étrange, noyé dans un énorme manteau sombre, pourtant Katerina ne mit qu'une seconde à reconnaître ses traits.

— Elias ! C'est moi, Katerina !

— Katerina ! Bonjour !

Cette rencontre était pour le moins imprévue et la jeune femme rougit de honte en pensant à l'endroit où elle se rendait.

— Pavlina m'a dit que Kyria Karayanidis pourrait avoir une clé de notre maison.

Katerina, qui s'inquiétait toujours d'arriver en retard, rebroussa pourtant chemin pour aller chercher Eugenia. Celle-ci fut folle de joie de découvrir Elias. Avec toutes les rumeurs qui circulaient, elle s'était faite à l'idée de ne jamais revoir aucun des Moreno. Conscient qu'on le traitait comme un miraculé revenu d'entre les morts, il ne s'attarda pourtant pas sur ce comportement maladroit. Il était impatient de pénétrer chez lui.

— J'ai entretenu la maison de mon mieux, l'informa Eugenia.

Elle avait apporté une lampe à huile pour tenter d'éclairer la pièce presque vide – il n'y avait évidemment plus d'électricité. Elias ouvrit les volets, mais l'aube était terne et seule une pâle lumière pénétra à l'intérieur.

— Où sont passés tous les meubles ? N'y avait-il pas un grand fauteuil ici ? Et où est la malle à linge de ma mère ?

Eugenia n'ouvrit pas la bouche ; Elias ne semblait pas attendre de réponse. Pendant qu'il montait au premier, elle resta au rez-de-chaussée, guettant le bruit de ses pas vifs et agités, qui passaient de pièce en pièce. Le parquet nu amplifiait le moindre son. Il redescendit bientôt et son souffle forma un petit nuage de vapeur dans la salle glacée. Malgré le pardessus de Dimitris, il frissonna.

— Ils ont tout emporté ! s'indigna-t-il. Même mon lit ! Et l'image que j'avais au mur !

Eugenia ne comptait pas le détromper. Mieux valait qu'il imagine ses parents emballant soigneusement le contenu de leur maison pour partir s'installer dans un autre pays plutôt que d'apprendre la vérité : leurs affaires avaient été pillées après le départ des Moreno, qui s'étaient rendus en Pologne sans rien. Eugenia hocha la tête. Katerina, qui se tenait à côté d'elle, osait à peine respirer. Tôt ou tard, elle le savait, il poserait des questions sur l'atelier.

— Pourquoi tu ne m'accompagnerais pas à côté ? proposa Eugenia. Je pourrais nous préparer du café.

— À ce que j'en vois, il n'y a pas de quoi en faire ici, de toute façon, ironisa-t-il.

Eugenia gardait un souvenir très vif du matin suivant le saccage du 7 rue Irini et des morceaux de tasses qu'elle avait balayés. Pas un seul élément du service en porcelaine de Kyria Moreno n'avait survécu.

Ils la suivirent à côté. Une vague de chaleur en provenance du poêle les enveloppa et, bientôt, l'eau bouillait.

— Qu'as-tu l'intention de faire, Elias ?

— Je devrais sans doute me mettre en route vers le nord pour rejoindre mes parents. Je ne vois pas vraiment d'autre solution… J'en ai assez de me battre. Vraiment assez. Je n'aime pas plus mes compagnons d'armes que mes ennemis.

Il s'exprimait avec une désillusion totale.

— Veux-tu passer la nuit ici ? lui suggéra Eugenia en lui servant du café. Katerina et moi pouvons partager un lit.

Elias, qui fixait le marc au fond de sa tasse, avait presque oublié la présence de la jeune femme.

— Je dois absolument y aller, dit-elle.

Elle faillit avouer l'endroit où elle était attendue mais son courage la déserta et elle s'éclipsa, rongée par la culpabilité.

Elias vécut avec elles pendant plusieurs jours, mangeant, dormant et restant assis en silence près du poêle. Il n'avait aucune envie de s'aventurer loin de la chaleur et de la sécurité de ce foyer. Au cours de ces longues heures d'inactivité, il prit la décision de se rendre en Pologne. Il devait trouver sa famille. Il lui fallait simplement des forces et de l'argent, et Eugenia lui fournit les deux. Elle le nourrissait plusieurs fois par jour, comme un bébé, et lui remit les deux broches en or que Roza lui avait confiées. Elias les vendrait pour son voyage.

Il quitta la maison pour la première fois en cinq jours et se rendit plein d'appréhension au centre-ville, évitant les anciens quartiers juifs, déserts, et veillant à ne pas passer devant l'atelier. Katerina lui avait confessé qu'elle travaillait pour le nouveau « propriétaire » ; il lui avait répondu qu'il comprenait et qu'il acceptait que la vie continuait. À force de répéter ces mots, il réussirait peut-être à les croire. Il s'efforçait de ne pas éprouver d'amertume pour ses parents et ce qu'ils avaient été contraints d'abandonner. Ni son père ni sa mère n'étaient sujets à l'acrimonie, et il préférait les imaginer dans leur nouvel atelier en Pologne plutôt que de s'attarder sur l'injustice de ce qu'ils avaient perdu. Ils étaient bien trop remuants pour prendre leur retraite.

Pavlina avait subtilisé quelques affaires de Dimitris avenue Niki pour Elias, et en quelques soirées Katerina les avait adaptées à ses mensurations. Quand elle eut terminé, il avait presque un air respectable.

Pendant sa flânerie, il fut pris d'un étrange vertige. Il se sentait invisible et, presque certain de ne croiser personne de sa connaissance, il éprouvait un grand plaisir à se fondre dans la masse. Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas marché dans une rue sans éprouver le besoin de jeter un coup d'œil par-dessus son épaule.

Chez l'un des prêteurs sur gages de la ville qui prospéraient, il fit patiemment la queue avant d'échanger les broches pour une somme minable, représentant un dixième de leur valeur. Il ne servait à rien de marchander. L'usurier sentait combien Elias avait besoin de cet argent et aurait pu baisser encore son offre si celui-ci s'était avisé de négocier. Tant de personnes écoulaient des biens volés par ce biais que les prêteurs pouvaient se permettre de pratiquer des tarifs ridiculement bas.

Elias se rendit ensuite à la gare pour se renseigner sur les horaires des trains. Sur le chemin du retour, il se rendit soudain compte qu'il passait près du *kafenion* qu'il avait l'habitude de fréquenter avec Dimitris. Le tintement plaisant des pièces de monnaie dans la poche de son pantalon l'incitèrent à entrer prendre un verre.

Un temps, il sentit ses sens s'éveiller au contact des ingrédients de la vie quotidienne, qui n'avaient plus rien de familier pour lui : le sifflement de la vapeur, l'odeur de la cigarette, le couinement puis le bruit sec d'un bouchon en liège extrait d'une bouteille de cognac, le brouhaha des

conversations, le raclement des pieds d'une chaise sur le carrelage. Tous ces éléments presque oubliés se mêlaient dans son esprit. Il ferma les yeux, puisant dans ce contact avec son passé de l'espoir pour son avenir.

C'était peut-être son dernier jour à Thessalonique, mais le lendemain commencerait une nouvelle vie. Il sirotait une bière fraîche et n'en avait jamais goûté de meilleure.

Elias n'avait pas remarqué l'homme qui l'avait rejoint à sa table, tant le café était bondé.

— Juif ? s'enquit l'inconnu en uniforme.

Des souvenirs de l'antisémitisme qu'il avait connu dans son enfance entachaient la mémoire d'Elias, et le ton de cet étranger le ramena à la haine qui avait toujours couvé à Thessalonique derrière le vernis de la civilisation, il le savait. Ses parents avaient fait tout ce qui était en leur pouvoir pour les protéger, Isaac et lui, mais sur le chemin entre l'école et la maison, ils avaient souvent senti un regard méprisant, voire la morsure douloureuse d'une pierre.

Il n'allait pas renier ses origines aujourd'hui cependant. Demain il quitterait Thessalonique, et il espérait être confronté pour la toute dernière fois à un dédain aussi ouvert.

— Oui, je suis juif, répondit-il d'un ton de défi.

— J'imagine que vous êtes au courant de tout, alors ?

Elias se rendit compte qu'il s'était mépris sur les intonations de l'homme. Elles s'étaient radoucies à présent.

— Au courant de quoi ?

Le gendarme se gratta la tête, moins sûr de lui soudain.

— Vous ne savez rien en fait, dit-il.

Elias haussa les épaules, déconcerté mais curieux.

— De toute façon, vous le découvrirez bientôt, alors autant que je vous le dise.

Se penchant vers lui d'un air de conspirateur, il ajouta :

— Je ne sais pas comment vous avez survécu, parce que des milliers y sont passés.

— De quoi parlez-vous ?

Elias se sentait lentement gagner par la panique. La vague d'angoisse lui retourna le ventre avant de remonter dans sa poitrine et de la serrer au point de l'empêcher presque de respirer. L'homme le considéra avec inquiétude, conscient qu'il ne pouvait plus reculer à présent.

— Je n'arrive pas à croire que vous ne sachiez rien, commença-t-il. Il y avait un type ici hier soir… C'est même dans le journal, aujourd'hui.

Aussi immobile qu'une statue, Elias fixait son interlocuteur, qui avala une gorgée de bière puis poursuivit :

— Ils les ont gazés. Ils les ont embarqués dans des trains et, une fois arrivés là-bas, ils les ont gazés.

Elias était dans l'incapacité d'intégrer cette information. Les mots ne semblaient avoir aucun sens, il aurait voulu qu'ils changent ou qu'ils prennent une nouvelle signification.

— Comment ça ? Comment ça ?

— C'est ce que nous a raconté ce type qui s'est enfui. Il a expliqué qu'ils avaient été gazés puis incinérés. En Pologne.

Le gendarme vit son compagnon, ce frêle juif, se balancer d'avant en arrière, d'avant en arrière, d'avant en arrière, sans un bruit, la tête enfouie dans les mains. Après ce qui lui parut une éternité, le jeune homme s'immobilisa et le gendarme lui passa un bras autour des épaules. Il était aussi froid qu'un cadavre et l'officier put sentir les angles saillants de ses omoplates. Ils restèrent ainsi durant trente minutes. Au gré des allées et venues, les clients du café leur jetaient des regards curieux, qu'ils ignoraient. Le gendarme venait toujours prendre un verre à la fin de son service, et les habitués étaient intrigués par son compagnon.

Elias finit par sortir de sa torpeur.

— Je vais vous raccompagner chez vous, lui dit l'officier.

Sa proposition était on ne peut plus sincère, seulement à cet instant, Elias ne savait plus qui il était, où il se trouvait et encore moins où il allait. Comme s'il avait tout oublié. À force de se balancer il était entré dans une sorte de transe, et la moindre parcelle de son corps était engourdie.

— Laissez-moi vous ramener chez vous, insista l'homme.

Ces mêmes mots, encore. *Chez vous*. Que signifiaient-ils déjà ? Comment leur donner à nouveau un sens ? Le nom de la rue où il avait vu le jour lui échappait. Il aurait été incapable de la situer sur une carte. Il se souvenait de la chambre qu'il avait partagée avec son frère mais de rien d'autre. Ces années à dormir à la dure, la plupart du temps dans la montagne, le froid quasi permanent, cela il s'en rappelait avec une grande précision. Le reste, en revanche, disparaissait dans un énorme trou noir.

Il voulut se lever, et ses jambes elles-mêmes semblaient avoir oublié leur fonction.

— Je vais vous aider à sortir, reprit le gendarme. Prendre l'air vous fera du bien, je pense.

À l'extérieur, les pensées d'Elias s'éclaircirent effectivement. Apercevant la mer, il se rappela qu'il vivait à l'opposé, sur les hauteurs de la ville.

— Je crois que c'est par là, dit-il en s'appuyant de tout son poids sur son compagnon.

En route, il lut tous les panneaux dans l'espoir qu'un nom éveillerait un souvenir. Avenue Egnatia, rue Sofokleos, rue Ioulianos. Il les assimila.

— Irini, murmura-t-il d'un air rêveur. La paix. C'est le nom de la rue. La rue de la Paix.

— Je la connais, je vais vous y emmener. Il ne s'agit pas que vous vous perdiez, hein ?

Arrivés là-bas, l'homme lui demanda dans quelle maison il habitait.

— Celle-là, souffla Elias, qui indiquait le numéro 7. Mais je vais là.

Ayant l'impression de ne pas avoir accompli sa mission jusqu'au bout, le gendarme patienta tandis qu'Elias frappait à la porte d'Eugenia. Une seconde plus tard, Eugenia et Katerina venaient leur ouvrir. Ayant appris de leur côté le sort qui avait été réservé aux juifs, elles guettaient le retour d'Elias, soucieuses. La nouvelle s'était répandue comme une traînée de poudre et, bien que fondée sur le récit d'une seule personne, nul ne remettait en cause sa véracité.

Elles l'accueillirent le visage pâle, crispé par la commisération. Incapable de leur faire face, il les bouscula pour entrer. Eugenia voulut remercier l'homme qui l'avait raccompagné, mais il s'éloignait déjà dans la rue. Observant son dos, elle vit qu'il portait un uniforme. Quelle drôle d'époque, décidément… Quelques mois plus tôt, le même gendarme aurait pu arrêter Elias, et pourtant elle avait lu sur ses traits, entraperçus brièvement, qu'il avait été bouleversé par la détresse du jeune homme.

Durant les semaines suivantes, de nouvelles informations arrivèrent de Pologne, confirmant que les juifs avaient été exterminés dans des proportions alarmantes. La poignée de survivants qui revinrent, un tatouage éloquent sur le bras, pour témoigner des horreurs infligées à leurs compagnons, parvinrent tous à la même conclusion : la ville ne se réjouissait pas de leur retour. Comme Elias, ils avaient découvert qu'on leur avait confisqué leurs domiciles et leurs entreprises. Qu'ils aient combattu aux côtés des *andartes* pendant l'Occupation ou qu'ils appartiennent à la minorité ayant réchappé des camps, Thessalonique n'avait pas de place pour eux.

Katerina et Eugenia allaient au travail et en revenaient. Le soir venu, elles se déplaçaient sans bruit dans la maison, à croire qu'elles espéraient réussir à faire oublier leur existence. À leur retour, elles trouvaient toujours Elias endormi. La nourriture qu'elles avaient laissée à son intention le matin avait disparu et la vaisselle dont il s'était servi était lavée et rangée.

Plusieurs semaines durant, il n'adressa pas la parole à ses hôtes. Il avait appris que des familles chrétiennes avaient caché des juifs pendant l'Occupation. Il se sentait trahi par le monde entier, et surtout par ces voisins. Devinant ce qu'il ressentait, Eugenia et Katerina espéraient avoir un jour une occasion de s'expliquer. Celle-ci se produisit un soir : il attendait leur retour, assis à la table. Rasé de près, il avait un sac posé à ses pieds.

— Je voulais vous dire au revoir, annonça-t-il. Je pars ce soir.

— Je suis désolée d'apprendre ton départ, Elias, dit Eugenia.

— Tu sais que tu restes le bienvenu ici, ajouta Katerina, aussi longtemps que tu le souhaites.

— Rien ne me retient ici. À part des souvenirs… Et même les plus doux sont devenus amers.

Son ton était accusateur.

— Je ne sais pas ce que tu t'imagines, Elias, répondit Katerina, implorante, mais tes parents et ton frère sont partis de leur plein gré. S'ils nous avaient demandé de l'aide, nous la leur aurions donnée. Je te le promets.

— Le rabbin a encouragé ce départ, Elias. Aucun de nous ne pouvait se douter de ce qui allait arriver, ajouta Eugenia, en larmes.

— Où comptes-tu aller ? demanda Katerina, tout bas.

— On est plusieurs à partir. Ça fait quelques jours qu'on s'organise maintenant. On va en Palestine.

— Tu vas t'installer là-bas ? s'enquit Eugenia.

— Oui. Nous n'avons pas prévu de revenir.

Son ressentiment ne faisait aucun doute.

— Écoute, reprit Eugenia, puisque tu pars, il y a certaines affaires que tu devrais emporter. Tes parents nous ont confié des biens précieux. Ils appartenaient à la synagogue.

Tout en se levant, elle ajouta :

— Katerina, peux-tu monter chercher la courtepointe ?

Alors que la jeune femme disparaissait dans l'escalier, Eugenia traversa la pièce pour aller décrocher les broderies des murs. Avec la pointe d'un couteau, elle découpa l'arrière des cadres et récupéra les rectangles de tissu. Soudain curieux, Elias se pencha en avant.

— Il y a un fragment d'un rouleau de la Torah caché dans celui-ci, et un manuscrit dans l'autre, expliqua-t-elle.

— Et voici la courtepointe, ajouta Katerina, en étalant sur la table ce chef-d'œuvre de broderie.

Elias fut époustouflé par sa beauté. Eugenia avait sorti des ciseaux et s'apprêtait à défaire les points.

— Non ! s'écria-t-il. C'est une œuvre d'art !

— Mais le *pahohet* est cousu à l'intérieur…

— Pourquoi je ne l'emporterais pas tel quel ? insista-t-il. Il sera encore mieux protégé !

— Elias a raison, Eugenia. Roulons-le. Il pourra même s'en servir d'oreiller pendant son voyage.

— Il y a le *tallit*, aussi.

— Vous devriez le garder ici. Je viendrai peut-être vous rendre visite un jour et je le récupérerai. Je dois y aller maintenant. Le bateau lève l'ancre à vingt-deux heures et nous avons prévu de nous retrouver une heure avant. Je ne veux pas qu'ils partent sans moi.

Il recula comme pour éviter toute embrassade, puis ramassa sa valise et la courtepointe roulée.

— Merci, dit-il, pour tout.

Sur ces mots, il partit. Eugenia et Katerina se jetèrent dans les bras l'une de l'autre. Ce ne fut qu'une fois qu'il eut quitté la maison qu'elles s'autorisèrent à laisser libre cours à leur chagrin et à pleurer les Moreno. Chaque jour, de nouvelles preuves de la monstruosité du crime perpétré contre les juifs étaient mises au jour. Elles avaient certes assisté à la destruction gratuite des synagogues et à l'éviscération de l'ancien cimetière, mais l'extermination de millions d'hommes, de femmes et d'enfants était impossible à concevoir pour l'esprit humain. La réalité de ce qui était arrivé à leurs amis était à présent incontestable, pourtant elle restait inimaginable.

Quelque part dans le nord de l'Europe, les restes de Roza, Saul, Isaac et Esther avaient été réduits en cendres et dispersés avec des millions d'autres, mais Katerina et Eugenia ne les oublieraient pas. Chaque fois qu'elles allumaient un cierge dans la petite église d'Agios Nikolaos Orfanos, leur mémoire était ravivée, brillant à tout jamais de son éclat et de sa vérité.

24

Au mois d'avril 1946, la quasi-totalité du pays était à nouveau en crise. Konstantinos Komninos fut contraint de fermer l'un de ses entrepôts, et il enrageait de voir l'empire qu'il avait construit miné par les conséquences de la guerre civile. Les profits qu'il avait réalisés durant l'Occupation avaient été plus que satisfaisants. Il avait toujours réussi à maintenir ses importations, si bien qu'il avait pu répondre à la demande de la riche clientèle et des Allemands, et à présent, de son point de vue, une minorité de Grecs empêchaient le rétablissement de leur propre pays.

Malgré ses soixante-treize ans, Komninos gardait les mêmes habitudes, se levant à l'aube et restant au bureau jusqu'à une heure tardive, à l'exception des samedis où il recevait. Il était soucieux d'entretenir cette image d'essor et de succès, et il s'assurait en permanence que son offre restait supérieure à celle de tous les autres marchands de tissus de la ville. Pour ces réceptions, Olga était toujours obligée de revêtir des tenues haute couture sur mesure, et Katerina lui rendait visite plusieurs fois par mois pour un essayage ou une livraison.

Ce fut à l'occasion d'un de ces rendez-vous qu'elle parla à Olga du départ d'Elias. Pavlina se trouvait aussi dans le petit salon, époussetant des *objets d'art**, dont la seule fonction semblait être d'attirer la poussière.

— Au moins, il est reparti avec des vêtements corrects sur le dos, observa Pavlina. Ça me fendait le cœur de les voir accrochés dans la penderie de Dimitris alors qu'il n'est pas là pour les porter.

Katerina tressaillit ; il n'y avait pas qu'Olga que le manque de tact de Pavlina blessait.

— Pauvre, pauvre Elias ! s'empressa de dire Olga. Je ne peux même pas imaginer ce qu'il ressent…

Un silence de plusieurs minutes s'étira pendant que Katerina épinglait l'ourlet de la robe.

— Tu me tiendras au courant s'il vous écrit, promis ? finit par demander Olga.

— Bien sûr que je le ferai, affirma Katerina.

— Nous n'avons malheureusement toujours pas de nouvelles de Dimitris.

— J'espérais que cette fameuse amnistie changerait les choses.

— Eh bien, ça n'a pas duré… répondit Olga d'un air morose. Il y a peu de chances qu'il rentre maintenant, vu la tournure que prennent les événements.

— Le danger serait trop grand… observa Pavlina, brandissant son plumeau.

Après un instant, elle ajouta :

— Je ne suis pas près de rajouter un couvert à cette table…

Pour Olga, l'espoir de revoir Dimitris sous son toit s'était éloigné lorsque l'extrême droite avait décidé de faire payer à la gauche les crimes commis durant l'Occupation. Les combats entre l'ELAS, les anticommunistes et les anciens collaborationnistes avaient conduit à l'arrestation de milliers de gauchistes. Après un bref répit, Thessalonique vivait à nouveau dans la peur. Ses prisons étaient pleines de gens dont le seul crime était de ne pas partager l'opinion du gouvernement.

Quoi qu'il advienne, Olga avait toujours nourri l'illusion que son mari oublierait les rancœurs inspirées par l'attitude de son fils durant la guerre, mais il lui semblait au contraire que Konstantinos Komninos entretenait avec un malin plaisir sa rage à l'encontre de Dimitris. Afin de maintenir cette pression terrorisante sur la gauche, les forces de la police et de la gendarmerie avaient été largement renforcées. Elles avaient reçu pour instruction de détruire l'organisation par tous les moyens possibles. Elles lancèrent des enquêtes pour réunir des preuves contre leurs suspects. Il suffisait d'avoir apporté son soutien à un combattant de l'ELAS pour encourir une arrestation.

Olga se surprit ainsi à prier pour que Dimitris ne rentre pas. Elle savait combien il serait vulnérable et elle avait peur pour lui. Thessalonique était un endroit dangereux, d'autant plus pour ceux qui risquaient d'être trahis par un membre de leur famille.

Olga n'aurait pas dû s'inquiéter. Dimitris était à quatre cents kilomètres de là. Son unité était à présent postée dans une zone montagneuse du centre de la Grèce, où la rigueur du paysage leur avait servi de défense naturelle contre les Allemands. Sentiers labyrinthiques, vallées cachées et villages accessibles seulement à pied en avaient presque fait un État autonome pendant l'Occupation. C'était un havre idéal pour les membres de l'ELAS.

Lorsque les villageois apprirent la présence d'un étudiant en médecine parmi les soldats, ils vinrent solliciter son aide. Avec à peine plus qu'un tas de lambeaux de tissu et une bouteille de raki en guise d'antiseptique, Dimitris en vint à panser des ulcères, à assister des femmes pendant leur accouchement, à arracher des dents pourries et à diagnostiquer des maladies qu'il ne pouvait pas soigner. Il ne se renseignait jamais sur les idées politiques d'un patient avant de se rendre à son chevet et devait parfois détourner le regard pour ne pas croiser un grand portrait du roi Georges – contraint à rester en exil après la fin de l'Occupation et le retour du gouvernement. Dimitris n'avait qu'une certitude : une majorité écrasante de ces Grecs ne soutenaient pas les communistes. Ces villageois, forcés de donner de la nourriture alors qu'ils en manquaient, ne mangeaient pas à leur faim et leurs enfants non plus.

Dimitris ne pouvait pas se voiler la face : le camp qu'il défendait était loin d'être irréprochable. Comme la plupart des membres de son unité, il avait rejoint la Résistance pour lutter contre les Allemands et avait pris part, après la défaite, à une lutte interminable entre les communistes et le gouvernement. Dimitris n'était pas un communiste pur et dur, ils étaient beaucoup dans ce cas. Toutefois il avait une croyance chevillée au corps : ils proposaient un régime qui ressemblait davantage à la démocratie que celui du gouvernement actuel.

Au fil des ans, il avait appris que personne n'avait les mains propres dans cette guerre. Les siennes étaient couvertes de sang : sang communiste et fasciste, allemand et grec. C'était tantôt le sang d'un innocent et, tantôt, celui d'un ennemi qu'il s'était réjoui de voir mourir. Cependant, il ne différait pas d'un être à l'autre : épais, rouge et souvent surprenant par son abondance.

La plupart du temps, Dimitris s'efforçait de sauver des vies plutôt que d'en prendre, mais soigner les soldats communistes de son camp revenait à leur donner la possibilité de tuer à nouveau. La barbarie dont le pays était victime ne semblait pas avoir de fin, et les revirements permanents des hommes politiques devenaient de plus en plus mortels.

Il n'avait pas encore trente ans, pourtant il avait déjà des mains aux doigts noueux et à la peau aussi ridée que l'écorce d'un arbre. Des mains de vieillard.

En dépit d'une envie parfois débordante de se rendre dans sa ville, Dimitris n'était pas seulement retenu par la peur d'une arrestation. Il serait mort plutôt que de rentrer chez lui. Il y aurait vu une capitulation. Perdre ainsi sa fierté devant son père, qu'il méprisait de tout son être, était impensable.

Si Olga réussissait à éviter tout conflit avec son époux, elle ne pouvait pas se boucher les oreilles à la table du dîner. Les invités de Konstantinos partageaient ses vues politiques et étaient en faveur de la guerre contre ceux qui avaient résisté aux Allemands.

— Comment le gouvernement peut-il justifier ce qui se passe ? l'interrogeait Pavlina. Ils laissent ces brutes persécuter des innocents.

— Ils ne les croient pas innocents, c'est aussi simple que ça.

Lors de ces réceptions, Konstantinos Komninos évitait toujours adroitement les questions sur son fils de sorte que ses convives puissent imaginer qu'il était dans l'armée nationale.

La plupart des conversations portaient sur la montée du communisme dans les Balkans ; l'atmosphère générale était à la paranoïa et à la crainte que la Grèce connaisse le même sort que ses voisins. On évitait de mentionner les crimes commis au nom du gouvernement, mais on parlait avec enthousiasme de l'aide fournie par les Anglais pour repousser les communistes. Selon leurs termes, il s'agissait d'un *andartiko*, une « guerre de bandits ». Olga préférait y voir, elle, un *emfilios polemos*, un « conflit fratricide ».

Un été caniculaire s'installait, avec des températures extrêmes, et la simple mention de la « menace rouge » les faisaient encore grimper. Les épouses s'éventaient chaque fois qu'elle venait à être mentionnée. À partir de cette époque, et pour une longue période, le rouge ainsi que toutes les nuances de rose passèrent de mode.

Hors de l'enceinte des demeures grandioses, les conditions de vie se détériorèrent encore. L'agriculture et l'industrie étaient deux fois moins productives qu'avant la guerre et il n'y avait aucun bateau pour importer ou exporter des biens. Les routes, les voies de chemin de fer, les ports et les ponts restaient dans l'état de délabrement où les avaient mis les Allemands avant leur départ.

Pour ne rien arranger à la situation déjà critique, une terrible sécheresse ruina les récoltes cet été-là. Tandis que des Grecs se battaient entre eux, la nature semblait se retourner contre elle-même. Le spectacle d'enfants mendiant et fouillant des poubelles à la recherche de nourriture redevint familier. Les pays étrangers envoyèrent de l'aide, pourtant même avec celle-ci la moitié de la population continuait à manquer de l'essentiel – et ce grâce à la corruption ayant cours parmi les fonctionnaires en charge de la distribution.

Quelque part dans les montagnes, Dimitris, qui n'avait pas vu un journal depuis plusieurs semaines, apprit qu'une élection allait avoir lieu et qu'elle serait doublée d'un plébiscite sur le retour ou non du roi.

— Comment peuvent-ils promettre une élection impartiale alors que le pays connaît de tels bouleversements ?

L'opinion générale rejoignait la sienne. Les désordres constants du pays ne paraissaient guère favoriser le processus démocratique. Les élections eurent néanmoins lieu, et la gauche se retint de manifester sa désapprobation. Des observateurs internationaux se chargèrent de vérifier qu'elles avaient été conduites en toute liberté et justice, et, c'était inévitable, la droite remporta la victoire. En septembre, le plébiscite fut remporté par les monarchistes avec une majorité écrasante de soixante-huit pour cent.

Konstantinos Komninos avait deux fois plus de raisons de jubiler.

— Les gens ont exprimé leur désir. À deux reprises. Nous avons une certitude absolue maintenant : ce pays préfère avoir un roi à sa tête plutôt qu'un communiste ! s'écria-t-il, incapable de contenir la joie dans sa voix. Peut-être allons-nous enfin réussir à remettre la Grèce à flot.

— Le peuple a choisi ! ajouta pompeusement Grigorios Gourgouris, qui dînait ce soir-là avenue Niki.

Les hommes ont choisi, songea Olga à part elle, curieuse de savoir si le vote des femmes aurait changé le résultat. Observant les visages des épouses attablées autour d'elle, elle se demandait si elles partageaient ses réflexions. La plupart affichaient un masque uniforme de désintérêt pour la conversation. Comme elle, elles avaient appris à se manifester au bon moment, d'un signe de tête ou d'un petit bruit suggérant leur assentiment. Elles acquiesçaient ainsi parfaitement à l'unisson, tels les seconds violons d'un orchestre. Les femmes, épouses et mères, étaient condamnées à n'être que des silhouettes élégantes.

La discussion se poursuivait.

— La situation devrait pouvoir progresser à présent, dit Grigorios. Ce pays a eu son content de combats ! Et pas assez de beaux vêtements !

Une vague de rire parcourut la tablée, mais Grigorios fut le seul à s'esclaffer au point que des larmes s'insinuèrent dans les plis de graisse de son visage.

Les résultats de l'élection et le plébiscite poussèrent le parti communiste à prendre la décision qu'il n'y avait qu'une seule voie pour eux, celle d'une lutte systématique et armée, et en octobre 1946

il annonça la formation de l'Armée démocratique de Grèce.

— Tu vois ? s'emporta Konstantinos devant Olga. Les communistes ne reculeront devant rien tant qu'ils n'auront pas repris ce pays. Tu as envie d'être gouvernée par Moscou ? Qu'arrivera-t-il aux entreprises comme la mienne, à ton avis ? Ils passeront sous le contrôle de l'État. Nous perdrons tout, absolument tout !

— Ils n'ont peut-être simplement pas envie du retour du roi, argua Olga, qui savait pertinemment que son mari n'écouterait pas.

— Il n'y a plus aucun doute sur leurs intentions ! hurla-t-il. Tu ne peux plus faire semblant de croire qu'ils représentent la gauche libérale, Olga ! Nous parlons de communistes soutenus par les Soviétiques ! Es-tu trop aveugle pour le voir ?

Il avait beau beugler, Olga ne voyait qu'une seule chose : la peur dans ses yeux. Elle était si habituée à ce qu'il la malmène et l'insulte que ses invectives ne la dérangeaient plus.

Cette semaine-là, des rapports officieux renforcèrent les inquiétudes en révélant que le commandement de l'Armée démocratique avait l'intention de coordonner toutes les guérillas existantes et de mener une campagne de recrutement concertée afin de renforcer ses effectifs.

Pour Komninos, le doute n'était pas permis : tous ceux qui combattaient le gouvernement le faisaient sous la bannière rouge. Son fils exécutait dorénavant les ordres d'un général communiste.

Où qu'il aille, il semblait entendre les mêmes railleries : « Komninos… Komninist… Kommuniste… » Ces persiflages tournaient sans relâche dans sa tête : « Comninos… Comnunos… Communiste… » Les gens le regardaient différemment, parlaient derrière son dos et, quand il rentrait tard le soir, il entendait des prostituées murmurer depuis l'embrasure d'une porte : « Le revoilà, ce Konstantinos Kommunistos ! » Ces hallucinations le suivaient jusque dans son lit. Nuit après nuit, il se réveillait trempé de sueur, aussi pantelant qu'un animal traqué.

Une ou deux fois, depuis la chambre voisine, Olga entendit son mari hurler dans son sommeil. Le mélange de peur et de colère que lui inspirait son fils le possédait comme un démon.

Les clients ne le regardaient plus dans les yeux – du moins en avait-il l'impression – et il était convaincu de susciter la pitié de ses employés. « Imaginez, les entendait-il dire, un communiste ! » Il se sentait stigmatisé, méprisé et ridiculisé. S'il voulait jouir à nouveau d'un sommeil paisible, il devait faire quelque chose.

Au cours des années passées, il n'avait eu ni le désir ni les moyens de retrouver Dimitris. Aujourd'hui, il avait les deux. Les changements structurels des forces armées communistes se faisaient à son avantage, lui permettant de localiser facilement son fils. Arrivé à son bureau, au cœur de la ville, il s'assit pour écrire deux lettres. La première était adressée à Dimitris. Les premiers paragraphes exprimaient sa désillusion, avec tristesse et modération.

Cher Dimitris,

Comme tu le sais, les décisions que tu as prises au cours de ta brève existence n'ont été qu'une suite de déconvenues pour moi. J'ai été amèrement déçu par tes choix de carrière et par tes préférences politiques à l'université. Ma déception la plus grande a été de te voir rejoindre la Résistance durant l'Occupation.

Au cours des dix dernières années, chacun des pas que tu as faits pour avancer sur ton chemin n'ont été qu'une source de profonde consternation et d'embarras.

Toutes ces erreurs auraient pu être effacées si tu avais retrouvé la raison maintenant que notre pays a récupéré son gouvernement et, depuis peu, son roi. Mais je sais que tu te bats dorénavant aux côtés des communistes. Tu soutiens un mouvement qui cherche à détruire toutes les libertés individuelles que la famille Komninos a toujours défendues.

Dans la seconde partie de la lettre, le ton devenait aussi brûlant que du vitriol. Délires enthousiastes d'un homme qui entendait des voix et qui pourtant, en écrivant, gardait un cœur de pierre et le contrôle de lui-même, ainsi qu'on pouvait l'attendre de celui qui avait fait fortune en ne gâchant pas le moindre millimètre d'un seul rouleau de soie.

L'opprobre que tu attires sur notre nom ne peut plus être toléré. Je prie, chaque jour, pour apprendre la nouvelle de ta mort, et chaque jour ne m'apporte que déception. Dans ce domaine aussi, tu n'es pas à la hauteur. Je suis prêt à parier que tu es un lâche qui ne risque même pas sa vie pour ses convictions. J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour dissimuler tes affiliations politiques à toutes nos fréquentations, mais la situation m'échappe peu à peu.

À mes yeux, tu n'existes plus. Ta mère sera informée d'ici quelques jours de ton décès. Le moment venu, vous connaîtrez une défaite cuisante, je n'ai aucun doute sur ce point. En attendant je te conseille de partir en Albanie ou en Yougoslavie, où tu seras accueilli à bras ouverts par tes amis communistes. C'est le mieux qui puisse arriver à notre famille et à son honneur. Ne reviens jamais, et je pèse mes mots, jamais à Thessalonique.

Il paierait quelqu'un pour enquêter discrètement, retrouver la trace de son fils et lui remettre la missive. Il ne faudrait pas plus de quinze jours. L'encre était à peine sèche qu'il s'était déjà attaché les services d'un tel enquêteur.

Pour la seconde lettre, il ne rédigea que le brouillon. Il aurait besoin de quelqu'un pour la recopier et s'assurer de l'authenticité de tous les détails, de l'adresse au cachet de la poste. Il n'aurait aucun mal à obtenir de l'aide. Les faussaires avaient fait du bon travail au début des années quarante, empochant des sommes astronomiques pour produire de faux papiers d'identité. Les juifs qui voulaient fuir les ghettos étaient prêts à donner tout ce qu'ils possédaient, ou presque, pour une bonne contrefaçon. Ces contrefacteurs, rusés, n'avaient accepté d'être payés qu'en or et, alors que le reste du pays était ruiné par l'hyperinflation, beaucoup avaient de l'argent à ne savoir qu'en faire.

Tandis que la plupart des Grecs voyaient leurs économies fondre, les faussaires saisirent une nouvelle occasion de s'enrichir. Les billets de banque étaient si rapidement remplacés par de nouveaux de valeur supérieure qu'on s'habituait à peine à ceux-ci qu'ils disparaissaient à leur tour. Dans ces circonstances, il était facile d'injecter de faux billets dans le circuit. Ces hommes, de véritables artistes, étaient pour certains plus riches que Komninos lui-même. Il alla trouver le meilleur d'entre eux.

Komninos avait prévu de laisser passer quelques jours avant l'envoi de sa seconde lettre. Ce matin-là, il partit de chez lui en sachant qu'à son retour, le soir, Olga serait en deuil. Elle se trouvait dans le petit salon lorsque Pavlina lui apporta la lettre sur un plateau d'argent. Il était onze heures. « Il n'arrive jamais rien de bon un mardi », gémirait-elle plus tard – depuis que les Turcs avaient pris Constantinople un mardi, près de cinq cents ans plus tôt, ce jour avait la réputation d'être maudit.

Olga récupéra la lettre sur le plateau et la fixa. Il s'agissait d'un courrier officiel avec un cachet au dos de l'enveloppe. Les envois de ce genre ne contenaient jamais de bonnes nouvelles. Elle hésita à attendre son mari pour en prendre connaissance et repoussa cette idée aussitôt. Cette lettre concernait son fils. Son fils. Son Dimitris bien-aimé.

Pavlina observait sa maîtresse avec appréhension. Elle avait déjà approché l'enveloppe de la lampe dans le couloir, mais l'épaisseur du papier avait préservé le secret de son contenu. Elle retint son souffle, quand Olga glissa un doigt sous le cachet puis sortit une feuille unique et lut les quelques lignes.

Elle releva la tête vers Pavlina. Ses yeux étaient pleins d'une douleur insondable.

— Il est mort, annonça-t-elle.

Son corps fut secoué de sanglots. Pavlina s'assit à côté d'elle et pleura sur le garçon qu'elle avait vu venir au monde. Bien qu'elles aient été conscientes du risque qu'il courait, cette nouvelle leur causait un véritable choc. Pavlina n'avait jamais imaginé que ses prières seraient à ce point ignorées.

Pendant ce temps, Dimitris attendait des ordres dans la montagne. Il reconnut immédiatement l'écriture de son père sur l'enveloppe et sentit se raviver une vieille haine. Le contenu de la lettre le glaça. S'il se fiait à la date à laquelle elle avait été écrite, sa mère avait déjà été avertie de sa « mort » à l'heure qu'il était. Que son père ait pu infliger un tel supplice à sa mère le rendait plus

malade qu'il n'aurait pu le penser.

Olga se retira dans sa chambre obscurcie, et Pavlina apporta la lettre au magasin. Elle laissa son patron seul, le temps qu'il en prenne connaissance, puis ils rentrèrent ensemble à l'hôtel particulier. Komninos lui demanda comment son épouse avait pris la nouvelle. Il feignit avec une certaine conviction le chagrin, conscient de l'importance de donner le change dans ces circonstances. Son épouse comme sa domestique connaissaient les sentiments de rage que lui inspirait son fils, il joua donc une tristesse mesurée et digne.

Il se rendit à la chambre de sa femme et resta sur le pas de la porte.

— Olga…

Allongée toute habillée sur son lit, elle n'esquissa pas le moindre mouvement.

— Olga… répéta-t-il en s'approchant d'elle.

Il vit alors qu'elle avait les yeux ouverts.

— Va-t'en, dit-elle tout bas. Va-t'en, s'il te plaît.

Elle ne supportait pas sa présence et il partit sans faire de difficultés.

Plusieurs jours durant, Pavlina lui apporta ses repas sur un plateau mais ne réussit pas à la faire manger. La nécessité de veiller sur sa maîtresse la divertissait de son propre chagrin et la tenait occupée.

La veille de l'annonce officielle de la nouvelle, Komninos envoya un message à Gourgouris. Katerina travaillait jour et nuit pour terminer une robe de mariée. L'ourlet brodé et la traîne perlée nécessitaient encore une semaine de travail intensif, pourtant son patron lui demanda de mettre l'ouvrage de côté le temps de rendre visite à Kyria Komninos. Elle protesta en vain.

— Vous devez y aller sans tarder, insista sèchement Gourgouris. Quelqu'un pourra se charger de finir cette robe à votre place. Si un client important comme Kyrios Komninos a besoin de nouveaux vêtements pour sa femme, nous ne lui répondrons pas qu'il doit attendre.

Katerina n'était pas en position de discuter. Elle savait pourtant que la mariée serait paniquée à l'idée que sa robe allait prendre du retard, tout comme elle savait qu'une autre couturière ne réussirait jamais à exécuter l'ensemble des points de broderie. Le résultat serait bancal. En temps normal, elle était autorisée à terminer une commande avant d'en prendre une seconde, mais cette fois-ci elle n'avait pas le choix. Elle prit la décision de revenir à l'atelier après la fermeture ; elle coudrait toute la nuit s'il le fallait, et elle achèverait cette robe.

Elle attendit que Gourgouris la congédie. Son regard perçant la mettait mal à l'aise. Elle se rendit alors compte qu'il voulait ajouter quelque chose.

— J'ai sélectionné ces échantillons pour elle. Peut-être pourriez-vous les lui présenter…

Il lui tendit six morceaux de tissu, tous d'un noir plus ou moins profond, de la laine au velours en passant par le crêpe et la soie délicate. Il remarqua aussitôt le changement sur les traits de la jeune femme.

— Ah, je vois que vous n'étiez pas au courant ! Ils ont perdu leur fils.

Elle se mordit la lèvre inférieure pour cacher ses tremblements, puis s'empara des échantillons qu'il lui tendait.

— J'y vais tout de suite, dit-elle dans un murmure presque inaudible.

Ses jambes avaient beau menacer de se dérober sous elle, Katerina réussit à sortir avant que ses sanglots ne lui échappent et la déchirent en deux. Adossée au mur de l'atelier, elle pleura sans honte, et les passants poursuivirent leur route comme si de rien n'était.

Dimitris était mort. Dans un cri étouffé, elle tenta de reprendre son souffle entre deux sanglots. Au bout de dix ou peut-être vingt minutes, elle réussit à retrouver une contenance. Son travail l'attendait. Elle irait voir les deux personnes au monde pour qui cette perte représentait aussi une tragédie. Sans entrain, elle dirigea ses pas vers la mer.

Pavlina lui ouvrit rapidement la porte. On aurait dit qu'elle avait un cocard à chaque œil. Ses paupières étaient si gonflées par les larmes versées qu'elle pouvait à peine voir.

— Comment va Kyria Komninos ? s'enquit Katerina en entrant.

Pavlina secoua la tête.

— Elle est dans un état terrible. Absolument terrible.

Les deux femmes se rendirent dans la cuisine et discutèrent un moment. Il suffisait que l'une se mette à pleurer pour que l'autre l'imite, tant leur chagrin était récent et incontrôlable. Des vagues de tristesse les engloutissaient tour à tour sans prévenir.

— Kyria Komninos n'a rien avalé depuis deux jours, expliqua Pavlina en se levant pour lui préparer un plateau. Pourquoi ne monterais-tu pas avec moi ? Tu réussiras peut-être à la convaincre.

Elles gravirent l'escalier ensemble, calant leurs pas sur le tic-tac de l'énorme horloge dorée.

— Attends un moment ici, lui dit Pavlina.

Une fois dans la chambre, elle ouvrit les rideaux de quelques millimètres pour laisser entrer un peu de lumière du jour. Olga était étendue sur son lit, habillée de pied en cap, aussi immobile qu'un cadavre préparé pour son inhumation.

— Katerina est ici, puis-je la faire entrer ? demanda-t-elle à sa maîtresse avant de poser le plateau. Kyrios Komninos l'a fait venir.

Olga s'assit aussitôt.

— Pourquoi ? répondit-elle.

— Pour parler de vos vêtements de deuil.

— Ah, oui, répliqua Olga, comme si elle avait oublié les événements des derniers jours. Le deuil…

Katerina pénétra dans la chambre. Elle ne réussit qu'à grommeler un seul mot :

— Condoléances.

Elle consacra l'heure suivante à noter en silence les mensurations d'Olga et à tracer des croquis dans son carnet pour les lui présenter. Aucun sujet de conversation n'aurait convenu à la situation.

La nouvelle se répandit rapidement : le fils de Komninos avait trouvé la mort en combattant les communistes dans la montagne. Plusieurs de ses connaissances avaient également perdu des fils dans des circonstances similaires, et beaucoup lui présentèrent leurs condoléances les plus sincères, s'imaginant le riche homme d'affaires submergé par la tristesse plutôt que par le soulagement. Bien vite il reprit le travail, ce qui lui valut la réputation d'allier courage et abnégation.

Katerina se présenta plusieurs fois au cours des semaines suivantes pour ajuster les nouvelles robes d'Olga. Le noir la vieillissait d'au moins dix ans, et quand elle passait devant un miroir, elle y croisait dorénavant le reflet d'une vieille dame triste.

Un après-midi où Katerina prenait congé, Pavlina lui glissa un objet dans la main. C'était une petite photographie.

— Ils ne remarqueront pas son absence, dit-elle. Je l'ai trouvée dans une boîte avec plusieurs autres identiques.

Le cliché représentait Dimitris. Il avait été pris le jour de son entrée à l'université. Katerina éprouva autant de joie que de tristesse devant lui.

— Merci, Pavlina. Merci du fond du cœur. J'en prendrai grand soin.

Lorsqu'elle sortit de la grotte sombre de son chagrin, Olga remarqua que Katerina avait perdu ce sourire éclatant qui lui était si propre. Ce rayon de soleil qu'elle emmenait partout avec elle. À présent ses yeux étaient cernés d'ombres foncées. Olga comprit alors que la jeune femme portait elle aussi le fardeau de cette douleur.

25

Pendant les mois qui suivirent, Katerina vécut en somnambule. Elle reproduisait les mêmes gestes automatiquement, jour après jour, sans jamais se défaire de sa tristesse. Eugenia faisait tout ce qui était en son pouvoir pour l'aider à surmonter cette période difficile, toutefois elle savait que seul le temps parviendrait à chasser les ténèbres. Les autres couturières à l'atelier, ayant remarqué qu'elle s'était renfermée, abandonnèrent bien vite l'idée de la tirer de son humeur morose. Katerina ne parlait presque plus, ne se sentant la force de prendre part à aucune conversation. Une seule chose n'avait pas changé : la qualité exceptionnelle de son travail, plus rapide et parfait que jamais. C'était la seule activité qui accaparait suffisamment ses pensées pour les éloigner de cette perte obsédante.

Gourgouris continuait à la distinguer, mais plus en bonne part. Elle ne travaillait pas assez vite. Elle devait faire preuve de davantage d'originalité. Il fallait qu'elle arrête de broder comme une machine. Chacun de ses commentaires, injustes, confinait au ridicule, cependant les autres n'étaient pas mécontentes d'entendre leur patron critiquer Katerina. Pendant ce temps-là, elles étaient préservées de ses attaques.

La vie suivit ainsi son cours, ponctuée de convocations régulières dans le bureau de Gourgouris. Bien qu'elle en connût la tentation chaque fois, Katerina savait qu'elle ne devait pas répondre. Un tel comportement risquerait de lui valoir un renvoi immédiat.

— J'essaierai de me corriger, Kyrios Gourgouris, disait-elle.

Ou :

— Je verrai si je peux m'améliorer.

Un jour en fin d'après-midi, le commis de Gourgouris vint la chercher. Elle trouva son patron derrière son bureau, nimbé d'un nuage de fumée. Il écrasa sa cigarette quand elle entra dans la pièce.

— Asseyez-vous, lui dit-il avec un sourire qui noya dans les plis de son visage les deux raisins secs lui servant d'yeux.

L'une des couturières s'était vu notifier son renvoi la semaine précédente et, le climat économique souffrant à nouveau d'instabilité, le chômage était une menace permanente.

— J'ai réfléchi, commença-t-il.

Katerina se prépara à ce qu'il allait dire. Convaincue qu'elle allait être congédiée, elle imaginait déjà où elle pourrait présenter ses services.

— J'aimerais que vous deveniez ma femme.

Katerina ouvrit et referma la bouche plusieurs fois sans qu'aucun son ne sorte ; Grigorios voulut y voir un effet de la joie et non du choc.

— Je crois connaître votre réponse, poursuivit-il avec un sourire qui découvrit ses dents tachées.

Après avoir été paralysée par cette annonce, elle voulut prendre la fuite. Sans un mot d'excuse ou d'explication, elle se leva.

— Je vous verrai demain matin, ma chère, lui dit Gourgouris avec un air de contentement. Vous serez moins bouleversée.

Alors que ces paroles résonnaient dans son crâne, Katerina quitta le bureau et courut chez elle. Eugenia manifesta le même étonnement à cette nouvelle. Ayant été privée de mari depuis plusieurs dizaines d'années, elle y vit une occasion à saisir.

— Tu n'es plus une jeune fille, Katerina ! Tu ne peux pas refuser une telle proposition ! Si tu ne te maries pas maintenant, tu risques de rester vieille fille, argua-t-elle. Et il est riche !

Katerina lui manquerait beaucoup bien sûr, mais pour Eugenia cette offre était de celles qui ne se déclinent pas. Le déséquilibre démographique entre hommes et femmes était très prononcé à Thessalonique. Il y avait plus de veuves et de célibataires que jamais, et Eugenia était presque paniquée à l'idée que Katerina pourrait laisser passer une telle chance. Ses deux filles, bien que mariées et mères de famille, avaient été contraintes de reprendre le chemin de l'usine de tabac pour joindre les deux bouts. C'était un travail difficile et ingrat, et si elles avaient eu autant de chance que Katerina, leurs existences en auraient été différentes.

— Ton confort matériel sera assuré jusqu'à la fin de tes jours ! s'écria Eugenia.

Tranquillement assise, Katerina attendit que son enthousiasme retombe.

— J'ai tout le confort qu'il me faut aujourd'hui, répondit-elle.

— Si tu déclines, insista Eugenia, tu perdras ton poste à l'atelier. Il ne tolérera pas un refus, crois-moi sur parole.

Elle ne mâchait pas ses mots.

— Mais je ne l'aime pas, dit Katerina avant d'ajouter après un silence : J'aimais Dimitris.

Sur cet aveu subit, elle fondit en larmes.

— C'est sans espoir, sanglota-t-elle. Je n'arrête pas de penser à lui… Que vais-je devenir ?

Eugenia n'avait pas de réponse à cette question, pourtant plus tard ce soir-là elles reprirent la conversation.

— Les mariages arrangés étaient fréquents autrefois, lui expliqua Eugenia. C'était habituel dans notre village quand deux familles voulaient se lier. Peut-être qu'avec le temps tu apprendras à aimer Kyrios Gourgouris.

— Et si ce n'est pas le cas ?

À en croire Eugenia, l'absence d'amour ne représentait pas un obstacle. Les mariages pouvaient très bien se révéler solides sans. Elles discutèrent jusqu'à une heure avancée de la nuit, cependant lorsqu'elle monta se coucher à minuit, Katerina savait qu'elle ne pourrait pas donner de réponse à son patron le lendemain.

Dès son arrivée à l'atelier, elle eut l'audace de frapper à la porte de son bureau. Elle avait préparé un petit discours.

— Je vous remercie grandement pour votre proposition, Kyrios Gourgouris. Je suis très flattée mais j'ai besoin d'un peu plus de temps pour réfléchir. Je dois me demander si je ferai une bonne épouse pour vous. J'espère que vous accepterez de m'accorder une semaine supplémentaire de réflexion.

Elle faillit faire une révérence avant de quitter le bureau, et Gourgouris lui sourit, comme pour signifier qu'il avait été charmé par ses paroles.

En entrant dans la salle des finitions, Katerina surprit les autres couturières en pleines messes basses. Apparemment, la nouvelle de la demande en mariage leur était parvenue. Aucune d'entre elles n'osa interroger directement Katerina, mais elle comprit à leurs regards qu'elle était le sujet de leurs commérages et piqua un fard.

Le lendemain, Gourgouris se lança dans une campagne pour séduire Katerina. Chaque soir, elle découvrait un petit présent dans son sac ou sa poche : un bout de soie, de dentelle et, une fois même, de la lingerie. Un message accompagnait souvent ces cadeaux : « *Un petit aperçu de votre trousseau.* » Il était convaincu qu'aucune femme ne pourrait résister à une technique de séduction aussi adroite.

La douceur de la soie, la fraîcheur du crêpe, la richesse de la dentelle, autant d'arguments auxquels il pensait au moment de glisser en douce les petits paquets dans le sac à main de Katerina ou dans la poche de son manteau, suspendu à un crochet du vestiaire. Voilà qui ferait un bon slogan pour mes réclames, songeait-il d'ailleurs.

Il ne la convoquait évidemment plus dans son bureau pour dénigrer son travail, et elle en fut soulagée, même si ses cadeaux l'écœuraient quelque peu. Le temps passait et cinq jours à peine la séparaient désormais de la date fatidique. Elle connaissait l'opinion d'Eugenia sur la question et ce n'était pas celle qu'elle voulait entendre.

Le lendemain, elle devait livrer une dernière robe de deuil chez les Komninos. Avec le changement de saison, Olga avait besoin d'un tissu plus fin. Pavlina comprit dès qu'elle ouvrit la porte que quelque chose n'allait pas. Elle qui avait espéré que la jeune femme se remettrait enfin de la mort de Dimitris…

— Qu'est-ce qui ne va pas ? s'exclama-t-elle. Tes cernes sont plus grands que jamais !

Katerina n'avait pas dormi depuis deux nuits et la peau sous ses yeux semblait contusionnée.

— Entre ! Entre ! la pressa Pavlina. Entre et raconte-moi tout.

Une fois qu'elles furent installées à la table de la cuisine, Katerina parla à Pavlina de la demande en mariage.

— Que dois-je faire ? demanda-t-elle pour conclure.

— Eh bien, je ne suis pas certaine d'être la bonne personne à interroger, répondit la femme sans ambages. J'ai aimé l'homme que j'ai épousé à l'instant où j'ai posé les yeux sur lui. Et ça n'a pas

cessé jusqu'au jour de sa mort. En réalité, ç'a même duré bien après.

— Comment pourrais-je songer à me marier alors que j'aime quelqu'un d'autre ? insista Katerina, les yeux embués de larmes. Même s'il n'est plus qu'un souvenir.

— C'est différent, Katerina, lui dit Pavlina. J'avais quarante ans quand Giorgos est mort. Nous nous sommes connus l'année de mes quinze ans et nous avons partagé vingt-cinq années ensemble. J'ai eu de la chance, mais tu dois penser à l'avenir.

Si ses paroles se voulaient rassurantes, elles se paraient de dureté aux oreilles de Katerina. *L'avenir*. Pavlina lui peignait un paysage sans amour.

— Et tu approches de la trentaine…

— Je crois comprendre ce que la raison me dicte, répondit la jeune femme au bout de quelques instants de réflexion. Reste à savoir si je puis m'y résoudre.

Il lui semblait injuste que son mouchoir soit trempé de larmes de malheur et non de joie. Une demande en mariage aurait dû être le rêve de toute femme.

Pavlina la conduisit au premier, auprès d'Olga, et toutes deux se rendirent dans son dressing pour qu'elle essaie la robe. En général, elles discutaient des ornements que Katerina avait brodés sur le vêtement, et Olga prenait toujours des nouvelles d'Eugenia, mais ce jour-là la couturière fut surprise par la question que lui posa sa cliente.

— Katerina, m'autorises-tu à te demander quelque chose ?

La jeune femme redressa la tête – elle était agenouillée par terre pour régler la longueur de l'ourlet.

— Bien entendu, répondit-elle.

— Mon mari m'a parlé de quelque chose ce matin. Il m'a dit que tu allais épouser Kyrios Gourgouris, est-ce vrai ?

Katerina en fut aussi médusée qu'à l'instant où Gourgouris avait fait sa demande.

— Je… je… c'est…

— Je suis désolée, s'empressa de reprendre Olga, j'ai sans doute tiré des conclusions hâtives. Kyrios Komninos m'a simplement expliqué que Grigorios Gourgouris allait se marier avec sa meilleure couturière. Ou plutôt, c'est ce qu'il a entendu dire. J'en ai déduit qu'il parlait de toi.

Katerina se concentra sur ce qu'elle était en train de faire. Elle tenait la pointe d'une épingle entre ses lèvres, ce qui lui donnait une excuse pour ne pas parler. Elle avait si souvent été tentée de confesser ses sentiments pour Dimitris à Olga, sans jamais trouver le moment opportun. Celui-ci l'était encore moins.

Pavlina venait de leur apporter du thé. Katerina cousait toujours l'ourlet sur place, puis donnait un coup de fer à repasser à la robe avant de partir, ce qui lui prenait une ou deux heures.

— Je me sens si gênée… dit Olga à la bonne. J'ai appris que Grigorios Gourgouris allait épouser sa meilleure couturière et j'en ai déduit qu'il s'agissait de Katerina !

Le son inhabituel du rire d'Olga retentit avec autant de puissance que le tintement d'une cloche.

Pavlina et Katerina échangèrent un regard, puis celle-ci fondit en larmes. Devant la mine interloquée de sa maîtresse, Pavlina lui expliqua que la jeune femme avait bien reçu une demande en mariage mais qu'elle ne l'avait pas encore acceptée.

— Et vas-tu le faire ? s'enquit Olga en se tournant vers elle. Ça ne semble guère t'emplir de joie, ma chérie.

— Je ne l'aime pas, répondit Katerina.

— Je lui ai expliqué que même si c'était ce qu'elle ressentait maintenant, les choses pouvaient changer après le mariage. Beaucoup abordent la vie à deux avec des doutes.

— Elle a peut-être raison, approuva Olga, qui couvait Katerina du regard.

La jeune femme savait que sa cliente n'aimait pas son mari. Et si Olga avait été amoureuse de Konstantinos Komninos au début, puis peu à peu désertée par ses sentiments ? Et s'il était rare d'épouser un homme que l'on aimait et de lui conserver son amour, ainsi que Pavlina en avait fait l'expérience ? Elle n'osait pas avouer à Olga qu'elle était toujours amoureuse d'un mort. D'un mort qui était son fils de surcroît.

— Que feriez-vous à ma place ? lui demanda Katerina avec désespoir.

Elle s'en remettrait à l'avis d'Olga.

— Tu pourrais attendre l'amour, lui répondit-elle d'un ton triste, et courir le risque qu'il n'arrive jamais.

La combinaison de la sagesse des trois femmes qui la chérissaient le plus au monde la conduisirent à l'inévitable. Les noces furent célébrées un mois plus tard, sans grande pompe. Grigorios Gourgouris n'avait qu'un neveu pour tout parent, et les seuls autres invités furent Eugenia, Sofia, Maria, Pavlina, deux des employées de la salle des finitions, le directeur de l'atelier de Véria et Konstantinos Komninos. Katerina avait écrit à sa mère pour la convier. Par retour de courrier, Xénia lui adressa ses félicitations mais, ayant été malade récemment, elle ne se sentait pas la condition physique pour se déplacer.

Tout le monde admira la simplicité de la robe à plis surpiqués de Katerina, alors qu'elle y avait mis moins d'amour et de sueur que dans des centaines d'autres. La mode était aux formes droites, ce qui l'aida à dissimuler son absence de formes, et la couronne de boutons de roses sur ses cheveux noirs coupés au carré lui donnait l'air juvénile d'une jeune fille de quinze ans.

Après la cérémonie, il y eut un dîner dans un salon privé du Palais d'Hermès, un hôtel où le marié et Konstantinos Komninos se sentaient chez eux mais où le reste des invités se trouva mal à l'aise. La demeure des Komninos était la résidence la plus luxueuse que Katerina ait jamais visité, et cet établissement faisait usage du marbre, des dorures et du stuc dans des proportions qu'elle n'aurait pu imaginer. Tout y était excessif, de la quantité de couverts en argent sur la table à la composition florale si gigantesque qu'elle empêchait Katerina de voir la plupart de ses invités. Des branches de jasmin et de glycine débordaient d'une urne centrale, si grande qu'elle aurait occupé toute la cour de sa maison.

Devant chaque hôte étaient alignés plusieurs verres, qui évoquaient les tuyaux d'un orgue, pour la plupart remplis à ras bord. Bien qu'elle n'eût bu qu'une gorgée de chacun, l'alcool lui était monté à la tête et lorsque les jeunes mariés eurent fait leurs adieux à tout le monde, elle gravit les marches du grand escalier sur des jambes mal assurées. Ils passeraient leur nuit de noces à l'hôtel.

Au premier baiser, elle faillit s'évanouir de dégoût. L'haleine de Grigorios empestait le tabac froid et, pour les lèvres d'une femme qui n'avait jamais fumé une seule cigarette, ce goût amer lui souleva le cœur. Ce baiser n'était que le premier des supplices qui l'attendaient. Katerina avait déjà vu les jambes de Gourgouris à une occasion, ayant été convoquée dans son bureau pour réaliser l'ourlet d'un nouveau pantalon, et elle ne fut donc pas surprise par l'abondance de poils. En revanche, le volume alarmant de son corps, dès qu'il n'était plus contenu dans des vêtements, était plus effrayant qu'elle n'aurait pu se le figurer.

En déboutonnant sa chemise, il libéra des flots de chair. Après avoir dégringolé sur ses cuisses, les plis de son ventre ballottèrent, animés d'une vie propre. La surface de cet abdomen monstrueux était striée de varices, tel le delta d'un fleuve. Elle découvrit alors que ses pectoraux, qui pendaient, étaient deux fois plus volumineux que ses propres seins.

Katerina, qui s'était aussi déshabillée, se rendit compte que son nouvel époux l'étudiait avec attention. Il tendit la main pour toucher sa cicatrice avant de la retirer avec une répulsion manifeste. Elle avait pris l'habitude de porter des manches longues été comme hiver, ce qui avait ménagé une surprise complète.

Si l'alcool avait émoussé ses craintes au sujet de ce qui allait suivre, elle eut néanmoins la conviction qu'elle allait mourir étouffée lorsqu'il l'écrasa sous son énorme carcasse. Il parvint à se satisfaire rapidement et, bientôt, sans avoir échangé le moindre mot, ils se retrouvèrent chacun à un bout du vaste lit. Katerina observa les silhouettes des lampes et des meubles inconnus de la pièce puis sombra rapidement dans un sommeil profond. Avec ses draps en lin caressants et ses oreillers en plumes moelleux, ce lit à baldaquin était le summum du confort.

Le lendemain, elle fit véritablement connaissance avec sa nouvelle existence. Elle avait déjà emballé ses affaires rue Irini et une camionnette fut envoyée afin de les rapporter chez Gourgouris à l'ouest de la ville. Sa demeure récente et sans cachet était située rue Sokrates. Il l'avait achetée deux ans plus tôt, à l'époque où il avait repris l'atelier des Moreno. Orientée plein nord, elle avait de petites fenêtres et de lourdes tentures, mais aucune de ces raisons n'expliquait la pénombre permanente dans laquelle celle-ci était plongée. Katerina ne tarda pas à découvrir que son mari protégeait de façon obsessionnelle ses meubles de la lumière.

— C'est beaucoup mieux pour les tissus, fanfaronna-t-il. « Ne laissez pas vos meubles se décolorer, Gourgouris les a conçus pour durer ! »

C'était l'une de ses nombreuses devises, auxquelles elle finirait par s'habituer. Les mois suivants, Katerina apprit ainsi qu'il n'aimait rien tant qu'une petite rime. Il suffisait qu'il en trouve une pour l'user jusqu'à la corde, la resservant généralement avec un sourire béat et escomptant des

applaudissements. Chaque semaine il publiait une publicité en première page des journaux et consacrait la plupart de ses soirées à inventer ses propres slogans.

— « Un peu d'audace ! Osez l'élégance sans risque, avec Gourgouris ! »

Dès le premier jour, Katerina comprit que son mari avait l'intention de la cantonner au rôle de maîtresse de maison.

— Je crois que tu devrais t'accorder quelques jours pour prendre tes marques ici, dit-il. Puis nous verrons si ton retour à l'atelier est nécessaire ou pas. Peut-être à temps partiel ?

Elle n'avait pas imaginé un seul instant qu'elle arrêterait de travailler et elle en fut déconcertée. Même si les autres couturières s'étaient mises à la traiter différemment dès qu'elles avaient appris son prochain mariage avec Gourgouris, elle brûlait d'envie de regagner la salle des finitions.

Ce matin-là, elle explora son nouvel environnement. Le rez-de-chaussée comptait deux grandes pièces, en plus de la cuisine et de la salle à manger. L'une d'entre elles servait de salon, et la seconde de bureau. Celui-ci était entièrement occupé par une table de travail et une bibliothèque contenant les œuvres de philosophes anciens, classées par ordre alphabétique. Elle attrapa avec précaution un volume ; la raideur de la couverture indiquait qu'il n'avait jamais été lu. Un livre posé à part attira son attention. Son titre était en allemand : *Also sprach Zarathustra.* Elle ne put résister à la curiosité de l'ouvrir. Elle savait que son époux parlait la langue de Goethe, mais sans doute pas assez couramment pour la lire. Sur la page de titre se trouvait une dédicace : « *Für Grigorios Gourgouris. Vielen Dank, Hans Schmidt. 14 Juni 1943.* » Elle referma la couverture d'un geste brusque. Elle en avait assez vu pour comprendre que Grigorios avait compté un Allemand parmi ses amis. Elle rangea l'ouvrage avec répugnance, déterminée à oublier son existence.

Toutes les pièces avaient le même linoléum marron clair, le même papier peint à relief blanc cassé, quant aux portes, plinthes, corniches, cadres de fenêtres et volets – constamment clos –, ils étaient tous peints d'un brun standard.

Il y avait quelques tapis au sol, et un ou deux paysages aux murs dans chaque pièce. Le mobilier était pour l'essentiel neuf, et certains fauteuils n'avaient visiblement jamais été utilisés. La longue table à manger entourée de huit chaises, avec un candélabre au milieu, n'avait pas la moindre éraflure, quant au buffet assorti vitré, il était vide. Dessus trônait un énorme vase en cristal rose taillé, sans fleurs.

Katerina déballa ses quelques affaires, installa l'icône qu'Eugenia lui avait offerte comme cadeau de mariage sur une étagère vide du salon. Esseulée, elle ne paraissait pas à sa place dans cette maison sans caractère. La jeune femme décida de ne pas placer la photographie d'Eugenia sur le buffet. Elle la garderait plutôt dans une petite boîte, au fond de sa garde-robe, avec celle si précieuse de Dimitris.

La cuisine, bien équipée, comportait une cuisinière moderne ; elle découvrit à l'intérieur des placards des piles de casseroles et de poêles en aluminium. C'était très différent de la rue Irini.

Si les volets avaient empêché la lumière d'entrer avec une efficacité infaillible, ils avaient aussi

empêché l'air de circuler, et la même odeur mêlée de poussière et d'humidité flottait dans toutes les pièces. Katerina fut tentée d'ouvrir toutes les fenêtres et portes, de remplir les vases de fleurs fraîches, mais elle parvint à la conclusion que la maison était telle que son mari la souhaitait.

L'espace aurait dû être un luxe, pourtant ils semblaient s'y perdre, à eux deux, et le patchwork coloré de tapis, couvertures et coussins brodés qui emplissait son ancien intérieur lui évoquait un autre univers.

Au premier étage, dans leur chambre, elle suspendit quelques robes dans l'énorme penderie vide. Pour une couturière, elle n'en possédait pas beaucoup, et Grigorios lui avait déjà dit qu'il souhaitait qu'elle consacre les prochains mois à se confectionner de nouveaux vêtements.

— Ma petite femme doit être ravissante ! s'était-il exclamé ce matin-là en lui décochant une tape sur les fesses. Tu dois travailler pour toi, un peu. Tu as récupéré ta propre machine à coudre, non ?

La Singer que Konstantinos Komninos lui avait offerte quelques années plus tôt, arrivée de la rue Irini la veille, était dans la salle à manger, par terre.

Ce soir-là, Gourgouris rapporta de l'atelier plusieurs métrages de coton : vichy rose pâle, jaune avec des branches de roses rouges, à rayures blanches et vertes. Ils n'étaient pas au goût de Katerina, mais cela faisait partie de son nouveau « travail » : s'habiller selon les désirs de son époux.

La bonne ne recevait plus d'instructions pour les repas. Elle continuait à venir une fois par jour pour balayer et cirer les meubles déjà brillants, cependant Grigorios tenait à ce que sa femme cuisine pour lui. Non sans appréhension, Katerina se plongea dans le recueil de recettes qu'Eugenia lui avait offert pour son mariage. Tous les plats qu'elle avait l'habitude de préparer lui avaient été enseignés à l'oral et elle les modifiait au goût en ajoutant des herbes et des épices. Suivre des instructions écrites la déstabilisait.

Elle sortait se promener chaque après-midi, prenant souvent pour prétexte une visite à Eugenia, qui tissait chez elle depuis la fin de la guerre. De temps à autre, c'était celle-ci qui venait rue Sokrates, même si elle eut un jour le manque de tact d'observer devant Katerina que la grande demeure lugubre lui donnait des frissons.

— Moi aussi, soupira Katerina, mais je n'ai pas le choix…

Elles étaient assises dans la cuisine, autour de la table émaillée, au bout de laquelle étaient entassés les ingrédients pour le dîner.

— Les pièces sont grandes au moins, s'empressa de rectifier Eugenia.

Katerina débarrassa leurs tasses. Son mari aimait qu'on lui serve trois plats tous les soirs, et elle devait se mettre aux fourneaux.

— Comment se passe la vie de jeune mariée ? lui demanda Eugenia d'un ton taquin.

— On fait aller, répondit-elle presque trop vite.

C'était la vérité. Elle abordait cette nouvelle phase de son existence comme elle aurait pris un tournant dans sa vie professionnelle. Chaque jour elle avait son lot de tâches à accomplir pour remplir son rôle d'épouse et de maîtresse de maison.

Gourgouris avait décidé qu'elle devait y consacrer la totalité de son temps. Si une commande particulièrement importante ou difficile requérait son talent, il la lui rapporterait pour qu'elle puisse s'en charger, mais il ne voulait pas d'elle à l'atelier.

Les mois s'écoulèrent paisiblement. Katerina se mit à confectionner des courtepointes pour les chambres et à ajouter la touche féminine dont son intérieur manquait cruellement. Elle apprit à ne pas s'appesantir sur le passé ou l'avenir et coudre se révéla comme toujours le meilleur des remèdes. Chaque point était ancré dans le présent, dans l'ici et le maintenant, et c'est ainsi qu'elle apprit à survivre. Le passé la ramenait à Dimitris, et l'avenir ravivait la crainte quotidienne du retour de son mari.

Entre ses virées au marché Modiano, la préparation des repas, la couture et les visites à Eugenia, Katerina était bien occupée. Elle dut bientôt assumer une charge supplémentaire : six mois après avoir perdu son rôle de cuisinière, la bonne, mécontente, lui présenta sa démission.

— Je mettrai une annonce dans le journal demain, lui promit Gourgouris.

À chaque *j* et chaque *d*, il lui envoya des postillons du potage qu'elle avait préparé cet après-midi-là. Il s'agissait d'une *bisque de homard** et les taches d'un brun-roux ressortaient sur le rose pâle de sa robe.

Katerina hocha la tête. Le taux de chômage était encore si élevé qu'ils recevraient sans doute rapidement une candidature, même si beaucoup de femmes auraient préféré mendier plutôt que faire le ménage chez quelqu'un d'autre.

En passant le plumeau le lendemain, Katerina découvrit que durant tous ces mois la bonne avait bâclé son travail. Si les surfaces brillaient, elle ne faisait jamais la poussière sous les placards ou derrière les meubles. Katerina ouvrit en grand les volets et entreprit, avec entrain, un grand ménage de printemps. C'était une occupation gratifiante et la maison semblait beaucoup moins sinistre quand la lumière du jour y pénétrait.

Elle commença par le couloir et le salon, avant de s'attaquer au bureau de Gourgouris. Il contenait des douzaines de livres, mais aucun des dos n'était cassé. Ils étaient là pour faire illusion. Et, songea-t-elle en les regardant, pour emmagasiner de la poussière. Elle ne toucha pas au volume de Nietzsche. Elle poussa quelques papiers sur le côté de la table de travail afin de la cirer, puis entreprit de nettoyer les poignées en cuivre terni des tiroirs. L'un de ceux-ci était entrouvert et son regard fut attiré par un dossier, sur lequel se détachaient deux noms en lettres capitales bien lisibles : MORENO – GOURGOURIS.

L'association de son nouveau nom et de celui de ses anciens amis lui fit l'effet d'une décharge électrique. Elle pensait souvent à eux et, chaque fois qu'elle retrouvait Eugenia, elles évoquaient leur mémoire avec colère et tristesse. Elles ne savaient pas ce qui était arrivé à Elias, s'il avait réussi ou non à rejoindre la Palestine.

Elle fut prise d'un remords subit à l'idée de fouiller dans les affaires de son mari, ce qui ne l'empêcha pas d'ouvrir le tiroir en grand pour en sortir le dossier. Elle s'assit au bureau et l'observa

pendant une minute environ. Il n'était pas trop tard pour le ranger, cependant la curiosité avait pris possession de sa volonté, et un instant plus tard elle soulevait la couverture.

Elle découvrit d'abord une feuille avec des chiffres qui ressemblait à une facture, puis un document légal comportant plusieurs tampons de la municipalité de Thessalonique et enfin, sur un épais papier parchemin, le « titre de propriété » de la rue Philippos. À ce qu'elle en comprenait, l'atelier avait été cédé à son mari pour une somme dérisoire, correspondant à une fraction du prix que l'on paierait pour une maison rue Irini, et il avait effectué le versement en une seule fois. L'entreprise des Moreno lui avait été pour ainsi dire offerte.

Suivait une liasse de lettres, qui avaient toutes précédé la vente, et elle en prit connaissance avec un étonnement et une consternation croissants. Elle identifia aussitôt la signature sur la première lettre : c'était le même nom que celui sur la page de titre du Nietzsche. Elle avait appris quelques mots d'allemand pendant l'Occupation, à l'époque où des officiers se présentaient régulièrement à l'atelier – des mots comme *guten Tag*, *bitte* et *danke schön*. Ce furent ces derniers qu'elle repéra au bas de la lettre. *Danke schön.* « Merci beaucoup. »

Elle découvrit ensuite plusieurs copies carbone de courriers de son mari au « Service de redistribution des biens juifs » ainsi que leurs réponses. Après les avoir classés par date, elle entama la lecture. Ses mains tremblaient violemment.

La première lettre, de Gourgouris, avait été envoyée le 21 février 1943 depuis Larissa. Katerina calcula qu'elle remontait à une époque antérieure au départ des Moreno pour la Pologne. Son mari y présentait une demande pour reprendre l'« entreprise lucrative et florissante de Moreno et fils ». Il décrivait ses propres affaires, bien établies, de Véria et Larissa, puis faisait part de son désir de s'agrandir à Thessalonique. La réponse à sa requête exigeait des preuves de son soutien au gouvernement. Une nausée de plus en plus forte saisit Katerina lorsqu'elle prit connaissance des échanges suivants. Gourgouris mentionnait plusieurs dons financiers, mais dans la dernière missive, datée de juillet 1943, il produisait une liste de noms. Elle se surprit à les lire à voix haute :

« Matthéos Keropoulos, *andarte* ; Giannis Alahouzo, *andarte* ; Anastatios Makrakis, *andarte* ; Gabriel Perez, caché sous une fausse identité ; Daniel Perez, caché sous une fausse identité ; Jacob Soustiel, caché dans une famille chrétienne et en possession de faux papiers ; Solomon Mizrahi, caché dans une famille chrétienne et en possession de faux papiers. »

Grâce aux renseignements de Gourgouris, tous ces hommes avaient sans aucun doute été arrêtés. Les trois premiers avaient peut-être été emprisonnés, cependant les autres, Katerina en était convaincue, avaient été expédiés en Pologne ou tués sur-le-champ.

À présent, tout s'expliquait. Son mari s'était attiré la gratitude d'un officier allemand en trahissant ses compatriotes. Elle referma le dossier et se prit la tête à deux mains ; elle resta dans cette position une demi-heure au moins, paralysée par le choc et l'irrésolution. Elle ne pouvait pas révéler ce qu'elle avait découvert, mais comment réussir à vivre après ça ? Comment partager l'existence de cet homme-là ?

Après avoir rangé le dossier dans le tiroir, elle se leva et quitta la pièce. La terrible erreur qu'elle avait commise pesait d'un poids terrible sur sa conscience. Personne ne l'avait forcée à épouser Grigorios Gourgouris, et elle devrait payer le prix de sa propre bêtise. Elle ne pouvait s'en prendre qu'à elle-même.

Elle se rendit dans la cuisine, ferma les volets et les fenêtres, puis alluma la lampe qui diffusait une faible lumière. Tout en préparant avec des gestes mécaniques le repas du soir, des larmes de rage et de frustration roulèrent sur son visage. Elle voyait à peine ce qu'elle faisait.

Shlak-shlak-shlak-shlak…

Le couteau s'abattait sans relâche sur la planche à découper.

Shlak-shlak-shlak-shlak…

À travers le brouillard de ses larmes, elle ne distinguait plus que l'éclair du métal. L'espace d'une fraction de seconde, elle se vit plonger la lame tranchante dans sa poitrine. Ce geste la soulagerait aussitôt, la débarrassant de cette haine de soi qui l'étreignait. Jamais auparavant elle n'avait éprouvé ce besoin étrange de se punir elle-même. La tentation n'avait duré que quelques secondes, pourtant elle fut étonnée par la séduction qu'elle avait exercée sur elle. Non, s'enjoignit-elle, tu dois affronter les conséquences de tes actes.

Elle continua à découper les légumes, mais c'était une combinaison dangereuse que celle de la colère, du manque de concentration et d'une lame bien aiguisée. Fatalement, elle se coupa le doigt.

Elle lâcha aussitôt le couteau et serra sa main de toutes ses forces pour arrêter l'abondant saignement. Elle fut surprise par la quantité de sang contenue dans son doigt. Le monticule d'oignons émincés, d'un blanc immaculé, était à présent taché de rouge. La douleur et la surprise de cette entaille déclenchèrent des sanglots incontrôlables, et elle n'entendit pas la porte d'entrée. Lorsque Gourgouris pénétra dans la cuisine, elle tentait, en vain, de bander son doigt avec un torchon.

— Ah, ma chérie ! Mais que diable t'arrive-t-il ? dit-il en se dirigeant vers elle les bras grands ouverts afin de l'étreindre.

Katerina se déroba. Ses vastes proportions la révulsaient plus que jamais. Elle sécha ses larmes, décidée à garder sa dignité devant cet homme.

— Je me suis coupée, expliqua-t-elle en cachant la plaie, c'est tout. Rien de grave.

— Je vois bien que tu ne pourras pas nous préparer de repas ce soir, observa-t-il avec un léger dégoût devant le sang qui perçait déjà à travers le torchon. Y verrais-tu un inconvénient si je sortais dîner tout de suite ? Grigorios est affamé !

Tout en parlant, il se frottait le ventre. Parler de lui à la troisième personne était l'une de ses nombreuses manies horripilantes. S'il avait conservé une jovialité enfantine, elle savait à présent que quelqu'un d'autre se cachait sous cette apparente bonhommie.

— Non, lui répondit-elle, j'ai la tête qui tourne un peu. Je ferais mieux de monter m'allonger.

Elle n'était même pas capable de soutenir son regard et fut donc soulagée de savoir qu'il quitterait aussitôt la maison. Elle aurait plus de temps pour réfléchir en son absence.

Quand il rentra, plus tard ce soir-là, Katerina feignit d'être déjà endormie. Elle guetta ses ronflements. Un estomac plein d'une nourriture riche et de brandy étaient la garantie d'un sommeil de plomb jusqu'au matin.

La terrible découverte de l'après-midi obnubilait Katerina. Tous les employés de l'atelier savaient-ils que l'« acquisition » de Gourgouris était en réalité une récompense pour sa collaboration avec les nazis ? À qui pouvait-elle en parler et révéler ce qu'elle avait appris servirait-il à quelque chose ? Elle se souvenait que quelques collaborateurs avaient été jugés et presque aussitôt graciés ou condamnés à une peine de pure forme. L'affiliation au parti communiste était encore considérée comme un crime plus grave que la collaboration.

Le lendemain matin, elle garda les yeux fermés jusqu'au départ de Gourgouris, puis s'habilla en hâte et se rendit rue Irini. Elle devait partager ce terrible fardeau. Eugenia l'écouta avec stupéfaction.

— Je suis vraiment désolée. Je suis tellement, tellement désolée, répétait-elle en secouant la tête de consternation. Si je m'étais doutée de quoi que ce soit, je t'aurais empêchée de l'épouser.

— Ce n'est pas ta faute, la consola Katerina, je suis la seule reponsable. Il me faut vivre avec cette décision.

— On doit pouvoir faire quelque chose, insista Eugenia. Tu pourrais revenir t'installer ici un temps.

— Il me retrouverait ! Et je devrais lui fournir des explications… Je n'aurais jamais dû ouvrir ce tiroir.

— Peut-être, mais tu ne peux pas réécrire l'histoire.

— Je sais bien…

— Tu as découvert une chose que tu aurais préféré ignorer. Cette chose n'en reste pas moins vraie. C'est peut-être bien que tu sois au courant, finalement ?

— Avant déjà, il me dégoûtait. Maintenant…

Katerina avait caché son visage dans ses mains pour sangloter. Sa main droite était toujours enveloppée dans un bandage de fortune.

— Maintenant je sais que c'est un assassin, conclut-elle.

— Tu dois t'efforcer de ne pas penser à lui sous ce jour. Nous sommes entourées de collaborateurs dans cette ville…

— Mais j'en ai épousé un !

— Il ne faut surtout rien faire d'irréfléchi, lui conseilla Eugenia. À moins que tu ne décides de le quitter, ce qui est impossible.

Katerina avait acquis une certitude à présent. Ceux qui lui avaient dit qu'elle finirait peut-être par aimer Gourgouris s'étaient trompés. Elle ne nourrissait pour lui que de la haine.

— Laisse-moi regarder ton doigt, ma chérie. Enlève ce bandage.

La plaie était toujours à vif, et Katerina tressaillit lorsque Eugenia la nettoya.

— Tu es sûre que tu ne devrais pas la montrer à un médecin ?

— Oui, elle va guérir. Et dès qu'elle se sera refermée, je dirai à Gourgouris que je veux retourner dans l'atelier. Au moins quelques heures chaque jour. Je vais devenir folle si je reste enfermée là-bas avec mes idées noires pour seule compagnie.

Katerina quitta la rue Irini décidée à parler le soir même à son mari de son désir de reprendre le travail.

— Tu peux venir quelques heures par jour tant que tu ne négliges pas la maison par ailleurs, lui concéda-t-il non sans réticence. C'est ta priorité. Et veille sur ton Kyrios Gourgouris.

— Oui.

— Nous avons reçu de nombreuses candidatures pour la place de domestique, ça te fera un souci de moins.

— Bien.

Elle limitait au maximum ses échanges avec cet homme abject, et lorsqu'il l'interrogea sur ce qui n'allait pas, elle lui répondit que sa main lui faisait mal.

— Dans ce cas, tu ne devrais pas venir à l'atelier tant qu'elle ne sera pas guérie. Ce n'est vraiment pas le moment de lancer la mode des robes de mariées rouges !

Il accompagna ce trait d'esprit d'un large sourire qui découvrit ses dents et ne sembla guère remarquer que Katerina ne le lui rendait pas.

26

À plusieurs kilomètres de là, dans les montagnes près de Ioannina, Dimitris était à présent à la tête de l'équipe médicale, qui ne connaissait pas un moment de répit. Il avait appris que l'Armée démocratique bombardait Thessalonique, et même si l'éloignement lui pesait, pour une fois il avait une raison de s'en réjouir : il aurait eu du mal à attaquer sa propre ville, l'endroit où vivaient les gens qu'il aimait le plus au monde.

Dans l'enceinte de la ville même, les attaques ne perturbaient pas le quotidien outre mesure, et l'atelier maintenait une activité normale. Katerina avait pris l'habitude de s'y rendre le matin et de repartir à midi pour avoir tout le temps de préparer le dîner de son mari. L'intérêt que Gourgouris portait à la nourriture frisait l'obsession, et c'était dans ce domaine qu'il attendait le plus de son épouse.

Quelques semaines après la reprise du travail, Katerina fut chargée de rendre visite à Kyria Komninos. Olga portait toujours du noir, mais elle avait repris un peu de poids et avait besoin de nouvelles tenues.

Les deux femmes ne s'étaient pas revues depuis le mariage de Katerina, et Olga ne se montra pas avare de questions.

— Pavlina m'a dit que tu avais une robe ravissante, Katerina. As-tu bien profité de tes noces ?

Katerina s'efforça de ne pas repenser à la cérémonie ni surtout à l'engagement qu'elle avait pris devant Dieu et qui la liait à Gourgouris jusqu'à la fin de ses jours.

— C'était bien, répondit-elle de façon évasive.

— Parle-moi un peu de ta maison. C'est l'une des villas de la rue Sokrates, m'a dit Pavlina. As-tu appris à cuisiner ?

— Oui, on a tout le confort moderne, il y a même une cuisinière électrique.

— Elle ne cuisine quand même pas toute seule, si ? J'imagine que c'est bien toi qui te charges du gros du travail.

— En effet. Et Kyrios Gourgouris est très porté sur la nourriture.

— Ça ne m'étonne guère !

Olga remarqua, en souriant à Katerina, que la jeune femme n'esquissait pas même un sourire en retour. Elle fit part de son observation à Pavlina plus tard dans la journée.

— Elle n'avait pas l'air très enthousiaste pour une jeune épouse.

— Je partage votre sentiment, elle m'a paru bien morose, convint Pavlina. Cela dit, elle n'a

jamais été très amoureuse, si ?

— Non, mais j'espérais qu'elle apprendrait à apprécier Kyrios Gourgouris avec le temps…

— Leur mariage n'a que quelques mois, répondit Pavlina.

— Il se peut qu'elle ne se sente pas dans son assiette en ce moment… hasarda Olga.

— Vous pensez qu'elle pourrait être enceinte ? Ce serait rapide !

— Mais pas impossible, si ?

— Non, bien sûr, je pensais simplement qu'elle m'en aurait parlé, c'est tout, se justifia Pavlina d'un ton légèrement possessif.

— Je lui ai demandé de repasser la semaine prochaine, espérons qu'elle sera plus en forme alors.

À la visite suivante de Katerina, Pavlina trouva la jeune femme encore plus terne que la fois précédente. Elle chercha des signes de grossesse, en vain. La couturière avait tout simplement perdu son étincelle. Elle se rappelait avec une telle précision le jour de leur rencontre, celui de l'arrivée d'Eugenia et des filles rue Irini ; déjà à l'époque, la fillette de six ans, avec son visage ouvert et innocent, semblait éclairée de l'intérieur. Quand tout le monde autour d'elle se montrait craintif ou suspicieux, la petite fille dans sa robe claire à smocks rayonnait. Des années plus tard, la flamme venait d'être soufflée. L'enfant qui avait toujours sautillé au lieu de marcher s'était transformée en une femme qui traînait les pieds. La lueur dans ses yeux s'était envolée, tout comme le sourire quasi permanent sur ses lèvres. Elle paraissait vidée de toute son énergie.

Ce jour de la mi-août était le plus chaud de l'été jusqu'à présent. La mer, plate et argentée, reflétait un ciel brumeux et incolore. Ayant accueilli la couturière, Pavlina lui offrit un rafraîchissement dans la cuisine.

— Est-ce que tout va bien, Katerina ? Tu es bien silencieuse.

— Je vais bien, Pavlina. Il fait très lourd aujourd'hui, c'est tout.

— Tu es sûre ? J'ai l'impression que quelque chose te chagrine… Tout se passe comme tu le veux avec Kyrios Gourgouris ?

— Oui.

Katerina avait répondu d'un ton sec. Elle ne voulait pas trahir la promesse qu'elle s'était adressée à elle-même : supporter la situation sans se plaindre.

— Tout va très bien, affirma-t-elle avant de se redresser pour se soustraire à l'interrogatoire de Pavlina. Puis-je monter voir Kyria Komninos ?

Elle posa les deux robes sur son bras et retrouva Olga sur le palier.

— Bonjour, Kyria, dit-elle, s'efforçant d'insuffler une dose de gaieté à ses intonations.

— Bonjour, Katerina. Allons dans mon dressing, si tu veux bien.

Katerina lui emboîta le pas et ne tarda pas à placer des épingles pour repérer la longueur des manches et de l'ourlet. Elles avaient pris l'habitude de discuter pendant ces essayages, cependant l'air renfrogné de la jeune femme dissuada Olga d'engager la conversation. Si elle ne voulait pas se

montrer indiscrète, elle avait acquis la certitude que quelque chose n'allait pas. Inutile d'aller chercher très loin la raison du malheur de Katerina : il avait un rapport avec Grigorios Gourgouris. Cet homme imbu de lui-même qui riait à ses propres blagues ratées et qu'elle avait reçu à sa table maintes fois devait avoir sa responsabilité dans le nuage de tristesse flottant en permanence au-dessus de Katerina. Olga, qui avait elle aussi l'expérience d'un mariage malheureux, reconnut l'expression de résignation muette. Elle sentit qu'un lien invisible la reliait à la jeune femme. Toutes deux avaient commis la même erreur et été condamnées à une peine à perpétuité.

Alors que Katerina relevait la tête de son ouvrage, ses yeux tombèrent sur une photo encadrée de Dimitris trônant sur la commode. C'était la même que celle que Pavlina lui avait donnée. Et la seule dans l'hôtel particulier de l'avenue Niki.

Olga surprit le regard de la jeune femme.

— Il était beau, n'est-ce pas ?

— Oui, convint-t-elle d'un ton hésitant. Très. Et courageux, aussi.

Des larmes lui montèrent aussitôt aux yeux. Elle contemplait le visage d'un homme qui avait eu la bravoure de prendre les armes pour chasser les Allemands de Grèce, et le soir venu elle partagerait son lit avec un homme qui aurait été heureux qu'ils restent. Un collaborateur. La honte la suffoquait presque.

Katerina se rendit chez les Komninos à plusieurs reprises au cours des semaines suivantes. Pavlina ne manquait jamais de lui fournir une occasion d'expliquer pourquoi elle était triste, mais la *modistra* se dérobait chaque fois. Il y avait plus de deux ans maintenant que Dimitris était mort, et le deuil d'Olga prenait fin. Ce jour-là, Katerina était occupée à repasser une nouvelle robe bleu pâle à pois blancs.

— Vous devez être contente à l'idée de porter à nouveau de la couleur, non ? s'enquit-elle.

— Je ne sais pas vraiment… Ça va me faire bizarre…

Pavlina apparut soudain à la porte de la chambre, toute rouge. Elle avait monté les escaliers en courant et était essoufflée, autant par l'émotion que par l'effort.

— Kyria Komninos… je dois vous parler. Il s'est passé quelque chose.

— Pavlina ! Quoi ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Tout va bien, tout va bien. Je suis juste sous le choc… C'est un tel choc !

— Pavlina, dis-moi ce qui arrive !

L'irritation transparaissait dans le ton de sa maîtresse. Katerina se releva, légèrement embarrassée, la robe dans les bras. Pavlina se tenait dans l'embrasure de la porte, l'empêchant de s'éclipser discrètement.

— Je ne sais pas comment vous l'annoncer… m… mais…

— Pavlina, qu'y a-t-il ?

Olga perdait patience à présent. L'attitude de la bonne était on ne peut plus étrange en effet : elle pleurait à chaudes larmes maintenant. Et il était impossible de deviner s'il s'agissait de larmes de

joie ou de tristesse.

— Je sais qu'il est mort, mais…

Katerina vit alors qu'un homme se tenait derrière elle. Olga s'évanouit, et ce fut la jeune femme qui prononça son prénom.

— Dimitris ? dit-elle tandis que des larmes roulaient sur son visage.

— Oui, c'est moi.

Lorsque Olga reprit connaissance, son fils était assis au bord de son lit.

— Je suis désolé de t'avoir causé une telle émotion. Je comptais t'écrire d'abord, puis ça m'a paru trop dangereux. J'ai donc décidé de venir en personne…

Mère et fils s'abandonnèrent à une longue embrassade. Puis il se détourna et prit les mains de Katerina pour les porter à ses lèvres.

— *Katerina mou*, souffla-t-il. Ma Katerina…

— Tu nous as causé une de ces surprises ! répondit-elle. Mais je suis si heureuse de te voir !

Descendue chercher de l'eau pour Olga, Pavlina remonta avec quatre verres. Elle aida sa maîtresse à se redresser, la calant avec des oreillers, puis Dimitris, Katerina et elle s'installèrent dans de petits fauteuils bas autour du lit.

— Et la lettre que nous avons reçue… elle venait des autorités communistes, observa Olga. Comment ont-ils pu commettre une telle erreur ?

— Peut-être qu'elle n'était pas de leur fait, mère, commença-t-il prudemment.

Après un silence, il demanda à quelle heure son père rentrerait.

— Il est en voyage. Il veut racheter une usine à soie en Turquie, lui répondit Olga.

Au cours des heures suivantes, il lui révéla les dessous de cette sinistre affaire. Elle avait beau être fragile, il ne pouvait pas la préserver de la vérité. Il raconta où il avait été posté depuis la création de l'Armée démocratique et leur révéla des informations que les journaux ne diffusaient pas : la guerre civile continuait à se déchaîner. Il fit le tri dans ce qu'il pouvait ou non leur confier, mais reconnut qu'il y avait eu des brutalités inutiles de part et d'autre. Il avait beaucoup de blessés à soigner, de tous bords. Face à la maladie ou à la mort, il s'efforçait de ne faire aucune différence. La souffrance était la même pour tous.

— Je ne sais pas ce qui va arriver, dit-il. La situation est plutôt à notre avantage en ce moment. Je m'efforce de donner le meilleur de moi-même. Il y a des victimes des deux côtés, ce conflit est devenu haineux et absurde… Je ne peux pas tourner les talons maintenant. Je continue à croire que la droite doit partager le pouvoir avec la gauche.

— Et qu'en est-il de ces enfants dont on parle dans les journaux, ceux qui sont arrachés à leurs parents et envoyés dans des pays communistes ? s'enquit Pavlina. C'est vraiment arrivé ?

— Il y a une part de propagande, mais elle s'appuie sur une réalité, répondit Dimitris. L'objectif est de garantir la sécurité des enfants, pas de les endoctriner.

— Ton père était convaincu que tu étais un communiste, reprit Olga. Et pour lui, le communisme

est un fléau, la pire menace qui pèse sur ce pays.

— Beaucoup d'entre nous sont des communistes engagés, toutefois ce n'est pas mon cas, répondit-il avec douceur. Et je n'ai aucune intention d'aller m'établir dans un pays communiste. La Grèce est ma *patrida* et c'est pour elle que je me suis battu tout ce temps.

Ils passèrent tous les quatre l'après-midi dans la chambre. Pavlina allait et venait les bras chargés de nourriture, et rien ne leur semblait plus naturel que de partager ce moment avec Katerina. Olga ne put s'empêcher de remarquer que la *modistra* avait retrouvé son sourire perdu. Quand elle posait les yeux sur Dimitris, ils s'éclairaient.

Le carillon de l'horloge avait été noyé par leur conversation jusque-là, pourtant Pavlina avait laissé la porte ouverte en descendant et Katerina compta soudain les coups.

— Je dois y aller ! dit-elle en étouffant un cri.

— Pourquoi si précipitamment ? s'enquit Dimitris. Je ne vais pas tarder, de toute façon.

— Parce que je dois rentrer préparer le dîner. Et que je n'ai même pas encore acheté la viande.

— Eugenia comprendra, tu ne crois pas ?

— Ce n'est pas pour Eugenia que je cuisine, chuchota-t-elle d'une voix presque inaudible. Je suis mariée maintenant.

— Mariée ! s'écria-t-il.

Le mot resta suspendu entre eux un moment. Son dépit ne faisait aucun doute. Katerina vit alors Dimitris regarder sa main droite, dont le majeur était ceint d'une alliance scintillante, comme pour vérifier qu'elle disait la vérité. Elle n'aurait pas hésité une seule seconde à l'arracher et à la jeter par la fenêtre ouverte, mais à quoi bon ?

— Bref, reprit-elle abruptement, je ferais mieux de partir. J'espère que tu pourras vite revenir.

Elle courut presque chez elle, en passant par le boucher. Ses sentiments se livraient une guerre impitoyable dans son cœur. Gourgouris était déjà là quand elle rentra.

— Ma douce, dit-il avec une ironie froide, Kyria Komninos avait aussi besoin que tu lui confectionnes des rideaux ?

— Je suis désolée, nous nous sommes lancées dans une grande conversation et nous n'avons pas vu le temps filer…

— Et le dîner ? As-tu pensé au dîner ? s'emporta-t-il. Je rentre chez moi après une longue journée de travail pour trouver la maison vide ! Et le repas qui n'est pas prêt !

— Je t'ai dit que j'étais désolée, répondit-elle avec humilité.

— J'espère que votre discussion en valait la peine, cracha-t-il, parce que Grigorios n'aime pas vraiment peler les légumes et les découper !

Épuisé par sa colère, il pantelait. Il n'avait pas la capacité pulmonaire de débiter une telle tirade en s'égosillant.

— Je ne me sens pas bien, dit-elle par-dessus son épaule avant de déposer le paquet de viande sur une console et de filer à l'étage.

Elle savait qu'il ne pourrait pas la poursuivre dans l'escalier : il était tout simplement trop gros. Elle ne tarda pas à entendre la porte d'entrée claquer. Il se rendrait dans l'un des nombreux restaurants de la ville, engloutirait l'équivalent du repas complet d'une famille entière puis rentrerait. Elle dormirait déjà.

Le tragique de la situation la frappa soudain. Elle était mariée à un homme qu'elle détestait, et celui qu'elle aimait était ressuscité d'entre les morts. La combinaison de ces catastrophes ne constituait que la moitié de la punition. La véritable torture serait d'agir comme si de rien n'était. Elle n'avait pas d'autre solution cependant.

— C'est vraiment arrivé, Pavlina ? demanda Olga ce soir-là. Il était bien ici ?

Kyrios Komninos ne reviendrait pas de son voyage avant deux jours, elles étaient donc libres de parler de la visite de Dimitris sans crainte d'être entendues.

— Oui, c'était bien lui. Je suis surprise que nous ne soyons pas toutes mortes sous le coup de l'émotion. À quoi pensait-il en débarquant ainsi ? Il savait pourtant bien que nous le croyions mort !

— Je crois que j'ai succombé au choc, pendant une seconde au moins, dit Olga avec un sourire. Mon cœur s'est arrêté de battre, j'en suis sûre.

— Eh bien, vous êtes restée sans connaissance pendant plus de quinze minutes. Si j'avais dû aller chercher le médecin, je ne sais pas très bien ce que je lui aurais dit.

— Tu as remarqué comme Katerina avait l'air heureuse ? Elle était folle de joie.

— Ils ont grandi ensemble, après tout, dans la même rue, suggéra Pavlina. C'est un frère pour elle.

— Elle l'aime, Pavlina. Et je ne l'ai compris qu'aujourd'hui…

La bonne conserva le silence, contrairement à son habitude. Les mots n'auraient servi à rien.

Du point de vue de Gourgouris, le retard de Katerina ce jour-là avait prouvé qu'elle n'était pas capable de mener de front son métier de couturière et son rôle de maîtresse de maison.

— Ça n'a jamais été une bonne idée de te laisser revenir à l'atelier, décréta-t-il le lendemain soir. Il y a assez à faire ici.

Katerina opina du chef. Le contredire ne servirait à rien. Elle servit une louche de potage à son mari, puis y ajouta une cuillerée de crème. Tant qu'il avait la bouche pleine, il ne semblait pas remarquer qu'elle prononçait à peine une parole et qu'elle passait de plus en plus de temps dans la cuisine entre deux plats.

Jour après jour, quand elle n'était pas occupée à faire les courses ou à préparer les repas pantagruéliques exigés par son époux, elle se plongeait dans la broderie pour oublier. Il lui arrivait de rendre visite à Eugenia, même si elle devait veiller à être revenue à temps pour préparer le repas du soir. Sur le chemin du retour, elle passait par l'église d'Agios Nikolaos Orfanos et allumait des cierges pour les Moreno.

Elle se trouvait dans l'incapacité de prier. Chaque fois qu'elle demandait à Dieu de la libérer de son sort misérable, elle avait une vision du cadavre de Gourgouris. Des images des charniers découverts dans les camps de la mort en Pologne surgissaient dans son esprit dès qu'elle fermait les yeux et savoir que son mari avait une part de responsabilité dans le sort de ces juifs l'emplissait d'un désir de vengeance.

À ses yeux, souhaiter la mort d'un être s'apparentait à un meurtre, et, consciente qu'elle formulerait le même vœu la prochaine fois qu'elle s'agenouillerait, lui donnait l'impression d'être une criminelle. Implorer Dieu pour son pardon alors même qu'elle venait de se rendre coupable d'un péché lui apparaissait comme un exercice vain.

Décider de ce qu'elle avait ou non le droit d'appeler de ses prières était aussi périlleux que prendre parti dans la guerre qui se poursuivait. Les récits des atrocités commises, que ce soit par on-dit ou de la bouche d'un témoin, circulaient, et elles étaient le fait des deux camps. Katerina pensait à Dimitris.

Bien que redoutant de ne pas être entendue par Dieu, tant la haine emplissait son cœur, Katerina priait pour tous ceux qui étaient en danger. Puis elle se pressait de rentrer chez elle et de préparer le dîner, en bonne épouse. De jour en jour, ses plats devenaient plus sophistiqués, et le savoir-faire qu'elle appliquait autrefois à la couture se retrouvait à présent dans la cuisine. Elle continuerait à s'acquitter de ses devoirs de femme à la perfection.

27

Katerina n'était pas la seule à devoir jouer la comédie pour se protéger. Olga Komninos se trouvait dans une situation comparable. Au cours des décennies précédentes, elle avait largement eu l'occasion de s'entraîner. Depuis ses premiers pas en tant que mannequin, où on lui avait appris à afficher une mine tantôt ingénue, tantôt pudique, tantôt hautaine – selon le type de vêtements qu'elle portait –, elle avait fait semblant d'être une autre. Lors de leur réemménagement avenue Niki, avec le développement de son agoraphobie, elle avait découvert un autre rôle, celui de la maîtresse de maison irréprochable.

Si son mari découvrait que Dimitris était venu et qu'il lui avait parlé de la lettre de son père, la colère de Konstantinos Komninos les mettrait tous deux en grand danger. Il était bien capable de traquer son fils, et elle préférait ne pas imaginer sa rage s'il savait qu'elle l'avait accueilli à bras ouverts. Ces craintes lui donnaient la motivation nécessaire pour agir comme si de rien n'était.

Ils avaient observé une période de deuil raisonnable depuis la « mort » de leur fils, et Konstantinos Komninos décida que le moment était venu d'organiser à nouveau des réceptions. Il avait de surcroît l'intention de démontrer que tout allait bien en dépit des troubles que connaissait le reste du pays. Au cours des mois passés, les forces du gouvernement avaient gagné du terrain sur les communistes, ce qui constituait en soi une source de célébration, à ses yeux.

— J'ai invité Kyrios et Kyria Gourgouris, annonça-t-il à Olga un matin.

Elle plaignit aussitôt Katerina, qui devait redouter cette soirée. Elle se demanda si la jeune femme trouverait étrange de compter parmi les convives, elle qui se présentait toujours chez les Komninos en tant que *modistra* d'Olga. Elle se souvenait de son propre malaise lorsqu'elle était passée de mannequin à maîtresse de maison. D'un autre côté, la timidité de Katerina passerait sans doute inaperçue parmi les nombreux invités, soucieux de donner leur avis très arrêté sur tous les sujets de politique courante.

Ce samedi-là, la conversation des dix commensaux tourna principalement autour des dernières nouvelles de la guerre civile. Elle avait pris un tournant dans le massif du Gramos, qui séparait l'Épire de la Macédoine. L'année précédente, les communistes avaient réussi à consolider leurs positions dans la zone, et les forces du gouvernement venaient de passer à l'attaque. Une bataille faisait rage depuis plusieurs jours et les convives, qui lisaient la presse de droite, étaient fascinés par le récit quotidien des événements. Ces rapports, par ailleurs loin d'être impartiaux, faisaient part d'une réalité objective : le gouvernement jouissait dorénavant du soutien massif des Américains, ce qui lui garantissait la supériorité sur les communistes en termes d'artillerie, de véhicules blindés et

de frappe aérienne.

Tandis que Komninos, Gourgouris et le reste souhaitaient le succès des troupes gouvernementales et la défaite de l'Armée démocratique, Katerina et Olga imaginaient Dimitris au beau milieu des tirs croisés, au péril de sa vie.

Katerina portait une robe bronze, couleur peu seyante choisie par Gourgouris. Elle éparpillait la nourriture dans son assiette pour dissimuler son manque d'appétit, et portait de temps à autre par réflexe son verre à ses lèvres, sans boire. Elle avait la gorge si nouée qu'elle ne pouvait ni parler ni déglutir. Savoir qu'Olga, assise à l'autre bout de la table, partageait ses pensées et ses peurs lui était d'un grand réconfort, cependant. Pavlina, qui allait et venait avec les plats, ne servait que de petites quantités de nourriture à Katerina ; elle avait remarqué que la couturière n'avait pas d'appétit.

À la fin du repas, tout le monde monta au premier et sortit sur le balcon du petit salon. Des nuages de fumée dérivèrent dans la nuit et on entrechoqua les verres de brandy pour célébrer, en avance, la victoire du gouvernement sur les communistes. Olga et Katerina s'autorisèrent enfin à échanger un regard. Aucun des invités ne remarqua la connivence et la sympathie réciproque entre les deux femmes. Ils étaient trop occupés à porter des toasts, remplir leurs verres et sortir leurs briquets pour allumer des cigarettes.

En contrebas, des promeneurs déambulaient le long de la baie, pour beaucoup bras dessus bras dessous. Attirés par les bruits d'excitation, ils levaient la tête et découvraient ce groupe de la bonne société de Thessalonique en pleine célébration.

Un arc de lumière argentée était suspendu au-dessus de leurs têtes. Par une nuit noire comme celle-ci, où brillait le premier quartier de lune qu'aucun nuage ne voilait, les étoiles semblaient se multiplier à l'infini. Olga et Katerina se rapprochèrent l'une de l'autre et purent échanger tout bas quelques mots sans être entendues.

— Tu vois Orion ? s'enquit la première, les yeux tournés vers le ciel. Tu sais que c'est la constellation du Chasseur ? Dimitris adorait la chercher.

Elle pressa avec tendresse le bras de la jeune femme puis s'éloigna pour entreprendre une autre épouse esseulée.

À plusieurs centaines de kilomètres de là, dans le massif du Gramos, l'obscurité épaisse de ce ciel presque sans lune représentait un avantage pour Dimitris. D'autres membres de sa brigade et lui avaient entrepris l'impossible : quitter la zone avant d'être encerclés. S'ils avaient bien sûr du mal à se repérer dans ce paysage hostile et noir, ils pouvaient aussi plus facilement se cacher.

Dimitris était épuisé. Depuis cinq jours et cinq nuits, il soignait les blessés sans dormir. Ceux qui ne réussiraient pas à quitter cet endroit à temps se retrouveraient pris au piège. C'était un périple semé d'embûches, mais ils couraient le risque d'être abattu sur place autrement.

Jusqu'à la fin du mois d'août, Olga comme Katerina vécurent la peur au ventre, lisant les

journaux et écoutant la radio avec autant d'espoir que de crainte. L'assaut avait été lancé sur le mont Gramos, où douze mille membres de l'Armée démocratique se cachaient encore. Le gouvernement visait la destruction totale de l'opposition, et lorsque la défaite devint évidente pour eux, les chefs communistes enjoignirent à leurs combattants de rejoindre l'Albanie par l'une des routes encore ouvertes.

Quatre jours après le début de l'ultime bataille, la presse annonça que le gouvernement avait repris le contrôle de tout le pays. La guerre civile était terminée et beaucoup, dont Komninos, y virent une occasion de se réjouir. En octobre, un cessez-le-feu officiel fut signé.

Les trois femmes qui aimaient Dimitris se réunirent peu de temps après dans la cuisine de l'avenue Niki.

— Nous ne saurons peut-être jamais ce qu'il lui est arrivé, dit Pavlina.

— Mais nous saurons toujours qu'il se battait pour ses convictions, rétorqua Katerina.

Si Dimitris s'était réfugié en Albanie, elles pourraient avoir de ses nouvelles un jour. Sinon, il serait traqué. Et s'il avait trouvé la mort, elles devaient l'accepter. Elles n'avaient aucun moyen de découvrir ce qu'il en était.

La vie à Thessalonique revint peu à peu à la normale, et leurs existences à toutes trois continuèrent comme avant, du moins en surface.

Katerina restait chez elle l'essentiel du temps et, en s'inspirant de ses livres de cuisine, composait des menus toujours plus riches et plantureux pour son mari. Les ingrédients étaient de moins en moins difficiles à se procurer, et elle pouvait acheter quotidiennement de la bonne viande et des produits laitiers au marché.

Elle consacrait son temps libre à la confection d'une courtepointe pour la chambre d'amis. Comme ils recevaient rarement, personne ne la verrait sans doute, cependant le plaisir que Katerina prenait à l'ouvrage était une fin en soi. Les initales de Saul, Isaac, Elias, Roza et Esther Moreno, ajoutées au P de Pologne et de Palestine, étaient disposées en cercle autour d'une colombe et formaient le mot *SIEMPRE*. Elle éprouvait toujours une grande satisfaction quand son regard tombait sur ces points. Ses connaissances en ladino étaient faibles, mais elle savait que ce mot signifiait « toujours ». Cette inscription gardait leur souvenir à tous vivant.

Elle avait bordé le tour d'un motif de grenades entremêlées avec de la vigne, se servant de ces symboles importants du judaïsme pour entretenir la mémoire de ses amis. Lorsqu'elle s'asseyait pour coudre pendant une heure, chaque début d'après-midi, elle n'était pas heureuse mais emplie d'espoir. La radio lui fournissait la compagnie dont elle avait besoin et, dès qu'elle entendait une chanson qui lui plaisait, elle s'efforçait d'en retenir les paroles. Celle qui avait sa faveur à cette époque-là s'appelait *To Minore Tis Avgis* : *Ksipna, mikro mou, ki akouse / Kapio minore tis avgis*. « Réveille-toi, mon petit, et tu entendras / Le jour qui décline en mode mineur. » La sincérité absolue et le pathétique de la musique la touchaient au plus profond de son être.

Un matin de décembre, elle se rendit rue Irini, ainsi qu'elle le faisait régulièrement. Le facteur était justement passé la veille.

— J'ai une lettre pour toi, lui annonça Eugenia avec un sourire. Son expéditeur n'est apparemment pas au courant pour ton mariage… Et il ne sait pas écrire ton nom d'ailleurs !

— J'ai l'habitude, observa Katerina. Personne n'a jamais réussi à orthographier correctement Sarafoglou !

Elle observa l'adresse. « Kyria K Sarafolgaou. » De toute évidence, ça ne venait pas de sa mère, qui avait depuis longtemps cessé d'écrire. Quelque chose retint son attention… Elle déchira l'enveloppe, bondissant d'excitation.

— J'en étais sûre ! s'exclama-t-elle triomphalement tout en sortant la lettre. Ça vient de Dimitris ! Il a caché le nom d'Olga dans le mien !

Elle rangea aussitôt la feuille dans l'enveloppe, esquissant quelques pas de danse joyeux, puis embrassa Eugenia.

— Je dois y aller, je ne peux pas faire attendre Olga.

Katerina s'élança en courant dans la rue. À force de suralimenter son mari, elle avait pris quelques centimètres de tour de taille elle-même, et elle était rouge d'essoufflement à son arrivée. Elle serra Pavlina dans ses bras avant de lui annoncer la nouvelle dans un murmure rauque. Il y avait toujours un petit risque que Konstantinos soit présent.

— Pavlina ! Il est vivant. Dimitris est vivant ! Où est Olga ? J'ai une lettre pour elle !

Les yeux embués de larmes, la bonne indiqua l'escalier. Katerina pénétra en trombe dans la chambre d'Olga.

— Regardez ! lui dit-elle. Ouvrez !

Les deux femmes s'assirent côte à côte sur le lit, et Olga ouvrit l'enveloppe d'une main si agitée que la feuille de papier tremblait.

Ma chère mère,

Contrairement à la plupart de mes compagnons d'armes, je n'ai pas franchi la frontière avec l'Albanie. Je ne me suis pas battu tout ce temps pour devenir un exilé. Je me suis battu par amour pour mon pays. J'ignore encore quelles conséquences auront mes choix pour mon avenir, mais je voulais te prévenir que j'étais en vie. J'ai vu des centaines de camarades courageux tomber autour de moi dans la montagne. Comme moi, ils croyaient défendre une cause juste. Je compte parmi les rares chanceux qui s'en sont sortis.

Je suis un homme recherché, je devrai donc redoubler de prudence si je veux venir te voir, aussi bien pour toi que pour moi. Et la prochaine fois je te

préviendrai à l'avance. Je ne voudrais pas te faire courir à nouveau le risque d'un arrêt cardiaque !

— Il s'inquiète pour mon cœur ! s'écria Olga. J'ai l'impression qu'il pourrait justement exploser de joie !

— Ce qui serait tout aussi dangereux ! observa Katerina avec un sourire.

La lettre se concluait sur ces mots : « *Je te charge de transmettre mes pensées les plus affectueuses à notre bonne et à la* modistra. *Vous êtes toutes si précieuses à mes yeux…* »

Il n'avait pas signé, se contentant de terminer par *filia* – « baisers ». Seule son écriture trahissait son identité. Aucun nom n'apparaissait, ainsi personne ne pourrait être incriminé de quoi que ce soit.

Dimitris était quelqu'un de fiable. Quelques semaines plus tard, une seconde lettre arrivait rue Irini. Elle était censée provenir d'un hôpital et était, une fois encore, adressée à : « Kyria K Sarafolgaou ».

Votre prochain rendez-vous chez le docteur aura lieu le mercredi 25 janvier à dix heures.

Le jour dit, Olga, Pavlina et Katerina attendaient impatiemment dans la cuisine lorsque la sonnette de la porte d'entrée tinta. La pendule sur le palier sonna l'heure au moment où Pavlina ouvrait. Dimitris était transformé par rapport à leur dernière entrevue. S'il n'avait pas repris un gramme, il était rasé de près et portait un pardessus ainsi qu'un feutre noir.

Il embrassa d'abord sa mère, puis Pavlina. Katerina se tenait légèrement en retrait, le cœur battant la chamade.

— Katerina, finit-il par dire en lui prenant les deux mains. Tu m'as manqué.

Le sourire qui s'épanouit alors sur les lèvres de la jeune femme lui apprit ce qu'il avait besoin de savoir. Ils suivirent Olga dans le petit salon, et elle les invita aussitôt à s'asseoir et à parler, consciente que son fils ne pourrait sans doute pas s'attarder. Pavlina apporta du café et les *kourabiedes* qu'elle venait de préparer. Il s'agissait des biscuits préférés de Dimitris.

— Tu es si élégant ! s'exclama Olga.

— C'est un déguisement ! expliqua-t-il. D'après mes faux papiers, je suis avocat, je dois bien en avoir l'apparence !

— Ça plairait à ton père ! remarqua Pavlina d'un air facétieux.

— N'est-ce pas ! s'écria Dimitris. En tout cas, je n'y aurai jamais autant ressemblé… Comment va-t-il, au fait ?

L'évocation de Konstantinos Komninos s'accompagna d'un brusque changement d'humeur dans la pièce, leur rappelant à tous que Dimitris n'existait pas, officiellement.

— Semblable à lui-même, répondit sa mère.

Un silence gêné s'installa, et Dimitris changea de sujet.

— Dis-moi, Katerina, tu te charges toujours de transformer les femmes de Thessalonique en déesses ?

— J'ai bien peur que non, rétorqua-t-elle du ton le plus enjoué possible. Mon mari préfère que je reste à la maison.

— Ah, quel dommage… Ma mère a toujours répété que tu étais la meilleure couturière de la ville !

— Oui, approuva Olga, c'est un vrai gâchis. Nous sommes toutes privées du talent de Katerina.

— Dans les montagnes, certaines femmes se battaient à nos côtés ! Elles étaient nos égales ! Je suis sûr qu'elles n'accepteront plus de suivre les ordres de leurs maris, maintenant…

Katerina sourit à Dimitris.

— J'ai peur, répliqua-t-elle, que la plupart des maris s'attendent, eux, à ce que leurs femmes leur obéissent.

Dimitris se tourna alors vers sa mère.

— Tu sais que je ne peux pas rester à Thessalonique, c'est trop dangereux pour le moment. Je pense qu'il vaut mieux que je ne te dévoile pas ma destination.

— Je te fais entièrement confiance, Dimitris. Tant que tu nous donnes des nouvelles de temps à autre. J'ai juste besoin de savoir que tu es en sécurité.

— J'aimerais emporter quelques affaires, poursuivit-il. Des livres de médecine, entre autres. Je compte reprendre mes études. Il y a tant de choses que j'aurais aimé savoir quand j'étais dans les montagnes ! Un jour, j'aurai mon diplôme…

Il se leva avant d'ajouter :

— Katerina, suis-moi, nous pourrons parler pendant que je préparerai ma valise.

Elle lui emboîta le pas. La chambre de Dimitris était restée dans le même état depuis près de dix ans. Tous ses livres étaient comme il les avait abandonnés, dans un léger désordre, certains ouverts sur son bureau, d'autres entassés à côté. Olga avait demandé à Pavlina de ne pas y toucher. Elle faisait la poussière, mais en prenant soin de ne rien déranger. Il y avait un dictionnaire médical, un crâne humain qui avait fait la fierté du jeune étudiant, des planches anatomiques aux murs, ainsi qu'un stylo posé sur une feuille de cours. Sur une étagère voisine se trouvaient encore quelques jouets d'enfants – un boulier et une catapulte –, et appuyé contre le mur, un vieux cerceau.

Dimitris se dirigea vers son bureau et se mit à fourrager tandis que Katerina restait plantée sur le seuil de la pièce, un peu embarrassée. Soudain il se tourna vers elle.

— Tu te souviens quand on jouait dans la rue, il y a longtemps ? Toi et moi, Elias et Isaac, les jumelles ?

Il avait plongé ses yeux dans les siens, allumés d'une passion farouche.

— Bien sûr que je me souviens, répondit-elle.

— Qu'est-ce qui a bouleversé nos existences, Katerina ? Où sont passées ces années ? Ces gens ?

Elle aurait pu lui dire que le temps était cruel. Elle savait cependant qu'une chose n'avait pas changé. Elle aimait Dimitris à l'époque, et elle l'aimait encore aujourd'hui. S'approchant d'elle, il eut la même révélation.

Dimitris avait été le témoin de tant de destructions et de vies sacrifiées, de tant de brutalité, de peur et de violence. Il avait connu la haine d'un père et vu des frères se battre. Il avait vu un pays entier en guerre contre lui-même et rien de tout cela n'avait autant de sens que de prendre Katerina dans ses bras.

Elle avait, pour sa part, livré une guerre intérieure. Depuis qu'elle avait posé les yeux sur la liste d'innocents trahis par Gourgouris, elle était en proie au tourment. Lorsqu'elle sentit la caresse délicate des doigts de Dimitris sur son bras brûlé, elle eut la certitude d'être aimée, et elle fut alors envahie d'un sentiment de paix inattendu.

Dimitris éprouvait la même sérénité. Il goûta la douceur de ses lèvres et toute l'amertume des années passées parut se dissiper.

Ils avaient attendu ce moment si longtemps et, sans avoir besoin de mots pour l'exprimer, ils décidèrent de ne pas le laisser filer cette fois. À quoi bon résister à un désir si puissant ?

Une heure s'écoula… Deux étages plus bas, dans la cuisine, Pavlina empaquetait de la nourriture pour Dimitris. Olga connaissait les sentiments de Katerina pour son fils et avait acquis la certitude, maintenant qu'elle les avait vus ensemble, qu'il les partageait. Consciente qu'il risquait de ne pas revenir de si tôt, elle avait voulu leur offrir un moment d'intimité.

— Il est encore amaigri, observa Pavlina. J'espère qu'il trouvera à se nourrir correctement là où il va !

— Je ne pense pas qu'il ait bien mangé durant ces dernières années, Pavlina. Comme la moitié de la Grèce, non ?

Elle regarda sa domestique remplir une boîte à ras bord de morceaux de fromage, de *dolmadakia* – des feuilles de vigne farcies –, de *tiropita* – des feuilletés à la féta –, et de fruits secs.

— Tu es sûre qu'il sera capable de porter tout ça ? s'esclaffa Olga.

Dimitris finit par descendre au rez-de-chaussée, suivi de Katerina. Avec sa silhouette élancée et son vieux sac de cours chargé de livres sur l'épaule, il paraissait au moins dix ans de moins que ses trente-deux ans. On aurait pu croire qu'il partait à l'université pour la journée.

— Dimitris ! s'exclama Olga, s'étranglant presque. Tu t'en vas déjà ?

Les adieux ne devenaient pas plus faciles avec le temps.

— Oui, je dois y aller. Il vaut mieux que je reste sur mes gardes, mais je te promets de donner des nouvelles. Personne ne rêve plus que moi de revenir dans cette ville…

— Je ne sais pas ce que nous allons faire avec ton père, soupira-t-elle.

— Moi non plus. Moi non plus…

Aucun d'eux ne se faisait d'illusion : le véritable ennemi de Dimitris se trouvait dans sa propre famille, sous ce toit. Pavlina et Katerina se tinrent en retrait le temps que la mère et le fils s'embrassent. Dimitris emporta la boîte marron que Pavlina avait soigneusement ficelée, déposa un baiser sur le front de chacune des trois femmes et prit la direction de la sortie. Il ne pouvait pas retarder son départ davantage. Pavlina ouvrit la porte et jeta un coup d'œil dans la rue.

— La voie est libre, il n'y a personne.

Sur ces mots, Dimitris s'éloigna sans un regard en arrière. Deux minutes plus tard, Katerina partait dans la direction opposée. L'heure était venue d'aller acheter le dîner du soir. Elle comptait préparer une soupe de riz à l'œuf et au citron, des aubergines rôties à la féta, de l'épaule d'agneau avec des flageolets et un gâteau aux noix accompagné de sirop. Il y aurait aussi des loukoums confectionnés la veille.

Depuis plusieurs mois, elle voyait la corpulence de son mari croître. À l'exception de la broderie à laquelle elle se consacrait dès qu'il avait le dos tourné, ses seuls autres travaux d'aiguille consistaient à reprendre la taille de ses pantalons.

Cuisiner lui mettait le cœur en fête ce jour-là. La viande mijotait déjà dans sa graisse et ses sucs, ainsi que Gourgouris l'aimait, elle s'attela donc à la préparation des autres plats avec enthousiasme. Les œufs, les fromages gras, le sucre, l'huile et le lard étaient peut-être inoffensifs en petites quantités, mais elle les utilisait dans des proportions qui préparaient le terrain pour un infarctus. Si dans l'immédiat ces repas copieux avaient pour seul effet apparent de plonger son mari dans un sommeil instantané, ils œuvraient dans l'ombre à un autre objectif, en encrassant ses artères. Katerina se rassurait, songeant qu'elle ne faisait que répondre aux désirs de son mari.

— Je dois m'allonger avant le dîner, décréta-t-il à son retour, ce soir-là. Prépare déjà la table, veux-tu ?

Gourgouris traîna sa lourde carcasse dans l'escalier sombre, une marche après l'autre. Une heure plus tard, le repas était prêt et lui disposé à le manger. Il marquait une pause entre deux bouchées et le simple fait de porter sa fourchette à sa bouche semblait l'essouffler.

Le bonheur intérieur de Katerina ne la quittait pas. Même quand elle se rendait chez Eugenia et qu'il n'y avait aucune lettre de Dimitris. Elle pouvait endurer l'attente tant qu'elle savait qu'il finirait par revenir, car elle n'avait aucun doute sur ce point.

Six semaines après la visite de Dimitris, Katerina se rendit tout à coup compte qu'à l'image de celle de son époux, sa taille s'élargissait à une vitesse alarmante. Ses seins n'étaient pas en reste.

— Tu dois être enceinte, décréta Eugenia. J'en suis certaine.

— Mais Grigorios comprendra que ce n'est pas le sien ! s'écria Katerina. Nous n'avons pas fait l'amour depuis des mois et des mois ! Il s'assoupit toujours avant que je le rejoigne au lit…

— Nous trouverons une solution, la rassura Eugenia avec un sourire. Si j'étais toi, je n'annoncerais la nouvelle à personne, en tout cas pour le moment.

Au cours des jours qui suivirent, Katerina perdit tout appétit pour les repas qu'elle préparait et la nausée lui interdisit de manger autre chose que du pain imbibé d'huile d'olive. Elle continua malgré tout à cuisiner avec une détermination renforcée. Feuilletés aux épinards, bœuf farci au *haloumi* et *bougatsa* – des pâtisseries à la crème – avaient la faveur de son mari, et elle voulait satisfaire son appétit.

Un soir, elle lui servit des plats qui contenaient moins de cholestérol que d'habitude. Il y avait du poisson, qu'elle avait oublié d'accompagner de pommes de terre. Même le dessert était léger : des fraises à peine saupoudrées de sucre et une fine gaufrette.

— Tu as décidé de mettre Grigorios au régime ? lui demanda-t-il en agitant le biscuit. Trouverais-tu que Kyrios Gourgouris s'empâte ?

Il avait beau frotter son énorme bedaine en parlant, Katerina lui sourit avec douceur et répondit :

— Je cherchais juste un peu de changement.

À l'heure de se coucher ce soir-là, Gourgouris ne s'endormit pas avec sa rapidité habituelle et, au moment de se déshabiller dans le dressing, Katerina remarqua qu'elle ne l'entendait pas ronfler. Elle revêtit une des chemises de nuit brodées de son trousseau, le rejoignit dans la chambre et, laissant sa lampe de chevet allumée pour qu'il puisse admirer le chatoiement du tissu pâle, elle se glissa sous les draps à côté de lui.

Elle sentit qu'il faisait remonter la soie sur ses cuisses et, sans un mot, il roula sur elle. Il faillit bien l'étouffer, et elle ne put même pas crier tant le souffle lui manquait. Soudain, la masse écrasante et gesticulante s'immobilisa. Réalisant alors qu'elle était prisonnière d'un énorme corps inanimé, dont le poids était d'autant plus accablant, elle fut saisie de panique. Le sentiment d'avoir toutes les raisons de vivre à présent lui donna la force presque surhumaine de repousser, d'un geste puissant, Gourgouris, et de se dégager. Elle pensa d'abord au bébé. Puis au moyen de dissimuler sa joie d'être veuve.

Une fois qu'elle se fût habillée et qu'elle eût retrouvé une contenance, elle alla quérir de l'aide chez des voisins. Dans l'heure suivante un médecin arriva et confirma le décès de Grigorios Gourgouris, dû à une défaillance coronarienne, ce qui était fréquent chez un homme de son âge et en excès de poids. Son cœur était devenu une bombe à retardement.

Katerina passa la fin de la nuit dans la chambre d'amis, sous la superbe courtepointe qu'elle brodait à la mémoire de ses amis, et le lendemain matin une entreprise de pompes funèbres vint chercher la dépouille de son mari.

Katerina fit tout ce qu'on pouvait attendre d'elle. Elle s'habilla en noir de la tête aux pieds et répondit aux nombreuses lettres de condoléances. À l'enterrement furent présents des dizaines d'employés de l'atelier, beaucoup de clients et Konstantinos Komninos. Tout le monde remarqua le stoïcisme de la veuve. C'était une façon de s'expliquer l'absence de larmes.

Quelques jours plus tard, le testament fut ouvert. Katerina apprit que le neveu de Gourgouris, à la tête de l'atelier de Larissa, reprendrait celui de Thessalonique. Grigorios avait également décidé

de lui léguer la maison de la rue Sokrates.

Le notaire étudia la réaction de Katerina par-dessus la monture de ses lunettes. Il n'était pas inhabituel pour un homme de léguer ses biens à un membre masculin de sa famille s'il n'avait pas d'héritier, mais il trouvait un peu dur de mettre cette jeune femme à la porte de chez elle. Elle ne parut guère s'en émouvoir, ce qu'il jugea très digne.

— Ah, dit-il, il y a un dernier point.

Il lui souriait comme à une enfant qui aurait besoin qu'on lui remonte le moral.

— Il stipule que son neveu doit vous verser une rente annuelle correspondant au salaire d'une *modistra* à temps partiel.

Katerina dut se retenir d'éclater de rire devant cette mesquinerie, cependant il était important qu'elle se contienne devant cet homme pompeux, qui la fixait de l'autre côté de son bureau.

— Merci, dit-elle, je n'en aurai pas besoin. D'ici combien de temps dois-je libérer les lieux ?

— Vous disposez d'un mois à partir de la mort du défunt, répondit-il après avoir consulté le document.

— Il ne me faudra pas autant de temps, annonça-t-elle, je serai sans doute partie d'ici la fin de la semaine.

Percevant la perplexité du notaire, intrigué qu'elle ne se formalise pas des mauvais traitements dont elle était victime, elle expliqua :

— Je suppose que je ne lui ai pas apporté pleine satisfaction dans mes devoirs d'épouse. Mais il ne m'en a pas apporté davantage dans les siens.

Sur ces mots, elle se leva et quitta la pièce. À la fin de la journée, sa valise était prête et la maison de la rue Sokrates bouclée. En plus de quelques robes, elle emporta la courtepointe et sa machine à coudre. Elle n'aurait besoin de rien d'autre. D'un pas léger, elle gagna la rue principale et héla un taxi, qui la conduisit rue Irini. Eugenia l'accueillit.

Si sa grossesse commençait à se voir, les nausées avaient disparu et elle ne s'était jamais sentie plus heureuse ou plus débordante de vie.

— J'aimerais pouvoir porter des couleurs plus éclatantes, disait-elle à Eugenia.

Ses vêtements de deuil lui paraissaient sévères et ternes.

— Il vaut mieux que tu les gardes encore un peu, lui conseilla Eugenia. Tu donnerais l'impression de précipiter les choses sinon.

Elle était avisée. Dans une ville aussi conservatrice, il était important que Katerina affiche son veuvage. Ainsi, elle s'éviterait des questions sur la paternité de son bébé.

Katerina occupa les derniers mois de sa réclusion à coudre pour son enfant à naître : bonnets, bavoirs, tricots de corps, robes, vestes, couvertures. Le tout assemblé à la main et personnalisé.

Quand elle était seule, elle chantait pour son bébé. Mille fois, peut-être, les paroles de sa chanson préférée emplirent la pièce, prenant une nouvelle signification dans son état : « Réveille-toi, mon petit, et tu entendras / Le jour qui décline en mode mineur / Cet air a été composé pour toi /

C’est le chant d’une âme, c’est le chant de ses pleurs. »

Dès que les gens eurent remarqué que sa silhouette s’était transformée, leur commisération ne cessa de s’approfondir.

— Quelle tragédie ! disaient-ils. Porter le deuil de son mari tout en attendant un enfant !

Dans les dernières semaines de sa grossesse, elle passa de nombreuses heures sur le perron de la maison en compagnie d’Eugenia, profitant de la douce chaleur de l’automne balbutiant dans la tranquillité de la rue pavée. À leurs pieds se trouvait un panier avec des fils de coton de diverses couleurs, des paquets d’aiguilles ainsi que des bouts de rubans et de la dentelle. Elles voulaient que tout soit prêt à temps.

Eugenia, qui avait tissé une couverture aux tons pastel, terminait la bordure au crochet.

— J’ai fini ! s’écria-t-elle. Ça devrait lui tenir bien chaud. Tu sais combien les hivers peuvent être humides.

La jeune femme posa son ouvrage, ferma les yeux et tourna son visage vers le soleil. En dépit de sa peau lisse, Katerina avait des cernes aussi noirs que ses vêtements de deuil. Reprenant la petite robe sur ses genoux, elle se remit au travail. Avec une longueur de fil bleu, elle apporta la touche finale au motif du plastron. Il représentait un minuscule papillon, et il ne lui manquait plus que les antennes. Ensuite, il serait parfait.

— Voilà ! s’exclama-t-elle d’un ton décidé. Je vais me reposer, maintenant.

Elle adressa à Eugenia un sourire complice, de ceux qui anticipent un bonheur à venir.

— Quelque chose me dit qu’il n’y en a plus pour longtemps, ajouta-t-elle.

Le lendemain, 5 septembre 1950, son bébé voyait le jour. Elle l’appela Theodoros, le « don de Dieu ».

Katerina exultait à l'idée que ce magnifique petit garçon aux cheveux soyeux était le fils de l'homme qu'elle aimait. Pavlina retint un cri lorsqu'elle le découvrit.

— C'est le portrait craché de son père ! Dimitris était exactement comme ça, à sa naissance !

Pendant les quarante jours réglementaires qu'elle passa chez elle avec son nouveau-né, certaines *modistras* de l'atelier de Gourgouris lui rendirent visite rue Irini pour admirer le petit et apporter les vêtements qu'elles avaient confectionnés.

— Quel dommage que son père ne soit pas là pour le voir ! s'exclamaient-elles.

— Oui, répondait Katerina avec un sourire aussi mystérieux que celui de la Joconde.

Pavlina vint aussi la voir avec des cadeaux de la part d'Olga.

— La naissance d'un petit-fils n'est pas suffisante pour la faire sortir de sa tanière ? s'étonna Eugenia.

— C'est triste, mais non, répondit durement Pavlina. Si tu veux mon avis, elle ne quittera cette maison que dans un cercueil. Enfin, elle vous envoie des pensées chaleureuses et elle m'a chargée de ces cadeaux. Elle espère que vous passerez la voir dès que possible !

Katerina jouissait de chaque instant où elle n'avait qu'à s'occuper de satisfaire les besoins de son nouveau-né. Des journées entières consacrées à le nourrir et à le bercer. Quand il dormait, elle cousait pour lui, brodant son nom sur tous les vêtements. Eugenia, qui tissait encore sur son métier à domicile, était toujours là pour fournir aide et compagnie.

Elles se trouvaient ensemble rue Irini lorsque la lettre de Dimitris arriva. Elle avait tardé à arriver et, cette fois le nom de Katerina ne comportait pas d'erreur. Quand ses yeux tombèrent sur l'adresse inscrite dans le coin supérieur gauche, son cœur se figea. *Makronissos.* Il s'agissait d'une île aride au large de la côte de l'Attique, qui servait de camp pour les prisonniers communistes. Une réputation de cruauté l'entourait, et des récits de traitements barbares circulaient depuis un moment.

Chère Katerina,

Je suis vraiment désolé de ne pas avoir écrit avant pour te dire où je me trouvais. Ainsi que tu l'auras compris à l'adresse sur l'enveloppe, j'ai été arrêté il y a quelques mois. Je n'ai rien de particulier à te dire, sinon que je t'aime, que tu me manques et que penser à toi est mon seul réconfort.

Puis-je te charger d'annoncer la nouvelle à ma mère sans la brusquer, et de les embrasser, Pavlina et elle, de ma part ?
Dimitris

Son ton était empreint d'une résignation triste. Tout le monde connaissait Makronissos et le traitement réservé aux prisonniers. Le gouvernement ne se cachait pas de l'usage qu'il faisait de cette île, tant il voulait ériger en exemples les « traîtres » communistes envoyés là-bas. Il ne se vantait pas, en revanche, des extrémités auxquelles il avait recours pour obtenir des aveux. De tels détails n'étaient révélés que par ceux qui acceptaient de se renier et étaient relâchés.

Lorsque les amants allaient regarder le coucher de soleil au cap Sounion, devant le temple le plus spectaculaire de leur patrie, ils se postaient devant un bras de mer, face à un rocher gris, qui ne semblait accueillir aucune vie. L'île de Makronissos.

Le paysage en soi aurait presque suffi à abattre n'importe qui, d'autant que l'essentiel de sa population – enseignants, avocats ou journalistes – n'était pas habitué à de telles conditions. Le gouvernement avait beau clamer qu'il s'agissait d'un camp de redressement, c'était avant tout un lieu de violence et de torture. Mais aussi de dur labeur, quand les prisonniers se voyaient chargés de tâches aussi ardues et ingrates que la construction de routes qui ne seraient jamais empruntées. Sans oublier l'usage généralisé de la torture physique et psychologique – passage à tabac à coups de barre de fer, privation de sommeil et isolement.

Par tous ces moyens, le gouvernement recherchait à arracher une *dilosei*, une renonciation à leurs convictions politiques, et pour y parvenir, il était prêt à recourir à tous les tourments possibles. Personne ne pouvait ignorer que cet énorme centre de réhabilitation renfermait jusqu'à dix mille anciens combattants.

Certains prisonniers ne survivaient pas assez longtemps pour se « repentir ». Entassés dans des tentes de fortune, affamés jusqu'à la folie et privés d'eau, ils étaient souvent emportés avant par la maladie.

Le ton contenu de la lettre de Dimitris indiquait à Katerina qu'elle avait été censurée, mais elle lui apprenait l'essentiel.

— Je dois aller voir Olga, annonça-t-elle.

Il était temps pour Theodoros de découvrir le monde extérieur, et quelle occasion plus idéale qu'une visite à sa grand-mère ?

— Accepterais-tu de m'accompagner, Eugenia ? J'aurai besoin de soutien quand je vais annoncer la nouvelle.

— Bien sûr, ma chérie. Nous irons cet après-midi, tu veux ?

À quinze heures, elles se présentaient avenue Niki. Pavlina les accueillit avec de grandes effusions, et elle s'extasia sur le bébé comme si elle le voyait pour la première fois. L'imposant

landau fut abandonné dans l'entrée et Theodoros porté au premier avec beaucoup de cérémonie pour aller faire la connaissance de sa grand-mère.

Olga applaudit de joie et berça le nourrisson endormi pendant une heure, l'admirant et s'exclamant devant l'indéniable air de famille.

— Pavlina, va nous chercher des photographies de Dimitris bébé !

Bien qu'elles eussent été prises en studio lorsqu'il avait au moins un an – il se tenait déjà assis bien droit –, la ressemblance entre l'enfant dans ses bras et son fils était frappante.

— Il est si beau ! s'émerveilla Olga en souriant à Katerina. J'aimerais savoir où se trouve Dimitris. Ce serait si merveilleux de pouvoir lui annoncer, n'est-ce pas ?

Katerina échangea un regard avec Eugenia, qui s'était raidie sur sa chaise. Il lui était impossible de reculer davantage.

— J'ai reçu une lettre, commença la jeune femme, sortant l'enveloppe de sa poche. J'ai une mauvaise nouvelle : il a été arrêté.

— Arrêté ! s'écria Olga. Et où l'ont-ils envoyé ?

Katerina lui tendit le courrier pour qu'elle puisse le lire.

— Tu es au courant de ce qu'ils font là-bas ? reprit-elle d'une voix faible. Ils tentent de les briser pour les forcer à renoncer à leurs croyances.

— Je sais, répondit Katerina. Au moins le savons-nous en vie…

— Ils ne parviendront pas à obtenir une *dilosei* de Dimitris, affirma-t-elle. Il est prêt à y passer le reste de sa vie plutôt que de céder. Je ne connais personne de plus têtu. D'autant qu'il y verrait une victoire de son père.

— Il faut qu'il agisse en fonction de ses convictions, approuva Katerina.

Pavlina, qui leur montait du thé à la menthe, avait assisté à la conversation avec effroi.

— Une chose pourrait le faire changer d'avis toutefois, hasarda-t-elle.

Trois paires d'yeux se braquèrent sur elle et elle posa les siens sur le bébé.

— Non ! protesta Katerina. Je ne veux pas qu'il soit au courant pour Theodoros.

— Je partage ton sentiment, ajouta Olga. Imagine le dilemme dans lequel cette nouvelle le plongerait, Pavlina. Il serait déchiré en deux…

— D'autant que les hommes qui ont renoncé rentrent chez eux… vidés. Le mari d'une femme avec qui je travaillais à l'usine a accepté de signer une telle déclaration, raconta Eugenia. Ce n'était plus le même. Et impossible pour lui de décrocher un travail. Il passait ses journées chez lui, furieux de celui qu'on l'avait forcé à devenir.

— Je ne supporte pas d'imaginer Dimitris dans cet état, conclut Katerina.

— Qui serait-il sans ses convictions ? acquiesça Pavlina. Vous avez raison, je ne suis pas certaine qu'il serait capable de vivre ainsi…

— Tu dois lui répondre et lui apprendre la mort de Gourgouris, reprit Olga. Au moins aura-t-il une raison d'espérer.

— Je le ferai dès mon retour à la maison.

Des mois plus tard Dimitris reçut la lettre de Katerina et, en réponse, il lui déclara son amour sans ambages. Les censeurs autorisaient de tels courriers, convaincus que si les prisonniers avaient des attaches en dehors du camp ils pourraient signer leur *dilosei* plus vite. Il lui apprit aussi qu'il œuvrait à la construction d'une version réduite du Parthénon sur Makronissos. « *Il représente l'esprit de joie et d'amour de la* patrida *que nous éprouvons tous si intensément ici.* »

Katerina partageait toujours ces lettres avec Eugenia, et l'ironie de Dimitris les fit toutes deux grimacer. Elles avaient lu dans la presse que la réhabilitation des prisonniers impliquait leur participation dans la reproduction de monuments classiques. Elles savaient aussi que de telles activités ne feraient qu'augmenter le mépris de Dimitris pour les autorités.

Entre chaque lettre s'écoulaient de longues périodes de silence, mais comme aucun d'entre eux ne pouvait dire la vérité ils avaient peu de choses à se raconter. Quelques mois plus tard, Dimitris envoya ses courriers depuis un autre endroit.

> *Nous avons été transférés à Giaros, une petite île à quelques kilomètres de Makronissos. Je n'ai rien d'autre à raconter. Les conditions restent les mêmes. Les prisonniers et les gardes sont les seuls habitants.*

Quand Theodoros approcha de son deuxième anniversaire, Katerina renoua avec sa carrière de *modistra*, se rendant chez ses clientes l'après-midi pour les essayages, tandis qu'Eugenia gardait le petit. Un petit encart publicitaire avait suffi à lui ramener d'anciens clients et, à nouveau, sa réputation de meilleure couturière de Thessalonique la faisait crouler sous le travail.

— Pourquoi n'utiliserais-tu pas mon ancienne adresse comme atelier ? suggéra Olga, dont la maison de la rue Irini était vide depuis des années. Tu n'as même pas de place pour couper le tissu chez toi.

Olga avait raison. Entre Theodoros et le métier à tisser d'Eugenia, le petit salon se révélait trop petit. Sa machine à coudre tenait à peine sur la table de la cuisine.

Par une chaude journée de la fin de l'été 1952, Pavlina arriva rue Irini avec la clé du numéro 3. Ensemble elles rangèrent et nettoyèrent la maisonnette, avant de déplacer les meubles en vue d'aménager l'espace de travail de Katerina.

— Comment va Kyria Komninos ? s'enquit Katerina tout en s'affairant.

— Bien, merci, lui répondit Pavlina. Kyrios Komninos en revanche n'est pas dans son assiette.

Katerina n'eut pas le cœur à feindre de l'empathie. Elle ne pouvait simuler une telle hypocrisie.

— Kyria Komninos répète sans arrêt qu'un homme de son âge ne devrait pas travailler autant. Je l'ai entendue l'autre jour lui dire qu'il était ridicule. Il a quatre-vingts ans, tu sais, mais on lui en donnerait cent ! « Ce n'est pas ma faute s'il n'y a personne pour reprendre les rênes, si ? » a-t-il

rétorqué. J'aurais bien voulu lui répondre : « Si, justement ! C'est votre faute si Dimitris n'est pas là aujourd'hui. » Enfin, j'ai tenu ma langue, bien sûr. Cet homme se tue à la tâche, il s'épuise. Il a une mine terrible, il est plus pâle qu'un linge et maigre comme un clou. Tu ne le reconnaîtrais même pas.

Katerina ne répondit rien.

Deux semaines plus tard, Konstantinos Komninos fit une attaque à son bureau et mourut sur-le-champ.

Il y eut un grand enterrement, pour lequel il avait laissé des instructions précises dans son testament. Cinquante *stephana*, ces énormes couronnes d'œillets blancs, furent adossées contre l'église d'Agios Dimitrisos, accompagnées de messages de condoléances du maire, des membres les plus importants du conseil municipal, des principaux entrepreneurs de Thessalonique et de bien d'autres pontes locaux. Après une messe célébrée en grande pompe, il fut inhumé dans le cimetière de la ville entre son père et son frère.

— Moi qui croyais que Kyria Komninos ne quitterait sa maison que pour son propre enterrement, je me suis trompée ! Elle a assisté à celui de son mari ! Avec tout ce qu'elle a subi, j'ai toujours pensé qu'elle partirait la première, jacassait Pavlina, mais elle a puisé la force de tenir et tu sais où, n'est-ce pas ?

Katerina hocha la tête. Elle partageait l'intensité de l'amour d'Olga pour son fils et, à présent, pour son petit-fils.

À Giaros, Dimitris reçut une lettre de sa mère l'informant du décès de son père. Il resta un long moment assis à fixer les mots. Quitter cette île perdue au milieu de nulle part lui apporterait un soulagement immense, pourtant à cette lecture il en ressentait un plus grand encore. La haine de son père avait constitué un terrible fardeau, dont il était aujourd'hui débarrassé.

Sa décision de signer une *dilosei* ne fut pas prise à la légère. Il ne cesserait jamais de croire que l'Armée démocratique s'était battue pour une cause juste, mais la nécessité de retrouver ceux qu'il aimait était plus forte que le reste désormais.

Bien que des milliers l'aient précédé, les gardes furent surpris de voir Dimitris se présenter à eux de son plein gré. Cette renonciation, inattendue, n'avait pas été arrachée sous la contrainte.

Lui-même regarda sa main signer la déclaration comme si c'était celle d'un inconnu et ce détachement crût à mesure que la plume glissait sur la page.

> *Je me suis fourvoyé en m'engageant avec les communistes, qui m'ont trompé. Je renonce à mon affiliation avec l'ennemi de la patrie, que je défendrai dorénavant.*

Il ne redoutait qu'une chose : la publication de cette déclaration dans la presse de Thessalonique. Il arrivait en effet souvent qu'un journal reproduise les détails de la *dilosei* d'un de ses citoyens. Étant mort aux yeux de beaucoup, il craignait les conséquences de cette nouvelle pour sa mère et la femme avec qui il espérait passer le restant de ses jours. Pendant que l'encre séchait, il redressa la tête et croisa le regard de l'officier. Dimitris se souvint que celui-ci avait été malade durant une épidémie de typhus à Makronissos et qu'il avait proposé de le soigner. Bien qu'ayant déliré plusieurs jours durant, l'officier n'avait pas oublié que le visage de Dimitris était le premier qu'il avait vu lorsqu'il avait retrouvé toute sa tête.

— Vous partirez bientôt alors, observa-t-il d'un ton bourru. Il est temps que vous utilisiez vos compétences dans un autre cadre.

— J'aurai du mal à le faire si vous publiez ma confession, non ?

— C'est vrai que c'est le genre de chose qui nuit à une carrière, être communiste…

— Ou communiste repenti.

Il vit l'officier se radoucir.

— D'où venez-vous ? lui demanda-t-il.

Ces renseignements permettraient au gouvernement de diffuser sa déclaration dans la presse locale.

— De Kalamata. 82 rue Adrianos.

Ce fut la première adresse qui lui passa par la tête.

— Ce n'est pas ce qu'indique votre dossier, observa l'officier.

— Ma famille a déménagé, répliqua Dimitris sans broncher.

L'officier l'observa avant de lui faire un clin d'œil. Il raya l'ancienne adresse pour la remplacer par la « nouvelle », puis signa un formulaire, qu'il poussa vers Dimitris.

Dès qu'il fut de retour sur le continent, il écrivit à sa mère et Katerina. Il voulait les prévenir de son arrivée prochaine.

Quelques jours plus tard, il atteignait sa ville natale. Depuis sa dernière visite, elle avait retrouvé la prospérité. Dans les vitrines des pâtissiers, on découvrait des monceaux de *trigona*, et les terrasses des cafés étaient remplies de clients sirotant du thé à la menthe et du café. L'odeur du pain frais émanait des *fournos* et le parfum des fleurs du marché avait remplacé celui de la peur.

Il se rendit directement avenue Niki et sonna bruyamment à la porte, n'ayant plus aucune raison de s'inquiéter. Olga fut folle de joie de le voir. Ils discutèrent ensemble pendant une heure, assis côte à côte sur le sofa.

— Mon père a raconté à tout le monde que j'étais mort, ça risque de poser problème, non ?

— Eh bien, nous n'avons jamais eu de certificat de décès. Et si besoin, nous pourrons toujours prouver que la lettre que j'ai reçue était un faux.

— Je n'ai aucune envie d'être traité comme un revenant pour le restant de mes jours !

— Nous dirons que c'était une erreur, pour notre plus grand bonheur ! Je pense que Katerina

t'attend, tu sais. Tu devrais aller la rejoindre.

Encore affaibli par sa maigre alimentation pendant sa détention, il ne put pas courir rue Irini ainsi qu'il en avait pourtant envie. Il réussit toutefois à marcher d'un pas alerte.

Le printemps était là, saison des fleurs d'amandiers, et il en cueillit une branche juste avant d'arriver. Par la porte ouverte, il entendit plusieurs voix. Pénétrant dans la maison, il découvrit un spectacle inattendu : Katerina était assise à table à côté d'un petit garçon brun, qu'elle cherchait à faire manger.

Dès qu'elle aperçut Dimitris, elle lâcha la fourchette et se leva. Le petit garçon se retourna sur sa chaise pour voir où sa mère allait.

— Bonjour, Katerina, dit-il en lui tendant les fleurs.

— Dimitris…

Ils échangèrent quelques mots avec autant de naturel que s'il revenait après seulement quelques jours d'absence et, tandis qu'ils s'embrassaient, le petit garçon quitta la table pour venir tirer la jupe de Katerina.

— Maman !

— Tu ne m'avais pas dit que tu avais un enfant… observa Dimitris.

— Je te présente Theodoros, répondit-elle en souriant à son fils. Dis bonjour, *agapi mou*.

Dimitris avait du mal à voir Katerina comme une mère. C'était si étrange qu'elle n'en ait jamais parlé dans aucune de ses lettres.

— Il devait être si petit à la mort de ton mari.

— Il n'était pas encore né.

Katerina marqua un silence, avant de prendre l'enfant dans ses bras. Dimitris et lui se regardèrent au fond des yeux, puis celui-ci enfouit son visage dans l'épaule de sa mère, submergé par la timidité.

— Theodoros est ton fils, Dimitris.

— Mon fils ? s'exclama-t-il, stupéfait.

— Oui. Il est de toi.

— Mais…

— Je n'ai pas le moindre doute. Il ne pourrait pas être de quelqu'un d'autre.

La confusion de Dimitris laissa place à la joie, lorsqu'il fut remis de sa surprise. Ils allèrent s'asseoir autour de la table de la cuisine, Theodoros sur les genoux de Katerina. Dimitris prit la main de la jeune femme et ils se mirent à parler.

— Tu ne m'as rien dit dans tes lettres, rien du tout !

— Je me faisais du souci. J'avais peur que tu te sentes contraint de revenir alors que tu n'étais pas prêt. Voilà pourquoi j'ai préféré garder le silence.

— *Katerina mou*… Merci… J'ai dû attendre la mort de mon père, mais si j'avais su pour Theodoros, les choses auraient été bien plus difficiles. Tu as pris la bonne décision.

L'intensité de l'amour qu'il éprouvait pour cette femme le débordait, et l'abnégation dont elle s'était révélée capable ne faisait que renforcer ce sentiment.

Dimitris ne lâchait pas les mains de Katerina et il ne parvenait pas non plus à détacher ses yeux de son fils, qui jouait à présent gaiement à leurs pieds. La ressemblance entre eux deux était si frappante qu'il ne pouvait la nier.

— Je ne pouvais pas lui donner le nom de ton père. Et Theodoros me semblait approprié, ajouta Katerina en souriant à Dimitris qui souriait au petit garçon.

— Le « don de Dieu », répondit-il. C'est un prénom parfait.

Pendant l'heure qui suivit, ils restèrent là à évoquer leur avenir. Dimitris serait longtemps stigmatisé pour avoir combattu aux côtés des communistes, et il répugnait à partager ce fardeau avec Katerina et leur fils.

— Rien de ce que tu pourras dire ne m'empêchera de vouloir me marier avec toi, lui certifia-t-elle.

— Je n'obtiendrai pas de certificat de probité, tu en es bien consciente ? insista-t-il.

Le certificat de probité nationale était indispensable pour l'obtention d'un poste officiel, et sans lui Dimitris serait dans l'impossibilité de poursuivre ses études de médecine ou de travailler dans un hôpital. Le gouvernement de droite ne faisait rien pour aider la réinsertion des anciens communistes dans la société.

— Nous nous en sortirons, le rassura Katerina. Et ta mère nous aidera.

— Je ne veux pas de l'argent de mon père. Pas une seule drachme.

— Dans ce cas, je gagnerai assez pour nous deux. Et avec la quantité de commandes que je reçois, nous aurons largement de quoi vivre.

Deux mois plus tard, lorsque les papiers d'identité de Dimitris furent à nouveau en ordre – à cette occasion, et ce serait l'unique, il avait dû accepter l'aide financière de sa mère, tant la somme requise était exorbitante –, le mariage eut lieu.

Pour la seconde fois, Eugenia et Pavlina furent invitées aux noces de Katerina, et Olga se joignit à elles. C'était Leftéris, l'ami d'université de Dimitris, qui lui servait de témoin, de *koumbaro*. Sofia et Maria avaient également été conviées, pourtant ayant toutes deux accouché récemment elles ne purent pas faire le déplacement. Katerina avait bien sûr écrit à Xénia à Athènes pour lui demander de venir et n'avait jamais reçu de réponse.

Elle s'était confectionné une splendide robe en *crêpe de Chine** ainsi qu'un voile bordé de perles. Theodoros portait un costume blanc à col marin cousu par sa mère. Quant à Dimitris, il entrait toujours dans le costume qui avait été taillé sur mesure l'année de ses dix-huit ans, et Katerina n'eut que quelques retouches à faire pour l'améliorer. La petite famille gagna à pied Agios Nikolaos Orfanos, où Katerina avait prié si souvent. Dieu n'avait pas répondu à toutes ses prières, toutefois ce jour-là, en regardant autour d'elle dans l'église, elle avait l'impression qu'un miracle s'était produit.

Le prêtre avec sa haute coiffe fut surpris de voir arriver les sept personnes de la noce ensemble,

et il attendit patiemment que chacun prenne une poignée de cierges pour les allumer. Les noms des membres de la famille Moreno – Saul, Roza, Isaac et Esther – furent chuchotés à d'innombrables reprises, et tous se recueillirent pour Elias, espérant qu'il était en sécurité quelque part et perpétuait son patronyme. Katerina adressa aussi des prières pour la santé de sa mère et de sa sœur. Un jour, elle essaierait d'aller les voir à Athènes.

Cinq minutes de silence s'écoulèrent. Ils avaient besoin de prendre ce temps pour réfléchir à tout ce qui s'était produit ces dernières années. Quand tout le monde fut prêt, le prêtre entonna :

Evlogitos o Theos imon, pantote

Nin ke ai ke is tous eonas ton eonon.

En irini tou Kyriou deithomen.

Pour la première fois en dix ans, le pays était en paix. Un million d'âmes peut-être avaient perdu la vie sous l'Occupation et pendant la guerre civile. Des centaines de villages avaient été réduits en cendres, des milliers de Grecs privés de toit, et ce jour marquait un nouveau départ pour Katerina et Dimitris.

Si le gouvernement restait animé par des sentiments anti-communistes, Katerina, Dimitris et le petit Theodoros pouvaient enfin mener ce qui ressemblait à une existence normale. La production massive de prêt-à-porter était en plein essor et, même si elle continuait à fabriquer une robe de mariée de temps à autre, Katerina fut heureuse de quitter le monde de la confection pour se consacrer à une autre activité. Dimitris et elle ouvrirent ensemble un commerce appelé : Au confort moderne – ameublement contemporain. Ils firent appel à un menuisier pour construire leurs propres modèles de chaises et de canapés, que Katerina recouvrait ensuite de nouveaux tissus synthétiques lavables.

Au cours de l'année suivante, Katerina retomba enceinte et donna le jour à une petite fille, qu'ils prénommèrent comme la mère de Dimitris. Six mois plus tard, les deux enfants étaient baptisés. Ils grandiraient entourés d'êtres aimants.

La mort de son mari avait libéré Olga. Plusieurs années après la naissance de Dimitris, un médecin avait diagnostiqué une dépression post-partum, et même si elle ne se remettrait sans doute jamais complètement de son agoraphobie, elle était devenue capable de rendre des visites ponctuelles rue Irini. Rares étaient les grands-mères qui entouraient leurs petits-enfants d'autant d'affection. Theodoros et Olga passaient tous deux avenue Niki au retour de l'école et se régalaient des gâteaux que Pavlina leur avait préparés le jour même. La vieille bonne était trop faible pour se rendre rue Irini à présent, mais elle cuisina pour eux jusqu'à sa mort, l'année de ses quatre-vingt-quinze ans. À l'occasion de son enterrement, Theodoros et la petite Olga virent pour la première fois des adultes pleurer. Pavlina avait occupé une place importante dans leurs vies à tous.

Les deux enfants étaient aussi proches de leur autre *giagia*, Eugenia, et leurs parents n'avaient jamais vu la nécessité de leur expliquer qu'elle n'était pas vraiment leur grand-mère. Comme Dimitris et Katerina travaillaient dur toute la journée, c'était la vieille femme qui faisait tourner la maison et se chargeait de son entretien. Il lui arrivait d'aller passer quelques semaines chez Sofia ou Maria (qui avaient maintenant neuf enfants à elles deux), mais elle retrouvait toujours avec bonheur la tranquillité relative de la rue Irini.

Le dimanche, la famille au complet, avec les deux grands-mères, se rendait parfois dans son café préféré, Assos, sur le bord de mer. Les enfants mangeaient des glaces, auxquelles ils n'avaient droit qu'une fois par semaine, et les femmes dégustaient chacune une *bougatsa*.

L'affaire de Dimitris et de Katerina commençait à prospérer. Des immeubles d'appartements faisaient leur apparition dans toute la ville et des milliers de familles emménageaient dans des

logements plus confortables. Pour la première fois, beaucoup d'entres eux disposaient d'une salle de bains avec eau courante et de cuisines équipées d'appareils électroménagers modernes. Ce changement de style de vie appelait un renouvellement des intérieurs, et ils devaient se démener pour répondre à la demande.

En 1962, juste avant Pâques, Katerina reçut une lettre d'Athènes, dont elle ne reconnut pas l'écriture. Elle provenait d'Artemis, qui lui annonçait la mort de leur mère. Le plus dur pour Katerina fut sans doute de ne pas réussir à verser de larmes. Tous ses souvenirs de Xénia s'étaient dissipés et sa sœur était une complète étrangère. Bien sûr, elle envoya ses condoléances et annonça sa présence à la messe commémorative, qui aurait lieu quarante jours après le décès de Xénia.

Elle ne put malheureusement pas tenir sa promesse. Quinze jours après, Eugenia contracta une infection pulmonaire qui l'emporta en une semaine. Toute la famille était sous le choc de ce départ inattendu, et Katerina fut anéantie par le chagrin. Elle eut beaucoup plus de mal à accuser le coup que lors de la disparition de sa mère naturelle.

— Mais elle n'avait que soixante-neuf ans… sanglotait la petite Olga, inconsolable.

L'espérance de vie n'était pas beaucoup plus élevée à l'époque, cependant les deux enfants étaient partis du principe qu'elle vivrait aussi vieille que Pavlina. La petite maison leur paraissait bien vide sans elle et son balai. Un tapis à moitié terminé se trouvait sur le métier à tisser, dans un coin du salon. Bien qu'il occupât la moitié de la pièce, Dimitris et Katerina n'eurent pas le cœur de s'en débarrasser avant plusieurs mois.

S'il y avait un moment idéal pour déménager, c'était peut-être celui-ci. Les petits réclamaient de quitter la rue Irini pour un endroit plus moderne et plus spacieux. S'installer dans un appartement récent juste au-dessus du magasin aurait considérablement simplifié la vie de Katerina et Dimitris. Toutefois, leur attachement sentimental à la vieille rue pavée était trop fort. Leurs enfants ne pourraient jamais comprendre la profondeur des liens qui unissaient leurs parents à ce lieu.

Ils louaient à présent une boutique à un jet de pierre, où ils exposaient leurs produits, et continuaient à vivre au numéro 5 – juste à côté de leur atelier. Ils adoraient voir jouer leurs enfants dans la rue, ainsi qu'ils l'avaient fait à leur âge, des dizaines d'années plus tôt, sans courir le risque d'être renversés par une voiture. Elles étaient devenues monnaie courante dans la ville, mais Dimitris et Katerina sortaient de leurs gonds chaque fois que l'un des jeunes de la rue la montait et la descendait à mobylette.

La Grèce était en plein boom économique. Les travaux de reconstruction nécessaires avaient enfin été lancés, et des entreprises comme celle de Katerina et de Dimitris en ressentaient les bénéfices. Au confort moderne prospérait.

Malgré cette embellie, la politique demeurait incertaine. Le gouvernement entretenait l'idée que les communistes représentaient toujours une menace sérieuse et, début 1967, ils arrêtèrent plusieurs leaders socialistes ayant prétendument comploté contre l'État. Ils n'avaient aucune preuve contre eux. Dimitris suivait chaque jour l'évolution de la situation avec une angoisse croissante, et il se mit à

faire des cauchemars récurrents le ramenant à la période de son exil à Makronissos. Katerina se réveillait parfois en pleine nuit et le trouvait assis au bord du lit, tremblant de peur.

— Ils parlent d'un nouveau risque de guerre civile, lui dit-elle une fois, ayant écouté la radio toute la journée à l'atelier.

— C'est un tissu de mensonges, répondit-il d'un ton qui coupait court à la conversation. Pure invention.

En fin d'après-midi le jour suivant, Theodoros rentra en trombe chez eux. Il était en dernière année de secondaire, et il était resté tard au lycée pour assister à un cours supplémentaire.

— Papa ! Maman ! s'écria-t-il d'une voix vibrant d'inquiétude. Vous avez vu tous les soldats ? Ils sont des centaines dans la rue Egnatia. Qu'est-ce qui se passe ?

Prétextant une menace communiste, l'armée avait fomenté un coup d'État. Les colonels tenaient dorénavant les rênes du pays.

Ce n'était pas la première fois que Katerina et Dimitris voyaient l'armée prendre le pouvoir, et ils savaient qu'elle pouvait faire régner la terreur au quotidien.

Theodoros et Olga, en bons élèves, obtenaient toujours les meilleures notes. Encouragé par ses enseignants, qui avaient rarement rencontré un garçon aussi brillant, Theodoros rêvait d'étudier le droit. Ce choix, qui s'accordait avec son goût pour l'écriture et le débat, lui permettrait d'exploiter sa capacité à retenir des quantités faramineuses d'informations. Dimitris garda pour lui son opinion sur le sujet. Il ne pouvait pas lutter contre cette ressemblance entre son propre père et l'adolescent.

En juillet, lorsque les résultats des examens furent affichés au lycée, Theodoros connut la plus grande déconvenue de sa vie. Ses notes étaient en dessous de la moyenne de sa classe. De retour chez lui, il s'enferma dans sa chambre.

Depuis la cour de la maison, où ils s'étaient installés pour prendre l'air, ses parents l'entendirent sangloter. Ils comprirent aussitôt ce qui s'était produit.

— Il est si intelligent, et il a travaillé si dur, observa Katerina, incrédule. Comment ont-ils pu lui faire une chose pareille ?

— J'ai bien peur qu'ils puissent faire ce qu'ils veulent maintenant, répondit Dimitris, décomposé par la tristesse et la colère.

Tous deux savaient que les résultats de Theodoros avaient été trafiqués à cause du passé de son père. C'était loin d'être inhabituel. Son séjour en camp de prisonniers pesait à présent sur l'avenir de ses enfants. Dimitris avait toujours été conscient que son affiliation avec la gauche le suivrait jusqu'à la fin de ses jours et il avait accepté, à son retour de Giaros, de renoncer à sa carrière de médecin. Pendant longtemps, il lui avait semblé que c'était sa seule punition durable.

— À ton avis, ce sera la même chose pour Olga ? lui demanda Katerina, que cette perspective effrayait.

Dimitris ne pouvait pas lui répondre. Il sentait enfler la rage qu'il éprouvait à l'encontre des hommes à la tête du pays.

Nul n'ignorait que le nouveau régime n'hésitait pas à faire modifier les résultats des examens par la police avant leur publication, et que les enfants des « indésirables » voyaient leurs notes baisser quand celles des candidats de familles « orientées à droite » étaient au contraire gonflées.

— Même si on le laissait s'inscrire à la faculté, reprit Katerina, recevrait-il une formation de qualité ? Les bons professeurs de droit ont été punis pour leurs opinions…

Tous deux connaissaient la solution. La mère de Dimitris tenait à payer les études supérieures de ses petits-enfants et avait largement les moyens de les envoyer à l'étranger. Cette question avait alimenté d'interminables discussions, et la mère et le fils avaient à maintes reprises frôlé la dispute.

— Je comprends pourquoi tu ne veux pas de l'argent de ton père, Dimitris, disait Olga, mais il n'y a aucune raison d'en priver aussi tes enfants.

La petite Olga rentra un jour de l'école avec de nouveaux manuels approuvés par la junte.

— Écoute, papa, s'écria-t-elle en lui lisant la préface de l'un d'eux. « Le 21 avril, des militaires ont volé au secours du pays, menacé une fois encore de destruction par les communistes. »

— C'est n'importe quoi, rétorqua Dimitris, vraiment n'importe quoi…

Ce soir-là, lorsque Katerina se retrouva seule avec son mari, elle relança le débat bille en tête.

— À quoi bon leur faire faire des études si on leur farcit le crâne de mensonges, Dimitris ?

Il savait très bien la direction qu'allait prendre cette conversation et ça le mettait très mal à l'aise.

— Tu n'as jamais réussi à aller au bout de ton propre cursus, et je ne vois pas pourquoi nos enfants devraient subir la même chose. Nous devrions leur offrir le meilleur…

Il conservait le silence.

— Tu sais ce qui est arrivé à une camarade de classe d'Olga la semaine dernière ?

Anthoula avait raconté une blague sur les colonels, et une autre fille l'avait répétée à son père, qui appartenait à l'armée. Le lendemain, Anthoula était renvoyée.

— Oui, je suis au courant, dit Dimitris, c'est un scandale !

— Il faut que nous mettions toutes les chances de leur côté, même si c'est difficile pour nous…

Elle remarqua alors la tristesse dans le regard de son mari. Comme elle, il aimait ses enfants de tout son être, ce qui ne fit pourtant que renforcer sa conviction que ceux-ci devaient quitter Thessalonique.

— Je sais bien que tu as raison, répondit-il en levant les yeux vers elle, mais je ferais n'importe quoi pour les garder auprès de nous.

Quelques jours plus tard, le Premier ministre, Georgios Papadopoulos, donna une conférence à l'université. Dimitris et Katerina, qui avaient une radio dans la boutique, s'interrompirent le temps de l'écouter.

« L'université doit devenir l'église du développement spirituel de la nation. Il faut que les professeurs remplissent la fonction de guide et que l'ordre moral soit à nouveau le principe directeur, le cadre de la vie humaine. Il est essentiel de retrouver la mentalité qui précédait la violation de

l'ordre moral et social. »

— Je ne peux plus écouter ces âneries ! s'emporta Dimitris. Cette propagande ridicule est intolérable !

— Chut, Dimitris !

Katerina se précipita sur la radio pour changer de station. Ils ne pouvaient pas être sûrs de l'opinion de leurs clients et il était dangereux de s'élever aussi ouvertement contre le régime. De la musique militaire, répétitive et dépourvue de sensibilité, s'échappa des hauts-parleurs.

— Peux-tu éteindre, Katerina ? Je préfère le silence à ce tintamarre.

Dimitris était parfois submergé par la nostalgie des soirées passées à écouter du *rébétiko* avec Elias. L'interdiction de cette musique le peinait. Il lui était aussi impossible de faire découvrir à ses enfants les chanteurs qu'il aimait que de leur faire lire la presse qui portait un regard plus objectif sur la situation en Grèce. Les pièces de théâtre, la poésie comme la prose étaient déjà soumises à la censure, et voilà que Papadopoulos demandait à ce que leurs pensées aussi soient placées sous contrôle. Ce régime était tyrannique.

Après la fermeture de la boutique, à vingt et une heures trente, ils regagnèrent la rue Irini en silence. Theodoros et Olga étaient dans leurs chambres, et Katerina se rendit directement à la cuisine pour leur préparer à dîner. Dimitris la suivit et s'attabla. Il la regarda trancher du pain, plongé dans ses pensées.

— Katerina, finit-il par dire. Je sais que tu as raison. Nous pouvons tolérer ces restrictions de liberté, mais ce n'est pas un avenir pour nos enfants. Nous devons les laisser partir.

— Tu es sûr, Dimitris ?

— Oui, je me montre égoïste. Ma mère a les moyens, il n'y a aucune raison de les empêcher d'aller à l'université dans un autre pays. Et je dois bien reconnaître que la haine que j'éprouve pour mon père n'a rien à voir avec eux.

Lorsqu'elle releva la tête, il vit que de grosses larmes roulaient sur ses joues.

L'année qui suivit, Theodoros partit à Londres pour poursuivre ses études. Peu après, Olga fut acceptée à l'université de Boston.

Pas une seule fois, Dimitris et Katerina ne regrettèrent leur décision. La répression du régime s'intensifia, et la junte exila des milliers de dissidents.

— J'ai entendu dire qu'ils envoyaient de nouveau des prisonniers à Makronissos, lui fit-elle remarquer un jour de l'année suivante. Ça ne peut pas être vrai !

— J'ai bien peur que si, malheureusement…

La torture psychologique et physique était redevenue courante, et tous semblaient impuissants. La liberté de la presse avait été abolie, les manifestations, interdites ; il n'y avait donc aucun moyen de protester.

Tous les dimanches soirs, Dimitris et Katerina écrivaient une lettre à chacun de leurs enfants. Parfois Katerina joignait un ouvrage, une blouse ou un mouchoir pour Olga, une chemise ou une

housse de coussin pour Theodoros. Ils veillaient à garder un ton léger, redoutant que toute remarque politique, sans parler de critique, empêche les courriers de parvenir à leurs destinataires.

Katerina aurait adoré leur expédier de la nourriture, mais Dimitris lui affirmait qu'ils devaient être largement assez nourris en Angleterre et aux États-Unis – et que le jus de ses *dolmadès* transpercerait sans doute le carton de la boîte.

En novembre 1973, des étudiants athéniens appelèrent à la révolte. Par l'intermédiaire d'une radio amateur, ils diffusèrent leur message au peuple grec, les pressant de se battre pour la démocratie. Des étudiants manifestèrent à Thessalonique en signe de soutien, cependant ils furent rapidement dispersés par la police et l'armée.

— Crois-tu que Theodoros se serait retrouvé pris au milieu de tout ça ? s'interrogea tout haut Katerina.

— Sans doute, répondit Dimitris.

À Athènes, des manifestations importantes contre le régime se multiplièrent et, trois jours après le début de la grève des étudiants, un tank de l'armée défonça les portes de l'École polytechnique, où ceux-ci s'étaient barricadés. Durant les affrontements qui suivirent, une douzaine furent tués, et des centaines, blessés.

C'était le début de la fin. Papadopoulos fut renversé par les militaires et un an plus tard la dictature s'achevait, remplacée par un gouvernement démocratique. Le parti communiste fut autorisé pour la première fois depuis 1947 et invité à prendre part aux élections de la mi-novembre. Dimitris jubila lorsqu'ils remportèrent une poignée de sièges.

Theodoros et Olga revinrent pour les vacances cet été-là. Leurs études supérieures se déroulaient bien et tous deux espéraient s'inscrire en troisième cycle. L'argent ne manquait pas. Theodoros déménagea à Oxford pour passer un doctorat, et Olga resta à Boston.

Thessalonique prospérait à nouveau, et même s'ils étaient fiers de la réussite de leurs enfants à l'étranger, Dimitris et Katerina caressaient en secret l'espoir de les voir revenir en Grèce à la fin de leur scolarité. À chacun de leur retour au pays, ils leur montraient les nouveaux bâtiments qui contribuaient à la transformation de la ville et leur faisaient admirer l'amélioration des infrastructures.

Theodoros reçut une proposition d'un grand cabinet d'avocats à Londres, et Olga commença son internat dans un hôpital d'une banlieue cossue de Boston. Chaque pas de leur carrière florissante les éloignait un peu plus de leur terre natale. L'été 1978, pour la première fois, ni l'un ni l'autre ne purent rentrer. Il s'agissait peut-être d'un signe.

La nuit du 20 juin, un mardi, alors que la pleine lune montait dans le ciel, le coucher de soleil derrière le mont Olympe s'annonçait remarquable. La lumière dorée qui baignait le golfe virerait bientôt au rouge flamboyant. La mer scintillait à la fois sous l'éclat argenté de la lune et sous les flammes du soleil.

Par cette belle soirée, les gens flânaient bras dessus bras dessous le long de la promenade ou

s'installaient à la terrasse des cafés, le regard perdu vers la mer, grisés par le spectacle éblouissant de la nature. La conversation ou la musique auraient été de trop, le soleil et la lune leur apportaient tout ce dont ils avaient besoin.

À vingt-deux heures, la terre se mit à trembler. Thessalonique était habituée à se voir rappeler de temps à autre qu'elle se trouvait sur une plaque instable, mais cette fois ce fut sérieux.

Dimitris et Katerina travaillaient tard dans leur atelier de la rue Irini quand ils ressentirent les premières secousses. Une paire de ciseaux glissa sur la table et atterrit avec fracas par terre, tandis que la machine à coudre de Katerina commençait à vibrer sur son socle. Les vitres frémirent, les chaises basculèrent et les rouleaux de tissu d'ameublement appuyés contre le mur tombèrent comme des quilles. Ils eurent l'impression que le sol sous leurs pieds allait se dérober.

— *Agapi mou*, dit Dimitris en attrapant Katerina par la main, ce n'est pas normal. Nous devons partir d'ici !

Ils coururent jusqu'à l'avenue qui traversait la ville d'est en ouest. Ils se sentirent un peu moins exposés une fois dehors, alors même qu'ils couraient de nouveaux dangers : ils virent avec effroi un immeuble devant eux vaciller sur ses fondations avant de s'effondrer. La poussière leur remplit les yeux et la gorge.

Le tremblement de terre ne dura pas longtemps, mais les dégâts causés furent catastrophiques. Durant quelques minutes, les fondations de tous les bâtiments de la ville avaient été soumises à une violente secousse, et beaucoup n'étaient pas conçues pour le supporter. Le silence s'étira un long moment, puis le hurlement continu des sirènes s'éleva.

Aussi vite que le leur permettaient les tas de décombres et les pans de murs qui s'étaient écroulés, Katerina et Dimitris descendirent la pente vers la place Aristoteles. Le vaste espace dégagé semblait être le plus sûr de la ville, et des centaines d'habitants s'y étaient réunis. Si certains pleuraient, d'autres étaient trop traumatisés pour verser des larmes. Une secousse prémonitoire avait eu lieu la veille, mais personne ne s'attendait à un séisme de cette magnitude.

Dimitris et Katerina ne restèrent pas sur la place. Ils avaient un autre sujet d'inquiétude que leur propre sécurité. Arrivés au bord de la mer, ils tournèrent à gauche dans l'avenue Niki.

— Elle aura si peur, toute seule dans cette grande maison, s'inquiéta Katerina.

— J'aurais dû davantage insister pour qu'elle reprenne une bonne à temps plein, observa Dimitris alors qu'ils pressaient le pas tout en veillant à rester au milieu de la route pour éviter les chutes de pierres. Elle n'a rien voulu entendre, bien sûr, et Dieu sait si j'ai réitéré ma proposition…

Depuis la mort de Pavlina quinze ans plus tôt, Olga vivait seule dans l'hôtel particulier. Elle était moins que jamais prête à abandonner cette vue unique sur le golfe, qu'elle admirait plusieurs heures d'affilée. Le spectacle de la mer continuellement changeante et du mystérieux mont Olympe n'avait cessé de la fasciner. Avant leur départ, ses petits-enfants continuaient à lui rendre visite tous les deux jours, et chacun avait sa « chambre », où il leur arrivait de faire leurs devoirs. La maison de la rue Irini était vraiment exiguë pour deux adolescents en pleine croissance.

En chemin, Dimitris et Katerina remarquèrent que la pleine lune illuminait les dégâts. Certains bâtiments avaient subi de terribles dommages, d'autres étaient presque indemnes. Main dans la main, ils forcèrent encore l'allure.

Katerina avait pensé à emporter la clé de l'hôtel particulier au moment de quitter la rue Irini, et ses doigts la serraient nerveusement dans sa poche. Lorsque la silhouette de la demeure apparut à cinquante mètres d'eux, ils constatèrent avec soulagement qu'elle semblait intacte.

Ce ne fut qu'en approchant qu'ils se rendirent compte que seule la façade était encore debout. Derrière gisaient les décombres du bâtiment entier. Le toit, les planchers et les trois autres murs extérieurs s'étaient effondrés.

— Oh, mon Dieu ! murmura Dimitris. Ma mère !

Il n'y avait pas la moindre chance que quiconque ait survécu sous un tel poids de pierres, de briques, de béton et de poutrelles métalliques. Rendue muette par la stupeur, Katerina observait la scène. Elle s'accrochait de toutes ses forces au bras de Dimitris pour ne pas perdre l'équilibre, et la clé désormais inutile lui échappa, tombant dans la poussière.

— Es-tu sûr qu'il est trop tard ? finit-elle par demander une fois que ses sanglots se furent calmés.

— Je vais aller voir si je trouve de l'aide, mais ça va être dangereux de fouiller dans ces débris.

Vu l'échelle de la demeure, y chercher un survivant relevait presque de l'impossible, pourtant Dimitris revint en compagnie d'un secouriste et obtint la promesse qu'une équipe serait envoyée sur les lieux dès le lever du soleil.

Katerina et Dimitris restèrent sur place toute la nuit. Ils devaient tenir compagnie à Olga, qu'elle soit morte ou vivante. À l'aube, ils furent rejoints pas un groupe d'hommes munis de pelles et de scies. Dimitris les accompagna dans les ruines.

Katerina eut l'impression qu'une éternité s'écoulait avant le retour de son mari. En réalité, moins de trente minutes étaient passées. Lorsqu'il la rejoignit, il avait les cheveux blancs de poussière et le visage pâle de tristesse.

— Nous l'avons trouvée…

Katerina le serra dans ses bras tandis qu'il pleurait, agité de spasmes.

Une poutre avait atterri sur Olga, l'emprisonnant du bassin à la poitrine. Les secouristes se chargeaient à présent d'installer les engins nécessaires pour la libérer.

— Apparemment, expliqua Dimitris, elle était allongée sur sa méridienne. J'ai entraperçu le tissu. Je sais que ça va te paraître étrange, et je n'ai pas pu la voir très clairement, mais elle avait l'air paisible, plutôt sereine.

Katerina réussit à sourire. Elle était heureuse qu'il garde du beau visage de sa mère un souvenir intact.

Une fois qu'ils eurent suivi l'évacuation du corps d'Olga, ils restèrent sur les lieux quelques

minutes supplémentaires. Katerina priait. Dimitris avait reçu pour instruction de se rendre à la morgue municipale le lendemain, où il devrait officiellement identifier le cadavre de sa mère. Ils savaient que, tôt ou tard, il leur faudrait retourner rue Irini.

Alors qu'ils s'apprêtaient à partir, l'un des secouristes les rejoignit et tendit quelque chose à Dimitris.

— Nous avons trouvé ceci, annonça-t-il. Elles devaient être sur la poitrine de votre mère lorsque la poutre est tombée. Nous avons pensé que ça vous ferait plaisir de les récupérer. Je ne suis pas sûr qu'il y aura grand-chose d'autre à sauver. C'est un sacré capharnaüm…

Le manque de tact de l'homme ne peina guère Dimitris, et il accepta la liasse de lettres avec un hochement de tête. Après leur avoir jeté un bref coup d'œil, il les fourra dans sa poche. Il aurait été incapable d'expliquer au secouriste combien il attachait peu d'importance à la collection inestimable d'*objets d'art** de son père, les pendules, peintures et figurines qui avaient été pulvérisées.

Au moment où Katerina et lui décidèrent de partir, il regarda une dernière fois la façade de l'hôtel particulier. C'était tout ce qu'il restait de la fortune de Konstantinos Komninos.

Le chemin qu'ils empruntaient habituellement pour rentrer était bloqué par des blocs de débris, et plusieurs fois ils durent contourner une route impraticable. Ils finirent par atteindre la lisière de la vieille ville et, en faisant un grand détour, par rejoindre la rue Irini. Quand ils tournèrent au coin, ils se retrouvèrent face à un spectacle de dévastation totale.

Pas une des maisons de la rue n'avait survécu. Chacune se réduisait au tas d'éléments qui la composaient : pierre, bois, plâtre. Si la rue Irini avait résisté au feu soixante ans plus tôt, la puissance sismique de la nature avait eu raison d'elle.

En silence, le couple examina la scène. Dimitris avait imaginé ce qu'ils risquaient de découvrir. Les dégâts causés dans les rues voisines l'avaient empli d'appréhension, et lorsqu'ils avaient quitté l'atelier la veille, il avait remarqué une fissure sur un mur, du sol au plafond. Il n'avait pas vu l'intérêt d'attirer l'attention de Katerina à ce moment-là. Le bâtiment avait été aplati, comme écrasé par un géant.

Pendant quelques minutes, aucun d'eux ne prononça un seul mot. Ils étaient encore engourdis par le choc de la mort d'Olga. Le hurlement lointain d'une ambulance suscita la même réflexion chez chacun d'eux : « Dieu soit loué, nos enfants sont loin d'ici. »

Le matin cédait tout juste le pas à l'après-midi, et la chaleur s'intensifiait. Une légère brise agita l'énorme volume de poussière auquel se réduisait à présent leur maison. D'autres habitants de la rue fouillaient dans les décombres.

— Ça ne sert à rien, décréta l'un de leurs voisins. Il n'y a rien à sauver chez moi. Pas même un couteau ou une fourchette.

Les gens s'attardaient dans le coin. La plupart semblaient d'avis qu'il était en effet inutile de s'aventurer dans les vestiges de leurs anciennes habitations. Ils accordaient plus de prix à leurs vies qu'à leurs biens. En proie à l'agitation, Katerina ne partageait pas la résignation ambiante.

— Dimitris, dit-elle, nous devons retourner chez nous. Il y a quelque chose que nous devons absolument récupérer.

— Une chose qui mérite qu'on risque nos vies ?

— Peut-être…

Sans attendre sa réponse, il avait déjà poussé la porte de leur maison : elle s'effondra dans un bruit retentissant, entraînant son cadre avec elle. Étouffant un cri, Katerina se précipita vers lui. Dimitris la rassura :

— Ne t'inquiète pas, je vais bien. Je l'ai, *agapi mou*.

Après quelques instants, il réapparut dans la rue, un coffre dans les bras.

— Laisse-moi prendre une des poignées, dit Katerina, soulagée de le revoir.

À une dizaine de mètres de là, ils posèrent la boîte sur les pavés. Le métal qui la constituait l'avait protégée lorsque le plafond s'était effondré. Katerina souleva le couvercle : son contenu était intact.

La question de leur logement fut rapidement résolue. De vieux amis les pressèrent d'occuper une chambre chez eux et, durant plusieurs semaines, ils y restèrent, sans rien d'autre que quelques habits empruntés, accrochés derrière la porte, et le coffre dans un coin.

Leur priorité était d'organiser l'enterrement d'Olga. Sa mort représentait un coup terrible pour l'ensemble de la famille, mais ce fut Dimitris qui en souffrit le plus. Il n'avait jamais connu pareil chagrin. À sa façon, discrète, Olga avait été son socle, et toutes ses années d'absence la certitude qu'elle lui conservait son amour et qu'elle comprenait la cause pour laquelle il se battait lui avait donné le courage de tenir. Et si elle n'avait pas su influencer son mari, il ne lui en avait pas tenu rigueur.

Pendant l'enterrement, Dimitris parut absent, tout entier absorbé par le long cercueil qui disparaissait dans la terre. Ses larmes formaient un écran de brume entre le monde et lui, à travers lequel son épouse le guidait patiemment.

Le prêtre récita le *Kyrie eleison* tandis que chacun des quatre membres de la famille jetait une fleur sur le cercueil, avant que la dalle de marbre ne fut remise en place. Le tailleur de pierre avait déjà œuvré :

Olga Komninos
Mère chérie de Dimitris
Amie précieuse de Katerina
Grand-mère adorée de Theodoros et Olga
Nous te garderons à jamais dans nos mémoires.

Le cimetière comptait une centaine de tombes, pour la plupart bien entretenues et taillées dans le

même marbre pâle, veiné. La taille et la forme tendaient à représenter le niveau social de la famille et le lot des Komninos occupait un espace considérable, où cinq générations avaient déjà été enterrées. Des marches descendaient vers un caveau.

Un élément retint l'attention de Katerina ce jour-là. Sur la tombe de Leonidas Komninos se trouvait une photographie de lui en uniforme d'officier, avec toutes ses médailles. Même s'il s'agissait d'un portrait officiel qui imposait une mine sérieuse, ses yeux étaient rieurs. Ce ne fut pas le cliché qui frappa Katerina, mais bien le bouquet de roses fanées juste à côté. Sur la tombe voisine, celle du père de Dimitris, il n'y avait rien.

Une semaine plus tard, à la lecture du testament d'Olga, la présence des fleurs s'expliqua en partie.

Chacun des enfants se voyait doté d'une somme généreuse, et Katerina héritait de quelques bijoux enfermés dans un coffre à la banque depuis plusieurs années. Un collier en rubis revenait à Olga ; ses pierres étaient si grosses qu'aucun de ses amis américains ne voudrait croire qu'elles étaient vraies. La requête de Dimitris avait été respectée : il n'héritait pas une seule drachme de la fortune de son père. L'affaire familiale avait déjà été vendue pour contribuer à la construction de l'aile d'un nouvel hôpital, ce qui compensait en partie le rêve déçu de Dimitris de devenir médecin.

Un codicille avait été ajouté au testament. Il demandait à ce que des fleurs fraîches soient déposées sur la tombe de Leonidas Komninos tous les vendredis matins. Il n'y avait pas d'autre explication. Dimitris savait que sa mère avait toujours loué son beau-frère pour son courage, et il avait lui-même grandi en admirant cet homme d'honneur et de bravoure, à l'exact opposé de son père.

Le testament fut ouvert par le notaire que Katerina avait rencontré à la mort de Gourgouris, et le moment de reconnaissance mutuelle fut le seul où ils se départirent de leur sérieux. Son apparente résistance à toute épreuve et sa capacité à tirer profit du malheur parut presque absurde à Katerina.

Les dix jours suivant le tremblement de terre avaient épuisé les forces du couple. Ils avaient arpenté la ville à la recherche d'un logement et d'un magasin, et le soir de la lecture du testament ils se retirèrent de bonne heure. Assise au bord du lit dans la chambre d'amis, Katerina portait une chemise de nuit en crêpe synthétique, prêtée par leur hôte. Dimitris lisait le journal.

— Dimitris, commença-t-elle, quelqu'un était-il au courant des sentiments de ta mère pour ton oncle ?

— J'en doute. Je crois que tout le monde l'admirait, cela dit. À l'exception de mon père, peut-être.

— Mais tu te souviens de lui ?

— J'ai quelques vagues souvenirs, je devais être très jeune. Je me rappelle sa grande taille et son rire quand il était là.

Il repensa soudain à la liasse de lettres qu'on lui avait remises après que les secouristes avaient libéré sa mère des décombres. Il les avait rangées dans le coffre. Katerina le regarda soulever le couvercle.

— Tu sais, les lettres que ma mère lisait la nuit du tremblement de terre ? Elles provenaient de mon oncle. J'ai remarqué son nom sur l'enveloppe.

Il lui tendit la liasse.

— Je n'ose pas les lire, dit-elle, hésitante.

— Je crois qu'on est autorisé à le faire lorsque l'auteur et le destinataire sont tous deux morts, la rassura Dimitris.

Bien qu'ayant l'impression de commettre une indiscrétion, Katerina libéra la première lettre et se mit à lire. Il y en avait une douzaine au moins, toutes portant un cachet différent et écrites entre 1915 et 1922. Si elles ne comportaient pas la moindre inconvenance, il s'en dégageait néanmoins un sentiment évident de chaleur et d'intimité. Beaucoup se terminaient sur les mots : « *Je te prie de transmettre mes amitiés à mon frère*. »

Après une heure de lecture environ, Katerina ouvrit la dernière missive. Elle avait été envoyée de Smyrne, en septembre 1922.

Chère Olga,

À l'heure qu'il est, j'ai honte d'être grec. Beaucoup de mes hommes ne se sont pas mieux conduits que les Turcs et j'ai été le témoin de scènes dont je ne pourrai jamais laver mon esprit. Ces derniers mois, plus rien n'a de sens, à l'exception d'un événement. Sans lui, je n'aurais pas su qu'il me restait un peu d'humanité. J'ai sauvé une fillette. Elle allait être piétinée par une foule et je l'ai prise dans mes bras pour la protéger. La peau de son bras était si gravement brûlée qu'elle partait en lambeaux, alors j'ai déchiré la manche de ma chemise pour bander sa blessure, puis je l'ai mise sur un bateau. J'ai l'impression que c'est la seule bonne action dont je puisse me prévaloir.

Je suis pris de nausée quand je pense à tout ce que j'ai fait par ailleurs. Dieu sait si j'ai imploré son pardon, mais la fréquence des bénédictions n'efface pas le souvenir. Il m'arrive de repenser à cette fillette et de me demander si elle est encore en vie. J'en doute. Au moins aurai-je fait tout mon possible.

Je te charge d'embrasser le petit Dimitris pour moi. Puisse-t-il ne jamais assister aux horreurs que j'ai vues. Dis-lui qu'il manque à son oncle et que, dès mon retour, il pourra jouer avec mes boutons. Ils sont tachés de sang, Olga, il faudra les nettoyer avant.

Tu occupes, comme toujours, mes pensées.

Avec toute mon affection,

Leonidas

Dimitris, qui était en train de se déshabiller dos à Katerina, se mit à parler.
— C'est vraiment dommage qu'il ne soit plus là, observa-t-il. J'aurais aimé que tu le rencontres.
Katerina relut la lettre puis leva les yeux vers son mari.
— Je crois que je l'ai rencontré, Dimitris, murmura-t-elle. Je crois bien, oui.

Épilogue

De nombreuses heures s'étaient écoulées depuis que Mitsos avait raccompagné ses grands-parents chez eux.

Katerina prit la main de son petit-fils et la caressa tendrement.

— Tous les matins, au réveil, je pense à la chance que j'ai eue en arrivant dans cette ville, Mitsos. Mon existence aurait pu être si différente… J'aurais pu perdre la vie à Smyrne, ou à Mytilène, ou encore partir à Athènes et connaître la famine. Mais ça n'a pas été le cas. On peut appeler ça comme on veut, moi, je crois que c'est le destin qui m'a conduite ici.

— Je comprends pourquoi vous avez un lien aussi fort avec cet endroit, répondit le jeune homme. Je n'en avais vraiment aucune idée…

— Si l'oncle Leonidas ne m'avait pas sauvée, je ne serais jamais venue à Thessalonique, n'est-ce pas ? déclara-t-elle avec un sourire.

— Les seules années vraiment malheureuses de mon existence, ajouta Dimitris, sont celles que j'ai passées loin d'ici. Tout ce temps j'ai prié pour que l'horreur se termine et pour que je puisse revenir ici et épouser ta grand-mère.

Captivé, Mitsos les écoutait parler de leur ville avec passion.

— Tu vois, Mitsos, toutes nos racines sont ici. Nous pourrions aller nous installer ailleurs et emporter nos souvenirs avec nous, seulement ils sont bien plus vivants ici, où tout est arrivé.

— Rien ne nous empêcherait d'allumer des cierges à Londres ou à Boston pour ceux que nous avons aimés, poursuivit son grand-père, pourtant ce serait différent.

À chacune des visites de Mitsos, ses grands-parents l'avaient emmené au cimetière, où il avait vu sa grand-mère entretenir le caveau familial. Il savait qu'elle s'y rendait toutes les semaines pour balayer autour des tombes, s'assurer que les lampes à huile continuaient à brûler et changer les fleurs. Une statue d'Olga veillait sur Katerina pendant qu'elle s'affairait. Un an après sa mort, Dimitris et elle l'avait commandée au meilleur sculpteur de la ville, et la silhouette assise offrait une ressemblance frappante avec son modèle, tant ses membres étaient déliés et élégants, son expression, patiente.

Plongé dans ses pensées, Mitsos se rappela ce que lui avait dit l'aveugle le matin même. Cette idée que tous les habitants de Thessalonique avaient laissé une part d'eux-mêmes derrière eux lui paraissait soudain très juste.

— Il n'y a pas que nos souvenirs que nous gardons ici. Nos amis nous ont aussi confié un trésor.

Dans un coin du salon, sous un napperon blanc bordé de dentelle, se trouvait un coffre en bois. Katerina déplaça avec précaution le vase de fleurs artificielles, puis les photos encadrées de ses enfants et petits-enfants, avant de plier le napperon. Elle souleva alors le couvercle.

— C'est une autre raison de notre insistance à rester, expliqua-t-elle. Ces biens ne nous appartiennent pas, et même si leurs propriétaires ne reviennent jamais les chercher, nous commettrions un crime en les emportant. Nous ne sommes que des gardiens.

Elle sortit la courtepointe en soie rouge brodée à l'intérieur de laquelle l'ancien *tallit* avait été cousu, plusieurs petits coussins et deux livres. Il y avait aussi l'icône d'Agios Andreas, qui avait traversé la mer Noire. À la mort d'Eugenia, Katerina l'avait enveloppée dans de la soie et remisée dans le coffre.

— Nous allons apporter la courtepointe au musée de la Présence juive rue Agios-Mina pour leurs archives, expliqua Dimitris. Ils ont été très heureux d'apprendre ce que nous avions.

— Je veux garder les coussins, malgré tout, ajouta Katerina. Au cas où les familles reviendraient. Nous pourrions revoir Elias, qui sait… Et il y a la lettre que la famille musulmane nous avait laissée, ainsi que les deux livres.

— Tu oublies ça, au fond, dit Mitsos en sortant un morceau de coton taché qui s'effilochait. Ça ne ressemble vraiment pas à un trésor ! À moins que ce bouton soit en argent massif !

— Il se pourrait bien qu'il le soit, rétorqua Katerina. Mais ce n'est pas pour cette raison qu'il a de la valeur à mes yeux. Ce bout de manche m'a sauvé la vie et personne n'a sans doute été aussi généreux avec moi que celui qui me l'a donné.

Presque inconsciemment elle toucha son bras. Mitsos oubliait que sa grand-mère avait une importante cicatrice à cet endroit, car elle la cachait souvent avec un gilet. Ce soir-là pourtant, il faisait si chaud qu'elle était en partie exposée.

— Surtout, j'ai promis de veiller dessus au cas où je pourrais le rendre au soldat qui m'a sauvée.

Ils sourirent tous les trois.

Il était près de vingt-trois heures trente, mais la chaleur dans l'appartement restait accablante. Pendant que sa grand-mère, si attentionnée, lui versait un verre d'eau, Mitsos l'imagina petite fille en partance pour un long voyage depuis Smyrne. Sa soif de comprendre la raison de leur présence prolongée à Thessalonique avait été étanchée. Une question demeurait cependant. Il étudia la précieuse collection exposée sur la table avant de poser les yeux sur ses grands-parents chétifs. Qui veillerait sur ces trésors après leur disparition ? Et si leurs propriétaires revenaient ?

— Que dirais-tu d'une promenade, Mitsos ? suggéra son grand-père.

Il n'aimait rien tant qu'emmener son petit-fils boire une bière tardive dans l'un des bars du bord de mer, espérant y croiser un de ses amis en compagnie du beau jeune homme qui faisait sa fierté. Mitsos adorait sortir à cette heure avancée de la nuit, lui aussi. Les rues vibraient toujours d'activité, et l'air restait doux. Il repensa au quartier où il avait grandi à Highgate, où les maisons étaient

serrées comme des allumettes dans une boîte derrière leurs haies de troènes bien taillés et où l'unique pub fermait ses portes à vingt-trois heures tapantes.

Ils trouvèrent une table près du port et un serveur leur apporta des bières bien fraîches. Des bateaux de plaisance sortaient en mer pour une croisière de nuit, leurs lumières blanches se déplaçaient sur la mer d'ébène. La profondeur de l'eau semblait insondable, et les étoiles se déployaient à l'infini. Régulièrement, l'une d'elles tombait.

Le calme et l'obscurité possédaient une beauté que Mitsos n'avait encore jamais vue et sa puissance était écrasante. Pour la première fois de sa vie, il commençait à entrevoir ce qui se cachait sous les pavés de ces rues et derrière les façades de ces bâtiments.

Il se tourna vers son grand-père, qu'il aimait si profondément, et éprouva alors la douloureuse certitude qu'il ne serait pas toujours là.

À quoi ressemblerait sa vie s'il s'établissait définitivement à Thessalonique ? Cet endroit où les rues débordaient de monde de l'aube à l'aube, où chaque pierre, ancienne ou moderne, polie ou brisée, était porteuse d'une histoire, et où les gens se saluaient avec tant de chaleur. Il soupçonnait que cette ville connaîtrait encore des épreuves, mais il avait aussi une certitude : elle continuerait à rester aussi riche de musique et d'histoires.

Soudain il sut qu'il resterait. Pour les écouter. Et pour les ressentir.

Remerciements

Je tiens à remercier :

Ian, Emily et Will Hislop ;

Ma tante, Margaret Thomas (1923-2011), pour son amour sans limites et ses encouragements ;

David Miller ;

Flora Rees ;

Konstantinos Papadopoulos ;

Evripidis Konstantinidis ;

Minos Matsas pour sa musique exaltante et pour l'autorisation à citer des extraits de *To Minore Tis Avgis* ;

L'équipe de *To Nisi – The Island* pour tout ce qu'ils m'ont enseigné ;

Les archives photographiques du musée Bénaki d'Athènes ;

Le centre de la fondation hellénique pour la culture de Londres ;

La London Library, pour son cadre paisible, propice à la rédaction de ce livre, et tous mes compagnons de travail silencieux.

Les Escales

Jeffrey Archer
Seul l'avenir le dira
Les Fautes de nos pères

Jenna Blum
Les Chasseurs de tornades

Chris Carter
Le Prix de la peur

Titania Hardie
La Maison du vent

Cécile Harel
En attendant que les beaux jours reviennent

Casey Hill
Tabou

Victoria Hislop
L'Île des oubliés

Yves Hughes
Éclats de voix

Peter de Jonge
Meurtre sur l'Avenue B

Gregorio León
L'Ultime Secret de Frida K.

Amanda Lind

Le Testament de Francy

Owen Matthews
Moscou Babylone

David Messager
Article 122-1

Derek B. Miller
Dans la peau de Sheldon Horowitz

Ismet Prcić
California Dream

Juan Jacinto Muñoz Rengel
Le Tueur hypocondriaque

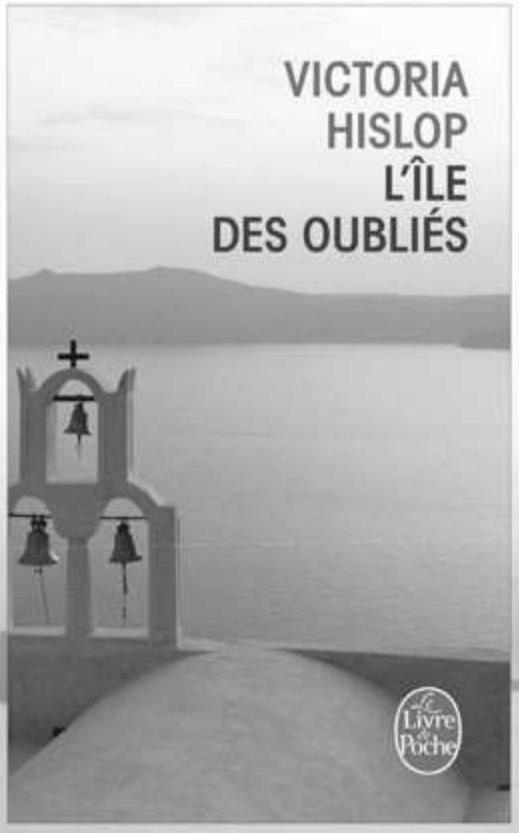
Paolo Roversi
La Ville rouge

Eugen Ruge
Quand la lumière décline

Amy Sackville
Là est la danse

Pour suivre l'actualité des Escales,
retrouvez-nous sur www.lesescales.fr
ou sur la page Facebook Éditions Les Escales.

Au large de la crète,
le secret d'une colonie
d'exclus…



Le Livre de Poche